REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIXe ANNÉE — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIXe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME DIX-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1859

11.493

054
R3274
1859, v.1

DES

CONTROVERSES RELIGIEUSES

EN ANGLETERRE

TROISIÈME PARTIE. [1]

F. NEWMAN. — J. MARTINEAU. — W. GREG.
— L'ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE.

I.

On s'accorde généralement pour attribuer à Coleridge une grande influence sur les doctrines religieuses de l'Angleterre actuelle. Ce n'est pas qu'on puisse dire qu'il existe une secte ou même une école qui le reconnaisse pour son maître : la difficulté qu'il y aurait à traduire ses idées sous une forme systématique, malgré les travaux du docteur Marsh, ne permet guère à personne de se dire son disciple, et ceux qui lui doivent le plus ont été plutôt inspirés que dirigés par lui; son esprit les a pénétrés plus que ses leçons ne les ont convaincus. Coleridge occupe une place élevée parmi ceux qu'on est convenu d'appeler des penseurs; mais il a laissé des réflexions plutôt que des principes, des vues plutôt que des doctrines, et l'on conçoit que ceux à qui son exemple a le mieux profité, ceux qui, en le lisant ou en l'écoutant, ont le plus appris à méditer sur une foule de choses auxquelles sans lui ils n'auraient jamais pensé, aient pu, suivant le penchant de leur intelligence ou le cours de leurs idées, arriver à des conséquences fort différentes de ses opinions, et finir

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre et du 1er octobre 1856, les deux premières parties des *Controverses religieuses en Angleterre*.

par établir des maximes qu'il n'avait point prévues, qu'il n'aurait point acceptées. Une puissante impulsion peut nous lancer bien loin de celui qui nous l'a donnée, et l'homme qui nous éveille n'est pas responsable, bien qu'il en soit cause, de tout ce que nous faisons une fois réveillés, quoique nous n'en eussions rien fait, s'il nous avait laissés dormir.

Ainsi Coleridge en philosophie s'est rangé du parti de Platon. Il a poussé jusqu'à l'insulte la sévérité pour les doctrines fondées en métaphysique sur l'empirisme, en morale sur l'utilité. Il a soutenu l'ancienne théologie anglo-protestante contre ceux qui voulaient ne faire de la religion que la forme populaire des idées des honnêtes gens, et il a défendu l'église établie contre les dissidens, et surtout contre les libres penseurs. Enfin dans la politique il a été plus avec le pouvoir qu'avec l'opposition, traitant toujours en ennemi l'esprit révolutionnaire. Il a fait tout cela en détestant la routine; pour toutes choses il a été conservateur en novateur. Rien de ce qui est superficiel et commun ne tenait devant lui. Or ce n'est guère le moyen d'affermir les choses établies que d'ébranler les idées reçues. Par là, Coleridge rappelle encore les Allemands, auxquels il doit d'autant plus que son esprit « germanisait naturellement (1). » Ils étonnent souvent par la manière paradoxale dont ils plaident les lieux-communs, et par exemple un lecteur français qui lit un théologien catholique de cette nation est souvent tenté de s'arrêter pour regarder au titre, et s'assurer du nom et des qualités de l'auteur, tant la manière dont au-delà du Rhin on entend et l'on défend quelquefois les dogmes orthodoxes semble hérétique par la forme, et nous surprend par l'indépendance ou l'étrangeté de la conception et du langage. Cette liberté, qui en Allemagne est sans danger pour la foi, ne serait peut-être pas de même chez nous, et les effets assez divers produits en Angleterre, dans le monde pensant, par Coleridge offrent peut-être une nouvelle preuve de cette puissance involontaire du talent agissant quelquefois par son exemple en sens inverse de ses idées, et se créant des adversaires dans ses imitateurs. S'il est vrai, comme on l'a souvent écrit, que M. Carlyle procède de Coleridge, il ne lui ressemble guère, et je doute qu'ils se fussent aisément entendus. Il en est de même de M. Kingsley,

(1) Je devrais hésiter à reparler des rapports de l'esprit de Coleridge avec l'esprit des Allemands. L'auteur d'un article d'ailleurs remarquable inséré dans les *Cambridge Essays* pour 1856, M. Hort, qui tient beaucoup à l'originalité absolue de Coleridge, veut bien me trouver fort moquable pour avoir dit (après d'autres critiques anglais) que les *Ballades Lyriques* étaient un *recueil inspiré par le génie de la poésie allemande*, « car, ajoute-t-il, au moment où Coleridge les a composées, il ne savait pas encore l'allemand. » Ai-je donc dit que Coleridge les avait traduites? (*Camb. Ess.*, p. 302. — *Revue des Deux Mondes*, du 1er octobre 1856, p. 506.)

dont on fait souvent une branche du même arbre; c'est, dans tous les cas, une branche greffée, et qui diffère du tronc où elle a puisé sa séve et par les fleurs et par les fruits.

Aussi trouverait-on facilement des exemples pour montrer que le tory, l'épiscopal, l'idéaliste Coleridge a formé plus d'un révolutionnaire, plus d'un incrédule, plus d'un matérialiste. La postérité du royaliste Hegel ne se croit-elle pas encore hégélienne en exaltant le nivellement démocratique? Quant à l'influence de Coleridge, j'en veux citer un témoignage vrai ou prétendu, mais certainement singulier, et que je crois peu connu chez nous. On n'a peut-être pas oublié le nom de M. Thomas Allsop, à qui, pendant les premiers mois de l'année 1858, un sinistre événement avait donné une certaine notoriété. Eh bien! celui qui portait véritablement ce nom était un ami et un disciple favori de Coleridge. C'est du moins comme tel qu'il avait publié en 1836 un recueil de lettres, de conversations et de souvenirs du poète philosophe (1), et il y a quelques mois que des éditeurs, exploitant la circonstance et le bruit, ont réimprimé ce livre, disant que la première édition était épuisée, et qu'ils tenaient à montrer combien le ton de l'auteur s'écartait de la littérature de convention. Dans la préface, l'auteur s'adresse à ses enfans, Élisabeth et Robin, à qui il dédie son livre. Il leur annonce qu'ils y trouveront aussi des souvenirs de Charles Lamb, également son ami; mais il leur promet sur toutes choses la vérité tout entière, et en louant avec effusion Coleridge, il les exhorte à puiser dans ces souvenirs des leçons d'humanité et d'indépendance. Dans le fait, quelques lettres de Coleridge sont le fond de l'ouvrage. A la suite de chacune, l'auteur rappelle les dispositions dans lesquelles elle a été écrite, les conversations auxquelles elle fait allusion, et il cite avec commentaire des pensées ou des mots qu'il a entendus de la bouche de Coleridge, qu'il comprend et souvent traduit à sa manière. C'est ainsi qu'à propos de la lettre IV, il veut que l'on remplace les expressions du texte : *The philosophy of religion, the religion of philosophy*, par celles-ci : *The philosophy of humanity, the humanity of philosophy*. On ne voit pas en effet qu'il ait une religion quelconque, pas même celle de Coleridge, qu'il convertit sans trop d'effort en un mysticisme humanitaire, et qu'ainsi traduite, il recommande fort à ses enfans. Dans sa lettre V, il trouve que Coleridge traite Cobbett de coquin, tout en l'admirant beaucoup, comme ont fait tous ses contemporains. Il s'empare de l'admiration en laissant le reste, et se donne pour un *coleridgien cobbettiste*. En effet, il épouse énergiquement les haines communes à

(1) *Letters, Conversations and Recollections of S. T. Coleridge*, edited by Th. Allsop, of Notfield,... a member of the Stock Exchange. 2d edit. London, 1858.

Coleridge et à Cobbett contre les libéraux éclairés, les rédacteurs des *revues*, les économistes, et en particulier lord Brougham, qui était alors, dans les lettres, le barreau et la chambre des communes, la plus éclatante et la plus active personnification de l'esprit de la *Revue d'Édimbourg*. A part une lettre sur les romans, qui est assez remarquable, et quelques pensées détachées de Coleridge, cet ouvrage n'aurait aucune valeur, s'il ne montrait une fois de plus combien un certain radicalisme aveugle et violent peut facilement se faccommoder avec l'intolérance contre-révolutionnaire pour faire la guerre à la modération dans la philosophie et dans la liberté.

Mais il faut laisser ces extrêmes, qui n'ont nulle importance pour la science et pour la vérité, et revenir à l'influence légitime de Coleridge. Si le mouvement intellectuel qui circule aujourd'hui dans l'église d'Angleterre ne procède pas de lui, au moins il date de lui. Il n'est plus guère possible, sans le citer, d'écrire sur la théologie d'une manière sérieuse et assortie à l'état des esprits, et l'on retrouve de ses pensées soit chez ceux qui défendent l'établissement ecclésiastique, soit chez ceux qui l'attaquent. Parmi les premiers, je parle des défenseurs éclairés et indépendans, nous avons indiqué l'éminente place du docteur Arnold (1), et il nous plairait de ranger autour de lui l'archevêque de Dublin, l'archidiacre Hare, M. Stanley, M. Jowett, et d'aller même plus loin, jusqu'à MM. Maurice et Kingsley; mais il faut auparavant suivre encore l'unitairianisme, sujet primitif de ces études, dans quelques-unes de ses plus remarquables manifestations. Il faut voir comment il s'est lui-même ressenti du nouvel esprit introduit dans la théologie et la controverse; puis, après avoir fait un peu connaître quelques-unes de ces ramifications de l'arianisme et quelques œuvres d'une hétérodoxie à peine chrétienne, nous tâcherons de revenir à l'orthodoxie indépendante, à cette nouvelle école de foi et de science qui s'est élevée du sein de la *broad church*, comme pour sauver ensemble l'église anglicane et la liberté religieuse.

II.

Deux frères destinés à l'église ont fait leurs études à Oxford dans le premier quart de ce siècle. L'un, M. John Henri Newman, y a pris part de bonne heure à ce mouvement de réaction ecclésiastique qui a produit le puseyisme et la secte anglo-catholique. Distingué par des talens précoces, il a soutenu comme un dogme la nécessité d'un épiscopat qui se rattache aux apôtres par une chaîne continue,

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1856.

et qui doive à son origine la transmission occulte d'une autorité sacrée. Pendant vingt ans, il a trouvé que les évêques anglicans remplissaient cette condition, comme se l'imagine encore l'évêque d'Exeter. Il se déclarait en même temps pour la vertu miraculeuse du baptême comme moyen de régénération de l'homme intérieur, et cette foi à une transformation de l'âme, dont l'âme n'a pas conscience, est encore un des traits qui caractérisent la nouvelle secte ultra-épiscopale. De telles croyances étaient, en bonne logique, peu conciliables avec le protestantisme. M. Newman était de ces esprits qui veulent être conséquens; il l'a été, et il s'est fait catholique : c'est aujourd'hui le père Newman, de l'oratoire de Saint-Philippe de Néri, regardé, non sans raison, comme le premier écrivain de son église en Angleterre, et qui, dans toutes les églises et dans tous les pays, serait placé à un rang très élevé pour l'esprit et le talent. Son frère, M. Francis William, plus jeune que lui, est entré en 1822, âgé de moins de dix-huit ans, à l'université. Il a signé avec allégresse les trente-neuf articles dans la foi desquels il avait été élevé, et là, assailli bientôt de réflexions que son frère ne savait comment accueillir, ne sachant pas les comprendre, il a lentement, très lentement, mais sans rétrograder jamais, marché, de conséquence en conséquence, dans la voie du doute, et en quelques années déposé une à une toutes les croyances orthodoxes pour s'arrêter au-delà du dogme unitaire dans la religion d'un déisme subjectif.

C'est aussi un écrivain de mérite, et ses travaux historiques et littéraires seraient dignes de toute l'attention de la critique; mais ce sujet n'est pas le nôtre : c'est l'histoire de ses croyances qui nous intéresse, et il l'a racontée avec une sincérité hardie. Quoiqu'il nous paraisse plus propre à la méditation qu'à l'exposition philosophique, les confessions de sa conscience religieuse sont devenues de curieux ouvrages de controverse. On y trouve déduit avec une certaine suite ce qui ne se rencontre qu'en fragmens détachés dans ce que Hare et M. Carlyle nous ont conservé de John Sterling (1) : l'ensemble des réflexions, des doutes, des recherches et des souffrances que fait traverser aux esprits inquiets et sincères la crise interne de l'Angleterre religieuse. En France, on en finit plus vite avec le doute ou avec la foi. Jouffroy seul nous a raconté quelque chose des angoisses de sa raison dans sa jeunesse. C'est un récit fort éloquent, mais les épreuves ont été courtes. Chez nous, un croyant ou un sceptique, c'est bientôt fait, et l'un est ensuite aussi tranquille que l'autre. Ni l'un ni l'autre ne nous représenterait exactement M. Francis Newman.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1852.

On a comparé souvent les deux frères, on leur a trouvé les mêmes caractères intellectuels; on a dit que le problème de la foi s'était posé pour tous deux dans les mêmes conditions, et que leurs solutions respectives épuisaient l'alternative logique de la question, comme les deux racines positive et négative d'une même équation. Ce parallèle entre les deux frères peut être exact malgré leur divergence, ou peut-être à cause de leur divergence. Il serait intéressant de suivre l'histoire de ces deux esprits, de ces deux consciences. Cette histoire, M. Francis Newman l'a écrite pour lui-même, et ses confessions, d'un genre nouveau, ont eu quelque retentissement.

Ce récit fort détaillé est assez confus, l'auteur ayant suivi l'ordre de date des mouvemens de son esprit, et non l'ordre déductif de ses idées. C'est cependant une lecture intéressante, quoiqu'elle dure un peu longtemps. La vie universitaire, par laquelle commence le narrateur, serait insignifiante, s'il n'avait été naturellement porté à une grande bonne foi avec lui-même. Les doutes qui traversèrent alors son esprit doivent être de ceux qui se présentent souvent dans le cours de l'apprentissage théologique; mais les étudians s'en affranchissent, les uns par un penchant décidé pour la confiance religieuse, les autres par une sorte d'indifférence pratique qui rend aisé de surmonter les difficultés de la vie, lorsqu'elles n'intéressent que la raison. M. Newman était disposé à prendre au sérieux ses idées, quand il en fallait faire des croyances. Obligé de souscrire une seconde fois aux trente-neuf articles, il le fit avec hésitation: sa seule crainte à la vérité était alors que le baptême des enfans ne fût pas institué par Jésus-Christ; mais s'il n'était pas ébranlé dans l'ensemble de sa foi, il l'était dans son respect pour les argumens et les autorités de l'école, ayant éprouvé qu'à ses diverses questions on ne répondait que par une sorte de résolution générale de trouver bonnes les raisons quelconques acceptées par de bons auteurs. Son frère ne lui avait été d'aucun secours, car il se décidait, sur les points embarrassans, par des motifs qui ressemblaient déjà beaucoup à ceux d'un néophyte de l'église romaine.

Après avoir pris ses grades, M. Newman entra dans l'enseignement, et rencontra alors un ministre irlandais simple, rude, ardent, qui lui dit de dédaigner la théologie pour la prière, et qui tourna son esprit vers ces œuvres chrétiennes qui ne demandent ni science ni méditation, mais la piété toute d'action du missionnaire. Dissuadé par ses conseils de toute vaine contention d'esprit, pressé d'ensevelir dans un travail apostolique les perplexités qu'enfante la réflexion, il résolut de se rapprocher du christianisme primitif en convertissant les infidèles, et partit pour la Perse, où il alla joindre

une réunion d'évangéliques établis à Bagdad pour y annoncer la bonne nouvelle. Déjà toutefois il était dissident au fond du cœur; il se sentait séparé de son église par le besoin de donner à sa foi un autre fondement qu'une adhésion préméditée à une tradition officiellement obligatoire, et par sa répugnance à se payer des premières raisons venues pour endormir sa conscience. Pendant les deux années qu'il passa en Asie, son commerce avec les infidèles, le spectacle de leur inflexibilité religieuse, la difficulté de les ébranler et de faire à leurs questions des réponses avouées par l'universalité des chrétiens le troublèrent dans son respect et dans sa confiance de serviteur de l'église. En présence du monothéisme rigoureux de l'islam, il se sentait entraîné à concevoir la divinité du Christ comme dérivée de celle du Père, conception qui subordonnait l'un à l'autre, et dont il croyait apercevoir les élémens dans le symbole même de Nicée. On ne s'étonnera pas que, revenu en Angleterre, il ait trouvé un froid accueil dans le clergé, quoiqu'il ne puisse s'expliquer encore la réputation d'hétérodoxie qui avait précédé son retour. Par des causes qu'une connaissance plus exacte des caractères éclaircirait sans doute, il paraît qu'il rencontra autour de lui une défiance hostile, une répulsion hautaine, qui contribuèrent fort à le refouler dans l'asile de la conscience individuelle. Le mouvement *tractarien* avait commencé; son frère était lancé dans une série d'idées et de transformations qui supprimait entre eux toute possibilité d'entente et d'influence réciproque, quoiqu'à mesure qu'il s'est plus approché du catholicisme, il paraisse avoir témoigné à la brebis égarée une plus fraternelle bienveillance. Il est probable que chacun d'eux sait aujourd'hui un certain gré à l'autre d'avoir franchi les stations intermédiaires pour se porter à l'extrémité de la ligne qu'il suivait, bien que chacun d'eux ait marché dans un sens directement opposé. La même divergence, fondée peut-être sur des analogies d'esprit, s'est manifestée entre deux autres frères, MM. Froude, dont l'un vient de se recommander au public par une histoire d'Angleterre depuis la chute de Wolsey jusqu'à la mort d'Élisabeth, écrite avec talent dans un système nouveau (1). Ces exemples ne doivent pas être rares. Le puseyisme doit à la fois recruter le catholicisme et l'incrédulité.

Quoi qu'il en soit, M. Francis Newman ne pouvait plus songer à retourner en Orient. Comment aller prêcher un christianisme divisé

(1) M. Froude est l'auteur d'un roman religieux et sceptique, *la Némésis de la foi*, qui a fait une certaine sensation en 1849, et que plusieurs de ses camarades d'Oxford ont honoré d'un auto-da-fé. En conservant des opinions très indépendantes, il sera peut-être rentré jusqu'à un certain point en grâce avec l'église d'Angleterre par la manière dont il raconte l'histoire de son fondateur Henri VIII.

dans son propre sein? comment enseigner avec autorité des dogmes qui commençaient à flotter pour lui dans un nuage? Ces mots de l'Évangile de saint Jean : « La vie éternelle consiste à te connaître, toi le seul Dieu véritable, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ; » ce verset de saint Paul dans la première aux Corinthiens : « Pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père,... et un seul Seigneur, Jésus-Christ, » avaient à peu près fixé son esprit dans le semi-arianisme qui voit dans le Fils, non Dieu même, mais le délégué de Dieu pour la création de toutes choses. Il continuait d'embrasser avec ferveur tout ce qu'enseigne la foi touchant les œuvres du Messie, les effets de son ministère, les conditions de la rédemption, et il ne se serait pas approché d'un unitairien sans un certain effroi; mais une barrière le séparait définitivement des orthodoxes. Il eut sans doute, il le dit et nous le croyons volontiers, des épreuves pénibles à traverser. On fut injuste envers lui, cela est probable; on l'est presque toujours pour les opinions qu'on n'a pas. Peut-être aussi manquait-il de quelques qualités qui font pardonner la dissidence. Le plus sûr, c'est qu'on lui fit vivement haïr l'intolérance. Il lui fut impossible de ne pas reconnaître plus d'équité et de bienveillance chez des chrétiens au moins latitudinaires que chez les calvinistes purs, et il apprit à estimer malgré lui des vertus morales que ses principes religieux l'obligeaient encore à tenir indistinctement pour des péchés comme tous les mouvemens naturels du cœur humain. Ce fut un nouveau trouble dans son esprit. Un jour, chez un libraire, il ouvrit timidement un traité unitairien; il se garda bien de le lire: un coup d'œil furtif avait suffi pour lui faire entrevoir quelques objections contre l'éternité des peines. Il aperçut là certaines difficultés de texte dont il demanda l'éclaircissement à un ami. Une rupture s'ensuivit, et il perdit son ami sans perdre ses doutes. Jusque-là, malgré quelques points obscurs qui l'embarrassaient, il n'avait pas fléchi dans ses idées sur la rédemption. Le péché originel, la justification impossible à l'homme, la nécessité d'une renaissance en Jésus-Christ, tous ces dogmes, interprétés dans le sens augustinien, lui paraissaient constituer essentiellement la vie spirituelle, qu'il mettait et qu'il met encore au-dessus de tout le reste, quoique aujourd'hui il la conçoive autrement. Cependant l'orthodoxie, en le blessant, l'avait rejeté vers de certaines idées qui lui faisaient craindre d'être devenu pélagien. C'est vers ce temps qu'il fit connaissance avec un unitairien qui, tout en croyant à la pure humanité du Messie, croyait, aussi fermement qu'un disciple d'Athanase, à la perfection du Sauveur et au salut par Jésus-Christ. Cette alliance d'idées lui parut inconcevable. Ainsi que beaucoup d'autres protestans, sa religion était toute *paulinienne*. Les effets intérieurs de la

justification en étaient le fondement et comme la substance. On ne pouvait lui rendre un plus mauvais service que d'appeler son attention sur les faits matériels consignés dans l'Écriture, car il ne pouvait alors se défendre de soumettre le texte au contrôle de la critique, et le sens littéral le satisfaisait rarement. Il rencontra un jour le docteur Arnold, qui, avec la sincérité d'un homme inébranlable dans sa foi, lui dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter des récits bibliques qui contrariaient la science, que par exemple le déluge était mythique, et qu'il y avait de la poésie dans les premières époques de l'histoire sainte. Un tel aveu n'était pas pour lui rendre le courage de croire à la lettre de l'Écriture, et décidément l'Ancien Testament perdit, ainsi que les trois premiers Évangiles, presque toute autorité sur son esprit. Arrivé là, on croirait que M. Newman n'a plus qu'à cesser d'être chrétien : nullement. « Saint Paul, dit-il, n'avait pas prêché la Bible, mais le Christ. » C'était assez, et ce qui restait intact du récit des synoptiques, celui de saint Jean, la déclaration de saint Pierre, témoignaient assez du caractère surnaturel de la personne et des œuvres de Jésus. Cette foi lui suffit assez longtemps; mais, pour en faire crouler l'édifice, « il n'eut, dit-il, qu'à examiner, suivant les règles ordinaires de la critique, le témoignage des écrivains sacrés. » Quelles étaient leurs croyances antérieures? quels étaient leurs préjugés? De quel genre de preuves leur esprit était-il touché? Les procédés de leur intelligence, leurs idées en matière d'exactitude historique ou de phénomènes naturels, leurs intentions en écrivant, la manière dont leurs écrits ont été recueillis, tout, dès qu'on prend l'Écriture comme le monument purement humain de la vérité divine, devient problème, et tout ouvre accès aux interprétations les plus libres. Enfin M. Newman dut s'avouer à lui-même qu'il renonçait *à toute foi de seconde main.* Dès qu'on a touché ce point, il semble qu'il ne devrait plus subsister du christianisme que sa beauté morale : elle seule en effet se soutient par elle-même, indépendante de toute déférence à l'autorité et à la tradition. C'est en prenant pour guide le sentiment moral que M. Newman révisa tous les articles de la foi chrétienne, et nous faisons grâce au lecteur de la longue série de critiques et d'objections, quelques-unes graves et neuves, d'autres usées ou légères, qui l'amenèrent peu à peu à cette conséquence inévitable, son point de départ étant donné, que l'histoire, simple témoignage de faits qui en cette qualité même ne peuvent avoir un caractère de pureté absolue, ne saurait faire partie de la religion. Ici M. Newman arrivait sur le terrain des unitairiens, et, s'il y était resté, il aurait pu encore demeurer chrétien. On sait que beaucoup d'entre eux, en écartant tout élément surnaturel du récit évangélique, conservent pour le Christ tant d'admi-

ration, de vénération et d'amour, qu'ils persistent à le regarder comme le type de la perfection morale et comme l'élu de Dieu pour la libération de l'humanité. Le rigorisme un peu minutieux de M. Newman ne lui permit pas de s'arrêter à cette croyance; il voulut au contraire retrouver jusque dans la conduite du Christ sur la terre les traits de l'imparfaite humanité, et ne conserva de la religion qu'une idée dont il aime encore à rendre hommage au christianisme : c'est qu'à l'homme moral doit s'unir l'homme spirituel, et que nos fautes et nos misères doivent s'absorber et s'éteindre dans une régénération de l'âme en Dieu. Sous les formes de la tradition, sous l'enveloppe de croyances qu'il ose trouver mensongères, cette idée est demeurée et s'est répandue dans le monde à la faveur et au nom du christianisme, et c'est ainsi qu'en se séparant de toutes les églises, de toutes les sectes, M. Newman ne consent pas à reconnaître qu'il ne lui reste rien de chrétien.

Il nous conviendrait peu de reproduire ses raisonnemens, et de paraître écrire sous sa dictée une réfutation du symbole. On nous croira aisément quand nous dirons que les *Phases de la Foi* sont une véritable introduction à l'incrédulité. La sincérité de l'auteur se montre à chaque page, et elle aurait dû sans doute désarmer la rigueur de ses censeurs. Quant à son argumentation, quoiqu'elle indique un esprit réfléchi et un critique intelligent, elle est loin d'être sans réplique, et cet ouvrage, curieux, intéressant même, comme compte-rendu des révolutions intérieures d'une conscience honnête, n'a pas une bien grande force, ni surtout une grande nouveauté, comme démonstration philosophique. La personne de l'auteur a plus d'originalité que ses idées. Il faut remarquer un trait caractéristique de l'écrivain, et peut-être de la société à laquelle il appartient. L'incrédulité en France a dicté bien des livres. Dans la plupart, la religion a été attaquée comme un fait extérieur dont il suffisait de ruiner la certitude ou la probabilité pour qu'il n'en restât rien dans l'âme. M. Newman, et en général les écrivains protestans, je dirai même tous ceux qui ont reçu l'influence anglo-germanique, procèdent tout autrement. Le principe de la foi chez eux n'est ni l'adhésion à l'autorité visible d'une tradition sociale ou littéraire, ni le besoin de donner une forme sensible à la conception métaphysique de la Divinité et de ses rapports avec la création; c'est bien plutôt un sentiment implanté ou développé soigneusement dans leur âme, c'est une conscience naturelle ou acquise de l'état contradictoire de notre nature intérieure, également incapable de renoncer et de revenir au bien, convaincue et désespérée de son impuissance, séparée de Dieu par un obstacle invincible, si Dieu ne le détruit lui-même, irrésistiblement ramenée à la recherche d'une

réconciliation et d'un médiateur, appelée enfin par le sentiment de sa perte et par les promesses de la révélation à se reposer de son salut sur un divin sauveur, et transformée ainsi en une autre elle-même comme par l'effet d'une naissance nouvelle. C'est ce sentiment tout intérieur qui motive et soutient la foi, qui en est la raison d'être, et qui, lorsqu'il s'est emparé de l'âme, devient plus puissant que toutes les suggestions de l'expérience et du raisonnement; mais il en résulte aussi que la religion peut prendre, en termes d'école, un caractère purement subjectif, caractère qu'elle affecte plus rarement en pays catholique, et que les écrivains de notre église cherchent rarement à lui imprimer. Dans les âmes ainsi disposées, la foi peut ne rien perdre de son intensité, de sa puissance, lors même qu'elle perd, si j'ose ainsi parler, en volume et en uniformité. Elle peut maintenir une sympathie profonde et une communion spirituelle entre des hommes qui diffèrent sur le nombre et la nature des dogmes qu'ils professent. Il n'est même pas impossible que chez quelques-uns la croyance, considérée comme système de faits et d'idées, soit indécise et vague, et qu'auprès d'elle l'esprit chrétien subsiste avec d'autant plus de force et d'ardeur qu'il reste concentré sur un seul point. Les controverses demeurent dans le cercle de la théologie et n'affaiblissent pas le lien religieux. En un mot, la religion subjective ne dépend point intégralement de la religion objective. Le christianisme est à la fois un système scientifique et une vie nouvelle; mais l'un n'est pas tellement lié à l'autre que l'un ne puisse se modifier sans que l'autre se modifie également. En France, c'est l'homme intellectuel qui domine le plus souvent dans le chrétien; à cela du moins tend notre littérature sacrée. La discussion des bases extérieures de la religion a donc chez nous de tout autres effets, et il y suffit de troubler la raison pour troubler la foi. Il en est autrement là où la vie spirituelle est plus développée, et domine quelquefois la vie de l'intelligence, qu'elle semble avoir précédée, comparable à ces sentimens naturels qui devancent en nous l'éducation, et que l'éducation essaierait en vain d'affaiblir. Ce n'est pas que la religion, ainsi considérée, échappe à la destinée de toute doctrine dans laquelle la subjectivité tend à régner trop exclusivement. On sait qu'en philosophie, si l'on se borne à représenter toutes nos connaissances uniquement comme des actes ou des états intérieurs de l'esprit, on perd de vue l'importance de leur objet, et la réalité des choses disparaît. De même la religion, ramenée en quelque sorte à la disposition religieuse, peut perdre de sa vérité absolue et passer pour une pure illusion du sujet pensant. Sans doute elle résisterait mieux à cette épreuve que ne le fait la connaissance humaine en général. Exposer nos perceptions et nos jugemens

nécessaires à ne figurer que comme phénomènes de quelque chose d'inconnu qui juge et qui perçoit, c'est faire la partie trop belle au scepticisme. Mais dans la religion, dont l'objet n'est pas de ce monde, les sentimens et les idées sont provisoirement nos seules données pour établir l'existence du monde invisible, et l'homme, fût-il réduit aux lois morales qui le conduisent à la croyance en Dieu, ne serait pas dépouillé de toute confiance légitime dans l'objet mystérieux de ses plus hautes pensées. Une célèbre philosophie, sceptique sur tout le reste, n'a, comme on sait, retrouvé la certitude que là. Cependant, si l'on se place au point de vue de la révélation (et ce n'est que par un effort d'esprit qu'on peut s'en abstenir), il est évident que les dispositions et les croyances de l'homme intérieur, quoique très importantes, plus importantes que tout le reste, ne peuvent être exclusivement prises en considération, et quoique M. Newman y ait trouvé l'avantage de ne point tomber dans le néant religieux où tombait immanquablement un sceptique français du XVIIIe siècle, on n'arriverait pas, je le crois du moins, à composer, avec les principes qu'il a sauvés du naufrage de la foi, un tout consistant et communicable, un système de croyances susceptible d'être enseigné et de se maintenir dans la tradition sociale.

Le positif de sa religion se trouve dans un ouvrage qu'il a intitulé *l'Ame, ses peines et ses aspirations*. C'est un essai psychologique dans lequel, avec un vrai talent d'observation, il démêle en nous le germe du sentiment religieux, puis des idées religieuses. Depuis la crainte instinctive de l'inconnu jusqu'aux vérités générales d'une théodicée pure, il montre assez bien, dans certaines affections et certaines pensées universelles, la source de tout ce qui compose et la piété et la théologie naturelle. Cette partie purement philosophique du livre n'est même pas incompatible avec toute théologie révélée, et on peut la lire avec plaisir et avec profit, comme un bon travail sur la nature intérieure de l'homme. La précision et la dialectique ne sont pas les dons particuliers de l'auteur; il a pourtant de la finesse, il a des vues, et s'il ne s'agissait que d'un mémoire de psychologie, on pourrait approuver l'ouvrage en toute sûreté de conscience. Malheureusement, après avoir montré quels sont les abus possibles même des principes naturels de toute religion, il croit retrouver ces abus sous toutes leurs formes, d'abord dans les superstitions populaires, puis dans les préjugés ecclésiastiques, et il attaque avec une vivacité vindicative toutes les prétentions de l'orthodoxie. La sévérité de sa polémique ne l'empêche pas cependant de rendre encore hommage à nos livres saints. Il convient que, sagement interprétés, ils sont propres à développer dans l'humanité la vie spirituelle. C'est par le christianisme que la vérité religieuse

s'est propagée; c'est encore sur lui, dégagé de tout ce qui le corrompt, qu'il compte pour combattre le paganisme pratique qui règne dans la société, et qu'il impute principalement à la bigoterie des clergés constitués. Il espère que le progrès social, dont il se proclame le zélé partisan, pourra, grâce à une réforme heureuse, devenir un progrès religieux. Là encore il voit un avenir chrétien, et par conséquent il semble reconnaître encore dans l'avénement du christianisme le moyen par lequel la Providence a préparé la conversion du monde. Le Christ ne cesse pas d'être pour lui en un certain sens le médiateur entre Dieu et l'homme; mais cette croyance n'est guère qu'à la surface de son esprit, quoiqu'un sentiment intimement religieux paraisse être resté dans son âme.

III.

On a déjà remarqué la situation équivoque où se placent, inévitablement peut-être, les unitairiens, obligés de voir avec bienveillance, d'encourager même tout effort pour éliminer autant que possible le merveilleux du christianisme; ils ont peine à se distinguer bien nettement de la philosophie pure, et leur indulgence est acquise même aux excès de la liberté de penser. Les unitairiens ne pouvaient donc refuser à M. Newman une certaine communauté de principes avec le socinianisme. Quant à lui, tout en répondant courtoisement à leur courtoisie, tout en faisant leur éloge, il se sépare d'eux et les combat. Ceux-ci de leur côté l'ont défendu contre ses adversaires orthodoxes; ils ont loué ses efforts et ses livres, et autorisé ainsi le public à le compter dans leurs rangs. Cependant une des critiques les plus sérieuses à laquelle M. Newman se soit cru obligé de répondre lui est venue du révérend James Martineau, naguère ministre unitairien à Liverpool. En lui témoignant beaucoup de bienveillance et d'estime, cet écrivain, qui me paraît au premier rang de ceux de sa croyance, a insisté sur les différences, suivant lui fondamentales, qui le séparent de M. Newman, et c'est en général dans ses ouvrages qu'il faudrait chercher l'expression la plus exacte de l'unitairianisme, autant qu'une doctrine aussi pénétrée du principe du libre examen individuel peut être exactement exprimée. Je ne connais de M. Martineau que deux ouvrages, ses *Miscellanies*, recueil d'articles insérés dans les *revues*, et le *Rationale of religious inquiry*, qui pourrait être un traité philosophique de religion. Ces deux ouvrages suffisent pour dénoter un esprit distingué, qui, ainsi que tant d'autres esprits distingués, excelle dans la critique, mais qui paraît inspiré par un désir véritable d'étroitement unir des sentimens encore chrétiens avec les lumières de sa

raison. Son essai sur Priestley indique un juge compétent dans les matières de philosophie, et ses différens travaux sur les rapports de l'église et de l'état le montrent dans ses jugemens fort au-dessus des intérêts de secte et de parti. Bien pénétré de la difficulté du problème, s'il en donne lui-même une solution assez vague, il expose et discute supérieurement les systèmes de Hooker, de Warburton, de Coleridge, de Whately, d'Arnold, et toutes les controverses du jour sur une question non moins politique que religieuse. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne parle d'Arnold qu'avec cette sympathie respectueuse que le maître de Rugby a eu le don d'inspirer à tous les amis éclairés du bien.

M. Martineau considère comme incompatible avec le christianisme l'*anti-supernaturalisme*, qui prétend rendre compte de toute l'œuvre du Christ et désigner les causes secondes auxquelles pourraient être attribués tous les caractères de la religion et de son auteur. A ses yeux, ceux qui regardent le Christ, non comme une source originale de vérité et de bien, mais comme un produit d'influences étrangères, non comme le maître de leur foi, mais comme un condisciple à l'école de la vérité spirituelle, ne sauraient être appelés chrétiens. La croyance à laquelle il accorde ce nom peut s'associer cependant avec un anti-supernaturalisme, non pas philosophique, mais historique, c'est-à-dire qui, sans nier en soi la possibilité des miracles, se bornerait à mettre en question, par la critique des témoignages, la réalité de certains miracles, et n'en conclurait rien contre les droits surnaturels de la religion dont les monumens contiennent ces miraculeux récits. Quant à lui, le tableau de la venue du christianisme le frappe et le persuade. M. Martineau voit là une intention de la Providence ; seulement, pour la connaître, il n'a pas besoin de croire que tout soit divin dans les livres qui lui révèlent ce grand événement. Ces livres d'abord ne contiennent pas cette affirmation. Il les regarde bien comme énonçant des réalités, dont la plus pure et la plus constante est la beauté unique du caractère de Jésus : point de dissidences, point de contradictions là-dessus. A tous autres égards, l'ensemble des écrits tenus pour canoniques n'offre pas une telle unité, une si irrésistible évidence, une infaillibilité si manifeste, qu'une portion considérable de la société chrétienne n'ait été obligée de chercher ailleurs la certitude, et d'attribuer à une autorité vivante le don de l'inspiration, afin d'interpréter dans son vrai sens l'inspiration des écrivains sacrés. En s'exprimant ainsi sur l'église catholique avec un ton beaucoup moins hostile que la plupart des théologiens anglais, M. Martineau ne néglige pas de mettre dans son jour le vice de raisonnement sur lequel repose la doctrine de l'infaillibilité constituée sur la terre. Il s'attache à prouver qu'un

certain rationalisme est toujours caché dans la prétention de fonder la foi en dehors de la raison, et son argumentation retombe avec plus de force encore sur le protestantisme. Lorsque les protestans attribuent l'infaillibilité à l'Écriture, ils oublient toujours de démontrer à quelle signification de l'Écriture cette infaillibilité appartient. Croire que la vérité est dans la Bible n'avance à rien, si l'on ne sait quelle vérité est dans la Bible. Or, là où n'existe ni tradition, ni autorité au-dessus de l'erreur, pour la faire connaître, reste l'unique voie par laquelle en toute autre chose les hommes cherchent la vérité. Le rejet du sens de l'Écriture est l'hérésie, soit; mais quel est ce sens? Les protestans ne peuvent l'établir que par la discussion. Il n'y a donc pas d'hérésie, si l'on entend par là une erreur dogmatique qui mérite d'être condamnée et punie. Ainsi le christianisme protestant ne peut éviter d'être au fond un rationalisme chrétien. Le verset 20 du quatorzième chapitre de la première aux Corinthiens doit être entendu ainsi : « Mes frères, ne soyez pas des enfans par l'intelligence. En méchanceté, soyez enfans; mais en intelligence, soyez des hommes faits. » Or la première règle de l'intelligence, quand on l'applique à l'Écriture, c'est de s'abandonner franchement à l'impression que l'Écriture produit. Il ne faut pas en aborder l'étude avec des idées préconçues, comme le calviniste, qui veut y retrouver les élémens d'un *credo* scolastique; comme l'anti-supernaturaliste allemand, qui, décidé à éliminer tout miracle, torture le récit pour le réduire aux incidens de la vie commune; comme l'unitairien même, qui s'est fait un principe de ne rien voir dans l'Écriture qui ne soit rationnel et universel. Il faut au contraire entrer sans résistance dans la pensée de l'auteur sacré, comprendre ce qu'il dit comme il le comprend, et s'identifier avec ses sensations et ses idées. Une fois l'Écriture ainsi interprétée, le rôle de la raison commence. L'intelligence dont parle saint Paul peut apprécier alors en soi ce qui lui est enseigné ou raconté, et pourvu qu'elle ne déclare pas *à priori* fausse toute idée de révélation et de miracle, elle peut à son tour juger au fond l'interprétation du texte et dégager la vérité même de la pensée personnelle de l'écrivain, car la foi n'exige le sacrifice d'aucune vérité. Il y a par exemple des théologiens qui voudraient proscrire la religion naturelle en faveur de la religion révélée; l'une au contraire doit concourir avec l'autre. La seconde prend la première comme établie; elle trouve ses propres fondemens dans les principes de la religion naturelle : elle les comprend tous, étant, à parler exactement, l'*assomption* des uns et la confirmation ou l'anticipation des autres, car les miracles mêmes ne seraient pas une preuve de l'existence de Dieu, si cette existence n'était connue d'ailleurs : ils n'attesteraient qu'un

pouvoir qui nous est inconnu parmi les forces qui régissent la nature. Cependant, si nous nous sommes élevés à la notion d'un Dieu, c'est-à-dire d'une puissance intelligente, les miracles en sont une marque, et nous la rendent pour ainsi dire présente. Du reste, avec ou sans miracles, le christianisme a fait ses preuves; l'œuvre du Christ a changé le monde. Par lui, non-seulement les vérités fondamentales de toute religion sont devenues plus saisissables et plus saisissantes, mais encore une révolution morale s'est accomplie, et de nouveaux devoirs ont enfanté de nouvelles vertus. Le sentiment d'une mission de paix et de vérité a été jeté dans le monde par l'exemple et l'influence de la sienne. M. Martineau s'anime d'une pieuse allégresse, quand il célèbre, en décrivant ses effets, les beautés du christianisme, et c'est dans ces momens que l'on croit le mieux entendre, en le lisant, un prédicateur chrétien.

Son *Rationale* ne saurait toutefois être pris comme une démonstration de la religion unitairienne; mais c'est un exposé de la méthode à suivre pour s'en approcher, et la manifestation d'une certaine foi générale à l'Évangile fondée particulièrement sur l'amour du bien moral et sur l'amour de l'humanité. Le sentiment du péché, comme principe du besoin et de l'idée d'une rédemption, ne joue pas un grand rôle dans les croyances de M. Martineau. Sous ce point de vue, il semble très peu protestant; c'est un philosophe religieux, un optimiste chrétien, un esprit croyant et libéral, qu'on jugera mieux en l'écoutant parler.

« Foi de nos pères! toi d'où ils tiraient une divine force dans leurs travaux et une divine paix dans leurs souffrances, toi qui leur donnais l'espérance de s'endormir en Jésus, et leur ouvrais le ciel où maintenant ils résident à jamais! Foi des poètes et des philosophes, des prophètes et des martyrs, des meilleurs amis de l'humanité et des ennemis de la misère et du mal! Foi de Milton et de Howard, qui inspirais la muse de l'un quand elle laissait échapper les accens de la piété et de la liberté tout ensemble, et qui armais le courage de l'autre pour braver la maladie et percer les ténèbres des cachots, afin qu'aucun enfant de la faute ne pût rester sans consolation! Foi du peuple, dont les prêtres n'ont pas eu le pouvoir d'éteindre la générosité, et dont les tyrans ont en vain combattu les tendances libératrices! Toutes tes victoires ne sont pas encore remportées, non, jusqu'à ce que les dernières et les plus abaissées des victimes de la pauvreté, de l'ignorance et du péché aient été rachetées et relevées à la conscience de l'intelligence et au sentiment de l'immortalité. Dans une douce majesté, tu as été portée sur les lieux hauts de notre monde, comme ton grand Auteur sur le mont des Oliviers. Descends un peu plus bas, descends dans les vallées, là où l'humaine souffrance se cache et pleure. Regarde encore la cité que nous habitons à travers les larmes de la pitié, et rends-nous dignes de nous unir dans le cri de joie : Hosannah au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

Après vingt-cinq ans de ministère à Liverpool, M. James Martineau vient d'être appelé dans la ville de Londres. Nous avons sous les yeux son discours d'adieu à son ancien troupeau, si ce nom convient aux auditeurs ordinaires d'un ministre unitairien. On y retrouve, avec une couleur de moins en moins dogmatique, cette pensée dominante, qu'au théisme il suffit que Dieu *existe*, tandis qu'au christianisme il faut encore que Dieu *vive*. C'est *l'union vivante de Dieu avec l'humanité* qui est le fond de la religion, et là est la grande révélation de l'Évangile. On sent que cette pensée peut indifféremment s'accorder avec toutes les croyances particulières dont se compose la foi chrétienne, ou s'en dégager au contraire pour devenir seulement cette perpétuelle théophanie que le néo-platonicien retrouve dans tous les phénomènes de l'univers, et particulièrement du monde moral. Cette flexibilité d'une religion qui n'exclut presque rien, qui n'exige presque rien, peut avoir de certains avantages dans la pratique, car les hommes, au fond de leur pensée, aiment plus qu'ils n'en conviennent à choisir entre les articles du symbole qu'ils professent extérieurement; mais elle donne, dans la spéculation et dans la controverse, à la doctrine unitairienne une faiblesse systématique dont il lui sera toujours assez difficile de se corriger.

IV.

On remarquera un trait commun à tous ces défenseurs de la libre interprétation du christianisme contre l'interprétation orthodoxe : ils ont tous foi dans le progrès social, ils tendent tous aux réformes politiques. En général, ils approchent du radicalisme; quelques-uns même le poussent à ce que le continent appelle le socialisme démocratique. Il est assez rare qu'ils se préservent d'un penchant imprudent pour les livres des novateurs illimités que l'Europe tient en si juste défiance. On aurait tort d'expliquer cela par le thème trivial de la fraternité révolutionnaire. Même quand des Anglais ont l'air de faire comme les autres, soyez certain que c'est pour des raisons particulières; ils se distinguent de ceux à qui ils ressemblent. Ce n'est pas non plus par calcul que les auteurs dont nous parlons cherchent appui là où ils croient entrevoir quelque communauté d'idées, et certainement un lien secret opère ce rapprochement, en partie involontaire. Sans ici rien approfondir, on doit avertir les penseurs religieux qui n'ont avec les excentricités philosophiques et sociales aucune identité de motifs et d'intentions, qu'ils ne sauraient trop user de discernement dans le choix de leurs alliances. Les minorités sont toujours trop faciles à s'associer par la communauté des

répugnances, et à prendre pour l'accord des sentimens le concert des hostilités. Le plus grand soin des sectes comme des partis doit être d'éviter que le monde prenne le change sur leur cause et sur leur drapeau.

Ce n'est pas que nous soyons d'humeur à grossir de nos cris la clameur de la réaction et à nous mêler aux hurlemens des bergers contre les loups, des soi-disant bergers contre les prétendus loups. On ne saurait méconnaître ce qu'il y a de réel et de légitime dans l'idée d'une certaine transformation de la société moderne. La faute des socialistes est de ne pas voir qu'à cet égard le plus fort est fait; mais on ne peut disconvenir par exemple que la liberté religieuse n'est pas dans le monde tout ce qu'elle doit être. Il y a et il y aura longtemps, moins dans les lois que dans les idées, des restrictions intolérantes, qui rendront l'indifférence et l'hypocrisie plus commodes que la foi et la ferveur des congrégations indépendantes. Celles-ci, asile naturel de la piété spontanée, auront à lutter longtemps contre le dédain et la défiance de l'opinion, et il leur faudra bien du courage et de la persévérance pour faire accepter comme un droit la sincérité de la conviction. Dans la Grande-Bretagne même, où l'esprit de secte est comme indigène, les communions qui n'ont pas une existence historique ont de la peine à conquérir leur place au soleil, et je comprends qu'en présence d'un corps d'institutions qui semblent se fermer devant elles, elles invoquent la réforme, et cherchent à faire brèche dans les murailles de l'établissement religieux. L'opinion même leur oppose une résistance qui n'est pas fort conséquente là où l'on admet les baptistes, les quakers et les moraves. Le préjugé politique est parvenu à maintenir une proscription morale contre la doctrine religieuse de Locke et de Milton, peut-être de Somers et de Burnet, dès qu'elle prétend devenir le mot d'ordre d'une association constituée. Une aversion peu raisonnée l'a longtemps tenue en suspicion sans trop la comprendre. « Accusez un homme d'être socinien, disait le révérend Sidney Smith, et c'est fait de lui, car tous les gentilshommes de campagne pensent que c'est quelque chose comme braconnier. » Il est donc naturel que l'effort d'indépendance, permis, prescrit même à toute conviction religieuse, cherche à s'aider de tout ce qui veut une réforme. L'église établie se pose comme un obstacle. Il s'est même développé à son arrière-garde un esprit de réaction à qui il ne manque que la puissance pour rétablir l'oppression. Au fond, le puseyisme est contre-révolutionnaire; c'était l'opinion d'Arnold, et c'est la vérité. Il y a donc une alliance naturelle entre les sectes indépendantes et tout le parti libéral. Cette alliance n'est pas d'hier, et ce n'est que justice, lorsque les historiens qui aiment la liberté

reviennent aujourd'hui à des sentimens plus favorables pour les amis de Vane et de Hutchinson, pour les sectaires enthousiastes, ancêtres des plus nobles tribus de la nation américaine.

La confiance dans le mouvement de notre siècle, l'étude des besoins actuels de la société, la recherche des principes politiques et économiques qui peuvent remplacer les préjugés routiniers des vieux gouvernemens, la sympathie pour tous les opprimés, la curiosité pour toutes les nouveautés, l'esprit libéral en un mot, tout est donc à sa place dans ces congrégations chrétiennes, dont l'existence est encore disputée. Ces congrégations peuvent même s'allier sans crainte à la pure philosophie, lorsque celle-ci, sans arrière-pensée ni réserve, adhère aux principes de la religion et se montre sincèrement conciliable avec les croyances sacrées qu'elle ne partage pas. Les intérêts de la raison sont au fond du même côté que les droits de la conscience. Aussi ne pouvons-nous trouver à redire au mouvement de liberté intellectuelle qui se manifeste depuis peu dans la littérature anglaise. Un bon nombre d'écrivains ont abordé les grandes questions que les hommes d'église auraient voulu se réserver. La timidité qui, pendant les trente années immédiatement postérieures à 1790, avait un peu abaissé la pensée a fait place à cette fermeté d'intelligence, à cette tranquille hardiesse qui ne s'épouvante d'aucune question, qui juge tout ce qu'elle respecte, et qui croit que toute vérité gagne au remplacement de l'autorité par la raison.

Les lecteurs de la *Revue* ont été plus d'une fois entretenus des écrits de M. Greg; ils le connaissent pour un publiciste et un économiste hautement distingué, qui suit d'un œil inquiet et clairvoyant toutes les vicissitudes de la société contemporaine, qui augure bien de ses destinées sans ignorer ses périls, qui sonde ses maux, mais pour les guérir, et qui lui donne, avec autant d'indépendance que de talent, les conseils de la sagesse. Dans les divers essais déjà publiés où il a comparé son pays aux autres états du continent, il a montré généralement qu'il savait distinguer à merveille l'esprit réformateur de l'esprit révolutionnaire. Il a signalé plus d'une fois ce caractère licencieux que revêt souvent en Europe l'esprit de liberté, et qui le rend quelquefois entreprenant sans but, dangereux et impuissant, incapable de respecter rien de ce qu'il n'a pas fait, et de fonder après avoir détruit. Il a bien vu que ce mal avait une cause morale qui devait être cherchée ailleurs que dans les idées politiques du temps, idées généralement aussi sages que les hommes le sont peu. Il a reconnu que cet état moral, qu'il serait trop long de décrire, se liait à un affaiblissement du principe religieux dans l'humanité. Cet affaiblissement est plutôt un effet qu'une cause,

mais il ajoute au mal qu'il décèle, et M. Greg a plus d'une fois fait entendre qu'il le comptait au nombre des raisons qui troublent sa confiance dans le triomphe complet et régulier de la liberté moderne. Il lui paraît très difficile que tous ceux qui croient défendre la religion acceptent la liberté, et que tous ceux qui veulent la liberté reviennent à la religion. Il y a là une double réforme à opérer qu'il ne peut regarder comme assurée, et ses doutes sont ceux d'un esprit sage, qui craint également les illusions et les préjugés.

Son pays lui inspire beaucoup moins d'inquiétudes. Bien que peu disposé à se dissimuler les difficultés des choses, celles que les Anglais ont à combattre lui paraissent surmontables. Elles seront surmontées, pourvu que la raison publique, toujours avertie, soit toujours prête aux sacrifices nécessaires, et trouve un appui constant dans le caractère national. Il professe le principe de Sénèque, *sanabilibus ægrotamus malis*, principe généralement accepté des Anglais, quoiqu'il soit au fond la négation du pur calvinisme; mais ce calvinisme même, mais les formes qu'il a prises, les institutions dans lesquelles il s'est en partie perpétué, en partie dénaturé, les maximes et les pratiques des corps et des partis religieux, tout cela ne donne à M. Greg ni une satisfaction sans mélange ni une entière sécurité. Il entrevoit dans la durée et la puissance à venir de certains abus et de certains préjugés qu'on s'efforcerait de rendre inséparables du christianisme une sorte de provocation à l'indifférence religieuse, ou même à la révolte contre toute règle morale ayant une autre sanction que les lois ou les dangers de ce monde. Il ne croit pas cependant à la possibilité d'une société purement matérialiste, et, fût-elle possible, il n'a nulle envie de la voir réalisée. Il veut donc la religion. Or la religion, dès qu'elle est autre chose qu'une idée ou un sentiment, ne peut être que le christianisme, et le christianisme, qui devrait être un lien entre les hommes, devient une question qui les divise. Pour faire cesser la divergence ou le conflit, il faudrait une transaction entre l'esprit traditionaliste de l'église et l'esprit rationaliste d'une partie de la société moderne; mais une transaction n'est possible que lorsqu'au moins une des deux parties cède quelque chose, c'est-à-dire se réforme. Il faut que l'église comprenne qu'on peut être encore religieux sans être orthodoxe; il faut que la société laïque sache comment on peut être chrétien sans être intolérant. Qu'est-ce donc que cette base de transaction? qu'est-ce que cette croyance commune? qu'est-ce que ce fond du christianisme, dont les uns doivent se contenter, auquel les autres doivent revenir? qu'est-ce en un mot que la *croyance chrétienne?*

Tel est à peu près le titre difficile à traduire d'un livre que M. Greg

a composé il y a quelques années (1). Le sujet est grand assurément, surtout si l'on réfléchit que l'auteur a entrepris de le traiter avec une complète indépendance. Son but n'est pas la conformité à telle ou telle créance établie, mais à la vérité chrétienne. Malgré son ferme propos d'impartialité, il a commencé son ouvrage avec une conviction déjà faite, c'est que la doctrine reçue touchant l'inspiration de l'Écriture était un grand mal à la fois pour la religion et pour la tolérance. La question de l'autorité de la Bible est effectivement en pays protestant, comme chez nous celle de l'infaillibilité de l'église, la difficulté capitale, la source inépuisable du désaccord entre l'orthodoxie et la foi libre. Elle s'opposera peut-être toujours à une parfaite intelligence entre deux natures d'esprits qui n'ont rien à se reprocher l'une à l'autre, entre des consciences également sincères, également pures, mais où la lumière de la vérité pénètre apparemment par un rayon brisé sous un angle différent. Cette conviction a inspiré à M. Greg la résolution pénible et courageuse de chercher et de dire ce qu'il aurait trouvé. Ce qu'il a trouvé, ce qu'il croit avoir trouvé du moins, c'est que le christianisme populaire, c'est-à-dire la doctrine que prêchent les églises, ne peut être la doctrine qu'enseignait Jésus. Les églises en général sont liées d'un côté par le texte littéral, de l'autre par une interprétation traditionnelle des Écritures, ce qui suppose l'inspiration des écrivains sacrés. Or cette inspiration, ceux-ci ne se l'attribuent pas, et ils ne répondent pas davantage de la manière dont on les interprète. Si leurs ouvrages ne sont que des monumens historiques, ils tombent dans le ressort de la critique, et c'est par l'examen qu'on en peut déterminer le véritable sens. A la doctrine de l'inspiration absolue, littérale, les modernes ont déjà substitué celle d'une inspiration partielle, inégale, qu'on cherche et que l'on trouve par l'étude, qui pour quelques-uns est plus manifeste dans les Épîtres que dans les Évangiles. M. Greg rencontre cette manière d'interpréter l'Écriture dans Coleridge et dans Arnold, « l'un le plus subtil penseur, l'autre le plus honnête des théologiens de notre âge. » Il s'en empare, et il en use avec une hardiesse que ni l'un ni l'autre, je crois, n'aurait approuvée. Il n'est point un érudit de profession, mais un critique attentif et pénétrant. Il a lu quelques-uns des maîtres de l'exégèse moderne. De Wette lui est familier. Il expose avec netteté, sur la plupart des points difficiles de l'histoire ou de la doctrine, les argumens et les résultats des controverses les plus récentes. Pour ceux que ces choses intéressent, pour ceux qui désireront se faire une juste idée de toute une science assez négligée parmi

(1) *The Creed of Christendom, its foundations and superstructure*, 1 vol. London 1851.

nous depuis Richard Simon, l'exposé de M. Greg est une lecture facile et instructive; on peut se fier à son exactitude, si l'on ne se rend pas toujours à ses raisons. Nous ne pouvons dissimuler que la conclusion qui ressort de cet examen, si nous acceptions l'examen dans tous ses détails, nous rejetterait plus loin du christianisme que les intentions de l'auteur ne nous y avaient préparés. Il ne se pose pas en métaphysicien, encore bien moins en continuateur de Celse et de Julien. Il faut même convenir que rechercher, comme il l'entreprend, quelle est la réelle doctrine de Jésus-Christ, ce n'est pas l'abandonner, car c'est admettre en principe qu'il y a dans le christianisme une vérité importante à connaître, c'est conserver ce point de commun avec tous les fidèles, la croyance que la vérité est chrétienne. Tout n'est pas négation, tout n'est pas abstraction dans ce rationalisme apparent, et à quelques hardiesses qu'un critique anglais puisse être conduit par la discussion des textes et des faits, il admettra toujours un fond historique et traditionnel où la vérité gît comme enveloppée, et il ramènera tout à un éclectisme chrétien. C'est dans le livre même de M. Greg qu'il faut chercher les articles de foi, peu nombreux, nous devons le dire, qui composent le symbole sorti du creuset de son analyse. Pour en donner l'idée, disons que ce symbole nous paraît un peu plus loin de l'orthodoxie que la profession de foi du vicaire savoyard.

Il convient lui-même que son livre, étant un traité de religion essentiellement négatif et critique, ne peut être autre chose qu'incomplet, partiel et préparatoire. Dans ces conditions, nous n'aurions rien à dire, s'il ne nous paraissait que, les conclusions du livre acceptées, le retour à une religion positive devient plus difficile que l'auteur ne semble l'avoir voulu. Ici nous nous adressons surtout au publiciste; nous croyons que M. Greg ne conçoit pas la société sans une religion positive, et qu'il n'a ni le dessein ni l'envie de faire de toute l'Angleterre une école de philosophie. S'il en est ainsi, n'a-t-il point dépassé le but? A-t-il laissé subsister des raisons suffisantes pour que l'on doive encore s'attacher à l'enseignement réel du Christ? Si l'on est décidé *à priori* à n'en conserver comme certain que ce que la raison pourrait par elle-même en connaître ou en démontrer, pourquoi faire un si grand détour, et chercher dans le christianisme ce qu'on pourrait trouver directement dans la raison? Sous le voile de la révélation, ce n'est plus alors que la théologie naturelle qu'il reste à découvrir. Sur Dieu, sur sa puissance, sur sa justice, sur l'utilité de la prière, sur la rétribution et la vie future, il ne paraît pas qu'on nous apprenne rien que la philosophie ne pût nous apprendre. Peut-être l'examen du *Phédon* de Platon ou de la *Théodicée* de Leibnitz nous en enseignerait-il davantage, et même

sans chercher dans aucun livre, il se pourrait que la simple méditation fît pénétrer l'esprit plus avant dans cette région des nuages qui est déjà le ciel.

Ce n'est pas que nous donnions comme une extrémité déplorable en soi cette nécessité d'établir la religion par la philosophie. L'esprit humain n'a point de plus noble emploi ni de plus haute prérogative que d'aborder directement les choses divines, et même pour le chrétien le plus docile, il n'y a rien à perdre à traverser les champs de la religion abstraite pour retourner dans le sein de la religion révélée. Platon n'a pas nui à saint Augustin. Il m'est impossible cependant de ne pas faire remarquer à M. Greg que son livre, si recommandable par le ton de sincérité, par le courage des opinions, par la sagacité, la lucidité, le talent d'exposition, pourrait bien aboutir en dernière analyse à cette conclusion : il faut demander la religion à la philosophie.

Or je doute que tel soit le but qu'il puisse se proposer, du moins quand il s'adresse à la société. J'admets très volontiers que la philosophie peut conduire à la religion; mais qui? Les philosophes. Il est moins certain que tous les hommes soient des philosophes, ou que les méthodes, les démonstrations et les expressions de la science puissent persuader le genre humain, et assurer à la vérité cette domination pratique qui importe à la morale et, qu'on me permette de le dire, au salut. L'observation nous apprend que les devoirs ordinaires eux-mêmes nous sont inspirés, enseignés, et pour ainsi dire recommandés par d'autres motifs encore que ceux de l'éthique spéculative. Des sentimens naturels, des sympathies, des penchans, des intérêts légitimes viennent fortifier l'autorité théorique de la morale. La religion en est comme la sanction, et la religion elle-même pourrait bien, tout comme la morale (elles ont toutes deux la même origine), avoir besoin pour régner, pour agir sur les hommes, d'être autre chose qu'un théorème démontré. Observez bien qu'il ne s'agit pas ici de pures vérités abstraites qui n'intéressent que l'intelligence; il s'agit de lois qui *doivent* être obéies, car il y a des devoirs envers Dieu. Cela étant, ne se pourrait-il pas, ne rentrerait-il pas dans l'ordonnance générale que l'auteur des choses eût accordé aux vérités religieuses de certains moyens de persuasion et d'action sans lesquels elles seraient restées des abstractions impuissantes? Pourquoi ne serait-il pas dans les voies de la Providence d'entretenir, de ranimer, d'accroître par intervalle la connaissance naturelle du divin, dont à l'origine des choses elle a mis le germe dans l'homme? et ce complément nécessaire de l'inspiration primitive, que serait-ce autre chose qu'une révélation? Il est certain que, sous une forme ou sous une autre, les hommes ont

toujours cru que Dieu se rappelait à eux par des signes actuels et, si je puis ainsi parler, par de célestes *memento*, qui confirment et fécondent les notions propres et nécessaires de la raison. Cette croyance est au fond de toutes les religions; elle en fait la force, elle en motive l'existence; elle leur prête même une valeur proportionnée à ce qu'elles contiennent de vérité. Ceci, j'en conviens, ne donne pas encore la preuve de la divinité d'origine et de la vérité intégrale de telle ou telle tradition tenue pour révélée, encore moins la notion d'une certaine infaillibilité dans les auteurs de telle ou telle doctrine ou de tel ou tel livre. Il y a encore pour en venir jusque-là, et en particulier pour appliquer ces idées à l'auguste croyance qui depuis dix-huit cents ans guide toutes les nations de l'Occident, plus d'une difficulté à vaincre, plus d'un abîme à franchir. Nous en laissons le soin à l'auteur encore inconnu de l'habile apologétique qui conviendrait à notre siècle et qu'appelleraient tous nos vœux.

En nous mettant au point de vue plus modeste de l'historien et du publiciste, voici ce qu'en rentrant dans les réalités nous constatons sans une longue enquête. La société dont nous sommes membres, la portion de l'humanité dans laquelle nous sommes nés tous, professe généralement que les manifestations spéciales par lesquelles la Providence a donné la force et la vie à nos primitives dispositions religieuses sont celles que rapporte un testament tenu pour sacré parmi nous, celles que décrivent et commentent toutes les chaires élevées par la piété, d'Archangel à Cadix et de l'Attique en Islande. Voilà en fait la religion parmi nous. La philosophie a certes le droit de rechercher la religion abstraite comme le gouvernement abstrait; n'a-t-elle pas pour mission de contempler l'idéal? Seulement l'idéal n'est pas le réel; la religion abstraite n'est pas plus une religion que le gouvernement abstrait n'est un gouvernement. Chacun sait bien quel est, sur la terre où il réside, le gouvernement; il n'est pas plus difficile de savoir quelle est la religion. Maintenant, de même que tout n'est pas dit parce que l'on connaît en gros son gouvernement et qu'on s'y soumet, de même qu'il reste encore à en étudier l'esprit, les règles, les principes, les formes, que c'est l'œuvre et le devoir de la raison et du patriotisme de le délivrer de tout ce qui le dépare et l'altère, de le faire profiter de tous les progrès tant de l'esprit humain que de la moralité humaine, il reste encore, la religion d'un pays étant donnée, beaucoup à faire à l'activité consciencieuse de l'intelligence pour la connaître dans son fond, dans son essence, dégagée de fictions additionnelles et d'accessoires abusifs, pour la maintenir ou la ramener à l'état le plus exempt d'erreur, au plus haut degré possible de vérité et de sainteté. Mais si l'on ne se cantonne pas dans l'idéal comme le méta-

physicien, ou si l'on n'est point tenté comme Mahomet du rôle de fondateur de religion, on doit accepter la révélation que l'on trouve acceptée dans son pays, la révélation et le révélateur. On a vu plus haut que cette adhésion peut n'être pas un simple acquiescement à une convention sociale. Non, nous avons indiqué comment et par quelle suite d'idées la naissance d'une religion déterminée pouvait être tenue pour providentielle. Ce qui est providentiel est divin apparemment; ce qui est providentiel et divin, on l'appellera, si l'on veut, surnaturel, et ainsi nous nous approchons de plus en plus de l'ordre miraculeux. Ce sont ici de ces questions éternellement livrées à la méditation de la foi et de la raison, et que tous les efforts des églises n'empêcheront jamais, depuis que le bras de l'inquisition est brisé, les esprits les plus faits pour la piété d'examiner incessamment, et de résoudre par des solutions diversement chrétiennes, car il est impossible de ne pas croire, comme tout le monde, Milton chrétien aussi bien que Dante, et Grotius autant que Bellarmin. Une large carrière reste donc ouverte à l'examen, à la réflexion, au progrès, pourvu que la force n'intervienne pas, pourvu que le schisme, ainsi que le pouvoir, respecte la liberté de toutes les consciences. Cependant, en se plaçant dans l'ordre d'idées que nous avons indiqué, on conçoit comment toutes les diversités, toutes les variations peuvent s'accorder avec la reconnaissance unanime de ce point fondamental : la religion est la religion chrétienne, et le Christ en est le révélateur. C'est de ce christianisme raisonnable, c'est de cette liberté franche, mais qui se limite elle-même, c'est de cet ordre enfin, si comparable en religion à ce qu'est en Angleterre l'ordre politique, que Locke donnait en termes théologiques la sage formule, lorsqu'il disait : « La foi qui sauve consiste à croire seulement que Jésus de Nazareth est le Messie. » Qu'on y réfléchisse, les termes sainement entendus, que de foi et de liberté peuvent encore s'abriter sous la protection de cette idée!

Nous permettra-t-on une comparaison que peut-être l'exemple de l'Écriture ennoblit? La religion naturelle est la source limpide qui, formée par les eaux du ciel, jaillit du rocher dans la plaine et va désaltérer les troupeaux et les bergers. La révélation est le vin nouveau que le maître de la vigne veut verser dans les vaisseaux neufs, et qui sera comme le sang de la nouvelle alliance. Mêler l'eau et le vin, c'est unir la raison et la foi. Il manque quelque chose à celui que l'eau seule abreuve. Est-on bien certain que le vin tout pur soit sans danger? On se divise sur les proportions du mélange; mais tout le monde en fait un, et l'humanité n'a point trouvé de règle universelle. Ne se pourrait-il pas qu'il fût vain d'en chercher une sur la terre, et que, pour l'eau et le vin spirituels comme pour tant

de choses qu'il faut unir, pour l'ordre et la liberté par exemple, pour le droit et le fait, pour la justice et l'amour, la variation entre des limites fût la loi de ce monde? La variation est la condition du progrès. L'unité absolue et immobile n'est point évidemment la nature des choses, et prétendre la réaliser, c'est entreprendre de réformer la création.

En généralisant ainsi, nous ne faisons que traduire en une seule idée l'état général des âmes et des croyances des pays où, comme en Angleterre et encore plus en Amérique, la grande diversité des sectes est une chose admise, non moins admise que la domination de la religion chrétienne. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas cet état de choses, il existe, et s'il existe, il faut en donner le sens.

Nous voudrions que l'ouvrage remarquable de M. Greg donnât des conclusions plus conformes à cette opinion, qui, nous le croyons, n'est pas éloignée d'être la sienne. Sur des sujets si délicats, ce n'est qu'avec timidité qu'on peut hasarder sa pensée; nous lui soumettons la nôtre, et si quelqu'un s'étonne de la liberté avec laquelle nous avons exprimé des idées qui sont loin d'avoir cours parmi nous, nous prierons de remarquer que nous nous sommes la plupart du temps borné à raconter. Que croit-on, que pense-t-on, que dit-on en Angleterre? Nous avons cherché à le savoir, et nous le répétons. Voulant retracer une partie des opinions et des controverses qui occupent un peuple renommé après tout par ses mœurs et ses croyances, par ses sentimens religieux et politiques, il a bien fallu nous placer par hypothèse dans le même milieu que lui, emprunter ses idées et son langage, ne pas trouver scandaleux ce qui nous était nouveau, impossible ce qui était réel, et entrer dans l'esprit que nous essayions de faire connaître. D'ailleurs c'est à d'autres que nous qu'il appartiendrait de plaindre l'Angleterre.

V.

Nous venons de toucher à quelques-uns des points extrêmes où la réflexion et la critique, enhardies par le principe du jugement individuel, peuvent conduire des hommes sincères et distingués qui cependant ne se sont nullement proposé de rompre avec le christianisme. Quelques-uns ont bien pu dériver jusqu'à la pure philosophie; mais ce n'est point à nous de leur en faire un crime. Sous ce rapport, les intentions et les sentimens nous paraissent beaucoup plus importans que les doctrines, et ici, aux sentimens comme aux intentions, nous ne pouvons rendre que l'hommage le plus sincère; mais, comme nous ne sommes pas de ceux, on se le rappellera peut-être, qui prétendent que la réformation, au lieu de

fonder une religion, s'est réduite à ouvrir une école de discussions illimitées, nous ne voudrions pas n'avoir présenté ici que des *specimen* des diverses interprétations de l'Écriture auxquelles elle a donné naissance, car ce serait risquer de la montrer précisément sous cet aspect de division et de variation qui n'est pas celui sous lequel nous aimons le mieux à la considérer. Des interprétations diverses, des systèmes, des dissidences, il en vient partout. Toute hérésie naît d'une orthodoxie quelconque. Tant que la raison humaine existera, elle multipliera ses points de vue, et si l'Angleterre produit tant de sectes, ce n'est pas parce qu'elle est protestante, c'est parce qu'elle est libre. Aussi, bien loin que l'existence de ces sectes soit une source d'indifférence religieuse, elle peut être et elle est souvent la cause d'une sainte émulation. Que n'a pas dû, sous le rapport de la foi et des œuvres, l'église établie aux évangéliques? que n'ont pas dû les évangéliques aux méthodistes? Mais de même que les nuances engendrent la controverse, on pourrait craindre que l'émulation, tournant à la jalousie, n'enfantât que luttes et discordes. Ces effets sont à redouter sans doute, et nier qu'ils se soient réalisés plus d'une fois serait donner un démenti à l'histoire. Heureusement la liberté qui les laisse se produire en diminue bien les périls, et ce serait d'ailleurs méconnaître les faits que de supposer que d'un libre et sincère débat résulte toujours l'antagonisme, jamais le rapprochement. Après s'être épuisées sur des différences dogmatiques, les sectes qui ont tout dit finissent par s'apercevoir que le même sentiment les anime, que le même livre les instruit, que la même espérance les soutient, qu'elles servent le même maître et se confient au même sauveur. C'est alors que leur diversité même sert à faire éclater davantage l'unité qui les lie et à marquer d'un caractère plus frappant de spontanéité leur soumission commune à la parole de Dieu.

Pour montrer comment, à côté de cette liberté de croire, de raisonner et de parler, subsiste une communauté de loi, de principes et de sentimens qui reproduit l'unité, j'ai envie d'esquisser l'histoire d'une œuvre d'association et de fraternité chrétienne qui, dans ces derniers temps, a pris naissance au cœur même des dissidences religieuses de la Grande-Bretagne; on verra si cette Babel ne sait pas, quand elle veut, parler la même langue.

Plus d'une fois depuis vingt ans, du sein des congrégations qui ne sont pas appuyées ou compromises par un établissement politique, s'était élevé le vœu d'une réunion spirituelle qui, fondée sur une foi commune, ne pût être confondue avec l'étroite association des croyances particulières d'une secte ou l'agglomération fortuite des opinions flottantes d'indifférens de toute origine. En Suisse

M. Gaussen, en Prusse le docteur Kniewel, en Amérique le docteur Schmucker, en France MM. les pasteurs Fisch et Frossard avaient propagé cette idée dans le cercle de leur influence, tandis qu'en Angleterre elle produisait d'assez nombreuses conférences où presbytériens, wesleyens, indépendans, épiscopaux même, cherchaient ensemble les moyens de rallier les disciples de l'Évangile. Ces efforts n'avaient encore abouti qu'à des entretiens et à des discours édifians, lorsqu'à Édimbourg, après de nouvelles réflexions sur un verset un peu elliptique de saint Paul, que Sacy paraphrase ainsi : « Pour les points à l'égard desquels nous sommes parvenus à être dans les mêmes sentimens, demeurons tous dans la même règle; » un comité composé de chrétiens de sept dénominations différentes adressa aux principales communions protestantes des trois royaumes un appel formel à l'union. Dans ce comité, on remarquait les noms de Thomas Chalmers, qui vivait alors, et du savant sir David Brewster. L'église établie d'Écosse y avait, ce qui lui arrive souvent, cédé la place à l'église libre, qui ne faisait que de naître, et celle-ci était suivie de six autres églises qui ne sont pas fort connues en France, l'église de la *sécession unie*, celle du *secours* (*relief*), l'église *presbytérienne réformée*, l'église de la *sécession originelle*, celle des *baptistes*, celle des *congrégationalistes*. Une circulaire souscrite par des noms recommandables proposait une réunion générale à Liverpool pour le 1er octobre 1845. Venant d'Écosse, de cette patrie de l'esprit de secte, de cette Bretagne du nord, séparée du reste de la grande presque autant que celle-ci l'est du reste du monde, le conseil était déjà un fait remarquable. Il est vrai que, dans un mémoire joint à la circulaire, où les motifs d'un concert fraternel étaient déduits avec force et talent, on trouvait bien encore quelques traces de l'humeur guerroyante des anciens covenantaires, et les prétentions envahissantes du puseyisme et du papisme y étaient alléguées comme une raison actuelle et pressante de se liguer pour combattre. Néanmoins une véritable ferveur religieuse respirait dans cette composition, œuvre assez remarquable du révérend King, de la *sécession unie*, et l'exhortation fut entendue par le zèle de la charité plus que par le zèle de la controverse. Plus de deux cents personnes appartenant à vingt congrégations différentes se réunirent à Liverpool pour délibérer sur les moyens de donner un corps à une pensée qui n'était pas encore sortie du vague. Dans cette assemblée, l'église anglicane fit beaucoup moins défaut que l'église établie d'Écosse. Quoique peu encouragés ou même positivement désapprouvés par leurs évêques, plusieurs ministres de la première prirent une part importante aux délibérations, et parmi eux se signala l'honorable et révérend Baptiste Noël, ministre de Saint-John

à Londres, qui montra de la chaleur et de l'éloquence. D'une discussion qui peut se lire encore avec quelque intérêt sortit la résolution de former une société cosmopolite pour la promotion de l'union chrétienne, laquelle se réunirait l'année suivante à Londres sous le nom de l'*Alliance évangélique*.

Plus d'un doute et d'une critique s'étaient d'abord fait entendre. Plusieurs de ceux même qui étaient venus à Liverpool y avaient apporté de l'incertitude et des scrupules sur le but qu'on se proposait d'atteindre. Je ne parle pas des ombrages et des défiances que l'esprit de corps dans les clergés constitués et l'esprit de secte dans les congrégations libres peuvent suggérer à des consciences inquiètes dès qu'on parle de principes du christianisme communs à tous les chrétiens. Je parle des sérieuses objections qu'encourait l'idée, si plausible d'ailleurs, de les engager à faire de cette communauté de principes la base d'une action commune. Rien de plus facile en effet que de recommander la charité et la fraternité, et il ne faut pas un grand effort pour prêcher dans une assemblée de fidèles, même dissidens, l'union en Jésus-Christ; mais peut-on fonder sur ces généralités édifiantes une association réelle, active, utile? Que lui donner à faire? Pour une œuvre particulière de bienfaisance ou de réforme, on a pu voir se concerter des croyans divisés par les articles de leurs symboles. Un épiscopal a pu s'asseoir auprès d'un quaker, Wilberforce s'entendre avec Clarkson, pour travailler ensemble à l'abolition de la traite ou de l'esclavage : des philosophes seront accueillis par des saints, quand il s'agit de soulager des maux, de supprimer des abus, de réparer des iniquités; mais la société dont on projetait la formation semblait avoir pour objet la religion même : son lien devait être la foi, son but une certaine unité. Or une société aussi essentiellement religieuse peut-elle s'empêcher d'être dogmatique? Comment fera-t-elle pour ne pas l'être, à moins qu'elle n'obtienne la paix par le silence, ou parle le langage d'un christianisme tellement vague qu'il ne soit plus que la religion naturelle en style biblique? Atténuer le dogme, c'est affaiblir la foi. Dans un pays où la liberté religieuse existe, n'est-ce pas le droit de prêcher, de professer, de propager sa croyance, la liberté de prophétiser, comme l'appelait Jeremy Taylor, qui est la source et la preuve de la sincérité et de la ferveur chrétienne? Qu'est-ce que des sectes qui transigent sur ce qui les distingue, qui font abstraction de ce qui les constitue? Ce ne sont plus des sectes, et si elles cessent de l'être, c'est qu'elles s'effaceront dans une commune indifférence, ou bien c'est qu'elles réaliseront cette fusion des églises protestantes si vainement cherchée, et dont on n'a jamais cru s'approcher que dans les jours de décadence pour la foi. Le réveil religieux ne date que du

réveil de l'esprit de secte. Le droit de lire et de comprendre la Bible suivant son jugement individuel, d'y chercher librement la parole divine, n'est-il pas incompatible avec l'uniformité de symbole et de liturgie qui devrait accompagner le protestantisme réduit à l'unité? En un mot, ce que se proposait la nouvelle alliance n'était-il pas chimérique ou dangereux, et pouvait-elle éviter l'un et l'autre écueil autrement qu'en tombant dans l'insignifiance ou la nullité?

On ne saurait dire que rien absolument ne subsiste de toutes ces objections, et qu'il ne puisse plus s'élever aucun doute sur la consistance et la durée de la mission que s'est donnée l'Alliance évangélique. Cependant, depuis quelques années qu'elle existe, elle n'a point en général justifié les craintes tant de ses amis que de ses adversaires; elle a même dépassé les espérances des premiers, et dès la conférence de Liverpool, elle s'est posé toutes les objections, et elle y a répondu avec assez de bonheur. Ainsi elle a été unanime pour déclarer que ses membres, en se liant, n'entendaient entrer en compromis sur aucune de leurs croyances ou de leurs règles particulières, qu'ils gardaient le droit de les soutenir et de les professer, qu'ils s'engageaient seulement à tempérer le zèle par la charité, à fuir les emportemens d'une polémique contentieuse. Elle a reconnu que, réserve faite de toutes les opinions distinctives, il restait à mettre dans la communauté la meilleure et la plus forte part de la foi. Elle a trouvé qu'en faisant abstraction des dissidences secondaires, elle pouvait demeurer essentiellement chrétienne, et, revenant à la distinction sans cesse attaquée et sans cesse reprise des points principaux et des points accessoires, elle a adopté, non pas un symbole, mais une énumération des articles qui lui paraissent former l'essence du christianisme. Ces articles, portés plus tard au nombre de neuf, résument en effet assez heureusement les dogmes auxquels se rallient aujourd'hui les principales églises réformées. Ils ne laisseraient guère en dehors que les puseyistes, les unitairiens, et peut-être les quakers. Le reproche de relâchement ou d'indifférence en matière de dogme ne saurait donc être sans injustice adressé à l'Alliance évangélique; mais peut-être répondrait-elle moins bien à celui d'avoir trop limité sa charité par sa foi.

Reste la question : que pourront faire, en s'associant, des fidèles aussi attachés au dogme, du moment que, maintenant leurs dissidences, ils ne songent pas à former une église unique? A cette question, leur réponse pourra sembler encore un peu vague, mais non pas vaine pourtant, si l'on en juge par l'expérience. La société paraît ne s'être proposé qu'une action toute morale; elle a cru, et rien ne prouve qu'elle ait été dans l'erreur, que par ses sessions publiques, par les discours qui y seraient prononcés, par les rapports qui y seraient entendus, elle pourrait éclairer, échauffer, chez

tous ceux qui pensent comme elle, le sentiment de la fraternité chrétienne, inspirer dans les divers pays, tant aux congrégations qu'aux individus, un plus grand zèle pour toutes les œuvres spirituelles ou morales qui préparent le règne du Christ. Et au premier rang de ces intérêts sacrés, elle a, très honorablement pour elle-même, placé jusqu'ici la liberté religieuse.

Ces idées avaient pu paraître trop exclusivement spéculatives, lorsqu'elles furent exprimées à Liverpool. Il a bien fallu leur reconnaître une certaine consistance, lorsqu'en 1846 elles ont rassemblé dans Londres neuf cent vingt personnes venues de divers points de la Grande-Bretagne, de l'Amérique et de l'Europe. Cette réunion, confirmant toutes les résolutions de la précédente, a organisé, dans la forme ordinaire de ces institutions en Angleterre, une association qui subsiste depuis douze ans, et dont l'ardeur ne s'est nullement refroidie. Sous la présidence de sir Culling Eardley, la société, qui doit beaucoup à son zèle éclairé et à son caractère bienveillant, a continué de travailler, comme elle l'entend, à établir, non l'uniformité des symboles et des cultes, mais l'unité de l'esprit et l'union des sentimens, qui lui paraissent essentielles à la fraternité chrétienne. Son moyen d'action le plus puissant, c'est la tenue d'une session annuelle de quelques jours dans une ville de l'Angleterre ou du continent. La publicité de ses actes a pour principal instrument un recueil périodique imprimé par les soins de la branche anglaise de l'alliance, sous le titre de *Evangelical Christendom*. Elle a aussi trouvé des organes dans quelques-uns des journaux protestans qui paraissent en France. M. L. Bonnet a publié des *lettres* instructives sur la première conférence tenue à Londres (1), et M. Jean Monod a fait connaître tout ce qui s'est passé à la cinquième, ouverte dans la même ville l'année de l'exposition universelle. Son récit mérite assurément d'être lu; mais le plus intéressant pour nous est sans contredit le volume de M. Guillaume Monod, qui a été chargé de rédiger le compte-rendu des séances tenues à Paris au mois d'août 1855. Dans ces diverses sessions, on a entendu des hommes comme MM. Grandpierre et de Pressensé s'expliquer sur l'état religieux de la France, comme les docteurs Tholuck et Krummacher sur l'état religieux de l'Allemagne. Le révérend T.-R. Birks a décrit avec une grande franchise l'Angleterre sous le même rapport. C'est dire que les deux publications de MM. Monod offrent un véritable intérêt. La philosophie elle-même pourra recueillir les jugemens qui ont été là prononcés sur son rôle en-deçà comme au-delà du Rhin.

(1) *Lettres sur l'Alliance évangélique*, par L. Bonnet, Paris 1857. M. Bonnet, pasteur à Francfort-sur-le-Mein, ne doit pas être confondu avec M. J. Bonnet, auteur d'une nouvelle collection des *Lettres de Calvin* et de la *Vie d'Olympia Morata*.

Mais ce même Rhin restait à passer. L'alliance avait encore à aller dresser ses tentes dans le pays de la théologie scientifique : elle devait rendre sur leur propre sol aux délégués de l'Allemagne les visites qu'elle avait reçues d'eux. Berlin a donc été choisi pour le rendez-vous annuel en 1857. On sait que dans cette ville, où la philosophie rationaliste a pris, il y a près d'un siècle, un si grand essor, où par ses conséquences elle domine encore dans le public, quoiqu'elle brille d'un moindre éclat dans le monde savant, une réaction luthérienne a pris naissance, qui, semblable à l'anglo-catholicisme, a dépassé les bornes de l'ancien et véritable protestantisme, et tenté de faire prévaloir l'empire des formulaires sur l'empire de la conscience. L'autorité n'a point de champions plus résolus que les Stahl et les Hengstenberg. Les troubles de 1848 et les écarts de l'extrême gauche hégélienne ont, en Prusse comme ailleurs, compromis la science et la liberté, et fait les affaires de tous les partisans d'un absolutisme quelconque. Aussi les organes de cette école se sont-ils élevés contre la présence à Berlin des états-généraux de l'Alliance évangélique. Il semblait qu'une bande de libres penseurs français, ayant pour chefs MM. Grandpierre et Merle d'Aubigné, allait pénétrer dans le sanctuaire. En vain les membres anglais et écossais de l'alliance arrivaient-ils protégés par de nouvelles adhésions qui avaient longtemps manqué à leur entreprise, car de grands personnages connus par leur sollicitude pour les intérêts religieux de l'humanité, tels que le comte de Shaftesbury, avaient enfin publiquement donné des témoignages de sympathie aux travaux de la société, et l'archevêque de Cantorbéry, d'accord avec l'évêque de Londres et onze autres prélats, avait approuvé les sentimens et les pensées au nom desquels le comité de l'alliance, dans une sorte de manifeste, convoquait à Berlin les chrétiens évangéliques de tous les pays. La *Gazette ecclésiastique* de Prusse n'en lançait pas moins les foudres de l'ultra-luthéranisme. Heureusement le roi, qui s'était toujours piqué d'être réellement le chef de l'église et le défenseur de l'orthodoxie, a étendu sa protection sur une société recommandée par son prédicateur ordinaire, le docteur Krummacher, et par les successeurs de Neander. Il a voulu assister lui-même avec la reine à quelques-unes de ses séances, et il a invité ses députations de toute nationalité à une collation dans le nouveau palais de Potsdam. Cette royale bienveillance n'est pas une partie de l'héritage que le prince-régent ait répudiée : il en a renouvelé officiellement l'expression dans un récent document adressé à ses ministres. Décidément les champions de l'autorité ont l'autorité contre eux. L'Alliance évangélique met avec raison beaucoup de prix à sa campagne de Berlin. Il va sans dire que ses conférences, qui avaient attiré, dit-on, dans cette ville douze ou quinze cents per-

sonnes, ont pris, sous l'influence des professeurs et des théologiens de l'Allemagne, un caractère chrétiennement philosophique qui a donné une certaine nouveauté à des idées jusqu'à présent plus louables qu'originales.

Nous avons applaudi à la largeur des vues exprimées souvent dans les délibérations de l'alliance. Malgré la sincérité de ses vœux de concorde et d'harmonie, nous doutons cependant qu'elle ouvre jamais les bras à toute la famille chrétienne. On peut renoncer à cette impraticable universalité; mais il ne faut pas se l'interdire d'avance par des réminiscences de la guerre au milieu de la paix. En Angleterre surtout, on aurait à se préserver de ces formes hostiles de langage qui démentent les sentimens de la charité au moment où l'on vient de les exprimer. Ainsi, dans la grande conférence de Londres de 1851, le révérend William Cuningham, bien connu pour la part qu'il a prise à l'établissement de l'église libre d'Écosse, celui même qui avait, six ans auparavant, ému toute l'assemblée en se reprochant la vivacité de ses luttes antérieures avec le révérend John Brown, pasteur de l'église établie, a soutenu didactiquement que l'église romaine ne devait pas être regardée simplement comme une des sections du christianisme, et que le papisme était un grand système clairement produit dans le monde de Dieu comme l'œuvre spéciale de Satan. Ce langage est du temps des puritains, il est étrange dans la bouche d'un professeur d'un de ces colléges où l'on enseigne la philosophie du sens commun; mais telle est l'Écosse. Elle croit volontiers que la nature humaine est faite pour la vérité en tout, excepté en religion, que le signe de la vérité, qui est en tout l'universalité, est en religion la singularité, et que tandis que le christianisme vient de Dieu, la majeure partie de l'établissement chrétien dans le monde vient du diable. Assurément ce n'est pas ainsi que s'exprimerait le révérend John Cairns, chrétien et philosophe tout ensemble, qui est entré dans le conseil exécutif de l'Alliance évangélique (1), et les orateurs habituels de ses conférences sentent et parlent autrement. Cependant on ne peut se dissimuler que la branche anglaise de l'association a été constituée avec l'intention formelle d'exclure les catholiques romains, car des neuf articles qui lui tiennent lieu de symbole il y en a tout au plus cinq que notre église pût accepter.

Il est vrai que sur le continent on a d'autres idées. Ainsi, dans la réunion de Paris, ces conditions dogmatiques de l'alliance ont été modifiées. La branche française s'est officiellement déclarée prête à admettre tous ceux qui « confesseraient avec elle, conformé-

(1) M. Cairns est l'auteur d'une excellente défense de la philosophie écossaise, d'un examen de la doctrine du professeur Ferrier sur la connaissance, et d'une édition nouvelle de l'ouvrage curieux de Math. Culverwell sur *la Lumière naturelle*.

ment aux écritures inspirées de Dieu, leur foi commune au Dieu sauveur, au Père, qui les a aimés, et qui les justifie par grâce, par la foi en son Fils; au Fils, qui les a rachetés par son sacrifice expiatoire, et au Saint-Esprit, l'auteur de leur régénération et de leur sanctification, — un seul Dieu béni éternellement. » Cette rédaction, dans un style un peu embarrassé, exprime le fond commun du christianisme d'une manière suffisamment correcte, et comme elle n'interdit pas tout ce qu'elle omet, pas même de croire que les œuvres soient une condition nécessaire de la justification par la foi, elle pourrait à la rigueur être admise par un catholique, et le sentiment qui l'a dictée est louable. Mais quoiqu'on eût tort d'exclure les catholiques de propos délibéré, on ne doit pas espérer qu'aucun d'eux accède à l'alliance; ils sauront à peine qu'elle existe. Des membres du clergé parfaitement orthodoxe ont pu consentir à se mêler à des hérétiques, à bien pis que des hérétiques, pour coopérer à des œuvres morales, entre autres à la direction de l'éducation publique. L'œuvre de l'alliance pourtant leur paraîtra toujours, et avec raison, exclusivement protestante. Bien plus, il est douteux qu'elle convienne jamais complétement à une église politiquement constituée, et celle d'Angleterre même, comme celle d'Écosse, ne lui enverra que des membres isolés qui ne stipuleront que pour eux-mêmes. Ils viendront principalement de l'ancien parti évangélique ou du large sein de la *broad church*. Quelques évêques pourront voir l'institution avec bienveillance, aucun ne s'y associera. A plus forte raison, la *high church*, le puseyisme, tout ce qui confine à l'église romaine continuera, comme elle, à se tenir à l'écart. C'est parmi les presbytériens et dans les nombreuses variétés du *dissent*, c'est dans le protestantisme de l'Europe et de l'Amérique, généralement plus rapproché du christianisme synodique que de l'église épiscopale, que l'alliance trouvera le plus d'adhérens. Et comme c'est aussi là qu'avec plus de ferveur et de zèle il s'est manifesté longtemps plus de penchant à restreindre la largeur de l'esprit par l'*étroitesse* de la lettre, c'est là que l'alliance peut faire le plus de bien, et son existence est déjà un heureux signe des temps, dût-elle être passagère comme tant d'autres bons signes.

Mais de ce côté même, du côté des communions chrétiennes indépendantes, ou qui aimeraient à l'être, jusqu'où peut aller la conciliation? A quelles limites s'arrêtera le ralliement dont on fait la tentative? Nous avons vu avec quelle sollicitude on s'est mis en garde contre le vague des formules. On a craint l'invasion d'un christianisme purement nominal. Il ne faudrait pourtant pas qu'une défiance excessive parût mettre hors de l'Évangile les Milton et les Newton, et des apologistes tels que Grotius et Lardner. Déjà les sentimens de respectueuse sympathie témoignés à M. Bunsen dans

une des séances de Berlin semblent prouver que la société comprend qu'une alliance libre est possible entre la science et la foi, entre la philosophie et la religion. Il est douteux que l'on se relâche des précautions prises expressément contre ceux que l'on confond sous le nom d'unitairiens. N'y aurait-il pas cependant à faire quelque distinction dans leurs rangs? Il existe une opinion qui soutient, à l'honneur du christianisme, qu'il a, par la grâce divine, été la plus puissante et la plus populaire révélation des plus grandes et des plus pures vérités religieuses, et que son auguste fondateur a été ainsi le sauveur de l'humanité. Ce peut être là le pur socinianisme, et l'on conçoit qu'un dogmatisme plus strictement fidèle au texte de l'Écriture, plus pénétré du caractère surnaturel de celui qui parle dans le Nouveau Testament, se tienne soigneusement à distance de cette opinion plus philosophique qu'évangélique, bien que nous ayons vu le temps où des églises très croyantes accueillaient avec beaucoup de reconnaissance une doctrine qui les relevait au moins des dérisions d'une autre époque. Mais en présence de ce christianisme rationaliste qui ne voit rien en ce monde de surnaturel que la Providence, il existe un autre unitairianisme, dont il est plus facile de proscrire le nom que la chose, si l'on ne veut dépeupler bien des églises.

« Nous croyons fermement, dit Channing, dans la divinité de la mission et du ministère du Christ; il a parlé avec une autorité divine; il a été l'image éclatante des divines perfections. Nous croyons que Dieu a habité en lui, s'est par lui manifesté, a par lui enseigné les hommes, lui a communiqué son esprit par-delà toute mesure. Nous croyons que Jésus-Christ était la plus glorieuse manifestation, l'expression, la représentation de Dieu pour l'humanité, et qu'en le voyant et le connaissant, nous voyons et connaissons le père invisible, en sorte que lorsque le Christ est venu, Dieu a visité le monde et a demeuré parmi les hommes plus manifestement qu'à aucune époque antérieure. Dans les paroles du Christ, nous entendons Dieu parler; dans ses miracles, nous voyons Dieu agir; dans son caractère et dans sa vie, nous voyons une image immaculée de la pureté et de l'amour de Dieu. Nous croyons donc en la divinité du Christ au sens où cette expression est souvent et proprement employée. Comment donc, peut-on demander, différons-nous des autres chrétiens? Nous différons en un point important. Tandis que nous honorons le Christ comme le fils, le représentant et l'image du Dieu suprême, nous ne croyons pas qu'il soit le Dieu suprême lui-même... Nous disons que le fils ne peut être le même être que son père, que celui qui a été envoyé dans le monde pour le sauver ne peut être le Dieu vivant qui l'a envoyé. »

« La dénomination d'unitairien, dit le révérend F. D. Huntingdon dans un recueil périodique de Boston, rédigé dans l'esprit de cette croyance (1857), comprend ceux qui acceptent le christianisme comme une dispensation de la grâce divine, et non comme un développement de l'humaine raison,

comme ayant pour puissance spécifique et particulière la rédemption surnaturelle du péché dans le christ Jésus, et non pas uniquement dans une proportion extraordinaire de sagesse et d'amour. Ils croient en Christ comme littéralement et véritablement « Dieu manifesté dans la chair, » tout pouvoir lui étant donné au ciel et sur la terre; comme le fils de Dieu éternellement engendré, le mode de son unité avec le père demeurant un mystère de gloire et de grâce qui surpasse toute connaissance par les conditions mêmes du fait, comme le chef toujours présent et vivant de l'église, et l'intercesseur personnel pour ses disciples. Ils croient en l'universalité du besoin d'un renouvellement spirituel dans le cœur des hommes par le repentir, la grâce de pardon, et le salut en Christ. Ils tiennent que la croix du Rédempteur est l'unique espérance du monde, tous ceux qui sont sauvés, en quelque lieu que ce soit, étant sauvés par l'administration spirituelle et la domination du fils de Dieu sur la race entière, que l'homme ait ou n'ait pas conscience de son opération. Ils croient en la prière, comme acte de demander à Dieu et de recevoir de lui, et non comme acte d'excitation et de réaction de l'homme sur lui-même. Sous ces rapports, ils diffèrent probablement en doctrine des autres qui portent la même dénomination. Ils s'accordent en beaucoup d'autres points. »

Il ne nous appartient pas de discuter le fond des croyances. Seulement il nous semble difficile pour des protestans anglais de déclarer celle-ci anti-chrétienne, sans rejeter du même coup des docteurs et des ministres qui ont été la force et la parure de la religion, et même de l'église en Angleterre. En France, malgré des différences dogmatiques qui ne se cachent pas, la distinction, très sérieuse au fond des consciences, n'a pas éclaté en de mutuelles exclusions. On sait que le protestantisme français a aussi ses églises officielles et quelques églises libres. Or dans les premières la chaire est simultanément ouverte à des doctrines entre lesquelles une différence fondamentale sur la nature du Sauveur se laisse assez facilement apercevoir. Dans l'église indépendante, il nous semble que le plus éminent défenseur de la foi personnelle, issue librement de l'Écriture et de la conscience, est M. Edmond de Pressensé. Comme écrivain et prédicateur, il se distingue de l'orthodoxie des formulaires, mais il n'en est pas pour cela l'adversaire, et personne assurément n'a songé à le reléguer hors du cercle de l'Évangile. Il y aurait plus que de la témérité à le ranger même avec Channing, qu'il respecte, mais qu'il ne suit pas. Or nous doutons qu'il repoussât rigoureusement ceux dont l'erreur ne lui paraîtrait rien ôter au christianisme du cœur. Sa *Revue chrétienne* nous semble l'expression la plus avancée d'une doctrine évangélique avec indépendance, mais toujours profondément chrétienne. La *Revue de Théologie,* publiée à Strasbourg, inspirée par une philosophie plus hardie, nous représenterait mieux la foi de ceux qui se glorifient d'être encore chrétiens en repoussant toute orthodoxie littérale et décrétée. Il ne

semble pas cependant que la cause de la religion protestante eût beaucoup à gagner à ce qu'une barrière infranchissable s'élevât entre les consistoires et un homme d'une aussi haute valeur que M. Colani. Ce sont là des questions fort délicates, les plus délicates de toutes, et c'est pour cela que nous formerons toujours le vœu de les voir résolues dans la pratique tout autrement que dans la controverse. La dialectique théologique doit être inexorable sur les différences; la piété doit mettre sa gloire à les oublier.

En résumé, quel que puisse être le rapprochement entre toutes les âmes religieuses, elles se répartiront toujours entre ces trois classes de croyans, les philosophes théistes, les sectes protestantes, l'église catholique. Les sectes toucheront à la philosophie par les dissidens ariens de diverses nuances, au catholicisme par les églises constituées comme celles d'Angleterre ou de Suède. La liberté religieuse, le jour où elle sera universellement établie, pourra effacer à la longue entre les trois grands partis tous les sentimens hostiles qui leur restent des temps de guerre et d'oppression. Avant cette époque si désirée, la tolérance, l'équité, la charité, surtout la raison, devront rendre parfois leurs rapports bienveillans et doux. Enfin dans certains cas une heureuse inspiration du cœur, un grand intérêt d'humanité pourra les rallier, et même coaliser leurs vœux et leurs efforts; mais ce bon accord ne sera jamais tel qu'il annule sur tous les points et pour tous les temps les différences et les différends qui les séparent. Il y a dans la nature humaine des données primitives, des raisons permanentes, qui rendent presque nécessaire la triple division qui vient d'être rappelée. C'est une question que de savoir s'il serait possible ou désirable qu'elle disparût à jamais. Pour nous, la prenant comme un fait évident et sérieux, il nous suffit de le décrire dans plusieurs de ses détails et de ses variétés. Comme l'Angleterre est un pays singulièrement dépourvu d'uniformité, c'est chez elle qu'on peut les chercher et les étudier avec le plus d'assurance de ne point perdre sa peine. Jusqu'ici nous avons montré quelques-uns des rameaux où va se divisant et s'affaiblissant la notion d'une orthodoxie impérative pour la raison, notion dont le type le plus absolu réside dans l'église catholique. Le christianisme a ainsi été conduit jusque sur les frontières de la philosophie. Maintenant, revenant sur nos pas, nous aimerions à diriger nos recherches dans un autre sens, et à recueillir dans la mêlée des sectes et des doctrines britanniques d'autres exemples de foi réfléchie qui nous montrent moins comme on sort des églises constituées que comme on y rentre ou l'on y reste, en essayant, ainsi qu'Arnold, de les transformer.

CHARLES DE RÉMUSAT.

MLLE DE HALTINGEN

SOUVENIRS DE LA COUR DE DRESDE.

I.

Je me rappelle encore avec plaisir les années que j'ai passées à Dresde dans ma jeunesse. Frédéric-Auguste IV, qui régnait alors, était un prince allemand dans toute la force du terme. Bien qu'il fût naturellement simple, il tenait prodigieusement à l'étiquette, dont le maréchal de Reitzenstein était le conservateur vigilant, et je ne l'ai jamais vue nulle part aussi rigoureusement observée, même à Vienne et à Pétersbourg. Quelques personnes attachaient donc un grand prix à se voir reçues dans une cour aussi fidèle aux pures traditions féodales. Les nombreuses familles étrangères que Dresde a le secret d'attirer y étaient fort bien accueillies, quand leur ancienneté ou leur importance politique leur ouvrait les portes du palais. Ces présentations donnaient une certaine animation à la cour de Saxe, qui certainement aurait paru moins agréable, si la noblesse indigène y avait eu seule accès.

Parmi les personnes qui furent présentées pendant l'hiver de 1844, Mlle Éléonora de Haltingen attira immédiatement l'attention générale. Sa mère l'avait trouvée trop jeune pour l'amener à la cour; mais la reine, qui avait entendu parler de Mlle de Haltingen dans les meilleurs termes, avait insisté pour qu'elle accompagnât ses parens. D'ailleurs les bals qui avaient lieu le mercredi de chaque semaine, et qui étaient en quelque sorte intimes, ne se prolongeaient pas dans

la nuit, et finissaient au plus tard à deux heures. Quand Éléonora parut à la cour, beaucoup de personnes la voyaient pour la première fois. Aussi tous les regards se portèrent-ils sur elle lorsque le roi la choisit pour la première valse : elle portait une simple robe de crêpe blanc, et sur son beau front une légère couronne d'épines-vinettes.

Le vieux baron de ***, qui connaissait toutes les généalogies de l'Allemagne, voulut bien me donner, le soir même, de longs détails sur la maison de Haltingen, avec laquelle je n'avais pas encore de relations. Cette famille ne brillait ni par la richesse, ni par une grande position. Le baron de Haltingen descendait, il est vrai, d'un compagnon de Hermann, qui avait contribué par sa bravoure à la défaite des légions de Varus : il faisait donc remonter sa noblesse jusqu'à la glorieuse journée de Teutobourg; mais il est si commun en Allemagne de trouver des gentilshommes dont l'arbre généalogique a pris racine à côté de l'arche de Noé, que les prétentions du baron, prétentions que l'opulence ne relevait pas de son prestige, n'eussent assurément intéressé que ses vassaux. Cette famille de Haltingen avait un avantage beaucoup moins contestable que tous les parchemins du monde; elle était naturellement aristocratique. Aristote parle d'hommes qui naissent rois; on peut dire, sans crainte d'être démenti, qu'il en existe qui naissent gentilshommes, c'est-à-dire dont la personne, l'attitude, les idées, le caractère, sont essentiellement distingués. Dans les pays latins ou dans les pays helléniques, ce caractère, qui ne prend point sa source en une convention sociale, se rencontre au sein des plus modestes conditions. Il n'en est point de même chez les Allemands. La puissante race germanique, qui a hérité du génie philosophique et poétique des anciens Hellènes, n'a pas, comme eux, l'instinct inné de la grâce. Un paysan roumain, un montagnard de l'Arcadie, un laboureur de la campagne de Rome, rappellent souvent mieux à l'esprit cet idéal de l'homme illustré par l'art grec qu'un prince bavarois ou un baron saxon. Ce n'est pas seulement dans les derniers rangs de la société que se retrouvent la lourdeur et la gaucherie; là même où l'éducation et les priviléges sociaux n'ont rien épargné pour constituer le véritable type aristocratique, on est surpris de ne trouver qu'un air vulgaire et une tournure d'esprit très peu chevaleresque.

Un pareil reproche ne pouvait être adressé aux Haltingen. Tout était naturel dans leurs mouvemens et dans leurs paroles; ils n'avaient besoin de faire aucun effort pour s'élever au-dessus de la foule. Le sentiment de leur supériorité leur donnait la même aisance dans un palais que dans une chaumière. Partout ils devenaient populaires, parce qu'ils étaient bons avec le peuple et indépendans avec les princes. Le baron de Haltingen était né pour être un pair

d'Angleterre. Au temps de Charles Ier, il eût combattu avec lord Thomas Fairfax contre la royauté, qui visait à devenir absolue; sous Cromwell, il eût, comme lui, repoussé la dictature de mylord protecteur. Il détestait instinctivement tout régime arbitraire, quelle que fût la couleur du drapeau. Porté à croire que tout gentilhomme devait penser comme lui, il ne comprenait pas l'antipathie que la noblesse avait inspirée aux Français de 1789, l'aristocratie lui paraissant la protectrice naturelle des libertés de la nation. Peu capable de distinctions et de recherches érudites, il s'imaginait assez naïvement que la cour de Louis XVI était peuplée d'hommes qui lui ressemblaient. Aucune intelligence n'était moins apte à comprendre le génie spontané de la vieille Gaule, exposée à toutes les défaillances, mais capable de toutes les grandeurs. Un peuple qui a produit dans le même siècle les roués de la régence, les Marceau, les Hoche et les Desaix, sera toujours pour un véritable Allemand le plus étonnant des prodiges.

La baronne de Haltingen ne se préoccupait d'aucune des théories qu'elle entendait souvent exposer à son mari. La loyauté, l'indépendance, la générosité cordiale du baron, avaient exercé sur elle une telle influence qu'elle s'était, après son mariage, habituée à le considérer comme une espèce d'incarnation de la justice et de la raison. Elle trouvait en lui la règle de toutes ses actions et de toutes ses pensées, et elle avait inspiré à Éléonora l'espèce de culte qu'elle pratiquait elle-même. La jeune fille avait entendu dès l'enfance parler avec tant d'enthousiasme des vertus de son père, qu'elle le regardait comme l'idéal auquel elle devait s'efforcer d'atteindre. Mme de Haltingen n'avait jamais songé à expliquer à sa fille que la perfection doit avoir dans la femme un autre caractère que dans l'homme. Il en résulta que le stoïcisme chrétien du baron, — stoïcisme qu'il regardait comme le simple accomplissement des devoirs d'un gentilhomme, — devint la règle rigoureuse à laquelle Éléonora conforma toutes ses pensées et tous ses actes. Comme il est impossible de vivre dans l'Allemagne du nord sans acquérir quelques notions de la philosophie de Kant, je lui disais quelquefois en plaisantant qu'elle serait toute sa vie une esclave dévouée de « l'impératif catégorique. » Aussi était-elle incapable de comprendre par quels artifices le vulgaire trouve le secret d'endormir les réclamations les plus impérieuses de la conscience. Tout faisait prévoir que la misanthropie prendrait un jour la place de ces illusions, car le plus souvent les misanthropes incurables ont commencé par être convaincus que l'homme est essentiellement bon. Le jour où ils le voient tel qu'il est, c'est-à-dire comme un être imparfait que se disputent les penchans les plus opposés, ils prennent pour lui une an-

tipathie qui souvent n'est pas plus raisonnable que l'enthousiasme de la jeunesse.

Éléonora ne tarda pas à être soumise à une épreuve qui devait exercer une influence décisive sur ses idées et sur son avenir. Un mois environ après sa présentation à la cour arrivait à Dresde le prince Adalbert de ***. Ce jeune homme était héritier présomptif de la principauté de ***, et allié à la famille royale de Saxe. Élevé par un père égoïste et impérieux, Adalbert était timide et taciturne. Le roi Frédéric-Auguste, qui, malgré sa taille épaisse, aimait passionnément la danse et se mêlait volontiers à nos conversations de jeunes filles, nous disait le plus grand bien de son jeune parent : il avait, selon lui, un excellent cœur, une nature sympathique, un esprit cultivé, et il devait certainement, quand il serait prince régnant, faire renaître dans ses états les beaux jours où Charles-Auguste, l'ami de Schiller et de Goethe, faisait de Weimar l'Athènes de l'Allemagne. Un tel éloge devait attirer tous les regards sur Adalbert. D'ailleurs, en Allemagne, quand un jeune homme occupe une haute position sociale, il n'est pas nécessaire qu'il possède une vaste intelligence et un grand cœur pour s'emparer de l'imagination des jeunes filles. Sur les bords de l'Elbe et de la Sprée, l'amour n'est pas aveugle comme il l'était aux rives du Céphise et de l'Eurotas; il ôte son bandeau pour feuilleter les généalogistes, et se sert de son flambeau pour déchiffrer, dans les vieilles tourelles féodales, les parchemins poudreux. Une Allemande n'a jamais l'étourderie gauloise, ni la pétulance latine. Aussi, dans ses rêves les plus platoniques et les plus métaphysiques, voit-elle briller toujours au premier plan les verts gazons et les rians bosquets d'un manoir seigneurial. L'idéalisme allemand n'est pas aussi naïf qu'on se le figure généralement, et tel peuple que les Germains accusent de matérialisme, — la nation française par exemple, — est au fond bien plus idéaliste que les Prussiens et les Saxons. Éléonora était une exception parmi les jeunes Allemandes qui figuraient à la cour de Saxe. Dans toutes les races, les natures d'élite parviennent à se soustraire à cette loi mystérieuse que je nommerais volontiers, en me servant d'un mot biblique, « la chair et le sang. » Les organisations qui échappent à ces influences sont prédestinées à la souffrance, et tel devait être le sort d'Éléonora.

Si le prince Adalbert n'avait eu pour lui que les avantages de son rang, il est presque certain que Mlle de Haltingen lui eût accordé peu d'attention; mais Adalbert avait, pour une nature à la fois tendre et hautaine comme celle d'Éléonora, un attrait tout particulier. Sa timidité mélancolique, dont on connaissait les causes, le rendait intéressant; son silence rêveur était attribué, non à la

disette des idées, mais à un goût prononcé pour la méditation. Quelle plus belle tâche pour une âme chevaleresque que de rendre à cette nature abattue le sentiment de sa force? Quelle entreprise plus digne d'un cœur sensible que de consoler cette noble intelligence des souffrances que lui avait imposées prématurément l'égoïsme paternel? Ce rêve, qui avait d'abord flotté vaguement dans l'esprit d'Éléonora, prit chaque jour une forme plus précise, à mesure que le jeune prince se montrait plus empressé. il n'est peut-être pas très exact d'employer cette expression quand il s'agit d'un caractère comme celui d'Adalbert; pour parler plus clairement, il faudrait dire que le prince, qui ne faisait rien pour plaire à aucune autre jeune fille, semblait ne s'épanouir un peu que dans la famille d'Éléonora, où il passait sa vie. Quoique Éléonora agît envers lui avec la plus grande réserve, il est toujours assez difficile, surtout à un certain âge, de ne pas laisser deviner ses sympathies. Adalbert s'était-il aperçu du secret penchant de la jeune fille? Ou plutôt sentait-il instinctivement, comme les âmes faibles, la nécessité de s'appuyer sur un caractère inébranlable? Il est probable que ces deux causes agissaient à la fois sur son cœur et le disposaient à voir dans Éléonora l'ange que la Providence destinait au bonheur de sa vie. Insensiblement il perdit avec elle quelque chose de son extrême timidité; il commença à laisser entrevoir les mécomptes et les épreuves de sa jeunesse, à parler de ses projets d'avenir. Il avait appris, disait-il, en vivant avec son père, à comprendre la stérilité et la misère d'une politique égoïste et bornée. Si un jour la Providence l'appelait à succéder à Eberhard LVI, il se proposait de gouverner non en vassal de l'Autriche, mais en prince allemand, qui regarde comme un devoir de tenir haut et ferme le drapeau de la commune patrie. Il voulait, au lieu de contribuer à étouffer le génie scientifique de la Germanie, maintenir les droits imprescriptibles du libre examen, conquis par la réformation. L'exemple du grand-duc Charles-Auguste prouve, ajoutait-il, qu'un prince patriote peut opérer en Allemagne de véritables miracles sans avoir de vastes états. Adalbert disait encore que les femmes pouvaient contribuer efficacement à faire renaître les beaux jours du « printemps de l'Allemagne. » Il rappelait que la grande-duchesse Anne-Amélie avait, comme régente, préparé les merveilles du règne de Charles-Auguste. Il insinuait que, si par hasard il ne trouvait pas dans les familles régnantes une personne qui voulût ou qui pût comprendre ses plans, il saurait, malgré toutes les résistances, la chercher dans les rangs respectés de la noblesse germanique. Lorsqu'on opposait à ses idées des objections plus ou moins fortes, il répétait fermement qu'il était autant que personne partisan de la

distinction des classes, mais que les princes n'étaient, après tout, que les premiers des gentilshommes, et que la distance qui les séparait de leurs pairs avait son principe non dans l'inégalité des mérites, mais dans les nécessités de la hiérarchie et de l'ordre social.

Le baron de Haltingen, sans être dirigé par aucune arrière-pensée, applaudissait chaleureusement à toutes ces idées, conformes pour la plupart à ses convictions féodales. Aux yeux du baron, le descendant d'un compagnon de Hermann était même supérieur à tel prince allemand dont la noblesse ne remontait qu'au siècle de Witikind. M. de Haltingen parlait d'ailleurs d'un ton assez dégagé des familles qui régnaient dans la plupart des grands états. Il faisait remarquer avec affectation leur origine relativement nouvelle, car, disait-il, les Habsbourg se sont éteints avec Marie-Thérèse, les Romanof avec Élisabeth Pétrovna, les Stuarts ont cessé de régner avec Anne, et ce n'est qu'en 1701 que le margrave de Brandebourg est devenu roi de Prusse. En d'autres circonstances, il est probable que les théories du baron eussent semblé assez insignifiantes à l'héritier de la principauté de ***; mais lorsqu'il voyait Éléonora paraître à la cour avec la grâce et la majesté d'une reine, quand il s'apercevait que le roi lui-même lui adressait la parole avec une sorte de déférence, que la reine la traitait comme une fille, que tout semblait obéir à ses regards souverains, pouvait-il avoir envie de contester la philosophie féodale de M. de Haltingen?

Comme tous les amoureux, le jeune prince ne pensait qu'au présent. L'hiver qu'il allait passer à Dresde lui paraissait devoir durer un siècle. Quoique plus prévoyante, Éléonora, il faut l'avouer, s'abandonna quelque temps aux mêmes illusions; mais ces illusions s'affaiblissaient à mesure qu'elle apprenait à mieux connaître et le prince et sa famille. Adalbert l'aimait réellement. S'il eût été libre de suivre les mouvemens de son cœur, il n'eût pas hésité un moment à sacrifier à son amour toutes les considérations mondaines; malheureusement il était incapable de défendre contre l'absolutisme paternel aucune de ses idées, aucun de ses sentimens. Il aurait fallu d'ailleurs une volonté singulièrement ferme pour résister au vieux prince Eberhard. Cet homme, d'une énergie vraiment extraordinaire, avait tenu tête à Napoléon lui-même, quand toute l'Europe s'inclinait devant lui. Il avait su faire respecter ses petits états, lorsque des puissances de premier ordre regardaient toute résistance comme impossible. On l'avait vu à Lutzen, à Bautzen, à Leipzig, la « bataille des nations, » combattre en héros contre des soldats qui avaient vaincu le monde. A Leipzig, blessé au bras, les vêtemens déchirés, couvert de poussière et de sang, il avait entonné le *chant des hussards de la mort* et décidé la victoire par une charge irrésistible. Depuis la

chute de l'empire, il avait lutté avec la même vigueur contre le progrès des idées libérales. La révolution de 1830 n'avait en rien modifié ses idées, et il ne laissait échapper aucune occasion d'appeler le roi Louis-Philippe un *jacobin*.

Lorsque le prince Eberhard vint avec la princesse rejoindre son fils à Dresde, Éléonora l'eut à peine entrevu qu'elle fut saisie de tristesse et d'épouvante. C'était un homme d'une taille colossale, d'un aspect formidable. Sa voix retentissait dans les salons avec la même force qu'aux champs de Leipzig. Il semblait dédaigner la politesse la plus vulgaire, et traitait de *manie française* tout usage contraire aux vieilles habitudes germaniques. Sous prétexte que l'Allemagne devait appartenir uniquement aux Germains, il eût volontiers bâti le long du Rhin une muraille de la Chine. Tout Français qui essayait de franchir le *fleuve allemand* était un émissaire des sociétés secrètes, et le touriste anglais le plus inoffensif un agent des *révolutionnaires* de la Grande-Bretagne. Malgré ces furibondes tirades, le prince Eberhard se croyait un « bon homme, » et il l'était à sa manière. Il menait dans ses états une vie modeste et même rustique. Il aimait autant la bière, la choucroute et le tabac que le dernier des paysans, et traitait les gentilshommes aussi durement que les bourgeois. « Ministre de Dieu » pour représenter l'Éternel dans la principauté de ***, il gouvernait ses sujets avec une certaine impartialité, c'est-à-dire que les richesses de la noblesse excitaient autant son avidité que l'argent des « manans. » Il avait, pour remplir ses coffres, inventé une multitude de monopoles et d'expédiens. C'est ainsi qu'il s'était, si je ne me trompe, réservé le droit exclusif de louer des ânes aux *ladies* qui fréquentaient les eaux de ***. Les passeports lui rapportaient chaque année des bénéfices considérables. En un mot, il exploitait sa principauté comme une ferme dont il fallait tirer le meilleur parti possible. Trop sagace pour ne pas craindre les révolutions, il plaçait ses fonds dans les pays libres, les seuls qui lui semblassent, paraît-il, à l'abri des bouleversemens politiques. Quand il s'agissait de ses intérêts, ce petit despote rendait justice à la liberté!

A peine arrivé à Dresde, le prince Eberhard fut informé par ses intimes de l'ascendant qu'Éléonora exerçait sur son fils. Il attacha d'abord très peu d'importance aux projets d'un jeune homme qui n'avait jamais su, disait-il, avoir une volonté; mais la princesse Ernestine, sa femme, ne partagea point cette sécurité : elle savait que les caractères faibles sont capables d'une résistance passive dont il est souvent fort difficile de triompher. Or la pensée d'une alliance avec les Haltingen la mettait en fureur ou au désespoir. Eberhard personnifiait le régime aristocratique avec autant de té-

nacité que s'il fût né dans la société brahmanique; la princesse eût fait pour l'or tout ce que son mari eût entrepris pour défendre la hiérarchie féodale. La pauvre Éléonora avait donc contre elle non-seulement l'irrésolution de celui qu'elle aimait à considérer comme son fiancé, mais encore les penchans les plus impérieux de la race à laquelle elle appartenait. Elle s'avançait au milieu d'une mer semée d'écueils, sans autre protection que sa naïve bonté et l'appui de parens presque aussi candides et aussi inexpérimentés que leur fille.

Adalbert essayait de rassurer Mlle de Haltingen avec ces sophismes dont les amans sont prodigues. Il lui disait que s'il s'était jusqu'alors montré timide envers le prince Eberhard, c'est que, n'ayant aucun intérêt sérieux à défendre, il avait cru devoir se réserver pour des luttes où il faudrait protéger ses affections. Il ajoutait qu'après avoir fait tant de concessions au despotisme de son père et à l'avarice de sa mère, il était convaincu qu'ils ne voudraient pas le réduire au désespoir, quand il s'agirait d'une alliance avec une des plus vieilles familles de l'Allemagne. Il lui renouvela toutes ces assurances un soir de printemps qu'ils s'étaient rencontrés dans le jardin où le prince Jean, aujourd'hui roi de Saxe, travaillait à ses doctes commentaires sur Dante. Ce jardin, dont l'entrée était interdite au public, était situé derrière la maison où demeurait Éléonora. Les rossignols, cachés dans des bosquets de roses, mêlaient leurs notes harmonieuses à ces protestations d'Adalbert, et la sérénité du ciel d'azur qui brillait sur la tête des deux amans semblait les convier aux douces espérances de la jeunesse. Le futur successeur d'Eberhard parlait cependant de ses projets de résistance avec un ton si calme et de ses plans héroïques en termes si froids, que la jeune fille frémit involontairement à la pensée d'une lutte entre ce paisible jeune homme et le rude général de Leipzig. Trop fière pour s'imposer à une famille incapable de rendre justice à ses grandes qualités, elle ne fit rien pour encourager Adalbert à défendre son amour.

Au moment où toute la ville parlait du prochain mariage du prince héréditaire de *** avec Mlle de Haltingen, se trouvait à Dresde un gentilhomme français, qui ne tarda pas à se lier étroitement avec Eberhard. Adalbert de son côté prêta bientôt aux boutades du marquis de C..., grand ennemi de la révolution et surtout des mésalliances, une oreille trop complaisante. Malgré le dédain affecté des Allemands pour « l'esprit superficiel » des Gaulois, ils en subissent involontairement l'influence. Quoiqu'ils soient bien décidés en théorie à mépriser tout ce qui leur rappelle les traditions de Voltaire, leur candeur est trop grande pour qu'ils ne soient pas à chaque in-

stant éblouis et comme fascinés par les éclairs de l'intarissable verve des Français. Adalbert parlait bien devant nous du peu de cas qu'il faisait des plaisanteries de son ami; mais le marquis n'en exerçait pas moins une action chaque jour plus considérable sur ses idées et sur ses habitudes. A force de l'entendre parler avec une incroyable légèreté des femmes les plus dignes d'amour, à force de l'entendre dire que la plus belle et la meilleure ne méritait nullement ce dévouement chevaleresque préconisé par les romans du moyen âge, et qu'un grand seigneur devait se préoccuper bien autrement des exigences de sa position que de ses affections (il se servait, je crois, du mot *fantaisies*), Adalbert se sentait ébranlé. — Son expérience, disait le marquis avec affectation, lui avait appris que le bonheur de cette vie consistait, non point à se livrer aux aberrations de son imagination, mais à respecter toutes les convenances sociales, même celles dont la nécessité ne paraissait pas absolument démontrée. Il trouvait en faveur de sa théorie des raisonnemens philosophiques, raisonnemens absolument nécessaires pour convaincre un Allemand. — La société, ajoutait-il en prenant un air grave, assure à l'aristocratie de très grands priviléges, à la condition qu'elle saura au besoin sacrifier ses inclinations aux lois fondamentales de son existence. Or la plus essentielle de ces lois proscrit les mésalliances à tous les degrés, même celles qui peuvent se justifier par des motifs spécieux. Les devoirs d'un grand seigneur envers la classe dont il est un des chefs naturels sont trop impérieux pour qu'on ne les préfère pas à ces puériles satisfactions qu'on appelle « satisfactions de cœur. »

Lord Edward *** était peut-être le seul parmi les amis du prince Adalbert qui fût en état de combattre les théories qu'on reproduisait autour de lui sous toutes les formes. L'aristocratie anglaise, la plus fière des aristocraties, est aussi la plus chevaleresque et la plus susceptible de passions sincères et profondes. Elle a reçu des « rois de la mer » qui gouvernèrent l'Angleterre sous la dynastie danoise et plus tard des Normands un esprit de résolution et d'indépendance qu'on ne trouve jamais dans la nature allemande. Aussi un mariage d'inclination n'effraie point un pair d'Angleterre comme le descendant d'une grande famille française. Plus d'une fois le noble ami d'Adalbert me fit entendre que le jeune prince était peu digne d'une femme aussi heureusement douée qu'Éléonora, et que ses indécisions seules prouvaient combien étaient étranges les illusions dont on se berçait en fondant sur lui de si grandes espérances. Pour lord Edward, qui avait toute l'énergie anglo-saxonne, l'irrésolution était chez un homme le signe le moins équivoque d'un caractère essentiellement médiocre. Il était donc fermement convaincu que

tôt ou tard Adalbert céderait aux conseils du marquis et aux vœux de sa famille, et qu'il serait finalement un prince allemand pareil à tant d'autres.

Il suffisait par malheur qu'Adalbert eût laissé entrevoir ses plans pour que Mlle de Haltingen se trouvât exposée à tous les traits de la calomnie et de la jalousie la plus basse. Je remarquai bientôt avec stupéfaction que l'animosité de ses compagnes croissait chaque jour. Les mères, non moins jalouses que leurs filles, s'indignaient ouvertement de ce qu'elles nommaient ses prétentions. Ces manœuvres étaient d'autant plus perfides qu'elles décourageaient Adalbert même avant le combat. Une personne qui lui semblait parée de tous les charmes et de toutes les vertus déplaisait à la cour presque entière, aux hommes comme aux femmes, aux jeunes ainsi qu'aux vieux. Il s'étonna d'abord de cette hostilité générale dont un esprit plus pénétrant n'aurait pas tardé à comprendre les motifs. Au lieu d'en chercher les causes, le jeune prince commença à supposer qu'il s'était peut-être trompé dans ses appréciations. Comme Éléonora devenait de plus en plus mélancolique, il ne lui fut pas difficile de lui trouver des caprices et des torts. La noble fille avait juré au fond du cœur qu'elle ne donnerait jamais sa main à un esclave des préjugés du monde : loin de rien faire pour triompher des irrésolutions de ce cœur timide, elle n'essaya même pas de lutter contre des adversaires qu'elle apprit à mépriser en les voyant agir. En quelques mois, cette âme naïve acquit du monde une expérience consommée. La hauteur brutale d'Eberhard, la rapacité mal déguisée de la princesse, la versatilité de ses meilleures amies, la lâche complicité des indifférens, les tergiversations d'Adalbert, lui inspirèrent un inexprimable dégoût. Dans nos fréquens entretiens, au lieu de me parler, comme autrefois, des nobles instincts de l'humanité, elle répétait avec affectation les axiomes mélancoliques de la Bible. « Tout homme est menteur, » disait-elle, ou bien : « Personne n'est bon, si ce n'est Dieu! » Disposée par de cruelles déceptions à considérer la vie sous un autre point de vue, elle affectionnait ce refrain d'une vieille chanson suédoise :

Ne croyez pas à la vie,
Ne croyez pas au bonheur.

Je n'épargnais ni les raisonnemens, ni les preuves d'amitié pour distraire la charmante Éléonora. Je m'épuisais en considérations philosophiques sur les inconvéniens d'un découragement exagéré, sur les dangers de la misanthropie. Mlle de Haltingen me serrait la main avec un doux et triste sourire. Je lisais dans ses beaux yeux, à

défaut de la conviction, le sentiment de la reconnaissance; mais il est des blessures qui ne guérissent pas.

En 1852, plusieurs années après mon départ de Dresde, qu'Éléonora avait quitté en même temps que moi, j'assistais à Pétersbourg à une soirée chez le comte ***, ancien ambassadeur de Russie auprès de la confédération germanique. Le comte, diplomate très spirituel, me racontait avec sa verve ordinaire quelques incidens de son dernier séjour à Francfort. Malgré l'intérêt que je trouvais à son récit, je relevai brusquement la tête en entendant annoncer leurs altesses le prince et la princesse de ***. Adalbert, dont j'avais appris le mariage avec la fille unique du grand-duc ***, avait un air d'ennui et de contrainte qu'il ne se donnait même pas la peine de dissimuler. La princesse, malgré les diamans dont elle était couverte, offrait une attitude plutôt hautaine que vraiment noble. Le prince, après m'avoir parlé avec indifférence de la mort de sa mère, me dit que le vieux Eberhard, cloué dans son fauteuil par la goutte, était devenu inabordable depuis les événemens de 1848, qui l'avaient momentanément chassé de sa capitale. Quoique les médecins augurassent fort mal de sa situation, il avait exigé que le prince héréditaire partît pour Pétersbourg, afin de resserrer les liens qui l'unissaient à l'empereur Nicolas, dont il exaltait perpétuellement la politique. Sans être aussi absolu dans ses idées, Adalbert s'était, disait-il, complétement dégoûté de ses « rêves. » Sa femme était catholique, et il répétait que l'église romaine était la seule dont les dogmes fussent complétement d'accord avec les besoins de l'ordre social.

II.

Lorsque j'arrivai au printemps de 1857 dans le pays de Vaud, je n'en vis point d'abord toute la beauté tant de fois célébrée par les poètes et par les voyageurs. En relisant Byron et Jean-Jacques Rousseau, je me disais qu'ils avaient été obligés de recourir, pour le vanter, à des descriptions complétement fantastiques. Byron, dont le style est admirable, est un peintre assez vulgaire des splendeurs de la nature. Il se contente de traits vagues, et ce qu'il dit du lac de Genève s'appliquerait aussi bien au lac des Quatre-Cantons ou au lac de Zurich. Rousseau lui-même semble avoir trouvé le sujet médiocrement poétique, car il s'épuise à décrire le verger imaginaire de Julie, qui serait beaucoup mieux placé dans l'Emmenthal que sur les pentes couvertes de vignes qui s'inclinent vers le Léman. En contemplant ces coteaux hérissés de ceps raides et rougeâtres, je croyais comprendre le motif qui avait obligé l'au-

teur de *la Nouvelle Héloïse* à préférer un tableau idéal à la réalité. Lorsqu'on quitte la plaine au mois d'avril, on a déjà joui des sourires du printemps. Le gazon renaissant couvre la terre d'un tapis couleur d'émeraude. Les saules balancent au bord des ruisseaux leurs chatons argentés, et sur la lisière des forêts rayonne le calice d'argent de l'anémone des bois. Les vignes sont plus tardives, les noyers ne sont pas pressés d'entr'ouvrir leurs larges boutons, et comme les bords du lac de Genève n'ont guère d'autre végétation que des noyers et des vignes, cette contrée présente aux premiers beaux jours un aspect qui ne séduit point les regards et ne parle nullement à l'imagination. On s'en ferait donc une idée fort inexacte, si on ne la visitait qu'en cette saison de l'année.

Le lendemain de mon arrivée, je me promenais dans le village de Veytaux, où je m'étais établie. J'entrai dans la maison d'une vieille femme qui excitait l'intérêt de tous les étrangers par la patience avec laquelle elle supportait ses souffrances et les épreuves de sa condition. Catherine était une personnification intéressante de cette race gauloise qui oppose aux coups du sort une gaieté intrépide. Ses yeux brillaient par momens d'un feu singulier. Maigre et sèche, sa peau avait été tannée par le brûlant soleil qui dévore les coteaux de ce pays. Sa taille était courbée par le travail, dans lequel les Vaudois déploient une indomptable ardeur. Sur sa coiffe de soie noire, garnie de dentelles, elle plaçait, en l'inclinant un peu, un chapeau de paille d'une forme bizarre, que j'ai vu seulement dans cette contrée, et dont le bord complétement horizontal est surmonté d'une coupole terminée par une pointe. Elle me reçut avec cette politesse qu'on trouve dans toutes les classes chez les peuples de civilisation latine, et qui fait un contraste si frappant avec la rudesse germanique. A côté d'elle était assise une jeune personne qui se leva précipitamment et se jeta dans mes bras.

Éléonora de Haltingen s'était fixée à Veytaux, au commencement de novembre 1856, avec sa mère et une vieille dame de compagnie. Elle avait conservé tous ses charmes. On pouvait la regarder comme le type achevé d'une beauté allemande, type qu'on retrouve, chose remarquable, admirablement peint dans nos ballades roumaines. C'était bien cette belle Hélène aux cheveux dorés, qui inspire au soleil, son divin frère, une passion si violente qu'il veut renoncer pour elle à son trône éblouissant. Seulement, sous le beau ciel de la Roumanie, tout respire la vie et la vigueur; les filles de la Dacie, même quand elles sont blondes, ont une apparence de force qui fait songer aux robustes prisonniers de la colonne trajane. Il n'en est pas ainsi sur les rives brumeuses du Rhin. Mlle de Haltingen était, il est vrai, ravissante : son front d'albâtre était couronné d'une che-

velure opulente, ses yeux, dont l'azur rivalisait avec les eaux du lac, rayonnaient d'un doux éclat, sa bouche, un peu grande, laissait apercevoir des dents admirables; mais chacun de ses mouvemens accusait une nonchalance voisine de la fatigue. Le sourire s'effaçait rapidement sur ses lèvres, un commencement de maigreur altérait déjà l'admirable pureté de ses formes. Elle ressemblait à ces belles journées d'automne qui, dans le pays de Vaud, brillent encore des feux de l'été, mais qu'attristent vers le soir les sombres vapeurs descendues des montagnes. On aurait pu la comparer aussi à ces pervenches que j'ai cueillies sur les coteaux vaudois à l'approche des hivers, et qui ont été légèrement atteintes par le souffle glacial de la nuit.

Éléonora se retira après quelques momens d'entretien. Quoiqu'elle ne parût pas sauvage, on la trouvait taciturne. Autant les Latins et les Grecs sont pressés d'exprimer leurs sentimens, autant les Allemands semblent redouter toute expansion. Le *moi* est tellement développé parmi eux que chacun comprend d'instinct combien il lui sera difficile d'intéresser un autre à ses douleurs et à ses joies. Habitués à considérer le silence comme une nécessité, les Germains restent fidèles à cette réserve, même dans les circonstances où l'utilité n'en est nullement démontrée. Aussi les peuples de race latine, pour lesquels une pareille contrainte est le plus cruel des supplices, préféreront toujours le séjour de Paris ou de Venise à celui de Berlin ou de Dresde.

Mlle de Haltingen avait perdu son père, qui s'était tué en chassant le chevreuil dans la Forêt-Noire. Un soir d'automne, on rapporta le baron au château; son cheval l'avait jeté à terre et lui avait fracassé la tête. Éléonora avait gardé de cette catastrophe une impression profonde. Depuis le jour où ses yeux s'arrêtèrent sur le cadavre ensanglanté de M. de Haltingen, sa santé, déjà fort délicate, déclina visiblement. Cette âme, singulièrement sensible, parut renoncer dès lors à toutes les joies de la vie. Profondément dévouée à son excellente mère, elle donna à tous ses sentimens les apparences d'une pieuse résignation. La baronne fut trompée jusqu'à un certain point par cette dissimulation qu'inspirait la piété filiale. Comme le climat brumeux des bords du Rhin devenait contraire à la poitrine d'Éléonora, comme, d'un autre côté, le château de Haltingen ne réveillait en elle que de lugubres souvenirs, elle décida sa fille à s'établir aux bords du Léman, dans le hameau de Veytaux, moins exposé que les autres villages qui forment la grande paroisse de Montreux à l'oisive et fatigante activité des touristes.

Vivant moi-même dans une profonde solitude et plus occupée des chroniques chevaleresques de ma chère Roumanie que des aven-

tures de mes voisins, je respectai scrupuleusement le goût que les Haltingen montraient pour la retraite. Cependant, vers les premiers jours du mois de juin, une violente chaleur se fit sentir dans tout le pays de Vaud. Cette chaleur, qui me rappelait ma terre natale, ne me causait aucune impression pénible; mais Catherine, dont la maison était très étroite, que la maladie et l'inaction ne disposaient pas à l'optimisme, n'en parlait point avec la même résignation. Je multipliai mes visites pour la consoler. Je rencontrais souvent ainsi Éléonora, qui aimait les pauvres et les malades, et qui leur prodiguait des soins véritablement fraternels.

Catherine, tout en parlant avec admiration de sa charité, s'étonnait de son silence, qu'elle paraissait attribuer à la hauteur. Cette supposition ne manquait pas de vraisemblance. Catherine était pleine de finesse, et n'oubliait jamais de dire avec une légère affectation « mademoiselle la baronne, » tandis qu'elle m'appelait souvent « madame » sans aucune espèce de remords. Elle avait remarqué, disait-elle, que les Allemands tiennent au cérémonial bien plus que les autres nations, et que les meilleurs n'ont aucun goût pour la familiarité. Il est vrai que la race germanique se distingue, parmi toutes celles qui habitent l'Europe, par ses instincts aristocratiques. Presque tous les Anglais sont libéraux; beaucoup d'Allemands sont philosophes, mais ils conservent toujours un sentiment profondément enraciné de la hiérarchie sociale. Éléonora était de ce côté essentiellement Allemande. Je comprenais au léger froncement des sourcils fins et réguliers de Mlle de Haltingen que l'esprit démocratique des Gaulois et le sans-gêne de leurs façons lui causaient quelque surprise. Catherine, qui était fort prudente, n'allait jamais trop loin. Il n'en était pas de même de ses voisines, et surtout de leurs enfans, qui sautaient lestement sur les genoux de la fière jeune fille, s'emparaient de ses mains sans cérémonie, et lui adressaient une multitude de questions avec une turbulence comique. Mlle de Haltingen, dont la loyauté était presque excessive, ne cachait pas ses impressions. Quelques réflexions brèves, mais significatives, qu'elle murmurait en allemand, m'apprenaient ce qu'elle pensait des habitudes gallo-latines.

Si la familiarité des Vaudois n'était pas toujours de son goût, elle professait pour leur pays une admiration qu'elle me fit aisément partager. Comme elle était depuis plusieurs mois dans le canton, et qu'elle s'y était beaucoup promenée, elle devint pour moi, lorsqu'elle se fut de nouveau habituée à m'ouvrir son cœur, le plus intelligent des guides. Elle se plaisait surtout à visiter la terrasse de l'église. Nous ne suivions jamais le chemin destiné aux *chars*, qui va de Veytaux au village des Planches, plus connu sous le nom

de Montreux. Un sentier tracé dans les vignes nous conduisait vers la grotte que la terrasse surmonte. Ce sentier étant impraticable aux voitures et fort incommode aux crinolines, nous n'y trouvions ni poussière, ni *misses* efflanquées aux voiles bleus, ni touristes aux airs vainqueurs, ni marmots tapageurs, toutes choses qui gâtent les plus délicieux paysages. Nous pouvions à notre aise admirer la luxuriante végétation de la vigne, les grappes naissantes, les feuilles flexibles et luisantes du maïs, qui grandit au milieu des vignobles. Les vignes rappelaient à Éléonora les coteaux du Rhin, le maïs me faisait penser aux plaines fertiles de la *t'era romanesca*, les plus riches de l'Europe, terre inépuisable qui étale le long des Karpathes les trésors que tant de fois d'impitoyables vainqueurs ont foulés aux pieds. Nous admirions le magnifique spectacle qui se déployait sous nos yeux, tout en cueillant des bouquets de silène, qui formaient de grosses touffes roses dans les vieux murs destinés à soutenir les vignes. Ces murs servent de retraite à une multitude d'agiles lézards qui s'y endorment l'hiver, et dont la physionomie intelligente et l'infatigable curiosité faisaient notre joie. Dès que nous passions à peu de distance de leur retraite, on les voyait sortir de leur trou, dresser la tête, la tourner vivement, tantôt à droite, tantôt à gauche, écarquiller leurs yeux brillans, et ne s'éloigner que lorsque résonnait sur le sentier l'épaisse chaussure dont se servent les Vaudoises, car on dit que leur oreille musicale n'aime que les bruits harmonieux. Cette curiosité doit coûter cher aux pauvres petits sauriens. Les balbuzards qui tournoyaient dans l'azur au-dessus de nos têtes ne semblaient nullement indifférens à leurs mouvemens. Aussi en trouvions-nous à chaque instant qui portaient les traces d'une existence fort difficile à préserver. Aux uns il manquait une patte, aux autres la queue. Enfin quelques-uns, couverts de poussière, la peau terne et le regard éteint, s'enfuyaient précipitamment pour laisser le sentier libre à des frères dont le vêtement doré et brillant faisait contraste avec leur air de misère et de souffrance, tant l'infortune modifie profondément le caractère le plus sociable. Éléonora me faisait remarquer avec quelque dédain ce qu'elle nommait la « plèbe des lézards, » et je ne pouvais m'empêcher de sourire du soin qu'elle mettait à créer partout des classes, en digne fille de l'Allemagne. Les papillons donnaient lieu à des observations analogues. Elle avait peu de bienveillance pour les tortues et pour les vulcains, malgré leur incontestable beauté; les paons de jour, qui sont nombreux sur ces coteaux, avaient toutes ses préférences. Elle ne se lassait pas d'admirer le velours de leurs ailes ni ces beaux grands yeux dont elles sont marquées, et auxquels ces charmans insectes doivent leur nom.

Quoiqu'on puisse aller en un quart d'heure de Veytaux à la grotte, nous avions trouvé le secret de faire de cette course une assez longue promenade. Éléonora marchait lentement. Autant elle s'intéressait peu aux humains qu'elle rencontrait, autant elle s'occupait, avec une persévérance infatigable, des merveilles du règne végétal. Elle connaissait personnellement les plus beaux châtaigniers, les noyers les plus vieux, les jasmins au doux parfum, les seringats dont l'odeur est aussi pénétrante que celle de l'oranger; elle s'informait soigneusement des endroits où venaient la rose des Alpes et les cytises aux fleurs d'or. Je ne l'ai vue fâchée qu'une fois. Ce jour-là, on avait abattu un des noyers dont les branches majestueuses couvraient la Veraye, torrent qui tombe de la montagne et se perd dans le lac. Elle se figura qu'on allait détruire le groupe imposant dont l'arbre faisait partie. Son œil bleu lançait des éclairs; elle avait l'angélique courroux d'un saint Michel foulant Satan sous ses pieds victorieux. En revanche, quand elle suivait attentivement les mouvemens des vignerons, qui soignent avec une sorte d'amour les pampres féconds de leurs coteaux, sa physionomie s'épanouissait. Elle me faisait remarquer presque joyeusement leur ardeur à purger le sol de toutes les plantes nuisibles, à donner aux vignes l'appui de solides tuteurs, à les préserver ainsi des coups de la bise, qui sont parfois violens, et qui transforment le lac en une mer agitée.

La grotte était tantôt le but de notre promenade, tantôt notre première station quand nous allions à *la capitale*, c'est le nom que nous donnions au principal des vingt et un villages qui composent l'opulente paroisse de Montreux. Abritée par d'énormes noyers, cette grotte, qui s'ouvre dans un rocher tapissé de lierres, donne passage à un ruisseau qui tombe avec un doux murmure auprès d'un établissement de bains, rustique chalet à trois étages dont l'aspect est charmant. Des jasmins et des rosiers-banks tapissent le rez-de-chaussée et le premier étage de leurs flexibles rameaux, et lui donnent l'apparence d'un massif de verdure et de fleurs. Un sentier tracé sous les noyers, le long de la montagne, permet d'atteindre le chemin de l'église et de gagner la terrasse, qui s'étend au midi de l'édifice, et d'où l'on contemple une des plus belles vues du pays de Vaud. En été, c'est le matin, vers neuf heures, qu'on peut y admirer le lac paré des plus merveilleuses teintes. Sur un fond d'azur frissonnant se dessinent des méandres d'argent. Le saphir lui-même semble privé d'éclat à côté de ces eaux. Le rayonnement métallique de l'aile azurée du martin-pêcheur peut donner une idée de cette nuance presque fantastique, qui semble appartenir à un autre univers.

Nous ne nous lassions pas d'admirer ce spectacle, dont la physio-

nomie change avec la couleur du ciel. Quelquefois un nuage, en passant près des montagnes de la Savoie, jetait sur leur front chauve ou sur leurs flancs verdoyans une ombre gigantesque comme celle d'un *zméou* (1); d'autres fois un bateau à vapeur fièrement paré d'un drapeau de gueule à la croix d'argent (2) secouait dans les airs un sombre panache et traçait sur les ondes un brillant sillon d'écume. En face de la terrasse de Montreux, on aperçoit les villages de la rive catholique, Boveret et Saint-Gingolph (3), que sépare une large montagne, la Chaumény, coupée par une immense ravine. Cette rive contraste par son aspect sévère avec la côte vaudoise, mais ce contraste lui-même ajoute à l'originalité et à la grandeur du paysage. La vieille forteresse qui servit de prison à Bonnivard sort, à gauche, du sein des flots, qui s'arrondissent sous ses murs en un golfe gracieux. Vis à vis de Chillon, un bouquet de verdure, entouré d'un mur solide, forme au milieu du lac cet îlot sur lequel s'arrêtaient les regards du captif inconnu dont Byron a chanté les douleurs. Au milieu de ce riant paysage, les tours de Chillon attristaient, je l'avoue, mon imagination plus que celle d'Éléonora. Lorsque je lui racontais sur la terrasse la longue captivité de Bonnivard, qui a laissé sur les dalles de pierre la trace de ses pas en tournant comme une bête fauve autour de son pilier, quand je lui parlais avec animation des instrumens de torture et des oubliettes qui attestent, dans le sinistre manoir, les violences et les iniquités de la société féodale, je m'apercevais sans peine qu'elle n'accordait à toutes ces questions qu'une attention distraite. Il semblait qu'elle s'était assez détachée de la terre pour ne parler de nos idées et de mes préoccupations qu'avec une souveraine indifférence. Elle chérissait la justice et la vérité, mais elle répétait sans cesse que leur triomphe était impossible dans cette « vallée de larmes. » Victime d'un destin funeste, le malheur lui semblait notre condition naturelle, et si elle aimait encore les splendeurs de la création, c'est qu'elle y voyait un pâle reflet de la splendeur des mondes invisibles. Le désordre qui régnait au sein de l'humanité ne produisait dans son âme que des impressions douloureuses. Pour mon compte, j'avais une meilleure opinion du genre humain.

« Contemplez, lui disais-je, ce sol fertile et ces heureux coteaux. Ils ont été autrefois inondés de sang; la flamme a consumé jusqu'aux misérables cabanes suspendues sur les lacs. Romains, Magyars, Bourguignons se sont rués sur ces contrées. Aujourd'hui ce peuple, la main appuyée sur la charrue, est un témoin paisible des

(1) Monstre aux grandes ailes, célèbre dans les légendes roumaines.

(2) Ce sont les couleurs de la confédération suisse.

(3) La frontière qui sépare de la Savoie le canton suisse du Valais traverse ce village.

guerres qui ébranlent le continent; il ne se décide à prendre les armes que lorsque son indépendance est menacée. Pourquoi l'esprit pacifique, si conforme aux intérêts de tous et aux conseils de l'Évangile, ne serait-il pas contagieux avec le temps? Pourquoi cette paix, que vous croyez n'appartenir qu'au ciel, ne deviendrait-elle pas la loi de notre terre? Dieu me garde de détourner vos regards de ce repos sans fin que le Père céleste promet à ses enfans; mais sa volonté n'est-elle pas que les hommes s'aiment et s'entr'aident? Or l'amour ne règne pas au milieu des ruines et des funérailles. Le temps où nous vivons a certainement plus de respect pour les droits de l'humanité que les âges sanguinaires qui nous ont précédés. Je crois, je veux croire que ce ne sera pas la dernière victoire de la justice et du bon sens. »

Éléonora prêtait à ces paroles une oreille bienveillante, et son âme, naturellement évangélique, était presque tentée de s'ouvrir à l'espérance. Malheureusement son cœur était brisé, et la vie finissait par reprendre à ses yeux une physionomie sinistre. Les beaux jours de l'été semblaient pourtant exercer sur elle une salutaire influence. Ce ciel rayonnant, cette nature parée, amenaient par momens sur ses lèvres un sourire fugitif. L'activité de tous, la vie fortifiante des champs, l'air pur de la montagne, semblaient répandre dans son âme un calme qui nous remplissait de confiance. Je profitai de ces heureuses dispositions pour lui proposer quelques promenades lointaines.

Quand on veut aller à Clarens sans s'éloigner du lac, on passe à quelque distance du principal village de la paroisse de Montreux. Nous nous arrêtions presque toujours à l'extrémité d'un large et pittoresque ravin, arrosé par un torrent qu'on appelle la *baye* de Montreux, où la vue est fort belle. Si l'on dirige ses regards du côté du lac, on aperçoit à droite Veytaux, caché comme un nid de colombes entre le mont Cau et le mont Sonchaud; au-delà de Veytaux, Chillon enfonce dans les eaux ses murs massifs. A droite, le manoir quadrangulaire du Châtelard, aux murs épais, aux fenêtres étroites, se dresse isolé sur une colline. Quand on se retourne vers l'église de Montreux, on est étonné du peu d'espace qu'occupe le principal groupe de cette paroisse, formé par les maisons des Planches et du Châtelard, et dont le nom est connu dans toute l'Europe. Cachées dans les noyers épais et dans les peupliers de Virginie, ces maisons sont bâties entre deux mamelons dont l'un, qu'on nomme le Righi vaudois, porte un grand chalet en bois rouge. Derrière les habitations apparaît dans le lointain une montagne aux cimes déchirées, que l'hiver blanchit de neige et que l'été couvre d'une pâle verdure tachetée de quelques sapins.

Les espérances que nous avait données la santé d'Éléonora se soutinrent en automne. L'automne est la saison privilégiée des contrées où l'on cultive la vigne. Dans le pays de Vaud, les vendanges ont été souvent célébrées par des fêtes populaires que je regrette de n'avoir pas vues moi-même; mais un paysan nous raconta en fort bons termes les scènes les plus curieuses de la dernière *fête des vignerons*, célébrée à Vevey le 8 et le 9 août 1851. « L'abbaye des vignerons, » dont la devise est *ora et labora*, est une société qui a pour but d'améliorer la culture de la vigne. Cette société organise cinq ou six fois par siècle une solennité curieuse, mélange de souvenirs païens et de traditions chrétiennes. Éléonora témoignant sa surprise de ce mélange, je lui fis remarquer qu'il existait dans tous les pays de civilisation romaine, et spécialement sur les bords du Danube. Les ballades roumaines ne mettent-elles pas les dieux du paganisme en présence du Jéhovah biblique? N'avons-nous pas des saintes Joë, Venere, Mercuri, divinités qui n'ont évité l'exil qu'en se réfugiant dans le paradis? Les naïades « blanches, belles et attrayantes, aux cheveux dorés, » ne trouvent-elles pas encore un abri dans nos rochers (1)? Les fées, déités celtiques, ont ici, comme chez nous, rencontré un poétique asile. Toutefois l'instruction est tellement générale parmi les paysans vaudois, que la mythologie exerce très peu d'influence sur leur imagination. Les êtres fantastiques et les souvenirs légendaires ont cherché un refuge à Fribourg et dans le Valais, où les croyances du moyen âge sont restées vivantes sous la protection de la théocratie. Aussi les vendanges de 1857 se passèrent-elles dans le pays de Vaud sans aucune apparition de ces divinités capricieuses que nous autres Roumains nous appelons *babele*. Depuis les conquêtes du méthodisme, la Suisse française a certainement changé d'aspect sur quelques points, et la résurrection triomphante des rigides doctrines de saint Augustin et de Calvin donne à beaucoup de familles un air de gravité qui n'existait nullement au XVIIIe siècle. Néanmoins, en temps de vendange, la pétulance gauloise oublie assez volontiers les préoccupations dogmatiques. L'église libre (méthodiste) et l'église nationale fraternisent sur les coteaux fertiles. Toutes les dissidences disparaissent dans un sentiment de reconnaissance pour l'auteur de tant de biens, qui préserve cette heureuse terre de la guerre et des autres fléaux destructeurs auxquels presque toute l'Europe est encore exposée.

Tout en souriant parfois d'une vivacité qu'elle nommait *furia francese*, Éléonora ne semblait pas aussi étrangère que d'habitude

(1) Voyez la ballade intitulée *Erculean* (Hercule) dans les *Ballades et Chants populaires de la Roumanie*, recueillis et traduits par le poète moldave Alexandri, Paris 1855.

aux impressions de ceux qui l'environnaient. Je la menais parmi les travailleurs qui, à l'aide du *refouloir*, écrasaient le raisin dans les hottes de bois destinées à le transporter au pressoir, où l'on achève de le broyer. Un peu étonnée de l'attention avec laquelle je suivais tous les détails de la vendange, Mlle de Haltingen me demandait si je voulais perfectionner la culture de la vigne sur les coteaux de Dragachani (1). Ce n'est point sans dessein que j'essayais par les tableaux variés de la vie animée des champs de distraire Éléonora de ses préoccupations favorites. J'avais remarqué que son esprit s'écartait difficilement d'un certain cercle d'idées. Quand nous descendions l'étroite rue du village, pavée de petits cailloux, qui mène au lac en suivant la rive de la Veraye, nous passions devant le cimetière, sur lequel ses regards s'arrêtaient avec une inquiétante fixité. Plus d'une fois elle me vanta ce site, abrité par les noyers voisins contre les ardeurs du soleil, orné de quelques cyprès élancés, et dont les tombes, suivant le poétique usage de la Suisse, sont entourées ou couvertes de belles fleurs soigneusement entretenues. J'avais toujours vu les hommes, même les plus résolus, n'envisager la mort qu'avec une terreur puérile et fuir toutes les images qui pouvaient les y faire penser. Éléonora était bien différente : la vie avait évidemment perdu toute valeur à ses yeux. L'expérience, la religion, la philosophie, fortifiaient chaque jour son détachement. Elle avait peine, malgré sa tendresse pour une mère adorée, à dissimuler tout à fait ses sentimens. « Ce sont nos préjugés, disait-elle, qui donnent à la mort une physionomie sinistre. Les soldats seuls savent se préserver de ces honteuses terreurs. Ils regardent le trépas comme un accident presque vulgaire, et marchent en souriant à travers la mitraille. N'est-il pas étrange que les païens aient été en cela si supérieurs à la foule des chrétiens? Sans parler d'un Socrate ou d'un Caton d'Utique, les sectateurs du brahmanisme hindou, les Chinois disciples de Confucius ou de Fô, se résignent à la mort avec un calme bien rare parmi nous. Pourtant un disciple de l'Évangile, qui est la religion de l'immortalité par excellence, ne devrait pas accepter la vie éternelle comme un pis-aller, ni se cramponner à la terre avec une ardeur misérable. Par combien d'études plus ou moins insignifiantes nous laissons-nous attirer, tandis que personne n'apprend à mourir! L'histoire prouve cependant que les peuples les plus attachés à la vie présente peuvent avec de l'énergie dompter les révoltes de la sensibilité. A la fin du XVIIIe siècle, quel Français ne savait pas mourir? Les femmes les plus délicates marchaient aussi résolû

(1) C'est là qu'on récolte le meilleur vin de la Roumanie.

ment à l'échafaud que les orateurs de la Gironde et les indomptables montagnards. »

En écoutant Éléonora professer ces doctrines stoïciennes, il me semblait entendre Mme de Condorcet ou Mme Roland. Quoique ses idées politiques (si toutefois on peut appeler ainsi des théories fort étrangères aux luttes de ce monde) fussent loin de ressembler aux opinions de ces fières républicaines, elle manifestait une intrépidité qui eût fait honneur à une époque plus héroïque que la nôtre. Cette charmante jeune fille cachait sous une enveloppe gracieuse une âme vigoureusement trempée. Elle était simple et courageuse comme Jeanne Darc, née, ainsi qu'elle, sur une terre germanique.

III.

A la fin des vendanges de 1857, lord Edward, que j'avais rencontré deux ans auparavant à Interlaken, apprit à Genève que les Haltingen et moi nous étions établis aux bords du lac Léman. Depuis qu'il avait quitté Dresde, le noble pair avait consacré à de perpétuels voyages tout l'intervalle des sessions parlementaires. Une dame saxonne de mes amies m'avait écrit à Pétersbourg que, désespérant d'obtenir la main d'Éléonora, dont je savais qu'il était secrètement épris, il avait renoncé à se marier, et qu'il s'était décidé à laisser la pairie passer dans la branche cadette de sa maison. Les conversations que nous avions eues dans l'Oberland, sur les bords de l'Aar aux flots d'azur, m'avaient prouvé que lord Edward avait conservé pour la jeune Allemande tout l'enthousiasme de sa jeunesse. Un jour, en admirant cette cascade du Staubbach qui se déroule sur les flancs de la montagne comme une gaze argentée flottant au gré des vents, j'avais été frappée de la distraction avec laquelle il écoutait les paroles de ravissement que m'arrachait ce merveilleux spectacle. Le glacier de Rosenlaui, presque aussi bleu qu'un ciel d'été, les sentiers fleuris du Hassli, les rives délicieuses des lacs de Thun et de Brienz n'avaient point paru faire sur son esprit une impression beaucoup plus profonde. Tout en répondant à mes questions avec courtoisie, il ne parvenait pas à me dissimuler ses préoccupations. Comme tous les hommes sincèrement passionnés, un seul sujet avait le privilége de l'intéresser. En visitant Grindelwald ou la cascade de Giessbach, c'était de Dresde qu'il me parlait toujours.

L'arrivée de lord Edward à Veytaux ne changea guère nos habitudes. Lord Edward était la discrétion personnifiée, et il avait bien vite remarqué que Mlle de Haltingen ne se souciait pas beaucoup

d'admettre un tiers dans notre intimité. Nous rencontrions rarement le gentilhomme anglais dans nos promenades. Ainsi que ses compatriotes, il aimait à gravir les montagnes les plus escarpées. Tantôt il s'enfonçait dans la chaîne des Alpes vaudoises, tantôt, franchissant le lac, même par les plus mauvais temps, il pénétrait dans les montagnes de la Savoie. Souvent même, fatigué d'excursions qui lui semblaient trop faciles, il allait dans le Valais, qui touche au pays de Vaud, avec son fidèle et intrépide James, entreprendre des chasses plus ou moins périlleuses. Son existence était un mouvement perpétuel, sans que la culture de son intelligence souffrît le moins du monde de cette prodigieuse activité. Il passait une partie de ses nuits à lire et n'entreprenait pas une course sans emporter avec lui quelque ouvrage nouveau. Cette vie essentiellement active lui laissant peu de loisirs, nous étions les seules personnes du pays qu'il eût visitées depuis son arrivée dans le canton de Vaud. Toutes les fois qu'il venait chez Mme de Haltingen, il s'informait avec la sollicitude la plus touchante de la santé d'Éléonora. Il suffisait que celle-ci laissât entrevoir un désir pour qu'il fût aussitôt réalisé.

Éléonora n'avait pas deviné à Dresde les sentimens qu'elle avait inspirés au chevaleresque gentilhomme. Elle le regardait comme un ami dévoué; mais elle se figurait qu'il avait renoncé au mariage pour se livrer sans contrainte à l'étude et à la politique. Un jour que lord Edward était venu passer la soirée chez Mme de Haltingen, cette illusion se dissipa complétement. La conversation s'était engagée sur les écrits de Mme de Staël, qui était Vaudoise par sa mère, Mlle Curchod, fille d'un ministre de ce canton. Un professeur de l'université de Freyburg, compatriote de Mme de Haltingen, se déclara l'adversaire de l'auteur de *Corinne*, et lui refusa toute sensibilité. Edward prit sans répondre un volume de *l'Allemagne*, et se mit à lire avec animation le pathétique chapitre : *De l'Amour dans le Mariage*. Arrivé à ces mots « deux amis du même âge, » sa voix s'altéra, quelques larmes brillèrent dans ses yeux, et il eut beaucoup de peine à maîtriser son émotion. — Mylord, lui dis-je en le quittant, vous avez trop oublié ces beaux vers de *Bérénice* :

> De peur qu'en la voyant quelque trouble indiscret
> Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.

Après cet incident, si contraire aux habitudes du fier gentilhomme, je me crus d'autant moins obligée à une discrétion exagérée que j'avais toujours considéré comme un aveuglement fatal l'attachement de Mlle de Haltingen pour le prince Adalbert. Lord Edward m'avait semblé, au contraire, l'homme le plus capable d'assurer le

bonheur de ma jeune amie, et depuis que je l'avais revu aux bords du Léman, cette manière de penser était devenue une conviction inébranlable.

Éléonora, qui à Dresde avait, je crois, jugé lord Edward un peu comme tout le monde, m'avoua franchement qu'elle s'était trompée sur son compte. Avec elle, il faut le dire, le raide et froid Anglais devenait un autre homme. Lui qui ne semblait pas croire à l'existence de la douleur, et qui avait l'air de considérer la lutte contre les forces indomptées de la nature comme la plus douce des distractions, il pâlissait visiblement au moindre accès de toux dont souffrait Éléonora. Dès qu'elle paraissait un peu plus fatiguée qu'à l'ordinaire, il m'accablait de questions sur sa santé. Lors même que j'étais complétement rassurée, lord Edward conservait une partie de ses inquiétudes. Il étudiait avec acharnement les meilleurs traités de physiologie, afin de savoir de la manière la plus précise toutes les précautions nécessaires pour mettre des poumons délicats à l'abri des variations de la saison. Sa sollicitude était vraiment touchante. Elle se trahissait de toutes les façons avec une ardeur britannique. Le moindre souffle d'air irritait ses nerfs; il regardait avec anxiété chaque nuage qui s'élevait à l'horizon. Quelque effort qu'il fît pour dissimuler son agitation, elle n'échappait pas à Éléonora, et quand elle le remerciait par un charmant sourire, l'émotion de lord Edward devenait tellement visible qu'il était impossible de n'en être point attendri.

Ces inquiétudes n'étaient malheureusement que trop fondées. Tandis que la séve se glaçait dans les veines de la nature, tandis que le feuillage noirci des noyers tombait en tourbillonnant sur les coteaux assombris, il semblait que l'action de la vie s'affaiblissait chez ma jeune amie. Le mois de décembre, quoique fort doux, annonçait pourtant l'approche de l'hiver. Les goëlands avaient reparu sur les rives du lac. Les vignes étaient complétement dépouillées. Une brume épaisse envahissait tout le paysage, cachait parfois les monts, et donnait ainsi au Léman l'aspect d'une mer. Au commencement de décembre, le soleil luttait encore contre le brouillard; souvent les montagnes semblaient coupées par une bande lumineuse qui s'épaississait sur le lac, et se prolongeait jusqu'à Vevey en volutes ténébreuses. Au-dessus des pics de la Savoie, dont la cime, marquée de taches de neige, étincelait au soleil, rayonnait encore le ciel de l'Italie, comme une consolation ou comme une espérance. Le lac lui-même perdait ses belles teintes d'azur. Je me souviens d'un jour où nous étions assises sur la route qui mène de Veytaux à l'église, derrière une petite haie de rosiers du Bengale. Le Léman était encore bleu par endroits, mais ailleurs se reflétaient dans ses eaux attristées

des nuages sombres frangés d'argent. Le golfe de Chillon était rempli par un triangle ténébreux, ombre des monts prochains. A droite, le golfe de Vernex resplendissait dans la lumière, lumière dont nous aimions à saluer avec amour toutes les apparitions, et dont la lutte avec les ténèbres nous intéressait autant que les adorateurs d'Ormuzd.

Quand le paysage semblait complétement endormi dans la brume, tout à coup un rayon de soleil lui rendait l'éclat et la vie. Une après-midi, comme je revenais avec Éléonora de la terrasse de l'église, le soleil apparut sur la crête du mont Sonchaud. Les sapins qui surgissaient de la neige revêtirent alors les plus belles teintes. Des masses entières de ces arbres restaient dans l'obscurité; quelques-uns étaient d'un jaune vert, d'autres portaient à la pointe comme une auréole fantastique. En arrivant à Veytaux par le sentier qui traverse les vignes le long d'un ruisseau murmurant, nous trouvâmes une vue encore plus belle. Entre les deux montagnes qui abritent le village s'élèvent à quelque distance deux pics de forme inégale, qui, dans cette saison, sont souvent seuls couverts de neige. Ces deux pics, dont le sommet d'albâtre se dégageait d'un brouillard léger, resplendissaient comme si un de ces olympiens chantés par le divin Homère avait touché la cime de son pied immortel.

Mais c'était surtout au coucher du soleil que nous nous plaisions à admirer l'aspect magnifique du lac, qu'on apercevait d'une de mes fenêtres dans toute son étendue. Une lueur orangée colorait alors l'occident à l'endroit où les montagnes de la Savoie s'abaissent dans le lac. Ces montagnes se détachaient vigoureusement sur l'horizon embrasé. A droite, une zone pourpre couronnait les coteaux et s'affaiblissait dans la direction de Vevey; au milieu du lac flamboyait un foyer merveilleux, tandis que les eaux étaient sombres sous Villeneuve, d'un azur pâle sous Veytaux, et d'une couleur gris de perle coupée de bandes rouges le long de la rive savoisienne. Un soir, ce spectacle, toujours admirable, avait quelque chose d'attristant. Les monts de la Savoie étaient enveloppés d'un voile épais surmonté d'un dais d'azur pâle qu'illuminait un soleil mourant. Le voile grandissait vers Lausanne, et formait comme une chaîne de vapeurs amoncelées qui s'élevait dans l'espace. Quelques lignes couleur de sang sillonnaient ces masses lugubres. Telle dut être la terre après les déluges des temps primitifs, quand un rayon lumineux commençait à sourire à travers les ténèbres à l'univers désolé.

Dans la dernière semaine de décembre, la neige, qui s'amassa sur les montagnes, nous interdit toute promenade. Rien n'est triste comme un lac quand les frimas l'environnent. L'éblouissante blan-

terre. Cette âme si fortement trempée a senti, dans les derniers jours de la maladie de Mlle de Haltingen, toutes les angoisses que le cœur de l'homme peut éprouver. Les natures énergiques portent dans la douleur la puissance extraordinaire dont elles sont douées. Aussi leur désespoir, moins expansif peut-être que celui des autres hommes, présente-t-il à tout observateur un peu pénétrant le spectacle d'une désolation sans égale. Jamais je n'oublierai l'expression du regard de lord Edward, lorsque je lui annonçai que toute espérance était perdue.

Pour moi, ces événemens, quoique fort simples, sont restés présens à ma pensée. L'influence que le caractère germanique et l'esprit de caste exercent dans toute l'Allemagne sur le développement des passions n'est-elle point propre à provoquer des réflexions de plus d'un genre? L'esprit le plus libéral doit reconnaître ce qu'a de véritablement humain et élevé le principe aristocratique, quand il devient, comme chez lord Edward, l'auxiliaire de tous les instincts généreux; mais lorsqu'il ne conseille que des faiblesses, lorsqu'il augmente l'indécision d'intelligences naturellement irrésolues, lorsqu'il empêche les peuples comme les individus de marcher franchement dans leur voie, ne mérite-t-il pas d'être condamné comme l'obstacle le plus dangereux que rencontrent les desseins de la Providence? Quand on a étudié de près les nations qui occupent aujourd'hui l'attention du monde, on sent tout ce qu'il y a de faux et de vide dans ces commodes théories du fatalisme que nous acceptons toujours avec trop d'indulgence. L'histoire d'un peuple n'est, — comme la vie d'un homme, — que la révélation de ses qualités et de ses travers. Les races diverses qui se partagent le globe font leur histoire en mettant en action leurs tendances les plus intimes. Sans doute il peut se trouver dans l'existence des nations, ainsi que dans celle des individus, des accidens supérieurs à l'énergie humaine; mais dans les circonstances ordinaires la destinée, heureuse ou funeste, n'est que la manifestation d'une volonté ferme qu'aucune difficulté n'effraie, ou bien c'est la simple expression d'une mollesse que l'ombre même du péril épouvante.

Ctesse DORA D'ISTRIA.

BYRON, SHELLEY

ET

LA POÉSIE ANGLAISE

Recollections of the last days of Shelley and Byron, by E. J. Trelawny, 1858.

Le duc de Saint-Simon se demande au début de ses mémoires si la charité chrétienne permet d'écrire l'histoire de son temps, et après avoir lu son livre, on n'est point tenté de s'étonner de ce pieux scrupule. Que resterait-il en effet de la plupart des grands hommes, s'il se trouvait toujours, marchant dans l'ombre de leur gloire, des Tacité, des Machiavel et des Saint-Simon pour mettre à nu la faiblesse et la perversité humaines, que la grandeur revêt d'une si légère écorce? Je ne sais s'il rôde aujourd'hui autour des hommes puissans de ce monde quelqu'un de ces peintres austères, je ne sais même pas s'il y a des originaux assez curieux pour tenter la sévérité de leur pinceau; mais on est en attendant possédé d'une étrange manie de rejuger les morts. Notre temps n'est cependant point fort à l'aise pour tenir une balance équitable en pesant le passé, car il a tout à la fois le culte des héros et le culte de la vérité dans l'histoire; il fait des demi-dieux, et il veut voir en même temps ces demi-dieux dans un déshabillé qui les montre assez laids; il élève des idoles et les brise pour regarder un peu comment elles sont faites à l'intérieur. Je ne suis pas bien sûr que l'humilité chrétienne fasse son profit de ces comptes qu'on prétend régler avec une

si exacte équité. Les héros en sortent grandis quant au génie, diminués quant à la personne, et au lieu de nous apparaître dans cette majestueuse unité qui ne tente l'imitation que par les grands côtés, ils laissent voir sous le scalpel des bizarreries et des faiblesses que singent avec bonheur les petits esprits et qui font parfois chanceler les grands.

Est-il bien certain en effet qu'on arrive jamais à connaître un homme tout entier? On croit avoir trouvé le fond de sa nature quand quelque confidence indiscrète ou quelque aveu involontaire vient révéler un secret de son âme. Il semble que les recoins les plus obscurs de son esprit s'illuminent à ces échappées de lumière. Rien n'est moins vrai pourtant. La plupart des hommes valent moins que leurs paroles et plus que leurs actions : beaucoup aussi ne doivent être jugés ni par leurs paroles ni par leurs actions. L'action révèle les mauvais mouvemens auxquels le cœur a cédé; elle ne vous dit pas tous les bons mouvemens que la passion a foulés aux pieds sans les détruire. Les plus belles actions sont celles que personne ne sait, parce que la main gauche n'a point su ce qu'a fait la main droite. Il y a d'ailleurs presque autant de fanfarons de vice que d'hypocrites. Nous avons vu de nos jours de grands écrivains faire les honneurs d'eux-mêmes à tel point, qu'ils semblent avoir écrit sous la dictée de leurs plus mortels ennemis. Quand commencent à pâlir l'éclat et la gloire des jeunes années, quand le cœur est rassasié de louanges et d'encens, la vanité humaine ne trouve plus que cette grossière pâture. On a été longtemps adoré comme un demi-dieu; l'adoration n'a plus de saveur, on se rejette sur le rôle d'archange déchu, et le vulgaire est fasciné par ce mélange de grands vices et de grandes vertus qui le fait alternativement descendre du ciel dans l'enfer et monter de l'enfer dans le ciel. Est-ce qu'un grand homme peut se contenter de vertus ou de vices tout bourgeois? Il faut chatouiller l'épiderme émoussé du lecteur, et Satan sait se vêtir pour cela en ange de lumière : coupable et puérile vanité dont l'histoire elle-même peut être dupe, et qui console les bonnes âmes persuadées que le génie est un châtiment du ciel! Le bon sens hausse les épaules et ne veut pas croire à cette perversité vaniteuse : ni si haut ni si bas, se dit-il, songeant d'ailleurs que les crimes stupides et les sottises obscures ne sont pas plus rares que les égaremens du génie.

Quoi qu'il en soit, c'est le goût de notre temps que les exhumations de grands hommes. On a fait des réputations toutes neuves, on en répare de vieilles, et le public applaudit, car il a soif de *héros*, et de notre temps l'offre paraît inférieure à la demande. Voici pourtant un grand poète qui reparaît aujourd'hui devant lui après avoir

été déjà discuté dans bien des volumes. Nous ne nous en plaignons pas, car Byron est un de ces hommes qui peuvent gagner quelque chose à être souvent rejugés. Au point de vue de la stricte morale, il y a peu de chose à dire en sa faveur. Il a volontairement perverti les dons les plus merveilleux de la nature; il s'est fait mauvais et petit quand Dieu l'avait fait grand et bon. C'est proprement la tâche de Lucifer, à qui on le comparait charitablement de son vivant; mais au moins il avait créé le rôle, et ceux qui l'ont repris ne sont que des comparses. C'est pour cela que l'étude d'un tel caractère ne fait point gauchir les lois de la morale. S'il eût obéi par une pente invincible aux mauvais instincts de sa nature, s'il eût cédé à tous les caprices de la fortune, s'il eût été ballotté à tous les vents, il semblerait que la Providence se fût jouée de la pauvre espèce humaine en mettant un si grand génie dans un vase si fragile. Loin de là, Byron est une riche et puissante nature, pétrie de toutes les grandeurs et de toutes les faiblesses de l'humanité, qui a sans cesse remonté le courant de la vie comme il fendait d'un bras robuste le courant de l'Hellespont, qui a déployé autant de volonté pour paraître un démon que d'autres pour être adorés comme des saints, qui a presque touché au crime enfin sans pouvoir étouffer la semence généreuse que Dieu avait laissée tomber sur son cœur. Il faut donc que les bonnes âmes se rassurent. Ce n'est point le génie de Byron qui l'a perdu, c'est sa volonté, son éducation et son temps; il eût pu être pire sans être aussi grand. Je ne m'étonne pas que le public anglais paraisse toujours disposé à remettre dans la balance cette étrange destinée. Voilà trente-quatre ans que Byron est mort, et que tous ceux qui l'ont connu sont venus déposer pour ou contre sa mémoire : cependant les souvenirs que M. Trelawny vient d'écrire sur lui et sur Shelley trouvent en Angleterre beaucoup de lecteurs. L'orage qui gronda autour de ces noms n'est pas encore apaisé.

I.

M. Trelawny est un chroniqueur de la vieille école. C'est un touriste sexagénaire, qui a connu le monde dans ses jeunes années, et qui, je l'espère, se repose aujourd'hui, puisqu'il commence à se souvenir. Il a vu, comme Ulysse, beaucoup de villes et les mœurs de beaucoup d'hommes; mais il les a vues comme voient les touristes, c'est-à-dire par l'écorce et la superficie. Il esquisse à merveille un portrait sur ses genoux; malheureusement il ne sait faire que les silhouettes: l'ombre et la couleur, c'est-à-dire la vie, lui échappent. M. Trelawny paraît aimer les grands coups et les grandes aventures.

Il a un goût particulier pour les brigands et les contrebandiers. Il a dû donner dans son temps de franches et rudes poignées de main, c'est un Froissard, plus brave et moins éloquent que celui du xve siècle. On revient volontiers en sa compagnie sur des choses et des hommes si connus.

Jamais peut-être homme n'a obéi plus constamment que Byron au désir d'étonner le monde. Il avait de bonne heure pressenti dans le public cette admiration béate, aussi disposée à s'enthousiasmer pour les ridicules de ses favoris que pour leur génie. Sous prétexte de déconcerter la curiosité, Byron parada toute sa vie devant le monde, tout en le maudissant pour ses conventions et son hypocrisie. Il voulait frapper avant de plaire. M. Trelawny se prêta médiocrement dès l'abord à lui accorder cette niaise admiration; il fit semblant de ne pas s'apercevoir des grands airs du poète. Un petit esprit lui en eût voulu de cette muette résistance. Byron trouva plus simple de déposer son air emprunté et de se montrer tel qu'il était. Au fond, il était extrêmement gauche et timide, et se jetait dans des conversations futiles pour gagner le temps de se remettre, comme les peureux qui sifflent la nuit en marchant dans les rues. Il était constamment préoccupé de l'effet qu'il produisait sur les autres. Je suis obligé de convenir qu'une telle préoccupation me semble touchante chez un grand homme. La vanité témoigne après tout d'une certaine humilité. Croire qu'on n'a jamais complétement gagné sa cause auprès de l'admiration de ses semblables, et faire ce qu'on peut pour la conquérir, c'est une coquetterie qui ne messied pas aux grands talens. L'orgueil tranquille décèle peut-être une nature plus forte, la vanité une nature plus fine et plus sensible. Byron avait beaucoup de vanité et de fierté, mais beaucoup moins d'orgueil qu'on n'en eût pu attendre d'un grand poète anglais et pair d'Angleterre. Il était né avec une âme qui frémissait au moindre contact. Ses premières poésies, publiées quand il avait dix-neuf ans, témoignent d'une sensibilité presque féminine; elles ne respirent qu'amitié et tendresse. Personne n'était mieux fait que lui pour aimer, et personne n'était moins préparé que lui à l'isolement où il se trouva en entrant dans le monde.

Son début était plein d'humilité. Il demandait l'indulgence : on lui répondit par le sarcasme et l'insulte. Toutes les cordes de son âme vibrèrent au choc de cette injuste provocation. Il eut la colère inexorable du jeune Achille, et sa première satire fit de lui un grand poète et un homme malheureux. Il y jeta le gant à toute l'Angleterre. Il eut tort sans doute, car il eût pu le faire plus tard au nom d'un sentiment plus noble que la vanité blessée; mais ce que je ne puis m'empêcher d'admirer dans Byron, c'est qu'une fois jeté sur ce

chemin, il ne retourna jamais sur ses pas, et sa vie, quelque diverse qu'elle ait été, en conserva une triste unité. Il n'imita point ces écrivains qui commencent par cueillir toutes les fleurs de la popularité, et qui ne rompent en visière au monde que lorsque le monde les a rassasiés de flatterie. Sa misanthropie ne fut point chez lui un dernier moyen d'étonner les hommes; elle naquit le jour où il se mêla à eux, et le suivit jusqu'à la tombe. Il eut d'ailleurs l'honneur de choquer la société anglaise par son indépendance avant de la choquer par ses erreurs. Il n'était point si aisé de la scandaliser aux beaux jours du régent, et les gens qui se cotisaient pour faire une pension à Brummel auraient sans doute passé quelques faiblesses à un grand poète. Byron mit par malheur contre lui tous les préjugés anglais, et dès lors il fut perdu. Il aurait pu stigmatiser cette société en valant mieux qu'elle; il aima mieux la haïr en l'imitant. Le temps creusa chaque jour l'abîme qui le séparait d'elle. Pas une main amie n'avait pressé la sienne quand il alla prendre son siége à la chambre des lords. Une amertume profonde s'empara de cette âme fière, sensible et intraitable. Il avait dans le sang toute la fougue aventureuse de sa race développée par une détestable éducation. Il ne s'arrêta point pour écouter le murmure flatteur de la foule, qui saluait en lui un grand poète. Il s'exila du monde à ce temps de la vie où l'on croit au monde, et son existence ne s'éclaira plus dès lors que de rares et fugitifs rayons de bonheur.

Si cependant il faut en croire le charmant petit poème du *Songe* (*the Dream*) et des confidences bien souvent répétées, la fierté blessée n'eut qu'une part médiocre dans la misanthropie de lord Byron. Elle remontait dans ses souvenirs à une source plus élevée, l'amour trompé. Nous voudrions le croire, car si cette éternelle histoire des cœurs brisés n'est que bien rarement une histoire véritable, elle devrait l'être au moins pour les poètes qui la racontent. Il semble cependant que le premier effet d'un pareil désespoir devrait être de tarir au fond du cœur la source de toute poésie. La douleur qui chante sera un jour consolée. Le chant est l'expression naturelle de la mélancolie, de l'attente et du regret, mais non du désespoir. Desdemona sent quelque chose de sombre qui s'agite autour d'elle : elle chante alors, bercée par ses souvenirs, *le Saule*, une vieille chanson de son enfance. Si, au lieu de l'étouffer, le Maure renvoyait la pauvre enfant à son père avec la honte sur le front, il faudrait qu'elle mourût ou qu'elle devînt folle. Les artistes tiennent le milieu entre les âmes religieuses qui prient et se consolent et les âmes simples qui meurent de tendresse brisée; ils se consolent et se souviennent. La douleur passe sur leur âme, violente comme l'ouragan; elle la courbe un moment jusqu'à terre et semble

la briser, puis elle se dissipe avec l'orage comme les sombres nuages des tropiques. L'âme du poète se relève, ranimée par la séve vigoureuse du génie; elle ne conserve plus qu'un voile léger et délicat que l'art peut soulever sans la blesser.

Il en fut sans doute ainsi de Byron. Il avait aimé à huit ans, il l'a dit lui-même, il avait aimé à douze ans et à seize ans, et ce dernier amour fut le plus profond de sa vie. Toute sa poésie en découla, comme un fleuve majestueux qui roule à la fois des eaux limpides et fangeuses. Il avait, comme Napoléon, la prétention de mépriser les femmes, et cependant, s'il faut en croire M. Trelawny, il avoua un jour à Shelley qu'à trente-quatre ans il n'avait encore écrit que pour elles. C'est à cette préoccupation constante qu'il dut l'extrême et charmante variété de ses caractères de femme, tandis qu'il ne sut jamais que se peindre lui-même dans le corsaire, dans Lara, dans Manfred et dans don Juan. Il aima plus d'une fois avant de se laisser aimer. Repoussé quand il avait encore le cœur pur et ardent, il fut aimé quand le vice et la renommée eurent arraché de son cœur cette fleur d'innocence qui se fana dans le vide : immorale leçon que lui donnèrent les femmes de son temps, et qu'il leur rendit plus tard avec usure. L'âme d'un grand poète, — Alfred de Musset, — ne s'est-elle pas affaissée sous le même poids? Cette âme, il est vrai, n'avait pas le ressort d'acier qui faisait mouvoir le génie de Byron; elle ne se releva jamais. Byron fut perverti sans être corrompu, car je ne crois guère aux vices qu'on prend et qu'on quitte à volonté. Quand le vice ne s'éloigne pas après avoir assouvi les premières ardeurs de la jeunesse, il s'étend sur l'âme comme une lèpre et la dévore. Byron était moins mauvais qu'il ne voulait le faire croire : « J'ai une conscience, dit-il à M. Trelawny, quoiqu'on ne veuille pas le croire. Il y a des choses qu'on ne ferait pas, si elles n'étaient pas défendues. Mon *Don Juan* était mis de côté et à peu près oublié, quand j'appris qu'un synode pharisaïque réuni dans l'arrière-boutique de Murray l'avait proclamé hautement immoral et impossible à publier. » Il mettait sa fierté à braver le monde, dissimulant sous l'ironie une profonde sensibilité. Aussi jamais ses impressions ne sont-elles noyées dans un déluge de mots. Il peint la passion comme un éclair rapide qui illumine l'âme et disparaît. Quand il analyse, c'est qu'il ne sent pas.

Byron fit comme tous les poètes, il se maria, n'étant pas mariable. Éternelle misère des grands artistes! ils sentent comme tout le monde et plus vivement que tout le monde, mais la fougue de leur génie soulève des orages au milieu des circonstances les plus simples de leur vie. Ils devraient exalter et porter à l'extrême toutes les affections du cœur humain; mais ils ne seraient point poètes, s'ils

n'étaient point variables. Il faut croire que la poésie n'est point un fruit naturel de nos climats brumeux, puisqu'elle s'étiole dans l'atmosphère que nous respirons tous. Le renom des poètes s'élève sur les débris de bien des cœurs brisés. Miss Milbank était donc bien inspirée quand elle refusa d'abord la main de Byron. Pauvre femme qui a vu le secret de son foyer devenir le secret du monde entier! Bien lui en a pris de n'avoir jamais prêté à la moindre calomnie! La postérité, qui aime mieux les grands hommes que les honnêtes gens, l'eût honnie à jamais, et eût applaudi aux sarcasmes que Byron a jetés sur elle. Voilà ce que je ne puis lui pardonner : ce sont ces allusions transparentes de *Manfred* et de *Don Juan*, et tant de vers qu'il aurait dû brûler avec la honte sur le front, après avoir eu le triste courage de les écrire. Faut-il cependant le croire quand il dit à M. Trelawny : « Pour mon mariage, dont on a fait de si ridicules histoires, ce furent lady Jersey et d'autres qui arrangèrent toute l'affaire? J'y étais absolument indifférent. Je pensai que je n'avais rien de mieux à faire, et on le pensa aussi. J'avais besoin d'argent : c'était une expérience; elle n'a point réussi. » J'aime mieux le croire quand il dit au capitaine Medwin : « Miss Milbank me plut dès l'abord, et elle me plut davantage quand elle m'eut refusé. » Il se piqua au jeu, et ce mariage devint pour lui une affaire d'amour-propre. Il se maria par vanité et non par intérêt, et c'est déjà bien assez, car ce mariage est la grande tache de la vie de Byron. Quel que fût le motif de cette union, une enfant en était née. L'image de cette enfant devait s'asseoir au foyer du poète exilé et le purifier. Les orgies de Venise me révoltent, quand je songe qu'un frais visage d'enfant devait toujours veiller au chevet de Byron et lui commander une vie plus digne et plus sérieuse. Je lis alors sans émotion les strophes magnifiques qui ouvrent et terminent le troisième chant du *Pèlerinage d'Harold*. Byron ne devait pas aller mourir en Grèce sans avoir embrassé et béni cette enfant.

En réalité, Byron n'était né pour aucun des vices qu'il afficha. Il avait été élevé au milieu de cette société dépravée du régent, où l'immoralité passait pour la marque des gens bien nés. Il y avait pris ses habitudes extérieures, ses manières, et ce goût de conversation futile qui lui servait à dissimuler sa timidité. Il avait, entre autres prétentions, celle d'être un grand buveur : « Nous autres jeunes whigs, dit-il à M. Trelawny, nous buvions du vin de Bordeaux, et nous avons sauvé notre constitution. Les tories s'en sont tenus au porto, et ils ont ruiné leur constitution et celle du pays. » Au fond, Byron était le plus sobre des hommes. Il devait quelque chose de cette sobriété à la crainte extrême qu'il avait d'engraisser; « mais, dit M. Trelawny, il est peut-être le seul homme qui ait eu

assez de puissance sur lui-même et assez de résolution pour lutter contre l'obésité.» Il avait trouvé moyen de réduire de près d'un tiers le poids de son corps, et pâlissait de colère quand on lui disait qu'il avait bonne mine et qu'il engraissait. Il vivait des jours entiers en Italie de biscuits et de *soda water*, et prétendait avoir le palais insensible. On sut depuis que s'il eût satisfait son appétit et augmenté le poids de son corps, ses jambes estropiées ne l'auraient point porté (1). Toute sa vie offre le même caractère de décision et de parti-pris. Il s'est vanté d'avoir tourné à l'avarice sur la fin de ses jours : singulière avarice qui épargne la partie pour prodiguer le tout. Un jour il payait 25,000 francs un yacht qu'il revendait 7,000 : le lendemain il refusait aux marins congédiés de leur laisser leurs vestes d'uniforme, et oubliait de rendre à Mme Shelley les avances que son mari avait faites pour lui. Il est difficile, en somme, d'élever un reproche sérieux d'avarice contre l'homme qui donna toute sa fortune pour l'affranchissement de la Grèce. Sa forte imagination lui avait peint sans doute d'une couleur trop vive les horreurs du dénûment, et il s'était fait avare de propos délibéré; mais puisqu'il s'est accusé d'être avare, on doit répondre qu'il ne l'était pas, car les avares se croient volontiers les plus généreux des hommes. Byron consumait ainsi dans ces misères la séve vigoureuse de sa nature. Il traînait cependant partout avec lui le plus coûteux et le plus singulier équipage. Le capitaine Medwin le rencontra voyageant avec sept domestiques, cinq voitures, neuf chevaux, un singe, un boule-dogue, un mâtin, deux chats, trois paons et des poules, le tout pêle-mêle, sans compter une bibliothèque considérable. Voilà un appareil un peu somptueux pour un avare! Tout cela fut logé dans le plus beau palais de Pise et exposé à l'admiration générale. Que de gens ont emprunté à Byron ce mélange de goûts bizarres et contradictoires, ne pouvant lui emprunter le génie qui a inspiré *Child-Harold* et *Don Juan!*

Est-il donc si difficile, après tout, de séparer dans l'œuvre comme dans la nature de Byron l'or pur de son alliage impur? A qui persuadera-t-on que tant de strophes merveilleuses, sorties comme la lave d'un volcan de cette naturelle et brûlante inspiration, appartiennent tout entières à l'art et au travail? L'imagination la plus vive trouve-t-elle en se jouant des peintures aussi saisissantes de l'amour innocent ou coupable que celles de *Parisina*, du *Giaour*, d'Haydée

(1) M. Trelawny a soulevé avec plus de hardiesse que de délicatesse le voile qui couvrait encore le véritable caractère de cette infirmité. Arrivé à Missolonghi après la mort du poète et introduit dans la chambre mortuaire, il écarta le drap qui couvrait le cadavre et put s'assurer que Byron était pied-bot des deux pieds, et avait les jambes flétries jusqu'aux genoux.

et de *la Fiancée d'Abydos?* Sait-elle s'enfermer avec l'âme patriotique de Bonnivard dans le cachot humide de Chillon, et pleurer des larmes sauvages et brûlantes sur le cadavre d'un jeune frère adoré? De l'amère raillerie du premier chant de *Don Juan* à la description si vivante de son naufrage, et du naufrage à ce délicieux épisode d'Haydée jeté, comme l'île de Lambro le pirate, au milieu des récifs et des écueils, ne sent-on pas le passage de la fantaisie railleuse à l'imagination captivée, et de l'imagination à une véritable et pure émotion? C'est pour retomber à terre que Byron a besoin d'un effort, et non pour s'élever dans les pures régions où son âme aurait dû vivre. Non, ce n'est point un cœur sceptique qui a gémi si éloquemment sur l'orgueil des tyrans aux champs de Waterloo; un Anglais pouvait à ce moment trouver un thème plus populaire et plus patriotique. Ce n'est point une rhétorique vulgaire qui a dicté l'apostrophe éloquente à la Grèce dans l'invocation du *Giaour*. En tout cas, il faut aimer les morceaux de rhétorique qu'on est prêt à signer du sacrifice de sa vie. Des plumes faciles nous ont prouvé depuis qu'il était possible de trouver des choses plus piquantes sur la Grèce que des souvenirs et des regrets; mais si l'imagination et les sens suffisent à peindre la passion légère, brillante, dramatique même, ils ne trouvent point de ces paroles ardentes qui pénètrent jusqu'au fond du cœur. Le parti-pris, c'est *Don Juan*, c'est la raillerie et le pittoresque revêtus d'un style charmant, mais où le travail se devine. La veine pure et limpide du poète s'y mêle sans s'y confondre, comme l'eau transparente du Rhône dans les ondes du Léman. C'est assez déjà de voir l'œuvre de Dieu ternie par un souffle trop humain. Ne lui renvoyons pas le reproche d'avoir associé un grand génie à une âme indigne de le porter.

Il y avait d'ailleurs dans l'âme de Byron un sentiment qu'il conserva toujours pur et sincère, parce qu'il était comme la substance même de son génie : ce fut l'amour de la nature. « Il avait, dit M. Trelawny, une invincible antipathie pour tout ce qui tenait à la science... Il était aussi indifférent aux monumens anciens et modernes qu'à la peinture, à la sculpture et à la musique; mais quant aux objets naturels, à toutes les révolutions des élémens, il était toujours le premier à les signaler et le dernier à les perdre de vue. Nous passâmes toute une nuit à l'ancre près de Stromboli. Byron ne quitta pas le pont. Quand il revint dans la cabine, au point du jour, il s'écria : « Si je vis encore un an, vous verrez cette scène dans un cinquième chant de *Child-Harold*. » L'enfance de Byron s'était écoulée au milieu des sombres vallées et des grands lacs de l'Écosse. Cette forte et sauvage nature s'imprima profondément dans l'âme de l'écolier d'Aberdeen, et il retrouva plus tard, au milieu des glaciers des

Alpes, le souvenir des solitudes de Lochin-y-Gair. Il avait passé bien des heures assis sur une tombe du cimetière de Harrow, laissant errer ses regards sur le vaste horizon qu'on découvre de ces hauteurs. La passion de la nature fut la première passion de cette âme qui devait en ressentir tant d'autres moins pures et peut-être moins profondes. Elle se révèle, quoique sans éclat, dans les premières poésies de Byron. Il fallait qu'un rayon du soleil d'Orient donnât la vie et la couleur à des impressions encore un peu noyées dans les brumes de l'Écosse. Son voyage en Grèce fut pour lui comme la source abondante d'où découla tout ce beau fleuve de poésie que le désespoir allait empoisonner, et que la mort devait arrêter si vite. Byron est le poète des grands horizons, des tumultes de l'Océan, des cimes orageuses et escarpées. Il admirait la nature dans ses grandes lignes et non dans ses détails. Il ne connaît ni les fraîches vallées, ni les horizons bornés, ni les limpides ruisseaux. Il aime la vie et les forces de la nature; il n'en aime point le charme ni l'influence reposante. Il aime ce qui élève et étonne, il n'aime pas ce qui ravit et rafraîchit l'âme. Il n'a entendu que la grande voix de la création : elle semble tout entière à ses yeux dans la terre, la mer et le soleil, et toute la nature animée échappe presque à son admiration. Il devait faire un pas de plus sur ce chemin où son propre génie l'avait jeté. Jusqu'au moment où il rencontra Shelley, son âme juvénile s'ouvrait à toutes les impressions du dehors, sans avoir conscience de sa dépendance. Le naturalisme panthéiste de Shelley le révéla pour ainsi dire à lui-même. Il eut dès lors le sentiment réel du lien qui l'unissait à la nature, et cette nouvelle corde de son génie résonna magnifiquement dans *Manfred* et le troisième chant du *Pèlerinage d'Harold*. Le *Faust* de Goethe, dont Shelley lui avait traduit quelques fragmens, consomma cette initiation. La pensée de Shelley trouva dans le génie de Byron sa véritable expression, et le grand poète rendit avec usure au poète philosophe les inspirations plus sérieuses qu'il lui devait. Comment la poésie se fit-elle ainsi l'écolière de la philosophie, et qu'était-ce que ce poète dont la destinée allait se mêler un instant à celle de Byron, pour se dénouer plus tragiquement encore?

II.

Shelley est encore un proscrit de la société anglaise, si l'on peut appeler proscrit un homme dont le cœur et l'esprit semblaient n'avoir pas de patrie. Shelley est une véritable anomalie intellectuelle, un phénomène aussi curieux de l'infatuation de l'esprit que l'est

Byron de l'infatuation du cœur. A voir ce visage enfantin et rougissant comme celui d'une jeune fille, ces grands yeux limpides et rêveurs, ce corps frêle enfermé dans une veste noire trop étroite, il n'était point aisé de reconnaître au premier abord l'homme en guerre ouverte avec toute la société et avec toutes les idées de l'Angleterre. Cette nature, si délicate en apparence, si vigoureuse en réalité, allait exercer cependant sur la nature plus souple de Byron une influence puissante, qui devait aussi plus tard dominer la poésie contemporaine de l'Angleterre.

Né en 1792, quatre ans après Byron, Shelley n'avait pas eu de jeunesse. Il vécut et mourut isolé. Comme tous les esprits absolus, il commença par repousser avant de dominer. Il appartenait à une famille ancienne et considérée, et devait être un jour baronet d'Angleterre. On le mit au collége d'Eton; mais la liberté presque excessive des écoles anglaises était encore une contrainte pour cette âme aventureuse. Au lieu de suivre les cours, il travaillait solitairement, ne frayait point avec ses camarades, dont il était détesté, et s'enfermait des journées entières dans un laboratoire de chimie, où il faillit un jour sauter avec tous ses appareils. Il passa de l'enfance à la jeunesse, d'Eton à Oxford, sans assouplir en aucune façon cette humeur indépendante. Il avait seize ans quand il publia le livre qu'il avait intitulé modestement *la Nécessité de l'athéisme*. Ce fut un scandale inoui dans la docte université. Sans se laisser troubler par l'orage qui gronde sur sa tête, Shelley adresse poliment son ouvrage à tous les évêques d'Angleterre, et quand il est appelé pour être censuré auprès des chefs de *University College*, il leur propose tranquillement d'argumenter contre eux en faveur de sa thèse. On ne pouvait guère espérer de ramener un esprit de cette trempe. L'exclusion fut prononcée, et de ce jour commença pour Shelley une vie errante qui ne devait se terminer qu'avec la mort. On se demande avec un étonnement douloureux quelles sont les bornes de la présomption humaine, si un écolier de seize ans peut se figurer de bonne foi qu'il a résolu à lui seul le problème de notre destinée. La même audace réfléchie l'entraîna bientôt dans les liens d'un mariage inégal, à la suite duquel il fut renié par tous les siens et déshérité par son père. Puis le scandale vint s'ajouter au scandale. Une union si imprudente (les époux avaient à eux deux trente-deux ans) devait avoir les conséquences les plus malheureuses. Shelley se sépara violemment de sa femme, qui mourut plus tard de douleur dans son abandon. Cette âme errante ne pouvait cependant rester sans attache ici-bas. Un nouveau mariage l'unit à miss Mary Wolstoncraft Godwin, fille d'un père et d'une mère également célèbres dans la littérature de leur pays. Il fallut cependant de pressantes

sollicitations pour l'engager à donner à cette union une consécration civile et religieuse. Avec bien d'autres idées excentriques, Shelley avait devancé l'auteur de *Jacques* dans ses libres opinions sur le mariage. Il erra longtemps de lieu en lieu, fort gêné dans ses moyens d'existence. Il alla se jeter au milieu de l'insurrection irlandaise pour pacifier les partis, qu'il haranguait éloquemment dans des discours et des brochures, se replaçant ainsi sur le terrain naturel du génie anglais, la politique.

Comment s'amalgamèrent dans un pareil esprit les élémens nécessaires de toute poésie, c'est ce qu'il est difficile de comprendre. Certes, s'il suffisait de vastes conceptions pour ouvrir les ailes de la poésie, jamais sujets plus grands que ceux auxquels s'attaqua Shelley ne tentèrent le génie d'un poète. Sans parler de *la Révolte d'Islam*, où le poète athée développait par une heureuse contradiction le dogme de la perfectibilité humaine, un autre poème, *la Reine Mab*, embrassait dans une fantaisie aérienne toutes les questions qui intéressent la destinée humaine, et le char brillant de la reine des fées poursuivait son voyage fantastique en traînant péniblement de lourdes citations empruntées à d'Holbach et à La Mettrie. *Prométhée déchaîné* ne semblait-il pas l'inspiration naturelle de ce génie révolté, parcelle d'esprit divin égarée dans un corps? Mais la philosophie n'est point la poésie. La poésie, c'est l'homme tout entier dans l'infinie variété de ses sentimens et de ses affections. Quiconque en cherche le principe dans l'abstraction risquera fort de n'être ni philosophe ni poète. Toute la philosophie d'Hamlet, toute sa folie est née d'une passion : elle est humaine, et c'est pour cela qu'elle nous émeut. Shelley était poète cependant, il l'était trop peut-être, car les images s'entassent et se pressent dans la trame de ses vers, au point d'intercepter l'air et la lumière. Chaque mot y semble ciselé à part, poli comme la pierre dure d'une marqueterie, tant il a sa valeur, sa force et sa couleur propres. La poésie de Shelley ressemble à ces idoles orientales ensevelies sous les diamans : elle frappe et n'émeut pas; elle reste dans le souvenir comme une vision brillante, mais fantastique, qui s'évanouit au réveil.

Les plus difficiles parmi les critiques anglais font pourtant grâce à la tragédie des *Cenci*, dans laquelle Shelley essaya de faire vibrer des cordes plus humaines. Et cependant *les Cenci* sont une tragédie d'enfant écrite avec la plume d'un homme. Le vêtement brillant dont il l'a revêtue ne peut dissimuler la nudité des sentimens. Les méchans y grincent des dents comme le démon dans les contes de nourrice, ou bien ils font des plaisanteries qui font dresser les cheveux sur la tête, de sorte que les bons ne peuvent que pousser des exclamations d'horreur fort justifiées par le tissu d'abominations

qui se déroule sous leurs yeux. Beatrice Cenci, toute pure et vaillante qu'elle est, n'a point et ne peut avoir de paroles pour exprimer la honte de sa flétrissure, elle ne trouve son éloquence que devant ses bourreaux. Où sont ces contrastes d'horreur et de poésie, ces élans de la conscience bourrelée de remords, ces alternatives de bons et de mauvais instincts qui nous émeuvent jusque sur les forfaits de Macbeth? Pour peindre la nature humaine, il faut sentir comme tous les hommes et les observer. Shelley avait l'âme aussi solitaire que l'esprit; son imagination était naturellement fantastique, non pas de cette fantaisie brillante qui n'est que l'exubérance de la vie, de cette fantaisie de Shakspeare que Coleridge a comparée au sifflement d'une badine agitée dans l'air par un joyeux et vigoureux garçon un beau matin de printemps, mais de cette fantaisie qui naît et s'éteint dans le vide, et ne s'aventure que dans les régions inexplorées. L'intelligence nette et sensée de l'Angleterre a mis longtemps à comprendre Shelley, et tel l'imite aujourd'hui qui aurait peut-être de la peine à l'expliquer.

Tel est l'étrange talent dont l'influence développa tout un côté nouveau dans le génie de Byron. Byron n'admirait cependant de tous les vers de Shelley qu'un fragment terne et insignifiant; mais il subit la domination de son esprit. Un grand charme l'attira d'abord vers Shelley. Shelley avait pour lui la plus précieuse des qualités sociales, une absence complète de préoccupation personnelle. Il n'y avait rien à graver sur le marbre lisse et poli de son âme. Byron se laissa prendre tout doucement à cette facile bonhomie. M. Trelawny n'hésite point à déclarer que Shelley était le plus aimant et le plus sensible des hommes; mais j'ai peine à croire à une sensibilité sur laquelle la douleur vient s'émousser sans laisser ni trace ni blessure. Renié par les siens, banni de son pays, Shelley n'avait point l'ombre d'amertume contre personne. C'est qu'en réalité il n'était guère plus occupé des autres que de lui-même. C'était un pur esprit égaré dans un corps. Il faisait mieux que mépriser la guenille que son esprit avait revêtue ici-bas, il n'y pensait pas. Il était un parfait modèle de l'ataraxie stoïcienne (1). Un pareil caractère était et devait être d'une parfaite égalité. Comme on l'a dit de Napoléon,

Sans haine et sans amour, il vivait pour penser.

(1) Nous savions déjà par Th. Moore cette aventure du lac de Genève où Byron et Shelley faillirent se noyer dans une tempête. Il avait fallu une discussion très vive pour persuader Shelley de se laisser sauver. Un autre jour, il se jeta la tête la première dans une profonde flaque d'eau pour apprendre à nager, et il fallut que M. Trelawny allât le chercher tout au fond de l'Arno, où Shelley ne remuait ni plus ni moins qu'une souche,

C'est ainsi que je me figure l'*homunculus* de Wagner parvenu à l'âge d'homme : corps et esprit sans émotions et sans passion, création factice d'une science raffinée. Chez un tel homme, la pensée devait toujours être bien en avant de l'expression. Sa conversation était par cela même bien supérieure à sa poésie. Elle n'en avait ni le travail ni l'étrangeté. Il parlait de métaphysique avec une facilité et une clarté que les formes poétiques ne pouvaient qu'obscurcir. Il croyait refléter simplement la lumière qu'il recevait des choses extérieures, selon sa théorie essentiellement naturaliste : en réalité, c'est lui qui reflétait sur les choses la lumière intérieure de son âme, tant il s'assimilait et raffinait dans le plus profond de son esprit les impressions les plus naturelles. Ce dogmatisme séduisait Byron sans l'effrayer; il sentait qu'il resterait toujours par la magie de l'expression au-dessus d'un homme dont l'esprit était plus grand que le talent. Son génie souple et divers où luttaient pêle-mêle tant d'élémens bons ou mauvais pliait, sans bien s'en rendre compte, sous cette suprématie spirituelle. C'était Protée devant Neptune. Ce n'est pas la première fois que de riches et fécondes natures se laissent ainsi maîtriser par des esprits moins puissans, mais qui ne s'égarent point en marchant vers leur but. Le panthéisme poétique de Shelley avait pris assez facilement le pas sur l'incrédulité tout humoristique de Byron. Ils étaient du reste l'un et l'autre bien loin d'avoir sur ce point des opinions aussi arrêtées que pourraient le faire supposer leurs poèmes. « Pourquoi, dit un jour à Shelley M. Trelawny, vous faites-vous passer pour un athée? — Ce n'est là, répondit Shelley, qu'un mot de provocation pour arrêter la discussion, un diable peint pour effrayer les imbéciles, une menace pour intimider les sages. J'ai pris ce mot pour exprimer ma haine de la superstition, comme un chevalier relève le gant en défi à l'injustice. Les chimères du christianisme sont fatales au génie et à l'originalité : elles limitent la pensée. » Étrange égoïsme des poètes qui ne voient dans les croyances les plus sacrées qu'un recueil de figures et de symboles un jour favorables, l'autre jour fatales à la poésie! On dirait que les poètes sont poètes avant d'être hommes.

On peut donc affirmer avec quelque raison que l'influence de Shelley élargit l'horizon poétique de Byron. Une connaissance profonde du mécanisme de la langue anglaise et de toutes les langues anciennes et modernes, une recherche continuelle de la perfection antique, une science profonde et variée, puisée aux sources les plus pures, donnaient à la critique de Shelley une autorité devant laquelle

et faisait des réflexions philosophiques sur la manière la plus commode de sortir de ce monde.

s'inclinait le génie de Byron. Peut-être l'esprit de Shelley, qu'un platonisme élevé allait sans doute rapprocher d'une religion positive, eût-il entraîné dans une crise semblable l'âme souvent ébranlée de Byron. La mort sépara trop vite ces deux destinées. On connaît la fin tragique de Shelley, noyé à trente ans sur ces côtes fortunées de l'Italie qu'il avait tant aimées. Cette mort creusa un vide profond dans l'existence de Byron, et il tomba dans un profond accès de découragement et de misanthropie. Il sentit qu'il en fallait sortir à tout prix. La révolution de Grèce avait de quoi tenter cet esprit aventureux et passionné pour l'héroïsme antique. Il s'était dit souvent qu'il achèterait quelque jour une île de l'Archipel, pour vivre et mourir en Grèce. Sa pensée, encore vague, reçut une impulsion vigoureuse du comité grec de Londres, qui accueillit avec enthousiasme son adhésion à la cause de l'indépendance. M. Trelawny, qui craint beaucoup qu'on ne lui attribue quelque illusion sur Byron, a voulu mettre sur le compte du hasard la résolution définitive de Byron. Tous les grands dévouemens renferment sans doute leur alliage naturel d'hésitation et de préoccupations personnelles; mais le dévouement, pour être méritoire, n'a pas besoin d'être spontané et irréfléchi. L'amour-propre et l'égoïsme y ont leur part; mais il restera toujours à expliquer pourquoi il y a des égoïstes sensés qui meurent dans leur lit et des égoïstes insensés qui donnent leur vie pour leurs semblables. Byron eut la faiblesse, commune aux grandes âmes, de préférer le dernier parti. Quelques mois après, le plus grand poète de ce siècle mourait de la fièvre dans les murs de Missolonghi.

III.

Les deux proscrits étaient morts. Il semblait que la poésie, alors incomprise, de Shelley devait laisser aussi peu de trace dans le souvenir de ses contemporains que son frêle corps dans les flots de la Méditerranée. Il semblait au contraire que la renommée de Byron, délivrée des calomnies qu'elle avait soulevées autour d'elle et purifiée par une mort héroïque, allait rentrer triomphante en Angleterre, portée par l'admiration de toute l'Europe. Il n'en fut pas ainsi. Tandis que la voix éloquente de M. Tricoupi célébrait la louange du poète dans cette langue sonore qui avait retenti, plus de vingt siècles auparavant, aux mêmes lieux, pour les soldats de Marathon, le nom du poète resta exilé de l'Angleterre. A peine au contraire la cendre de Shelley était-elle refroidie, qu'une nouvelle école littéraire saluait en lui son chef, et élevait sa renommée au-

dessus de celle de Byron. Il ne faut point s'en étonner : il est plus facile de revenir de l'obscurité que de l'impopularité. Autant et plus que Byron, Shelley avait jeté le gant à la société anglaise; mais il n'avait pas été discuté : il n'avait eu ni admirateurs ni détracteurs, il avait été simplement incompris et rejeté. Byron au contraire avait eu ses partisans et ses adversaires; la voix publique était fatiguée de crier son nom. L'admiration ou le mépris de sa poésie n'avait pas la saveur de la nouveauté. Son nom appartenait à l'histoire, il ne pouvait être le drapeau d'une coterie; il était de ceux qu'on pouvait copier désormais sans avouer ses emprunts.

J'ose dire que le parti-pris et la bizarrerie eurent leur large part dans cet épanouissement posthume de la gloire de Shelley, et je le dis parce que Byron ne fut pas le seul à souffrir de cette réaction exagérée. La renommée de Walter Scott, aussi grande et bien autrement pure que celle de Byron, a pâli comme la sienne depuis vingt ans. Les aventures et les infortunes de ses héros font pleurer aujourd'hui les enfans et les jeunes filles des moindres chaumières de l'Europe, tandis que ce trésor charmant de toutes les émotions les plus douces et les plus pures languit dans le coin le plus poudreux des bibliothèques de l'Angleterre. C'est qu'il n'y a pas seulement dans cet oubli le dédain ordinaire d'une génération pour celle qui l'a précédée, il n'y a pas même l'entraînement d'une nouvelle et brillante école qui occupe trop le présent pour laisser songer au passé. Il y a une preuve convaincante de ce parti-pris et de cette affectation qui corrompent aujourd'hui le sens critique des Anglais. Ce n'est plus en effet la juste et saine appréciation des mérites littéraires qui fait et défait les réputations; la préoccupation religieuse et sociale domine et traverse les œuvres les plus désintéressées de l'imagination et de la fantaisie. Walter Scott a été le romancier et le poète d'un passé contre lequel réagit fortement l'esprit public de l'Angleterre; il partage aujourd'hui l'impopularité de ce passé. Byron a bien maudit le despotisme et chanté la liberté, mais sans trop s'occuper de ce que pouvait devenir l'Angleterre dans les grandes luttes de la civilisation moderne. Il n'en appelait pas d'un présent triste à un avenir fantastique; il avait surtout le tort, impardonnable aux yeux de bien des Anglais, de croire à autre chose qu'à l'Angleterre. Homme de passion, il attaquait sans plan et sans méthode. Il n'avait point essayé de fondre les nuages de l'Allemagne avec les brumes de son pays. Il pensait aux hommes, il ne pensait guère à l'humanité. Lui aussi est devenu l'homme du passé; il est allé s'asseoir dans l'ombre des grandes renommées de Milton et de Shakspeare, en attendant qu'il ait sa place auprès d'eux. Ainsi, tout en entraînant avec lui la littérature anglaise dans l'opposition

sociale, il a cessé d'en être le chef. Il n'avait ni les vertus ni les défauts d'un chef d'école; il était un agitateur, il n'était point un fanatique. Shelley au contraire avait franchi du premier bond tous les intermédiaires, tous les préjugés humains; il s'était enfermé dans une lumière crépusculaire où ses admirateurs pouvaient l'admirer sans être éblouis de son éclat. Il avait le fanatisme de la négation; son scepticisme avait la précision et l'énergie d'une croyance religieuse. Il s'était placé aux antipodes des idées de son temps; les Anglais ont toujours eu l'humeur errante et voyageuse : c'est là qu'ils sont allés le chercher.

Il y a cependant une raison plus exclusivement littéraire de cet obscurcissement de la gloire poétique de Byron; son génie était par sa nature essentiellement cosmopolite et universel. Anglais jusqu'à la moelle des os dans ses façons d'être, il ne l'était point dans ses idées ni dans le côté idéal de son esprit; aussi le magnifique écho de son génie retentit bruyamment en Allemagne, en France et jusqu'en Italie. Il alla mêler une veine de misanthropie railleuse à la fantaisie de Henri Heine, il était au berceau de la muse hardie et cavalière d'Alfred de Musset, il a laissé sa trace dans l'esprit d'Ugo Foscolo, et jusque dans le patriotique désespoir de Leopardi; mais il n'a pu rentrer en Angleterre que transformé et subtilisé par l'Allemagne : il avait dévoyé la poésie anglaise sans lui montrer des horizons assez vastes pour lui ouvrir l'avenir, et sous cette impulsion, la poésie marchait sans pilote et sans boussole. L'ère de l'épopée était close, et Southey en avait essayé une assez malheureuse résurrection. Les lakistes avaient fait leur temps; ils n'avaient pu convertir toute l'Angleterre à leur étroite inspiration; on était fatigué du naturalisme terre à terre de Wordsworth. Keats était mort avant d'avoir donné la vraie mesure de son talent. Campbell et Rogers avaient à peine rajeuni la vieille école de quelques grâces modernes, et le lyrisme brillant et oriental de Thomas Moore était trop irlandais pour faire école en Angleterre. Jetée hors de son chemin, la poésie anglaise ne savait donc où se prendre. L'Allemagne, avec ses horizons lointains et ses nuageuses profondeurs, entraîna l'Angleterre dans son orbite. La poésie anglaise chercha autour d'elle; il lui fallait un chef et un drapeau, elle laissa tomber son admiration un peu tardive sur les deux Anglais les plus allemands qu'ait produits l'Angleterre, Coleridge et Shelley.

La réputation de Coleridge n'était cependant plus à faire. Il avait porté son esprit profond et investigateur sur les questions les plus hautes et les plus ardues de la philosophie religieuse. L'influence de la poésie, fort contestée dans le public, mais qui avait rallié des opinions aussi considérables que celles de Byron et de Shelley, s'exer-

çait sur le petit troupeau d'adeptes que conduisait son ami Charles Lamb. Ils avaient le bonheur de trouver dans l'énigmatique poème de *Christabel* des beautés imprévues que des étrangers ne sont point cependant les seuls à ne pas saisir. Les poèmes de Shelley vinrent tomber, par une publication nouvelle, au milieu de cette disposition des esprits. On avait méconnu en lui, de son vivant, la richesse d'une inspiration poétique qui n'avait souvent manqué le but que pour l'avoir dépassé. Ce luxe inoui d'images et de couleurs entassées sans air et sans espace était un trésor réel pour l'expression des sentimens nouveaux, et la sauvage énergie de quelques-uns de ses poèmes servait à merveille l'inspiration furibonde de l'école romantique. Tennyson dans ses poèmes de longue haleine, Browning, Owen Meredith (Bulwer Lytton le fils), Th. Hood, vouèrent à Shelley un culte que l'imitation rendait un peu intéressé. Que de Prométhées de tout âge et de toute grandeur, que de Cenci et de reines Mab sont sortis de cette inspiration empruntée? Peu de poètes contemporains ont échappé à l'influence de Shelley, sauf Heber, qui s'inspirait de pensées aussi hautes, sinon aussi vastes, et Felicia Hemans, que de tendres souvenirs n'ont jamais pu entraîner complétement de ce côté.

Il ne faut point exagérer néanmoins l'importance de ce mouvement. Les seules œuvres poétiques de ce temps qui aient conquis une popularité réelle, les petits poèmes de Tennyson, chefs-d'œuvre de grâce et de style, la fameuse chanson de *la Chemise*, le conte tragi-burlesque de *Miss Kilmansegg*, par Th. Hood, inspirés, pour le fond, des passions sociales du moment, et pour la forme, des fantaisies de Henri Heine, en un mot tout ce qui restera peut-être de cet entraînement poétique ne se rattache que faiblement à l'influence de Shelley. Ni Maud, ni Mildred, ni Clytemnestre (j'en passe et des meilleures), ne feront autant de chemin dans la postérité que les trop rares inspirations naturelles qu'a rencontrées dans son chemin le talent incontestable de Tennyson, de Hood et de mistress Browning. Les poètes de l'Angleterre comprendront bientôt, je l'espère, qu'il faut rentrer dans la grande voie de toute poésie, le cœur humain et ses sentimens éternels; ils ne se laisseront point éblouir à jamais par de vaines théories que la postérité ne comprendra peut-être pas, si même elle essaie de les comprendre. La nature est là, toujours riche et variée, toujours vêtue avec un merveilleux éclat, et si la poésie anglaise veut chanter la nature, elle chantera ce que tout le monde en peut voir et sentir. Il n'y aura pas une nature à l'usage des poètes et une nature à l'usage des simples mortels. Ni l'étude patiente de la perfection antique, qui passionna Shelley, ni la philosophie la plus profonde, ni le naturalisme

le plus vaste dans ses conceptions, le plus minutieux dans ses détails, ne valent pour la poésie une heure de ces émotions puissantes et naturelles qui vont retentir, après avoir traversé l'âme des poètes, dans le cœur des générations lointaines.

L'avenir s'occupera plus des œuvres que de la vie des deux poètes; mais nous sommes encore trop près d'eux pour oublier ce qu'ils furent ici-bas. Un ostracisme sévère, non pas injuste, les avait rejetés d'une société où leur naissance et leurs talens leur assuraient les premiers rangs. Dieu nous garde de vouloir diviniser leurs fautes et de réclamer pour elles une indulgence que les plus petits sauraient bientôt accommoder à leur taille! La morale les condamne, mais la critique est obligée de comprendre. Le caractère de Shelley ne peut pas être jugé ici-bas. Il a récusé la justice du monde; le monde l'a condamné sans l'entendre : c'était son droit. Dieu seul dans sa miséricorde a pu réformer ce jugement. Quant à Byron, malgré sa misanthropie dédaigneuse, il a souffert des mêmes misères que ses semblables, et s'il a crié plus fort sous la blessure de ce monde, c'est que peut-être la douleur l'a frappé plus rudement. Il a ajouté un chapitre douloureux à cette histoire des grands artistes où se succèdent tour à tour le rire et les larmes, la splendeur et la misère, la force et la faiblesse. C'est au milieu de ces contrastes qu'est placé le berceau de toutes les grandes œuvres. Peu d'artistes ont réalisé dans leur vie cet idéal que leur esprit entrevoyait sans cesse. Est-ce à dire que le génie doit toujours marcher côte à côte avec l'immoralité, ou bien que la société ait pour le poète des exigences qu'elle brave pour son compte? Non, ni Dieu, ni la société ne sont si injustes. Dieu borde d'un écueil le chemin de toute élévation et de toute gloire; mais il ne prend pas plaisir à voir l'homme y tomber. Quant à la société, il est vrai qu'elle ne peut changer ses lois pour ces rares apparitions qui viennent illuminer la scène du monde. Quand les poètes les transgressent, elle leur montre un visage sévère; mais quand le tombeau a refroidi la cendre de ceux qui l'ont égayée et charmée, elle verse des larmes sur leurs misères et leurs douleurs, elle s'accuse elle-même d'ingratitude et d'oubli, et ce qui a fait le tourment des artistes pendant leur vie devient presque le charme et la poésie de leur souvenir. Il n'y a là ni injustice ni contradiction. Ni la vie facile, ni les loisirs tranquilles ne sont la condition des grandes œuvres : elles naissent et se développent au milieu de la lutte du désir, du désespoir et de l'espérance. Sans cesse replongée dans le creuset de la douleur et de la joie, l'âme du poète bouillonne, se refroidit et bouillonne encore; elle sent toujours l'aiguillon de la vie, et rajeunit sans cesse dans le trouble, comme sous une incantation magique. Les choses sont donc bien ainsi. Il ne faut

pas qu'il y ait une morale pour les simples et une morale pour les gens d'esprit; mais ce que nous demandons, c'est qu'on n'érige pas en loi sèche et absolue ce qui n'est qu'une nécessité douloureuse, car alors la loi devient injuste. Qu'on demande au poète de chanter tout ce qui trouble et agite l'homme ici-bas, qu'on lui demande de sentir profondément tout ce qu'il chante, et qu'après cela on exige de lui l'existence banale et prosaïque de tout le monde, c'est ce qui est injuste et insensé. L'agitation est une des conditions de la poésie. Pourquoi d'ailleurs jetterait-on sans cesse en reproche aux grands artistes d'aujourd'hui la calme et austère existence des artistes d'autrefois? Austère, je le veux bien, mais calme, elle ne le fut jamais. Quand donc les poètes ont-ils vécu de la vie de tout le monde? Voit-on tout le monde errer comme Homère aveugle et mendiant, mourir exilé comme Dante, fou comme le Tasse, misérable et abandonné comme Milton et Corneille? Tout le monde achève-t-il, comme Racine, dans le cilice et la cendre une vie de passion, d'amour, de joie et de douleur? Tout le monde sent-il passer sur son âme, pour effacer le souvenir des fureurs coupables de *Phèdre*, ces suaves émanations des livres saints sous lesquelles naquirent *Esther* et *Athalie*? Ah! sans doute, telle devrait être la fin des poètes. Quand le sourire de la jeunesse s'est fané, quand on a chanté tout ce qui est beau, tendre et éclatant ici-bas, l'idée de Dieu est seule assez grande pour remplir le cœur, et pour y résonner encore en strophes harmonieuses; mais si l'idée de Dieu est absente du monde où nous vivons, ou si elle se voile sous de vagues et dangereuses inspirations, est-ce donc la faute des poètes? Serait-ce d'ailleurs vivre aujourd'hui comme tout le monde que de se perdre dans la piété et dans l'oubli? Que l'idée de Dieu soit restituée parmi nous, et les poètes seront les premiers à venir lui apporter leur hommage. Jusque-là, il ne faudra point s'étonner si leur esprit se dévoie et se perd dans tout ce qui semble avoir pris ici-bas la place de l'idée divine. L'erreur et le vague des théories valent encore mieux que l'athéisme pratique de tant de gens qui se croient des sages. On revient du doute, on revient de l'erreur : on ne revient pas du néant.

EDMOND DE GUERLE.

LES

EUROPÉENS DANS L'OCÉANIE

L'AUSTRALIE COLONISÉE ET L'AUSTRALIE SAUVAGE.

I. *Victoria and the Australian gold mines in* 1857, by W. Westgarth. — II. *Land, labour and gold, or two years in Victoria with visits to Sydney*, etc., by W. Howitt, 2 vol. London 1858. — III. *Emigration Guide to Australia*, etc., 1858. — IV. *The Journal of the Royal Geographical Society of London and Proceedings*, 1855-1858. — V. *Journals of Expeditions of discovery into Australia*, by E. Eyre, 2 vol., 1845. — VI. *Discoveries in Australia*, by J. Stokes, 2 vol., 1846, etc.

Il y a quelques années déjà, les Anglais ont donné le nom d'*Australasie* à ce beau groupe de possessions océaniennes qui embrasse l'Australie, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande, monde colonial grand comme l'Europe, dont la France peut étudier de près le développement et l'industrieuse activité depuis le jour où, bien inspirée elle-même, elle a planté son drapeau sur la Nouvelle-Calédonie. Dans toutes les régions où les Européens mettent le pied, ils transportent avec eux la vie et le mouvement : sur le sol défriché, des maisons de briques et de pierres ne tardent pas à remplacer les huttes de terre et de branchages; l'indigène vagabond recule devant le colon curieux et entreprenant; des champs couverts de moissons prennent la place des arbres enlacés de lianes et des buissons épineux. De cette lutte de l'homme contre la nature résulte une double physionomie, suivant que l'on considère les contrées livrées à la colonisation dans leur état naturel et sauvage, ou sous l'aspect que leur donnent les défricheurs et les marchands de l'infatigable Europe. Ce contraste n'est nulle part plus complet, plus sensible,

que dans le lointain continent dont l'Angleterre a su faire le centre et le foyer de sa colonisation océanienne. Là se continue une lutte acharnée entre la civilisation et la barbarie, et si la première, servie par l'énergie et l'activité de la famille anglo-saxonne, favorisée par des circonstances particulières et inattendues, telles que la découverte des gisemens aurifères, fait chaque jour des progrès, cependant il suffit de mesurer d'un coup d'œil l'espace relatif qu'occupent dans l'Australie les colonies d'un côté, de l'autre la terre sauvage, pour voir combien encore il lui reste à conquérir.

Si jamais il y eut une terre réservée pour la barbarie, et où la nature semblât se complaire à subsister telle qu'au premier jour, vierge et libre des atteintes de l'homme civilisé, après le centre de l'Afrique, c'était certes l'Australie. Sur les côtes, du nord-est au tropique, d'imperceptibles madrépores ont bâti, par un travail sans relâche, ces bancs à fleur d'eau, aux dessins capricieux et bizarres, que les navigateurs appellent les récifs de la Grande-Barrière. Ni golfes ni découpures ne pénètrent la masse compacte qu'enveloppent et défendent ces redoutables murailles, et l'explorateur terrestre, aussi peu favorisé que le marin, ne trouve pas même en Australie, comme en Afrique, la ressource des longues vallées et des grands fleuves. Devant tant d'obstacles, l'homme civilisé sembla d'abord ratifier le verdict de la nature : il abandonna pendant plus d'un siècle à sa solitude ce continent, le dernier découvert et peut-être le dernier-né de la création; puis les hôtes qu'il lui envoya furent des malheureux chassés en expiation de leurs fautes, et mis au ban de la société en ce lieu solitaire et sauvage. Telle est cependant la puissance communicative du génie européen, que ces réprouvés mêmes devinrent un instrument de colonisation.

Nous n'avons pas à revenir ici sur les essais lents et pénibles qui datent de la fin du dernier siècle, et sur les explorations réitérées, impuissantes d'abord, ensuite plus heureuses, qui eurent pour résultat d'éveiller la curiosité et d'apporter sur l'intérieur de l'Australie des notions tout à fait nouvelles. Au milieu même de ces difficultés, l'asile ouvert aux *convicts* libérés grandit et se développa; bientôt de nouvelles villes sortirent du sol; toutes les extrémités du continent furent attaquées à la fois; des flots d'émigrans abordèrent tous les rivages; l'or donna pour auxiliaire à ce mouvement son immense attraction, si bien que l'Australie est devenue un des centres coloniaux les plus importans. Elle a donné la vie à ses voisines, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande, et la ville de l'or, Melbourne est une petite Londres; bientôt peut-être elle sera une autre Calcutta. Cela n'empêche pas qu'aux portes des villes bâties à l'européenne, éclairées par le gaz et sillonnées par d'innombrables voitures, l'indigène fasse entendre son cri toujours sauvage, et que des plaines

se déroulent sans fin, tristes et inexplorées, au sein desquelles le voyageur périt quelquefois de soif et de misère.

Ces deux Australies, l'Australie sauvage et l'Australie colonisée, apparaissent donc l'une à côté de l'autre : celle-ci comme un des exemples de ce qu'a pu accomplir le génie actif et entreprenant de la famille anglo-saxonne, toujours prompte à nouer des relations et à porter les produits de son industrie à tous les coins du globe; celle-là comme un des derniers spécimens de la nature primitive, pleine encore de problèmes, et hostile aux intelligentes invasions de la race humaine.

I.

Ce fut le 2 mai 1851, le lendemain du jour où fut ouverte l'exposition universelle de Londres, que la nouvelle officielle et certaine de l'existence de gîtes aurifères en Australie fut rendue publique à Sydney. Les colonies anglaises réparties sur l'Australie étaient en ce moment au nombre de trois : la Nouvelle-Galles du Sud, capitale Sydney, embrassant Port-Philip, ou l'Australie-Heureuse, qui depuis en a été détachée sous le nom de Victoria; l'Australie méridionale, capitale Adélaïde; l'Australie occidentale, ou colonie de la Rivière-des-Cygnes (Swan-River), dont le chef-lieu est Perth. Celle-ci, séparée des deux autres colonies par un intervalle de six ou huit cents lieues, était pour le moment désintéressée dans la découverte; mais on peut imaginer le trouble et la fièvre que l'annonce de l'or jeta dans le public de Sydney et des villes voisines à une époque où l'exploitation, récente encore, des mines de Californie emplissait le monde du bruit de ses fabuleux résultats. L'Australie allait donc avoir aussi ses poignantes émotions, ses fortunes inespérées et subites. Quels seraient les favoris du sort? Chacun se tournait en pensée vers les nouveaux *placers*, et il y avait dans la foule nombre de personnes qui s'accusaient d'imprévoyance et se reprochaient de ne pas avoir pris les devans. Cette nouvelle, qui semblait éclater tout d'un coup, avait été préparée cependant : Leichardt, l'intrépide explorateur des régions centrales, n'avait-il pas annoncé l'existence de l'or, et le Prussien Strzelecki, dans une description qu'il avait laissée de l'Australie, n'avait-il pas écrit qu'on y devait trouver des mines, comme dans l'Oural, comme en Californie, en vertu des mêmes lois physiques? On racontait aussi qu'un vieux berger écossais était venu proposer l'achat d'immenses richesses, et n'avait été accueilli qu'avec dérision, qu'un *convict* avait subi le fouet pour avoir eu en sa possession des lingots qu'il prétendait avoir trouvés.

Quoi qu'il en fût des récriminations et des regrets, l'homme fa-

11.493

vorisé, l'heureux auteur de la découverte, celui auquel le gouvernement colonial adjugeait une récompense de 500 livres, était M. Hargraves. Ce *gentleman* avait habité la Californie, puis, de retour en Australie, il avait été frappé de certaines analogies géologiques entre les deux contrées, et c'était à la suite de recherches et d'études intelligentes qu'il avait signalé les gisemens aurifères. En récompensant cette découverte et en nommant une commission chargée de l'étendre, le gouverneur, M. Fitzroy, eut la bonne intention de l'exploiter au profit de l'administration coloniale et de prévenir un désordre pareil à celui dont la Californie était encore le théâtre : il revendiqua par une proclamation l'exploitation des mines comme propriété de la couronne, et menaça de poursuites légales quiconque ferait des fouilles. Vaines précautions! Bathurst, bourgade voisine de la crique de Summer-Hill et de la rivière Macquarie, lieux d'abord signalés à l'exploitation, la ville même de Sydney se jetaient avec un fiévreux empressement sur les mines. Chaque jour, à chaque heure circulait parmi la foule avide le bulletin des prospérités : tel mineur avait trouvé un *nugget* (lingot) de plusieurs livres, tel autre revenait déjà enrichi. Le vertige gagnait tous les esprits : Sydney n'était plus déserté seulement par les manœuvres et les gens de la classe inférieure; une foule de *gentlemen* abandonnaient des professions libérales pour revêtir la blouse, prendre en main la pioche et la bêche. Le gouverneur débordé se bornait à imposer une licence assez élevée, dont par la suite le chiffre était diminué, et qui cependant soulevait les plus vives récriminations, et n'était pas toujours scrupuleusement acquittée.

Bathurst et la province de Sydney ne demeurèrent pas longtemps la seule région favorisée; les colons de Port-Philip, pleins d'envie et d'émulation, se mirent en quête de l'or, et leurs recherches obtinrent un plein succès. Le mont Alexandre et Ballarat ne tardèrent pas à rivaliser avec la Nouvelle-Galles et à la dépasser, bien que dans cette lutte de richesses Sydney produisît un jour une pépite de quarante kilos. En même temps les étrangers, attirés de tous les coins du monde par la grande nouvelle, abordaient en foule à Sydney et à Melbourne; ils trouvaient les rues désertes, les magasins fermés faute d'acheteurs et de marchands. Tout le monde était aux mines, et eux-mêmes s'en allaient grossir les troupes de quarante ou cinquante mille travailleurs qui avaient planté leur tente dans les plaines marécageuses, y menant une vie pénible, hâves, sales, exposés à toutes les intempéries.

Ces temps sont déjà loin de nous, et trop de personnes ont entendu faire le récit de cette fièvre de l'or pour qu'il soit utile d'insister. Les villes australiennes, qui étaient dans une voie de prospérité paisible, subirent un choc violent, et firent en quelques mois, sous le

rapport de la population et du mouvement commercial, sinon de la moralité, des progrès de plusieurs années. Le 1er juillet 1851, Port-Philip fut détaché de la Nouvelle-Galles et forma une colonie séparée sous le nom de Victoria. Dès ce moment, sa capitale, Melbourne, définitivement plus favorisée sous le rapport du voisinage aurifère, commença à prendre le pas sur Sydney. Melbourne cependant n'était alors qu'une grosse bourgade, assez mal située dans un lieu bas et peu favorable au commerce; elle rappelait les villes naissantes de la Californie par le nombre et la diversité des demeures provisoires que s'y était bâties la foule des émigrans, en attendant que les rues à angles droits et les belles maisons dont la ville s'est couverte depuis fussent édifiées. Il en était de même de Geelong, qui, non loin de Melbourne, doit autant au voisinage de l'or qu'à une admirable situation sa rapide prospérité.

Les années 1852 et 1853 furent pour l'état nouveau une période de trouble et de démoralisation. Le désordre n'y était pas aussi absolu que sur les bords du Sacramento, et ce n'était pas la loi du juge Lynch qui suspendait les criminels à la potence; là était la seule différence entre la jeune contrée aurifère et sa sœur aînée de Californie; d'ailleurs même soif de l'or, même débordement de toutes les mauvaises passions. Avec leurs fils de *convicts*, Sydney et Melbourne n'avaient jamais brillé par la moralité; ce fut bien pis quand de partout furent arrivés par milliers, avec les mineurs, les marchands et les industriels, des individus uniquement occupés à exploiter ceux-ci et à se créer par des moyens plus ou moins légaux une part dans leurs bénéfices. Le jeu mettait en ébullition de bas en haut la société tout entière, et c'était un curieux spectacle que celui des gens qui, sans préparation, sans changement dans leurs habitudes, s'étaient subitement enrichis; les uns s'adonnaient avec fureur à l'intempérance, les autres devenaient des types accomplis d'avarice. Les relations d'amitié, de parenté même, étaient suspendues. L'agiotage sur les terrains atteignait un effrayant paroxysme: il y avait des momens où le prix du sol dépassait cinq et six fois celui des quartiers les plus favorisés de Londres; aucune classe de la société n'était exempte de cette fureur de spéculation, et l'étranger qui croyait ne visiter Melbourne qu'en observateur (à vrai dire, cette classe de voyageurs n'était pas nombreuse) était bien vite entraîné par le tourbillon, lorsqu'il avait mis le pied sur cette terre de fièvre et de folie.

Peu à peu néanmoins, quelques bons élémens se dégagèrent de cette fermentation : le gouvernement colonial déploya de la vigueur, et le calme se rétablit, du moins à la surface. La crise financière qui suivit la première fureur de spéculation eut pour effet de délivrer la place d'une foule d'aventuriers qui, sans caractère sérieux

et sans capitaux, faisaient subir aux fonds une oscillation continuelle. Melbourne grandissait d'ailleurs, et la prospérité matérielle de la colonie prenait un vaste développement. Dès la fin de 1853, les rues s'étaient alignées, des maisons en pierre à plusieurs étages avaient été bâties; les quartiers excentriques n'étaient plus des fondrières, et nombre d'établissemens et de constructions d'utilité publique étaient commencés ou projetés. Un jardin botanique réunissait des échantillons de la flore curieuse et variée de l'Australie; un terrain avait été assigné au nord de Melbourne à la construction d'une université. En juin 1854, le nombre des écoles était de cent soixante-sept, recevant douze mille enfans de toutes les communions. Cette extension du système d'instruction publique au milieu de l'agitation et des préoccupations de toute sorte est un des caractères remarquables des colonies australiennes. Une bibliothèque publique fut ouverte; au mois d'octobre 1854, le Victoria eut une exposition préparatoire de la grande exposition de Paris. Ces pépites nues et enchâssées dans le quartz, ces grains d'or, ces armes, ces ustensiles indigènes, ces spécimens de l'industrie australienne que nous avons contemplés dans notre Palais de l'Industrie en 1855, Melbourne les avait réunis d'avance et disposés dans un édifice construit à cet effet, pour juger s'ils étaient dignes de ce grand concours. En trois ans, la population avait plus que triplé, le chiffre des importations s'était élevé de 800,000 livres à 18 millions, et la prospérité n'avait cessé de s'accroître même à travers les embarras financiers et la grande crise qui signalèrent la fin de l'année 1854.

Le mode de gouvernement qui fut introduit l'année suivante dans la colonie contribua encore à lui donner une physionomie particulière et y exerça une grande part d'influence. A la suite de sa séparation d'avec la Nouvelle-Galles, le Victoria, mécontent de sa situation subordonnée, ne cessa de réclamer une administration personnelle et la libre direction de ses propres affaires. Le parlement anglais fit droit à sa demande par un bill du 10 mai 1855, en vertu duquel la colonie obtint une chambre haute et une chambre basse. Les conditions d'admissibilité dans la première sont trente ans d'âge, la nationalité anglaise et la possession depuis un an au moins dans le Victoria de biens-fonds d'un capital de 5,000 livres ou d'un revenu de 500. Les électeurs doivent posséder un fonds de 1,000 livres ou un revenu de 100. Les membres du conseil ou chambre haute sont au nombre de trente. Les soixante membres de l'assemblée législative doivent être choisis parmi les sujets anglais résidant depuis deux ans ou les étrangers nationalisés depuis cinq ans. Les autres conditions sont vingt ans d'âge et la possession de 2,000 livres en biens-fonds. Un membre du conseil pour chaque province se retire tous les deux ans, et la durée de l'assemblée

législative est de cinq années. La colonie était divisée par le même bill en six provinces et en trente-sept districts électoraux. Ainsi l'une et l'autre chambre était placée sous l'empire du principe électif; les inégalités traditionnelles de la vieille Angleterre n'avaient pas trouvé place sur le sol neuf et démocratique de l'Australie. Néanmoins la cote de l'éligible à la chambre haute et de son électeur semblait encore bien élevée. Sydney, dont la chambre haute est nommée par le gouverneur et par le conseil exécutif, n'a pas à subir ces conditions d'âge et de fortune.

Aujourd'hui la nouvelle législation proclamée en novembre 1855 est en pleine vigueur, mais elle ne fonctionne point avec un assentiment unanime : plus d'une réclamation s'est déja fait entendre, plus d'un amendement démocratique a été proposé. La jeune colonie se contentera-t-elle longtemps de cet état de choses? Un mot redoutable circule déjà, celui de fédération, qui sonne à plus d'une oreille comme synonyme d'indépendance. Dans sa robuste croissance, le principal centre colonial de la grande île semble aspirer à une vie toute personnelle. Le 23 avril 1858, un comité de l'assemblée législative du Victoria a envoyé au secrétaire du *colonial-office*, M. Labouchère, une députation chargée de lui demander la présentation d'un bill qui autoriserait les colonies australiennes à former une assemblée fédérale. Il est à remarquer toutefois que les signataires de cette demande appartiennent en grande majorité aux colonies du Victoria et de la Tasmanie. C'est que le Victoria, avec sa position centrale et la préférence que lui donne l'émigration, a tout à gagner à un tel changement. Cette colonie peut devenir le cœur et la tête de l'Australie, et la Tasmanie, par son voisinage et ses relations, se trouve engagée dans une certaine communauté d'intérêts avec elle; mais Sydney, mais Adélaïde, les capitales de la Nouvelle-Galles et de l'Australie méridionale, se résoudront-elles à devenir les subordonnées de Melbourne et des provinces du Victoria? Cette rivalité est ce qui doit retarder la solution d'une question menaçante dans l'avenir pour l'Angleterre.

Dès leur installation, les chambres du Victoria ont eu à s'occuper de faits importans : droits d'importation, chemins de fer, taxe des mineurs, immigration, aliénation des terrains. Une affaire qui a vivement agité les esprits, et qui peint bien les singularités de cette société, est celle qu'on appelle *the prayer question ;* il s'agissait de fixer la formule de la prière par laquelle s'ouvrent les séances du corps législatif, de façon à ne pas blesser les susceptibilités des Irlandais et des Juifs, car les Juifs ont été admis dans le parlement colonial. La presse ne contribua pas peu à stimuler l'animation des débats; à peine détaché de la Nouvelle-Galles, le Victoria eut ses journaux et ses recueils particuliers. Le nombre s'en est multiplié à Mel-

bourne, à Geelong, à Castlemaine, à Sandhurst, dans toutes les localités importantes de l'état. Les principaux sont l'*Argus*, le *Herald*, le *Democrat*. Le premier est honoré du titre de *Times* colonial, et il justifie ce rapprochement par son originalité comme par l'ardeur de sa polémique. Il faut voir quelle animation, quelle vivacité déploient toutes ces feuilles publiques. Les passions de ces cités nouvelles que tourmente le levain de la jeunesse y trouvent toutes à la fois leur écho; les manifestations, réclamations, interpellations s'y croisent et s'y heurtent, et les autorités locales n'y sont pas ménagées lorsqu'il s'agit de quelque intérêt pressant, par exemple de la fameuse question chinoise ou de la menace pour la colonie de subir, sous forme de contrôle, la *tyrannie*, la *dictature* de l'officier préposé par *sa gracieuse majesté* à la direction des colonies australiennes. L'article s'annonce alors par quelque interpellation ironique ou provocante : « à nous, Denison! *Ho! Denison, to the rescue!* » et prend la plus vive allure. Certes sir William Denison a fort affaire s'il entreprend d'écouter toutes les voix et de concilier tous les vœux.

Comme les journaux, les théâtres, les lieux publics, les édifices tels qu'églises, hôpitaux, asiles, prisons, se sont multipliés. Nombre d'omnibus, de cabs, de voitures de toute espèce sillonnent les rues; les magasins sont éclairés au gaz; quelques hôtels peuvent rivaliser avec ceux de Paris et de Vienne. Un chemin de fer relie Melbourne avec la baie de Hobson et avec Geelong; plusieurs autres sont en voie d'exécution. Le télégraphe électrique communique avec cette même ville, avec les mines, et même avec Adélaïde. L'eau du Jarra-Jarra, rivière sur laquelle Melbourne est bâtie, est infectée par les immondices qu'y déverse la population qui se presse sur ses bords; des travaux ont été entrepris pour amener de quinze et vingt milles les eaux pures et fraîches de la rivière Plenty. Des parcs et des *squares* sont ouverts à la foule (1). On peut aisément imaginer la variété et le mouvement qui animent les rues et le port. Toutes les nationalités et tous les costumes y sont représentés. La colonie ne le cède pas à sa métropole pour la fréquence des *meetings* et des dîners politiques, dont le champagne est un indispensable élément. Les réunions particulières sont moins nombreuses, parce que le chiffre des ménages et des familles pouvant tenir maison est limité par le petit nombre des femmes. Par suite aussi de cette rareté, toute jeune fille devient vite un centre d'attraction : une femme, des enfans, un joli cottage, voilà le rêve de plus d'un enrichi. L'Australie est donc pour les jeunes filles une terre promise; à vrai dire, elle est aussi parfois une terre de déceptions. Combien se sont

(1) Un chiffre donnera une idée de la quantité et de l'activité des travaux et des constructions : de septembre 1856 en août 1857, la corporation de Melbourne a consacré 78,460 livres aux travaux publics.

mariés qui avaient laissé femme et enfans dans la métropole! combien ont abandonné leur jeune épouse peu après le mariage! On citait une pauvre femme délaissée le lendemain de ses noces; son mari était monté, sans la prévenir, sur un bâtiment en partance, et on ne l'avait pas revu. L'excuse de ces aventuriers, c'est que, parmi les demoiselles à marier, se glisse plus d'une aventurière. L'introduction des femmes dans la colonie est favorisée autant que possible, et ce ne sont pas les jeunes *ladies* les plus distinguées par leur éducation et par leur caractère qui viennent en Australie tenter la fortune. On conçoit que, dans de telles conditions et avec l'énorme quantité de boissons spiritueuses qui est consommée à Melbourne et dans les environs, la moralité laisse à désirer.

Melbourne, qui a eu la bonne fortune de devenir la capitale du Victoria parce qu'elle en était à peu près l'unique ville au moment de la séparation, est loin d'être aussi avantageusement située que plusieurs cités nées depuis ce temps. Geelong, à l'extrémité occidentale de la baie de Port-Philip, a des avantages que toute l'industrie humaine ne saurait donner à la capitale : tandis que celle-ci est bâtie dans un fond, sur une rivière étroite et sinueuse, accessible seulement aux bâtimens du plus faible tonnage, Geelong s'étend en amphithéâtre sur une colline peu élevée, au bord d'une large et profonde baie, où pourraient être établis des docks qui ne le céderaient pour les avantages de la position à aucun de ceux qu'offrent les trois royaumes. Cette ville est destinée, de l'avis commun, à devenir le Liverpool de l'Australie. Cependant elle n'est pas la seule qui, née d'hier sur ce sol fécondé par l'or, ait déjà su atteindre à de vastes proportions. Dans le Victoria, il y a des villes que jamais géographe n'a mentionnées, dont les noms frappent pour la première fois nos oreilles, et qui sont plus riches et plus populeuses que des chefs-lieux de comté ou de département. Avec Melbourne, qui compte quatre-vingt-dix mille habitans, et Geelong vingt mille, ce sont Portland, Williamstown, Port-Albert, villes maritimes; Castlemaine, Sandhurst, Ballarat, Beechworth, centres des principaux districts aurifères. La population entière du Victoria s'élève, d'après le recensement de 1858, à quatre cent quatre-vingt mille habitans; la population coloniale de toute l'Australie en compte de huit cent soixante à neuf cent mille, ainsi répartis : la Nouvelle-Galles, deux cent soixante-six mille; l'Australie du sud, cent douze mille, et l'Australie de l'ouest, quinze mille seulement.

Ces autres colonies, bien que fort actives, n'ont ni la turbulence, ni la richesse de leur jeune sœur. Sydney est, par rapport à Melbourne, une ville calme et décente; elle répudie les excès de sa voisine et la traite avec mépris; peut-être n'est-elle pas sans lui

jeter un regard d'envie. Cependant, pour être juste, il faut reconnaître qu'elle est dans une meilleure situation maritime. Que le bruit de l'or s'apaise, et Port-Jackson pourra de nouveau attirer plus de navires que la baie Hobson. Le port Jackson, sur le bord duquel s'étale la ville de Sydney, est en effet un des havres les plus sûrs et les plus beaux du monde. La ville est en général bien bâtie; les rues principales, George-Street, Paramatta-Street, etc., pavées avec de larges quartiers de roc, sont sillonnées par des voitures publiques, par des équipages splendides, et abondent en somptueux magasins. On n'y voit pas la même diversité de visages et de costumes que dans Melbourne; tout y rappelle l'Angleterre, et Sydney aurait une physionomie entièrement britannique, n'étaient les *squares* et les jardins ornés de palmiers, de bananiers, de minces bambous, et déployant toute la luxuriante verdure des tropiques. Des hauteurs de Hyde-Park, promenade principale de Sydney, l'œil embrasse une vue singulière : au premier plan, une ville anglaise avec tous ses édifices, églises, muséum, université; plus loin, cette montagne couronnée de constructions de tout genre à laquelle est resté le nom bizarre de Wooloomooloo; plus loin encore, des fermes, des troupeaux, une riche verdure; puis, à l'extrême horizon, les lignes onduleuses et indécises des montagnes qui servent de barrière entre la civilisation et la barbarie. Toute la côte qui s'étend entre Port-Jackson et Botany-Bay, nom que cette région mérita, au temps de la découverte de Cook, par ses variétés nouvelles de plantes et ses richesses végétales, est couverte de maisons de campagne qui, durant les mois les plus chauds de l'année, c'est-à-dire en décembre et janvier, servent de retraite aux riches négocians de Sydney. La différence de latitude avec Melbourne s'y fait déjà fortement sentir; aussi son jardin botanique est bien plus riche, et dans le musée zoologique de Botany-Bay, à côté des kangurous, des écureuils-volans, des casoars, des cygnes noirs et des autres animaux bizarres que produit ce continent, vivent et prospèrent le tigre et l'éléphant importés du Bengale.

C'est en 1840 que Sydney a cessé de recevoir des *convicts;* les pénitentiaires ont été transportés dans la Tasmanie, et, à l'autre extrémité du continent, dans la colonie de Perth. Le système de déportation, qui a été le point de départ de la colonisation australienne, doit-il continuer d'être mis en vigueur, et faut-il l'appliquer à ces régions de l'Australie septentrionale qui viennent, comme nous le verrons bientôt, d'être le théâtre de grandes découvertes géographiques? C'est là une des questions les plus controversées en Australie et dans la métropole. Personne ne met en doute cependant qu'on doive faire du point situé à l'ouest du golfe de Carpentarie et de Port-Essington, au fond de la baie de Cambridge, sur la rivière

Victoria, récemment découverte, un nouveau foyer colonial. Ce point jouit d'une position géographique admirable : il commande le détroit de Torrès; il est plus rapproché que tout autre de l'Inde et de la Chine, et se trouve en contact immédiat avec le grand archipel malaisien. Le sucre, le coton, toutes les productions de l'Inde et des Antilles y pourront croître en abondance. Cela est vrai; malheureusement la rivière Victoria est à 12 degrés de l'équateur, et à cette latitude le travail est interdit aux blancs. Il a été question d'amener en ce lieu des *coolies* noirs, mais c'est à peine si l'on peut s'en procurer pour les anciennes colonies. On a parlé encore d'y diriger l'immigration chinoise : il n'y a déjà que trop de Chinois dans l'île, répondent Melbourne, Sydney et toute l'Australie. On a proposé aussi d'y transporter en masse les cipayes rebelles; il faudrait d'abord s'en être rendu complétement maître. Un journal a été jusqu'à indiquer un expédient plus étrange, l'union de Chinois et d'Hindous avec des femmes blanches, mais il n'est pas sûr que les enfans qui en proviendraient pussent vivre sous ce climat; le procédé, qui n'est pas facile à mettre en pratique, ne donnerait d'ailleurs que de très lointains résultats. En général, on est d'avis en Angleterre de faire des essais de colonisation blanche au moyen des *convicts*, et de tenter si un travail modéré et un régime spécial ne pourraient pas balancer les inconvéniens du climat. L'Australie se récrie vivement, Sydney surtout, qui depuis quelque temps affecte volontiers des allures un peu puritaines. On s'y demande si l'Australie est une terre de rebut, si le voisinage de ses grandes villes doit être souillé par la présence des criminels qui sont à charge à l'Angleterre. Cependant, comme entre l'embouchure de la rivière Victoria et Sydney il y a en ligne droite sept cent cinquante lieues que des explorateurs munis de bœufs, de chevaux et de provisions, n'ont pas encore pu franchir, des déserts où l'on meurt de soif et de faim, et qu'en ce lieu les *convicts*, de même qu'à Perth, seront séparés de Sydney autant que s'ils étaient sur un autre continent; comme d'ailleurs il importe beaucoup à l'Angleterre de s'établir sur un point des rivages septentrionaux de l'Australie, nous apprendrons probablement quelque jour que le golfe de Cambridge a reçu un établissement de transportation.

A côté de la bruyante Melbourne et de l'aristocratique Sydney, c'est une ville bien pâle et bien calme qu'Adélaïde, capitale de l'Australie méridionale; elle n'a pas de mines d'or, jusqu'ici du moins. La découverte des gisemens du Victoria lui fit subir un contre-coup dont elle faillit être ruinée : quinze mille de ses habitans la désertèrent à la fois, et le commerce y fut entièrement suspendu. Son gouverneur prit alors de sages mesures : au moyen de puits et de ponts, il ouvrit une route vers le mont Alexandre, le principal des nou-

veaux *placers*, et établit une escorte pour la protection des valeurs. L'Australie méridionale eut aussi ses mineurs, et comme la plupart de ces hommes avaient pris l'habitude du métier dans les mines de cuivre, qui sont une des richesses du pays, ils n'ont pas été les plus malheureux. A la fin de 1852, ils possédaient 1 million de livres sterling en lingots d'or. Beaucoup d'entre eux ont converti leur gain en fermes et en troupeaux, et peu à peu la fortune du Victoria a pu contribuer ainsi à la prospérité de la colonie voisine. Adélaïde est d'ailleurs très favorisée sous le rapport des richesses agricoles; elle a d'immenses terrains en culture et des troupeaux considérables. Ces avantages constituent pour toute l'Australie une richesse véritable, qui doit survivre à la fièvre de l'or : peut-être n'apprendra-t-on pas sans intérêt que le chiffre des troupeaux, bêtes à cornes, bêtes à laine, chevaux, porcs, chèvres, se monte, pour les quatre colonies, à 19 millions de têtes. Adélaïde possède en outre l'embouchure et le cours inférieur du Murray, le seul grand fleuve que l'on connaisse encore à l'Australie. La ville est bien située, elle a un bon port au débouché d'une petite rivière qui la coupe en deux : la ville haute, anglaise et aristocratique, et la ville basse, où est concentré le mouvement des affaires.

Quant à la colonie de l'Australie occidentale, elle est médiocrement peuplée, bien qu'elle possède de vastes terres arables et de magnifiques pâturages, que son sol puisse produire du vin, des olives, et qu'on y ait découvert des mines de cuivre et de plomb. Le seul établissement de *convicts* que l'Australie possède encore s'y trouve relégué, et c'est ce qui lui nuit. Freemantle et Perth, principales villes de cette colonie, ont bien la triste et monotone physionomie que devait avoir Sydney il y a cinquante ans : à leurs portes, la solitude commence, et elles nous serviraient de transition facile pour passer à l'Australie sauvage, si nous n'avions d'abord à nous occuper des mines.

II.

Vers la Noël de l'année 1852, un de ces Anglais que la curiosité et l'espérance entraînèrent en foule vers l'Australie, et qui en ont rapporté, à défaut de beaucoup d'or, de précieux renseignemens, M. W. Howitt, parti de Melbourne, atteignait les *Ovens diggins*, dans le district aurifère de Beechworth, à l'extrémité nord-est de la colonie. Le trajet, qui est de cent quatre-vingt milles environ, avait été long et pénible. Au débouché de la chaîne de hauteurs qui dessine le bassin de la rivière Oven et de ces menus affluens temporaires qui portent le nom de *creeks*, un spectacle des plus étranges frappa les yeux du voyageur : à droite, le long d'un petit cours d'eau qui

descend de la montagne et qu'on appelle le *Spring-creek*, s'étalait une belle et verte pelouse où rien ne décelait qu'il dût y avoir de l'or plus qu'en aucun des endroits où l'on passe chaque jour; à gauche se déroulaient à perte de vue, et pressées les unes contre les autres, des milliers de huttes et de tentes au milieu desquelles des perches, surmontées d'un mouchoir, signalaient çà et là des boutiques et des tavernes. Le sol était poudreux et battu, des arbres coupés gisaient à terre avec leur feuillage, des trous ronds et carrés s'ouvraient à distances inégales, les uns secs, les autres à moitié pleins d'une eau noirâtre et croupissante; des membres d'animaux dépecés, des immondices et des entrailles exhalaient sous un soleil d'été une odeur infecte; puis, courbé sur la petite rivière, dans l'eau et à moitié nu, tout un peuple lavait, pétrissait la terre, agitait les berceaux et autres engins des mineurs.

En ce temps-là, on racontait encore en Angleterre, entre autres folles exagérations, qu'un homme sorti le matin de Melbourne avec un sac vide pouvait, en marchant deux jours, aller aux mines et en revenir avec son sac plein d'or. Il semblait qu'il n'y eût qu'à se baisser pour ramasser *nuggets*, grains et poudre d'or. La réalité différait beaucoup de ce rêve fait à distance. Il y avait trois modes de procéder : fouiller le fond des rivières, en agiter le gravier et la vase soit dans une sébile, comme nos ravageurs, soit dans une machine fabriquée à cet effet; creuser la terre sèche et en transporter des monceaux aux rivières, ou amener l'eau dans des trous; briser le quartz et réduire en poudre des masses de rocher. On appelle ces divers procédés *washing*, *dry-digging* et *quartz-crushing*. Tout cela se pratiquait à ciel ouvert, à la chaleur du jour, à la fraîcheur des nuits, sous des pluies subites et torrentielles. Heureux celui qui, après sa rude journée, pouvait prendre un repas suffisant et envelopper, sous une tente humide, ses membres dans une toile goudronnée! Durant la nuit, la crainte des voleurs, les coups de feu continuels, les hurlemens des hommes ivres interrompaient le sommeil. La fièvre, la dyssenterie, les douleurs produites par le travail dans l'eau, retenaient nombre de malheureux sous leur tente, et sur le flanc de la montagne il y avait un cimetière où l'on pouvait compter par milliers déjà les espérances déçues. Beaucoup, après avoir passé par toutes les alternatives de la joie et du désespoir, brisés par les émotions et la fatigue, se sentaient incapables de mener cette vie plus longtemps, et ils s'en allaient par troupes, sales, la barbe longue, en guenilles; pour faire le chemin, ils avaient vendu leur équipe, et s'en retournaient plus pauvres qu'ils n'étaient venus. Les heureux ne réussissaient pas du premier coup; bien peu parmi les plus favorisés se retiraient sans laisser une part de leur vigueur et de leur santé en paiement de l'or qu'ils emportaient : la

terre bouleversée, les trous creusés et délaissés attestaient le nombre des recherches infructueuses. Mal récompensés de leur peine, ceux qui ne se décourageaient pas devaient transporter plus loin leur tente, et c'est ainsi que le rayon du terrain exploré s'allongeait toujours. En quittant le centre d'exploitation, le groupe de travailleurs jouissait d'un air plus pur, mais il trouvait moins de ressources pour les nécessités quotidiennes de la vie, car l'Australie est pauvre en fruits et en productions naturelles. Les fourmis, les mouches, les serpens, des scorpions, des vers aux mille formes bizarrres, toute cette hideuse population du continent le plus riche en insectes livrait au mineur vagabond une guerre de tous les instans. Celui-ci, son bagage sur le dos, la pioche et les outils dans une main, devait de l'autre tenir le *revolver*, car les voleurs et les assassins, conviés par le désordre, étaient venus de tous les bouts du monde à ces saturnales de l'or.

Dans les grands campemens de mineurs, ce n'étaient que disputes et rixes sanglantes entre des hommes de toutes les nationalités et de toutes les langues. Quelquefois ils se battaient faute de pouvoir s'entendre; ce n'étaient que jalousies, usurpations, substitution de la force au droit. En outre, dans les premiers temps, une haine, qui s'est en partie apaisée depuis, divisait la population des mines en deux camps bien distincts, — les mineurs et les marchands. Les premiers, qui avaient de beaucoup le plus de peine, étaient souvent loin d'être les mieux récompensés. Le meilleur de leurs profits s'en allait, emporté par les nécessités de chaque jour; les moindres denrées avaient acquis un prix énorme, qui s'augmentait continuellement avec le nombre des nouveaux arrivans. Les mineurs criaient donc à l'exploitation, et ne voulaient pas admettre que des hommes qui n'enduraient pas les mêmes fatigues qu'eux fissent de plus sûrs profits. Toutefois, en ce temps même, il y eut aux mines des bonnes fortunes remarquables. Sous ce rapport, 1852 fut une année notable; la quantité d'or arrachée à la terre fut plus considérable cette année, où le chiffre des travailleurs n'était pas encore arrivé aux folles proportions qu'il a atteintes depuis, que dans aucune des années suivantes. En 1853 et 1854, la somme de l'or extrait diminua de beaucoup, bien que le nombre des mineurs fût doublé et triplé; aussi est-ce durant cette période que le désordre parvint à son comble.

Le droit exigé des mineurs par le gouvernement colonial à titre de *licence* fut surtout pendant longtemps une continuelle occasion de griefs et de troubles. Les fameuses mines de Ballarat, situées à soixante-dix-huit milles seulement de Melbourne et à soixante de Geelong, avaient attiré par leur proximité et leur richesse un nombre considérable de mineurs. A plusieurs reprises, elles furent le théâtre

de luttes sanglantes. En décembre 1854, les mineurs se réunirent, brûlèrent les licences, se mirent en insurrection ouverte, et proclamèrent la suppression de cet impôt. Le gouverneur marcha contre eux à la tête d'un corps d'armée; il y eut à Bakery-Hill un engagement, dans lequel un grand nombre d'hommes périrent de part et d'autre, et Ballarat porta longtemps des traces de dévastation et de fureur.

Jamais en Australie les mines n'ont été abandonnées à elles-mêmes; dès l'origine, le gouvernement colonial y délégua des agens en permanence dont les tentes, reconnaissables à leur toile bleue et aux factionnaires chargés de les garder, s'alignaient au milieu du campement général. Ces tentes sont aujourd'hui remplacées par de jolis cottages divisés en autant de compartimens et de pièces que l'exigent les besoins du service, et où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à une vie comfortable. Les agens sont chargés d'inscrire les nouveau-venus, de percevoir les droits, de garder l'or en dépôt, et de régler les contestations. Peu à peu, grâce à ces officiers et plus encore à l'intérêt général, qui réclamait la paix, la situation des mineurs et l'état des mines se sont sensiblement améliorés. Un droit sur l'or a remplacé cette odieuse licence que tous, heureux et malheureux, devaient payer. Les grandes machines et les entreprises par compagnies se sont en partie substituées aux forces et aux ressources individuelles, non sans opposition toutefois, car les travailleurs de tous pays se sont longtemps révoltés et mis en lutte contre les capitalistes et les entrepreneurs qui prétendaient se servir de leurs bras pour s'enrichir à distance. A la longue il a fallu céder. Aujourd'hui le territoire aurifère est vendu ou affermé à des compagnies ou à des particuliers, et l'homme qui arrive aux mines avec ses bras pour seul capital n'a d'autre ressource que de les louer, à moins que, servi par le hasard, il ne trouve à exercer le *jumping*. C'est un droit ou plutôt une convention admise par les mineurs et consistant en ce que toute terre du centre d'exploitation à laquelle on n'a pas travaillé durant vingt-quatre heures, les grandes fêtes exceptées, tombe dans le domaine public, et peut être saisie par quiconque se présente. Nombre d'hommes aux aguets se tiennent toujours prêts à sauter, comme dit le mot anglais, sur le champ d'autrui; aussi le *jumping*, que les autorités n'ont pu faire disparaître, continue-t-il d'être un prétexte de violences et de fréquens désordres.

Aux mines mêmes, des demeures comfortables et parfois élégantes ont été bâties; des champs ont été mis en culture, et parmi les huttes et les tentes on voit se dresser des hôtels, des fermes et des villas. Tout cela, comme une fourmilière, est animé par une incessante activité. Les hommes manœuvrent les machines, agitent l'eau, frappent le rocher. Les femmes, qui aujourd'hui sont en grand nom-

bre, lavent, font la cuisine, élèvent des animaux de basse-cour. Il y en a qui travaillent aux mines, et parmi celles-là quelques-unes se distinguent par un costume commode, et qui n'est pas dénué d'élégance; il consiste en un chapeau où flotte un large ruban, et en un justaucorps assez semblable à celui que portent les amazones. Il ne faudrait pas croire en effet que les femmes qui se sont condamnées à cette rude existence aient banni toute coquetterie. Le dimanche, jour de repos général, on en voit revêtues de costumes qui, dit un des visiteurs de Bendigo, ne seraient pas déplacés dans les promenades de Londres; les mantelets, les chapeaux, les ombrelles, ne font pas défaut. Ainsi parées, elles vont et viennent dans les longues rues que forme l'alignement des tentes, ou s'assoient à la porte de leurs demeures avec leurs enfans, car il y a là nombre de familles au grand complet. Les hommes, le dimanche, réparent leur cabane ou leur tente, s'exercent à divers jeux, fument; d'autres vont aux offices religieux. Tout le long du chemin, sur les arbres à gomme, sont placardées des affiches indiquant que tel jour, à telle heure, les ministres de telle ou telle communion prêcheront un sermon ou célébreront un office. En effet, dans cette foule d'hommes de tous les pays, la plupart des cultes sont représentés. Des églises en toile, en bois, rarement en pierre, spécimens d'architecture simple et primitive, se dressent parmi les huttes et les tentes; des ministres des mille sectes protestantes sont installés le moins mal possible avec leur famille; ils se livrent à toute sorte de petits travaux en dehors de leurs fonctions sacerdotales, et de temps en temps prêchent un sermon dont le texte est presque toujours le mépris des richesses, les mauvais effets de la cupidité, et les désastreux résultats d'une poursuite trop ardente des biens de ce monde.

Avec leurs églises, les mines ont aussi leurs théâtres. En 1855, à celui du district de Creswick, vaste hangar recouvert de toile, le prix des premières places était de 5 shillings, et celui des secondes de moitié. Un commissaire des mines, qui assistait alors à une représentation, affirmait que, vu le lieu et les circonstances, il n'y avait pas trop à se plaindre de l'exécution. Quant aux débits de liqueurs, ils avaient été prohibés tout d'abord dans les districts aurifères, si bien que les mines étaient à peu près le seul endroit du Victoria où régnât la tempérance; mais les débits clandestins s'étaient établis en si grand nombre, malgré la pénalité rigoureuse qui les condamnait aux flammes, qu'il a bien fallu en venir à tolérer l'introduction des spiritueux. Financièrement, la colonie n'y a pas perdu : les droits prélevés sur les vins et liqueurs dans tout le Victoria s'élèvent au chiffre énorme d'un demi-million de livres.

Toutes les mines ont leurs papiers périodiques qui les tiennent au courant des découvertes et des progrès de l'exploitation. La feuille

publiée à Ballarat est reçue le jour même à Geelong et à Melbourne; c'est une compagnie particulière établie par des Américains qui se charge du transport. Tous les jours partent de Melbourne pour les principaux *placers* diverses espèces de voitures et de chariots; le prix de la place d'un passager avec son bagage est de 26 shillings pour Ballarat, et de 79 pour Ovens; ces deux points marquent les limites extrêmes de l'exploitation.

Tel est l'état actuel des mines. Si maintenant on est curieux de connaître la somme d'or déversée par l'Australie dans la circulation, la voici d'après les chiffres du compte-rendu officiel des colonies : en 1857, la Nouvelle-Galles a exporté de l'or pour une valeur de 223,212 livres sterling, et le Victoria pour 11,028,188 livres. Le Victoria seul, de 1851 au 15 juin 1858, a produit pour 63,107,478 livres, ce qui donne 1,577,686,950 francs d'or en sept ans. Le plus fort *nugget* ou lingot a été fourni par Ballarat; il valait 9,000 livres ou 225,000 francs.

Après les sujets des trois royaumes, au milieu desquels les Irlandais et les Écossais tiennent une large place, la population qui de beaucoup est la plus considérable aux mines et dans la colonie est celle des Chinois. Nous avons déjà examiné cette question spéciale de l'immigration chinoise (1), et nous nous bornerons à signaler un fait qui à Melbourne excitait l'intérêt par sa singularité : c'est le mariage d'un Chinois avec une Irlandaise. L'Asiatique et la jeune Européenne avaient un joli enfant, et paraissaient vivre en fort bonne intelligence. Après les Chinois viennent les Allemands. L'immigration allemande, favorisée par l'administration coloniale, qui cherchait à introduire en Australie des hommes sachant travailler la vigne, a précédé la découverte de l'or. De 1849 à 1850, un millier d'Allemands entra dans l'Australie. Aujourd'hui on évalue leur nombre à environ six mille. Ils publient à Melbourne un journal hebdomadaire. Ils ne sont pas seulement mineurs, mais jardiniers, fermiers, laboureurs. Quelques-uns d'entre eux ont des connaissances assez remarquables comme ingénieurs et naturalistes. La plupart ont conservé, au milieu de la démoralisation générale, leurs habitudes d'ordre et leurs qualités de famille; costume et maisons, tout ce qui leur appartient a retenu le cachet de leur pays; dans les champs, on reconnaît leurs femmes à leur air de santé et à leur coiffure nationale. Comme ils sont venus moins pour faire fortune que pour vivre, ils travaillent avec patience et régularité. Ce sont les honnêtes gens de la colonie. Le dimanche, on les voit aller aux offices, et leur grand plaisir est de se réunir pour chanter en chœur des airs de leur pays.

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1858.

A côté d'eux se trouvent en assez grand nombre des Italiens, surtout des Piémontais. La plupart s'emploient aux mines du mont Alexandre, près de Castlemaine. Les Américains sont venus aussi apporter leur part d'activité et d'industrie. Ils occupent tout un quartier de Melbourne, au milieu duquel flotte, sur l'hôtel de leur consul, le drapeau aux bandes étoilées. Initiative, concurrence, entreprises hardies, tout ce qui fait reculer les autres est la part qu'ils s'adjugent. Ils se réunissent annuellement à l'occasion de leur fête nationale du 4 juillet, et passent trois jours en réjouissances. Le gouvernement ne voit pas rappeler ce souvenir d'indépendance avec plaisir; frère Jonathan répète bien souvent d'ailleurs à son jeune parent d'Australie que les peuples nouveaux ont plus de séve et de valeur que les vieilles nations.

Quant aux Français, ils sont assez nombreux. Le commerce du vin de Bordeaux et de l'eau-de-vie est en grande partie dans leurs mains. Aux mines, ils sont actifs et turbulens, changent volontiers d'habitudes, retiennent peu de chose de leur nationalité, et ne font pas corps autant que les autres peuples. Un touriste anglais racontait, il y a deux ans, qu'il rencontra un jour, gardant philosophiquement des moutons, un jeune homme dont la physionomie distinguée contrastait avec de grossiers vêtemens. La conversation engagée, l'Anglais est surpris de trouver à son interlocuteur une variété de connaissances peu communes; il s'informe des circonstances qui l'ont conduit au bord de *Bet-Creek* et de *pike-Range*, et apprend que ce jeune homme, Français de naissance, a été pris un jour d'une soif irrésistible de mouvement et de curiosité en lisant des descriptions de l'Australie dans les journaux anglais. Il est parti. Débarqué à Melbourne, il a vu son petit capital rapidement absorbé par de timides essais de commerce. Il a couru aux mines; mais, mal exercé, mal outillé, presque toujours exploité dans cette foule où il n'a pas d'amis, le Français échoue là où peut-être eût réussi un jeune Chinois. Il est revenu à la ville; malheureusement il n'est ni maçon, ni jardinier, ni charpentier, ni cordonnier, ni tailleur, et ne sait que faire. Si le public s'y prêtait, il pourrait essayer de lui faire goûter dans des lectures la poésie des *Géorgiques*, le charme d'Horace, ou se livrer à des études de littérature comparée; mais au Victoria on a peu le goût des lettres. Alors il ne lui restait qu'à choisir entre les professions de domestique, de portefaix, et de gardeur de troupeaux. Il a préféré la dernière. Ce n'est d'ailleurs pas un mauvais métier : son maître lui donne 40 livres, et le défraie de tout, et on lui a expliqué qu'avec de l'économie il aura dans trois ans le moyen d'acquérir un troupeau et de l'exploiter à son compte. Si un parent auquel il s'est adressé dans l'espoir d'obtenir les fonds nécessaires pour rentrer en France ne lui répond pas, qui sait si un

jour il ne sera pas un des *squatters* les plus hardis et des *settlers* les plus riches de l'Australie?

Les *settlers* et les *squatters* sont deux classes d'hommes qui, suivant des modes d'existence divers, et au milieu de rivalités qui ne sont pas éteintes, ont beaucoup aidé l'une et l'autre au développement colonial. Les premiers sont des colons réguliers légalement établis sur des terrains qu'ils mettent en culture; les autres sont des sortes de pasteurs menant avec eux de grands troupeaux, et marchant à la découverte des terres arables et des pâturages. Ils occupent ainsi de leur seule autorité, et sans titre légal, des terrains non encore colonisés. Le nom qui leur est appliqué comportait dans l'origine l'acception d'aventuriers et de vagabonds. Les conditions de leur existence ont été autant que possible régularisées : tout le Victoria est divisé en un millier de stations où se dressent les fermes et les habitations des *squatters*, et qui sont comme le centre de leurs pérégrinations. Ils paient à la colonie 10 livres par an pour le parcours nécessaire à quatre mille brebis, et obtiennent ainsi à titre de bail des territoires pour un temps qui varie d'une à quatorze années. Ils n'ont pas le droit de vendre les produits tels que bois et récoltes. Les *settlers* ne voient pas sans jalousie l'extension considérable que prend souvent la fortune de leurs aventureux rivaux; ils prétendent que ces hommes mettent obstacle à l'exploitation et à l'acquisition régulière du sol. Cependant on ne peut pas nier les services que les *squatters* ont rendus à l'Australie; ils reculent de plus en plus les limites de la colonisation, et si, comme on peut l'espérer après les belles découvertes de M. Gregory, le nord du continent parvient à être rattaché aux colonies de l'est, c'est à ces nomades que sera due sans doute cette nouvelle conquête sur la barbarie.

III.

Bien des personnes peuvent se souvenir d'avoir vu à l'exposition de 1855, dans les galeries supérieures du Palais de l'Industrie, au milieu des productions envoyées par l'Australie, les portraits de grandeur naturelle de deux indigènes. Leurs traits étaient grossiers, moins cependant que ceux des nègres d'Afrique, leurs cheveux formaient des mèches épaisses non laineuses, leur peau était sombre et luisante sans être absolument noire. L'homme, avec ses yeux enfoncés dans leur orbite, avait un aspect farouche; ses épaules et sa poitrine paraissaient ne pas manquer de vigueur. Le visage de la femme était humble et craintif, et la physionomie de tous les deux se montrait également dénuée du rayon d'intelligence sans lequel l'homme, mal armé contre la nature, tombe aux derniers rangs de la création.

Quand et par quels chemins cette pauvre race qui s'efface tous les jours, et qui semble destinée à disparaître de l'Australie, comme elle a disparu déjà de la Tasmanie, a-t-elle abordé cette terre déshéritée elle-même, qui ne lui a pas porté bonheur? C'est ce que l'ethnologie n'a pas bien établi encore. Cependant on pense que les nègres de cette famille ont quitté, il y a de longues séries de siècles, la côte orientale d'Afrique, pour s'échelonner d'étape en étape le long des grandes presqu'îles de l'Asie jusqu'à l'extrémité de celle de Malacca. Dans l'Indo-Chine, une partie d'entre eux se serait unie à la race jaune, et de ce mélange seraient sorties les familles du Siam et de la Cochinchine, qui, sous le rapport physique et intellectuel, sont en effet inférieures aux Tartares et aux Chinois, tandis que les autres, poursuivant le cours de leur longue migration, auraient pénétré par l'archipel malaisien dans l'Australie. Le séjour des noirs australiens dans les péninsules asiatiques semble en partie constaté par les données philologiques. En effet, on saisit des relations entre les langues dravidiennes, qui ont été parlées jadis dans l'Hindostan, et la langue de l'Australie. Il n'y a qu'une seule langue dans ce vaste continent; il est vrai qu'elle est divisée en d'innombrables dialectes, mais tous sont marqués des mêmes caractères, et attestent, par la communauté de leur origine, l'ancienne parenté de toutes les tribus. Cette langue est du nombre de celles dites d'agglutination, et si les hommes qui la parlent sont les plus misérables et les derniers de la création, on ne saurait dire qu'elle tienne le même rang, car, par l'adjonction des particules exprimant des catégories grammaticales et la liaison des syllabes entre elles, ce qui constitue le caractère d'agglutination, elle est supérieure aux langues monosyllabiques. D'ailleurs, elle est d'une simplicité toute primitive, ne comporte ni genres, ni mots abstraits, ni noms génériques, et n'a qu'un très mince vocabulaire.

Les pauvres indigènes qui parlent cette langue sont disséminés dans tout le continent par familles peu nombreuses sur le bord des rivières et des baies qui morcellent les côtes. Leurs tribus ne communiquent qu'exceptionnellement entre elles, et là sans doute est une des causes de leur infériorité. Dans leurs querelles fréquentes, les guerriers déploient un courage et une férocité sauvages. Leurs armes, comme tous les instrumens dont ils se servent, sont d'une simplicité rudimentaire; ce sont des casse-tête, des javelines courtes et longues, souvent dentelées, des espèces de harpons; il est à remarquer qu'ils ne connaissent pas l'arc; c'est un fait très singulier, et qui donne à penser que si les Australiens viennent de l'Afrique, ils ont quitté cette partie du monde à une époque très ancienne, car toutes les tribus y font usage de cet instrument de guerre. Les sauvages de l'Australie portent aussi des boucliers ovales et ronds, à

l'aide desquels ils parent avec une dextérité remarquable les traits et les coups. Des danses au bruit de bâtons frappés en cadence, des représentations mimiques dans lesquelles ils excellent à reproduire les mouvemens des animaux parmi lesquels ils vivent, sont leur récréation favorite, et ils ne s'y livrent guère que la nuit. La lueur des grands feux qu'ils allument, les plumes ou le feuillage dont leurs têtes sont ornées, les dessins blancs et rouges qui couvrent leurs corps, la solitude des plaines et des forêts qui forment le fond de la scène, tout cela donne à ces fêtes une apparence étrangement fantastique. L'indolence de leur caractère et de leurs habitudes rend assez rare, paraît-il, l'exercice de ce plaisir; mais quand ils ont une fois commencé, ils s'y livrent avec fureur. C'est surtout quand deux ou plusieurs tribus se sont amicalement rencontrées que cette émulation se déploie : chaque tribu danse seule tour à tour; les femmes, assises sur le devant en ligne droite ou circulaire, forment de leurs manteaux de cuir des espèces de tambours qu'elles frappent avec la paume de la main, comme accompagnement, et elles poussent en même temps des sons gutturaux. Les hommes s'agitent en cadence, sans irrégularité, sans confusion ni méprise, s'assoient, s'accroupissent, se traînent, s'élancent tous à la fois, imitant l'allure du kangurou ou de quelque autre animal avec une précision étonnante. Leurs mouvemens sont alternativement lents et précipités; ils s'élancent les uns vers les autres avec de grands cris, comme dans leurs combats, et s'arrêtent subitement, les massues sur les têtes, les lances à la poitrine. Il y a des danses auxquelles les femmes prennent part : la tête ornée de feuillage, des bâtons dans les mains, elles s'alignent, s'enlacent, tandis que les hommes, se mêlant à elles et se retirant, vont et viennent en cadence. Il y a aussi des danses licencieuses et d'autres auxquelles les plus jeunes femmes seules doivent participer.

Les fêtes ne se prolongent pas longtemps, car ces hommes, qui sont condamnés pour vivre à toujours errer, ne peuvent ni s'agglomérer ni s'attarder sur un même point. Il faut se séparer pour aller, chacun dans sa direction, sur les territoires que les diverses tribus possèdent, demander quelques moyens de subsistance à ce continent vaste et souvent propre à la culture, mais peu riche en productions spontanées. Les ressources de la vie sont, pour ces hommes misérables, la pêche, la chasse, quelques racines, des plantes et des écorces. Les fourmis, les vers, les lézards, les serpens, tout ce qui dans la création révolte nos sens sert à leur nourriture. Sur les côtes, ils se servent de canots grossiers où peuvent tenir six ou huit personnes; dans les rivières, la pêche est abandonnée aux femmes, et c'est à elles, en Australie comme sur toutes les terres sauvages, que sont dévolus les travaux pénibles. Tandis qu'elles

portent des fardeaux, bâtissent leurs huttes grossières, ou se tiennent courbées dans l'eau et sous le soleil, les hommes, nonchalamment étendus à l'ombre, les regardent faire. Ils se réservent la chasse. Ce sont eux qui s'avancent en rampant à travers les bois jusqu'à proximité du kangurou pour le frapper du javelot. Parfois ils forcent à la chasse ce même animal, ou l'attendent tapis sous des roseaux près de la source où il vient se désaltérer. Ils se réunissent aussi pour faire de grandes battues, incendient des espaces considérables, forcent les animaux à la fuite, les enferment entre deux rangées circulaires de chasseurs, et les poussent vers une rivière ou dans des précipices. C'est de même à force de ruse et de patience que ces insulaires prennent l'ému, cette bizarre autruche de l'Australie, et l'opossum, celui des marsupiaux qui a le plus longtemps étonné les Européens, animal singulier entre ceux que produit l'Australie, moins étrange cependant que l'ornithorynque. Celui-ci tient du quadrupède, de l'oiseau, du reptile et du poisson. Il a la peau couverte de poils; par son bec et ses pieds antérieurs, qui sont palmés, il ressemble au canard; ses pattes de derrière sont armées de fortes griffes à cinq doigts; on ne sait encore s'il faut le classer parmi les ovipares ou les mammifères, parce que les sujets dont on s'est emparé présentaient les caractères tantôt de l'un et tantôt de l'autre genre. Il se creuse des souterrains sur le bord des rivières, et, s'il est menacé, cherche dans les eaux un refuge. C'est vers les Montagnes-Bleues, dans l'ouest de l'Australie, que l'on trouve cet animal dans la création duquel la nature semble s'être jouée de ses propres règles.

Les indigènes de l'Australie sont anthropophages; mais le cannibalisme n'est pas chez eux une habitude et un moyen régulier d'alimentation : leurs formes chétives témoigneraient contre une telle assertion. Pour se livrer à cette abominable pratique, ils se cachent, ils la nient, et il est évident qu'elle leur fait horreur; mais on n'en peut pas récuser l'existence. Un des hommes qui ont montré le plus de sympathie et de compassion pour cette race malheureuse, le voyageur Ed. Eyre, a dû reconnaître lui-même que c'est en mangeant de la chair humaine que les sorciers établissent au milieu des tribus leur magique influence, et il n'y a pas vingt ans, le récit de quelque épouvantable boucherie humaine venait de loin en loin épouvanter l'Australie-Heureuse.

Il est fort difficile de se faire une idée exacte des croyances de ces indigènes; ils sont peu communicatifs sur ce point, et leurs idées ne semblent pas nettes. Parmi leurs visiteurs, les uns ont affirmé qu'ils ont des divinités et des pratiques religieuses, tandis que les autres ont nié ce fait. Il semble certain toutefois qu'ils croient à un être supérieur, cause première de toutes choses, et à une sorte d'âme ou

d'esprit distinct du corps, qui, à la mort, s'en va dans un grand trou situé à l'ouest, réceptacle commun des âmes. Selon quelques-uns, la mort n'est qu'apparente : l'esprit, retiré dans les arbres, cherche pour s'y loger un nouveau corps; mais beaucoup d'autres pensent qu'il s'en va au milieu des nuages, et que là, réalisant l'idéal de la vie terrestre, il trouve, tant qu'il veut, à manger et à boire, sans jamais manquer de chair de kangurou, de fourmis blanches et de lézards. D'ailleurs les idées abstraites leur sont inconnues, puisqu'ils n'ont pas de mots pour les rendre. Quand on leur demande la raison de leurs cérémonies et de leurs pratiques, ils se bornent à répondre : « Nos pères faisaient ainsi. » Un être tout-puissant qui habitait avec ses trois fils au-dessus des nuages a, suivant certaines tribus, tout produit; d'autres disent que c'est un grand serpent habitant sur le sommet des montagnes, qui d'un coup de sa queue a créé le monde. Il y a de méchans esprits qui, la nuit, rôdent dans l'air, brisent les arbres et maltraitent les hommes; le feu les écarte. Les éclipses, les comètes, les phénomènes inusités du ciel frappent ces pauvres sauvages de terreur, et leurs sorciers leur expliquent quelles en doivent être les terribles conséquences. Ceux qui tiennent ce rôle de sorciers n'y arrivent qu'à la suite d'initiations et d'épreuves; ils guérissent les maladies, produisent la pluie, dissipent les nuages; les vents et la foudre leur obéissent, et ils ont des talismans qui garantissent leur puissance. Au reste, les usages varient suivant les tribus. A la côte septentrionale et sur une partie de celle du sud, la circoncision est pratiquée; il en est de même du tatouage, dont les formes varient. Les femmes subissent vers l'âge de la puberté un tatouage particulier qui consiste à sillonner tout le dos de lignes horizontales que l'on enduit, quand le sang coule à flots, d'ocre rouge.

On ne peut pas dire que ces sauvages aient un gouvernement, et que leurs tribus reconnaissent des chefs; ce sont généralement des vieillards qui portent la parole et qui dirigent les débats et les réunions. La polygamie est admise sans être très commune, à cause du peu d'abondance de la nourriture. Ce même motif a multiplié les infanticides. La femme est la propriété absolue de l'homme. Les pères et les frères respectent, à ce qu'il paraît, leurs filles et leurs sœurs : c'est tout ce que l'on peut dire à l'avantage de leur moralité. Ils les échangent vers l'âge de douze ans, contre des armes, des ustensiles, ou contre d'autres femmes. D'ailleurs pas de cérémonie pour le mariage : le plus proche parent de la fille lui ordonne simplement de prendre son *rocko*, sac en cuir dans lequel elle serre les peaux qui lui servent de vêtement, et de suivre son nouveau maître. Ces mariages n'empêchent pas une sorte de promiscuité et de prostitution commençant avec la première jeunesse : c'est en cela sans

doute que se trouve la cause principale de l'abjection de ces malheureux et du mépris qu'ils ont pour leurs femmes. Ils n'ont pas la pudeur instinctive de la plupart des autres sauvages : le costume n'est destiné qu'à les protéger; aussi, entre les tropiques, vont-ils absolument nus. Des plumes ou des branchages sur la tête, de la graisse dans les cheveux, un bâton dans le nez, voilà toute leur parure. Plus au midi, comme il fait plus froid, la dépouille du grand kangurou ou quelques peaux d'espèces plus petites attachées grossièrement ensemble servent à les garantir. Leur industrie consiste dans la fabrication de nattes, de corbeilles et de filets d'écorce. Souvent dans leurs pérégrinations ils couchent à terre ou dans des trous, et c'est seulement lorsqu'ils doivent séjourner quelque temps en un lieu, durant les mois humides et froids de juillet et d'août, qu'ils font bâtir par leurs femmes des huttes ou des tanières d'écorce et de branchages.

Les cérémonies des funérailles varient selon les tribus. En général, quand un de ces hommes a terminé sa misérable existence, ses proches suspendent son cadavre sur un lit de branches, où les oiseaux du ciel en font pendant quelques jours leur pâture, puis on le dépose dans une fosse, la tête tournée du côté de l'occident. D'ailleurs il n'y a pas beaucoup de respect, ni pour les vieillards, ni pour les morts.

Telle est dans sa triste réalité, et d'après les descriptions d'hommes qu'on ne peut soupçonner ni de partialité ni d'exagération, la condition des sauvages de l'Australie. On ne saurait voir sans une émotion douloureuse tant de misère et d'abjection; on se demande s'il est possible que des races aient été créées pour vivre dans l'abrutissement et s'éteindre dans la misère. Tous les jours, celle-ci recule et diminue; les Européens lui ont apporté l'eau-de-vie, qui la dévore, des maladies qui tarissent et corrompent la reproduction dans sa source, et les *settlers*, les *squatters* chassent ces malheureux avec plus d'acharnement que le kangurou et le chien sauvage. Cependant, au milieu des colons, il y a aussi des hommes généreux qui se sont demandé si telle devait être la conduite de l'homme blanc; une société de protection s'est formée en faveur des indigènes; des missions protestantes et une mission catholique se sont mises à l'œuvre. Tout cela n'a pas eu grand succès : le jeune sauvage n'est pas dénué d'intelligence, il s'adoucit et devient même affectueux, mais des bancs de son école il mesure les vastes espaces où sa famille erre en liberté; l'ordre, la régularité, la vie sédentaire lui pèsent; la civilisation avec tous ses profits ne le touche pas. Espérons néanmoins que la philanthropie anglaise ne se lassera pas dans une lutte de laquelle dépend le salut de plusieurs milliers d'hommes.

A l'exception de sa ceinture de rivages, la terre qui porte ces

hommes semble elle-même chétive et misérable, et c'est seulement aujourd'hui, comme l'Afrique, qu'elle se laisse entrevoir. L'intérieur en est-il un désert, un plateau, le lit desséché d'une ancienne mer, le bassin d'une mer encore existante? y trouve-t-on des oasis et des moyens de communication? Quand les voyageurs entreprenaient de résoudre ces problèmes, l'Australie opposait à leur curiosité, comme autant d'infranchissables barrières, à l'est ses Montagnes-Bleues, à l'ouest, au sud et au nord, ses lacs salés, ses plaines de sable, et là, comme en Afrique, plus d'un a péri pour avoir porté la main sur le voile dont s'enveloppait cette sauvage nature. Enfin l'homme l'emporte, il a envahi l'Australie par les quatre points de l'horizon : à l'est, au-delà des Montagnes-Bleues, et au sud-est, il a été récompensé de sa persévérance par la découverte de splendides pâturages. Moins heureux au midi, il s'est trouvé en présence des plages désolées du lac Torrens; à l'ouest, il a été arrêté par des déserts de sable et par des lacs salés; mais au nord il vient de découvrir avec une rivière un chemin nouveau. Il paraît définitivement établi que l'intérieur n'est qu'un vaste désert : le vent qui arrive aux colonies méridionales après l'avoir traversé dessèche les feuilles, comme celui du Sahara, et tue les plantes; la lisière en est formée par des plages sablonneuses, couvertes d'une herbe maigre, et assez semblables, dit l'auteur des *Discoveries in Australia,* M. Stokes, aux *pampas* américaines. A mesure qu'on pénètre plus avant, les arbrisseaux épineux deviennent plus rares et plus chétifs, et le voyageur voit se dresser dans le plus lointain horizon des plateaux arides, des monticules sablonneux, des rochers nus. Toutefois on pense que des ramifications de cours d'eau doivent dessiner un chemin du nord au sud par lequel les indigènes auraient traversé l'île et s'y seraient disséminés sans suivre la longue route des côtes, et c'est principalement à la recherche de cette route espérée et des rivières qui doivent la parcourir que des voyageurs, partis les uns du sud et les autres du nord, se sont dévoués.

Le lac Torrens, qui a été découvert seulement en 1842 par M. Eyre, dessine, dans les parties de son lit qui sont connues, une sorte de fer à cheval dont les extrémités se rapprochent très sensiblement de la côte; sa pointe occidentale n'est même séparée du golfe Spencer que par un isthme extrêmement étroit. Il ne peut pas servir à l'exploration intérieure, parce qu'il n'a aucune profondeur à une très grande distance de ses bords. Rien de plus désolé que ses rivages : après la saison sèche, ils sont sillonnés par des crevasses profondes, et après les pluies ils forment de longs marécages et des fondrières. L'eau, en se retirant par l'évaporation, dépose une couche de sel étincelante. D'ailleurs pas la moindre verdure, le

paysage est aussi affreux que celui de la Mer-Morte. De plus, on ne saurait s'y faire une idée exacte de la perspective à cause des prodigieux effets de la réfraction et du mirage. Ce phénomène est tel que, concourant avec certaines autres circonstances, il a été, dans ces dernières années, la cause d'un débat très singulier entre des explorateurs également sérieux. En 1856 et 1857, deux voyageurs, MM. Babbage et Goyder, s'étaient avancés, après les grandes pluies d'automne, dans la direction du lac. Au lieu des plages nues qu'avaient signalées leurs prédécesseurs, ils avaient trouvé de la verdure, une large nappe d'eau à peine saumâtre, et dans le lointain ils avaient entrevu de riches prairies. C'était la terre promise qui devait mener les colons au cœur du continent. Par malheur, il a bien vite fallu renoncer à ces espérances; plus tard vint la sécheresse, et on retrouva les plaines désolées qu'avaient signalées les premiers explorateurs; la verdure née de l'inondation s'était flétrie et desséchée, l'eau de pluie s'était évaporée, et le lac avait repris toute son amertume; quant aux richesses du sol, aux îles, aux prairies, elles n'étaient, selon toute apparence, que le résultat des décevantes illusions du mirage.

Reconnaissant qu'il n'y a décidément rien à espérer de ce côté, les voyageurs se sont tournés vers la pointe orientale du lac, et dans les premiers mois de 1858, trois corps d'exploration quittaient Adélaïde. Le premier est revenu sans résultat après avoir épuisé ses provisions; le second, dirigé par M. Babbage, n'a trouvé, en errant dans les affreuses solitudes qu'il s'efforçait de franchir, que des traces du désastre qu'avait subi la troisième expédition, composée de trois voyageurs, MM. Coulthard, Scott et Brooks. Voici la partie de la triste dépêche, datée du 16 juin dernier, qui annonce à la colonie que l'amour de la science et des voyages a fait de nouvelles victimes : « ... J'ai trouvé le corps de M. Coulthard étendu sous un buisson; à quelques pas se trouvaient sa cantine et tout son équipement. Sur un des côtés de cette cantine en étain, offrant une surface convexe de douze pouces de long sur dix de large, le malheureux voyageur avait gravé avec un clou ou la pointe de quelque instrument les mots suivans : « Je n'ai nulle part rencontré d'eau douce; je ne sais depuis combien de temps j'ai quitté Scott et Brooks, je crois que c'est lundi. Après avoir saigné Pompée pour vivre de son sang, j'ai pris le cheval noir pour chercher de l'eau, et la dernière chose dont je me souvienne est de lui avoir ôté la selle et de l'avoir laissé aller jusqu'à ce qu'il n'ait plus eu de force. Je ne sais combien de temps s'est écoulé depuis : deux ou trois jours? Je l'ignore. Ma langue est collée à mon palais, et je ne vois plus ce que j'ai écrit. Je sens que c'est la dernière fois que je puis exprimer mes senti-

mens... Faute d'eau,... mes yeux se troublent, ma langue brûle,... je n'y vois plus... Dieu m'aide!... »

M. Babbage s'est mis à la recherche des deux compagnons de l'infortuné Coulthard. Sous le rapport scientifique, il n'y a guère lieu d'espérer qu'il soit plus heureux que ses prédécesseurs; mais plus à l'est encore, il y a un autre chemin : c'est celui que la rivière Murray, avec ses affluens le Darling, le Lachlan et le Murrumbidge, ouvre dans l'intérieur. Il ne faut pas croire cependant que ce chemin soit sûr et facile; l'embouchure du Murray a longtemps été jugée impraticable à cause de la violence du ressac et des bas-fonds sur lesquels la mer brise avec fureur. La rivière elle-même est obstruée par mille obstacles : ce sont des bancs de sable, des barrages séculaires formés de troncs d'arbres entrelacés. Puis, par un phénomène particulier à ce continent bizarre, telle est l'absorption du sol ou la force de l'évaporation que les rivières affluentes n'augmentent pas le volume d'eau du fleuve, souvent moins considérable au-dessous qu'au-dessus de sa jonction avec elles. Le Murray a été remonté pour la première fois en novembre 1853, après la fonte des neiges sur les Alpes australiennes, par un *steamer* placé sous les ordres du capitaine Th. Cadell. Ce n'est pas dans la mer même que ce fleuve débouche, mais dans un lac appelé Alexandrina, large nappe d'eau dont l'entrée est difficile et dangereuse, et qui ne peut en aucune saison porter des bâtimens tirant plus de cinq pieds. A son entrée dans le lac, et dans le voisinage de la bourgade de Wellington, qui est bâtie sur ses bords, le fleuve n'a pas moins de deux cents *yards* de large et de dix *fathoms* de profondeur (1). Il ne tarde pas à se diviser et à remonter dans l'est et le nord-est en plusieurs ramifications parmi lesquelles ce n'est pas le Murray, mais celle qui porte le nom de Wakul qui paraît la plus considérable. Le volume d'eau est très inégal, et ni l'accession du Darling, ni celle du Murrumbidge ne semblent l'augmenter. Au-dessus de leur confluent, le Murray et le Wakul se contournent, deviennent tortueux et embarrassés. Les crues de ces rivières sont subites et très inégales. Sur les bords s'étendent des pâturages et des terres propres à l'agriculture; des arbres assez grêles, d'essences diverses, poussent le long des rives et dans les îles. Sans produire encore de très amples résultats, cette exploration a servi à indiquer que les investigations devaient se diriger de ce côté de l'Australie plutôt que vers les régions désolées découvertes par MM. Eyre et Sturt au nord du lac Torrens. Les voyageurs, qui procèdent du nord à l'est, se proposent de reconnaître le cours supérieur de ces rivières et de découvrir les régions qu'elles doivent fertiliser.

(1) Le *yard* vaut 915 millimètres, et le *fathom* le double.

Les golfes de Carpentarie et de Cambridge versent dans la mer qui sépare l'Australie de la Nouvelle-Guinée un nombre assez considérable de rivières. La plupart, malgré les apparences favorables que présentent parfois leurs embouchures, ont peu d'étendue, et ce n'était pas une petite difficulté que de discerner, au milieu de l'irrégularité des faits géographiques et physiques qui se produisent dans ce continent, ceux des cours d'eau au moyen desquels il sera possible de pénétrer dans l'intérieur. Enfin, dans une exploration qui dura de 1837 à 1843, M. J.-L. Stokes eut le bonheur de reconnaître qu'une rivière qui débouche dans le golfe de Cambridge, et à laquelle il donna un nom dont le patriotisme anglais devrait un peu moins abuser dans l'intérêt de la clarté géographique, celui de Victoria, est suceptible d'être remontée par un *steamer*, et peut, sur un espace assez étendu, servir de guide pour une exploration intérieure. Peu après, de 1845 à 1846, un homme dont le nom se rattache aussi tristement à l'histoire des découvertes australiennes que celui de Franklin au pôle arctique, Leichardt, dans un parcours d'environ deux cents lieues, reconnaissait par terre les côtes de l'Australie, de Port-Essington au nord à la baie Moreton à l'est. En 1848, le même voyageur se lança de nouveau à la découverte, et plus ambitieux cette fois, il résolut de traverser le continent dans toute sa largeur. Dix années se sont écoulées depuis son départ sans qu'aucun renseignement ait éclairci les mystères de sa destinée, soit qu'il ait péri sous les coups d'un sauvage, ou que la soif et la faim l'aient lentement tué dans les déserts de sables.

Autant pour reconnaître la rivière Victoria que pour tâcher d'obtenir quelques nouvelles de cet infortuné voyageur, M. Gregory, déjà connu par deux voyages accomplis dans l'intérieur en 1846 et 1852, reçut la mission de remonter la rivière aussi loin que possible et de chercher un chemin qui conduisît du point le plus méridional du golfe de Carpentarie à la baie de Moreton, d'où Leichardt était parti en 1848. L'expédition placée sous la direction de cet explorateur se composait de vingt et une personnes, parmi lesquelles figuraient des géologues, des botanistes et des dessinateurs; elle emmenait cinquante chevaux, deux cents moutons, des chariots, des munitions et des vivres en abondance; en outre, une goëlette et un schooner devaient seconder ses mouvemens, la ravitailler, et, s'il était possible, remonter le Victoria. Cette expédition, divisée en deux corps, partit le 25 septembre 1855 du cap qui dessine à son extrémité septentrionale l'embouchure de la rivière. L'extrême chaleur, les fatigues de la marche et souvent le défaut de pâturages firent tout d'abord périr un grand nombre d'animaux; quelques-uns furent aussi la proie des alligators qui pullulent dans les moindres cours d'eau de cette côte. Des avaries subies par le schooner au milieu

des récifs et des bas-fonds qui obstruent la rivière retardèrent l'expédition, si bien que ce fut seulement vers la fin d'octobre qu'elle atteignit la chaîne de montagnes à laquelle M. Stokes a donné son nom, *Stokes-Ranges*, et qui marque le point extrême atteint par ce voyageur. Une succession de plaines boisées, de riches pâturages et de plateaux sablonneux coupés de blocs de grès quelquefois énormes, et de chaînes de montagnes d'une médiocre hauteur, tel était l'aspect général du paysage, suivant que la région était arrosée ou privée d'eau. Les deux derniers mois de l'année furent employés à une excursion le long de la vallée de Victoria.

Rien d'inégal et de bizarre comme les rares fleuves de l'Australie : le Victoria coulait, entre des berges énormes, à neuf cents pieds au-dessous des hauteurs qui dessinent sa vallée, et les déchirures que ses eaux avaient tracées sur leurs flancs durant ses inondations périodiques accusaient un changement de niveau de cent pieds. En se retirant, elles avaient fécondé le sol, qui s'était couvert de riches pâturages. A l'époque de l'année où l'observait M. Gregory, le fleuve commençait à grossir ; chaque jour amenait une crue énorme, et les voyageurs se retirèrent devant son débordement. Le point extrême auquel M. Gregory parvint sur les bords du Victoria approche du dix-septième parallèle. Quant au schooner, ses avaries ne lui permirent pas de remonter au-delà de trente milles. L'expédition ne borna pas toutefois ses travaux à cette incomplète reconnaissance : en continuant à se diriger droit dans le sud, à travers des plaines immenses où pousse par places inégales, au milieu d'un sable rougeâtre, une herbe rare et maigre, et après avoir contourné des chaînes de collines de grès et de granit, les voyageurs parvinrent à une plaine couverte d'herbes et de roseaux qui annonçait l'approche d'un nouveau cours d'eau. En effet, ils ne tardèrent pas à atteindre, vers le 18e degré de latitude sud, une rivière assez considérable qui, après quelques détours vers le nord, les conduisit brusquement au sud-ouest. La rive droite en était fertile et animée par une végétation abondante, tandis que la rive gauche, sillonnée de longues collines de grès, ne montrait au milieu de buissons et de broussailles que de maigres arbustes. Cette rivière, à laquelle les voyageurs ont donné le nom de *Sturt-Creek*, et qu'ils ont suivie sur un espace de trois cents milles, se perd dans une suite de lacs salés à demi desséchés, qui s'en vont peut-être rejoindre par une série d'autres lacs le lit du Torrens, à cent ou deux cents lieues de là.

Vainement M. Gregory et ses compagnons tentèrent de pénétrer au-delà des lacs; à partir de ce point, le désert commençait dans toute sa sauvage horreur : plus d'herbages, des collines de grès, des plaines où les coquilles mêlées au sable attestaient le long séjour

des eaux. L'expédition dut songer au retour; elle avait dépassé de vingt minutes le vingtième parallèle au sud de l'équateur. Elle revint à travers des régions voisines de celles qu'elle avait traversées, et présentant la même physionomie alternative de sables et de prairies. Elle se retrouvait à son point de départ en mai 1856. La fin de l'année fut consacrée à une exploration dans le sud-est; M. Gregory suivit en partie l'itinéraire tracé par Leichardt dans son voyage de 1845, le long de la côte nord et nord-est; il reconnut la rivière Albert, plusieurs autres de celles qui, coulant du sud au nord, se déversent dans le golfe de Carpentarie, et atteignit à la fin de novembre les établissemens les plus septentrionaux de la Nouvelle-Galles du Sud, d'où il gagna la baie Moreton, puis Sydney.

Le résultat le plus net de cette longue exploration était de démontrer une fois de plus qu'il ne faut guère espérer franchir en ligne droite l'Australie; on est arrêté à une certaine distance des côtes par d'immenses déserts; les rivières ne peuvent pas être d'un grand secours à cause de l'inégalité du volume de leurs eaux, des obstacles qui entravent leur cours, et aussi parce qu'elles se perdent dans des lagunes ou même dans les sables. Toutefois les rivages sont fertiles au nord comme au sud, et une partie de la vallée du fleuve Victoria, avec ses terres cultivables et ses abondans pâturages, peut devenir le foyer d'un établissement qui aura pour se développer une immense lisière de terres fertiles le long de la mer. D'une autre part, à mesure qu'on s'avance dans le nord-ouest, les cours d'eau se multiplient, et avec eux la végétation. Il semble qu'il y ait là, entre l'extrémité orientale du golfe de Carpentarie, la rivière Murray et ses affluens, au nord et à l'ouest de la Nouvelle-Galles et de la colonie de Victoria, une vaste portion du sol de l'Australie qui puisse entrer, en partie du moins, dans le domaine de la colonisation, et c'est sur ce point que doivent se concentrer désormais les efforts des voyageurs anglais.

C'est en effet cette région que l'infatigable Gregory a choisie pour le nouveau théâtre de ses efforts, et il paraît que ses recherches ont été couronnées cette fois d'un plein succès. Des renseignemens parvenus à la société géographique de Londres donnent à espérer qu'en suivant la rivière Victoria du major Mitchell, qu'il faut bien distinguer de celle qui se jette dans le golfe de Cambridge, il aurait pu reconnaître tout ce réseau de rivières dont nous ne tenons jusqu'ici que des fragmens incomplets, trouver des communications les reliant entre elles, et ouvrir à l'exploitation des *squatters* et des *settlers* de nouveaux et vastes domaines.

Pour compléter la série des récentes explorations dont l'Australie vient d'être le théâtre, il nous reste encore à dire quelques mots

d'une tentative faite pour la percer par l'ouest. En 1854, M. R. Austin est parti de Northam, sur la rivière des Cygnes, avec le projet de gagner Shark-Bay et la rivière de Gascogne, sur le vingt-cinquième parallèle. Il n'a pas pu réaliser complétement ce programme; après une exploration qui a duré de juin à novembre, il a dû s'arrêter cinquante lieues plus au sud et revenir par la rivière Murchison. Partout dans son trajet il avait rencontré des plaines sablonneuses, des lacs salés, des montagnes de médiocre hauteur, puis çà et là, avec quelques maigres filets d'eau douce, un peu de végétation et des prairies.

Telle est donc dans son ensemble la condition présente de l'Australie : des régions centrales arides et désolées, presque inaccessibles, et créées, à ce qu'il semble, pour une éternelle solitude; dans l'est, des contrées plus heureuses qui commencent à se laisser pénétrer; enfin partout des rivages fertiles, industrieux, bruyans comme les deux bords de l'Atlantique, et sur lesquels une jeune Amérique paraît grandir.

L'Angleterre aura eu pour destinée de créer des empires. Trop étroite et trop peu féconde pour son peuple industrieux, comme la vieille Phénicie, elle lui a montré la mer; elle a semé l'Amérique et l'Australie aux deux bouts de l'Océan. A l'époque où les colonies d'Amérique, assez fortes pour vivre seules, se détachaient, l'Inde commençait à devenir pour l'Angleterre un champ nouveau d'industrieuse exploitation. Aujourd'hui c'est l'Australie qui est le but préféré de l'activité anglaise. Si cette nouvelle fille doit, comme son aînée, renier la métropole, il y a dans le Soudan, de Kuka à Sokoto, des régions riches et fertiles qui semblent destinées à devenir à leur tour un des chaînons de cette colonisation sans cesse renaissante. C'est un beau spectacle que celui d'un peuple renouant toujours sa trame et laissant partout sur son passage de grandes nations. La foule, à laquelle il faut des intérêts et des profits pour mobile de son activité, cherche autour d'elle, et s'en va là où elle espère acquérir; mais avec elle marchent les législateurs et les savans. A côté des intérêts humains, ils font valoir ceux de la science; à la foule désordonnée ils imposent le frein de la loi; ils la dirigent vers un but plus élevé que celui qu'elle se proposait, et c'est par cette combinaison des passions intéressées avec les idées généreuses que se développe le bien-être physique, que s'agrandit l'horizon, que s'élève la conscience humaine, et que la race blanche, ainsi armée de tout ce qui constitue la civilisation, fait marcher le monde.

ALFRED JACOBS.

MARGUERITE DE TANLAY

I.

Lorsque Mlle Marguerite de Tanlay épousa en 1840 le comte Théodore de Vauvert, elle avait vingt ans à peu près. Grande, un peu pâle, blonde, la taille plate et souple, elle avait dans toute sa personne un air de délicatesse, une retenue élégante, une douceur timide et peut-être langoureuse, qui donnaient une assez juste idée de son caractère. Elle était adorée du petit cercle de parens et d'amis qui l'entouraient. On ne pouvait lui reprocher qu'une certaine recherche dans les sentimens, dont l'expression pouvait faire croire à de l'afféterie, et une exaltation en quelque sorte maladive dans toutes les choses dont la source cachée est au cœur. C'était une susceptibilité extrême avec des raffinemens de délicatesse dont la franchise aurait été certainement suspectée ailleurs que dans le salon de son père. Ses admirateurs, et elle en avait dans le cercle intime où elle abritait sa vie, la comparaient volontiers à l'hermine, qui ne veut pas qu'une tache souille la blancheur de sa robe, ou bien encore à une de ces vierges élancées, sveltes, couronnées d'un nimbe d'or, qu'on voit, les yeux baissés et les mains jointes, sur les marges d'un missel. Un railleur qui se glissait parfois dans le salon du marquis se demandait pourtant ce que cette tourterelle allait devenir dans le nid de vautours qu'on appelle Paris.

Ce qui d'abord avait été une tendance provoquée certainement par les langueurs d'une constitution nerveuse devint plus tard une habitude. Mlle de Tanlay se complut bientôt dans ces exagérations de sensibilité, et s'y abandonna. Ce n'était point sa faute : aucun esprit mâle ne s'était trouvé là pour lui enseigner la règle et la mesure, pour corriger par une parole ferme et de vigoureux avertisse-

mens ce que sa nature avait de trop enclin aux boursouflures du sentiment et aux recherches fausses de l'esprit. Le même railleur qui traversait irrégulièrement l'hôtel du marquis sous la grande robe de soie mauve d'une cousine de province qui avait l'âge des veuves et ne s'était jamais mariée disait volontiers de Mlle de Tanlay qu'elle avait été « élevée dans de la confiture. » Mlle de Cocherolles avait raison; mais chez Marguerite le bon naturel, la franchise, les meilleures qualités du cœur, avaient heureusement survécu à cette éducation. Le reste était comme ces buées d'automne qui voilent un beau paysage : elles peuvent momentanément le cacher, mais sans lui faire rien perdre de sa grâce et de son harmonie.

A l'époque où mourut Mme de Tanlay, le marquis appela auprès de lui ses deux sœurs et leur confia sa fille unique, qui avait alors huit ou neuf ans. M. de Tanlay, qui s'était marié vers la cinquantaine, avait concentré toute son affection sur Marguerite, fruit tardif de son âge mûr; c'était alors le seul lien qui le rattachât à la vie, la mort de sa femme étant arrivée peu de mois après la révolution de juillet. Ce deuil et cette secousse lui inspirèrent, avec le goût de la solitude, le besoin de réunir autour de lui les personnes qui tenaient à sa famille par le sang, et qui étaient en communion de regrets et de croyances avec lui. Aucune de ses sœurs n'avait d'enfant. L'une avait perdu son mari en Espagne, lors de l'expédition commandée par le duc d'Angoulême; l'autre était veuve d'un haut employé de la maison du roi, mort en activité de service. L'hôtel que le marquis occupait rue du Cherche-Midi devint dès lors un des endroits de Paris où le culte de la légitimité et l'horreur des idées nouvelles furent le plus ouvertement et le plus solidement professés. On n'y admettait personne qui n'eût donné des preuves de dévouement ou d'affection à la cause royale. Nourries dans les mêmes convictions, blessées par les mêmes événemens, les deux sœurs de M. de Tanlay se groupèrent autour de lui avec un pieux empressement, et se dévouèrent à Marguerite. Malheureusement les deux bonnes dames, avec un cœur excellent, avaient un esprit bien moins solide que romanesque. Mme de Sainte-Aure, grasse, courte et haute en couleur, et Mme d'Ermois, maigre, sèche et longue, se rencontraient dans les mêmes idées. Elles étudiaient le monde dans les romans de Mme Riccoboni, et il n'était point de salut pour elles hors des choses qui sont marquées au coin de la chevalerie. Marguerite prit le miel et l'essence de cette doctrine; on ne lui fit voir de la vie que ce qui n'était pas vrai, et elle grandit dans cette pensée, que les preux et les paladins étaient encore de ce monde. Le marquis n'était pas d'un caractère à réformer le vice de cette éducation, où manquait l'élément viril, moins que cela même, le jugement. C'était un homme parfaitement droit,

honnête, exact et sûr, mais dont l'esprit étroit n'allait pas loin. Autour de lui, il laissait faire; pourvu que sa fille prît le deuil à certaines dates consacrées par de loyales convictions, et fréquentât l'église de sa paroisse avec régularité, tout allait pour le mieux dans son hôtel.

Un très petit nombre d'amis étaient assidus aux réunions de l'hôtel de Tanlay. Marguerite en était l'idole; quand elle s'approchait du grand piano à queue perdu dans le coin d'un vaste salon tendu de rouge où le marquis se tenait chaque soir, tout le monde faisait silence; les conversations étaient suspendues, les joueurs de whist posaient leurs cartes sur la table, les bonnes dames assises près de la haute cheminée n'osaient même pas porter à leurs lèvres la tasse de thé qui refroidissait, et les profonds politiques qui discutaient avec feu, pareils à des virtuoses qui exécutent de brillantes variations sur un thème convenu, cessaient de rompre des lances en faveur d'une opinion qui leur était commune. Le morceau achevé, sonate ou mélodie, c'était soudain un chœur de louanges. Les deux tantes embrassaient leur nièce avec de bonnes larmes dans les yeux, les amis battaient des mains, et le père, immobile dans son fauteuil, regardait sa fille avec des airs de tête où se lisait l'expression d'un amour qui n'a plus qu'un asile où se reposer. Les hôtes, poussés par la politesse à renchérir sur ces flatteries déjà excessives, félicitaient Marguerite à grand renfort de phrases prétentieuses.

La vie de Mlle de Tanlay, qui n'avait encore pleuré que sur les malheurs de la princesse de Clèves, se passait fort paisiblement. Marguerite allait à l'église presque chaque jour, rendait quelques visites aux alliés de sa famille, se promenait une heure ou deux, soit en voiture au bois de Boulogne, un peu à l'écart, soit à pied dans le jardin du Luxembourg quand il faisait beau, se montrait aux Italiens deux fois par mois en hiver, et dans quelques bals des mieux triés du faubourg Saint-Germain, puis partait pour la terre de Vineuil dès le 15 mai, pour en revenir régulièrement le 1er décembre : jamais de saison aux eaux, jamais de voyage. Le marquis réservait à son gendre inconnu d'initier Marguerite aux bonheurs plus vifs de la vie; il entrait aussi dans cette règle en quelque sorte monastique un peu de cet égoïsme attendrissant des vieillards qui veulent avoir tout à eux le bien qu'ils ont un vague effroi de perdre prochainement. Marguerite d'ailleurs était heureuse dans ce domaine de Vineuil, qui devait un jour lui appartenir. La terre n'était pas bien grande, mais il y avait de beaux bois tout alentour, et la cloche d'un village sonnait dans un vallon arrosé par le Cher. Marguerite, que tout le monde connaissait aux environs, aimait à y

promener solitairement de longues rêveries qui n'avaient pas de but, et qui parfois lui faisaient venir les larmes aux yeux. Elle avait alors dix-huit ans.

M. de Tanlay recula le moment d'établir sa fille le plus qu'il put; mais quand la prudence lui fit un devoir d'y penser sérieusement, il s'y décida non sans soupirer. C'était une grosse affaire. Il fallait tout d'abord un homme qui rendît sa fille parfaitement heureuse et appréciât à sa valeur le trésor qu'on lui réservait. De plus, il fallait un gentilhomme de bonne maison, nourri dans les vrais principes, et avec qui Marguerite pût faire souche de serviteurs loyaux de la monarchie. Le marquis regarda lentement autour de lui. Le cercle dans lequel il pouvait faire un choix était restreint. Mme de Sainte-Aure et Mme d'Ermois étaient admises au conseil. De toutes les personnes qui traitaient cette grave matière, la plus intéressée au résultat n'était pas consultée. On parlait souvent à Marguerite des aspirations de l'âme et des éternels dévouemens du cœur, des besoins innés de la sympathie, et des secrètes, mais impérieuses exigences du sentiment; il ne paraissait seulement pas qu'on dût s'en préoccuper dans une question de mariage. On ne se pique pas de logique dans le monde, et peu de personnes s'avisent de mettre un peu d'harmonie entre leurs paroles et leurs actions. C'était à quoi les chères gouvernantes de Marguerite n'avaient pas pensé. Leurs beaux préceptes étaient matière à discussions et nobles sujets d'entretien : il n'en fallait pas chercher l'application. Le mari avait bien certainement sa part d'importance dans le mariage; mais le principal était les alliances, l'opinion, l'origine, et de ce côté-là on ne transigeait pas.

Au bout d'une année, le phénix qu'il fallait à Mlle de Tanlay se trouva cependant. Il s'appelait Théodore de Vauvert, et de son chef il était comte : il avait alors trente ans à peu près et une fortune honnête; d'ailleurs il ne faisait rien, ce qui était encore un point capital. Le père de M. le comte Théodore de Vauvert avait été préfet sous la restauration; il avait laissé dans le département où il avait séjourné durant plusieurs années la réputation d'un parfait galant homme et d'un détestable administrateur. Il était mort depuis dix-huit mois. Le fils avait figuré dans les troubles de la Vendée à l'époque où Mme la duchesse de Berri y porta si bravement la guerre. Il s'était conduit en gentilhomme et en soldat; une balle lui avait labouré la poitrine et avait failli le tuer sur place. Cet épisode de sa vie donnait au jeune comte un prestige qui fit passer le vieux marquis sur l'inégalité des fortunes. M. de Vauvert fut admis dans l'hôtel de la rue du Cherche-Midi en qualité de fiancé.

La timidité et la réserve de ses habitudes ne permettaient pas à

Marguerite de chercher à pénétrer le caractère de cet hôte nouveau qui chaque jour s'asseyait à côté d'elle; mais souvent, à la dérobée, elle essayait de lire sur son visage le sort que lui préparait ce jeune homme qu'un mot allait faire le guide et le gardien de sa vie. Malgré sa soumission, elle avait de vagues inquiétudes et de secrets effrois dont une sorte de pudeur lui défendait les confidences; elle cherchait la sympathie, l'élan promis à l'union des âmes, et ne les trouvait pas. M. de Vauvert ne lui inspirait d'ailleurs aucun éloignement; il avait les manières polies, quoique un peu brusques, avec un langage dont l'honnêteté laissait voir de la rudesse; mais il fallait pardonner quelque chose à un cavalier qui avait passé de longs mois à courir les halliers de la Bretagne et à dormir sur la dure en compagnie de chouans. Ses traits ne manquaient pas d'agrément : ils respiraient la santé et la franchise, la joyeuse humeur et le contentement de la vie; on y démêlait aussi, mais par l'examen, une finesse où l'on sentait l'influence du sang picard, trop indolente néanmoins ou trop madrée pour se manifester sans motif. La poésie, telle que l'entend l'école à laquelle Mlle de Tanlay appartenait moralement sans s'en douter, n'était certainement pas le caractère saillant du jeune comte; mais à défaut du mystérieux inconnu que Marguerite n'avait jamais rencontré, et dont la silhouette indécise avait confusément traversé ses rêveries, M. de Vauvert lui convenait autant qu'un autre. Elle prit donc le voile blanc et le bouquet de fleurs d'oranger sans répugnance comme sans élan. De ce premier et redoutable pas dans la vie, il lui resta un sentiment indéfinissable qui n'était pas de la tristesse, mais où la mélancolie et un certain regret inavoué avaient leur place.

Trois ou quatre années après cet événement, Mme la comtesse de Vauvert passait pour l'une des femmes les plus séduisantes de Paris. Elle n'était pas seulement jolie dans l'acception ordinaire du mot, elle avait une grâce qui n'appartenait qu'à elle, une physionomie qui lui était propre et qu'on ne voyait à aucune autre femme. Sa beauté avait un caractère de calme, de sérénité douce, avec un mélange de langueur et de tendresse paisible qui reposait d'abord et finissait par captiver. La candeur était dans ses yeux, la bonté sur ses lèvres, avec un grand air de dignité qui lui donnait une certaine ressemblance avec ces reines d'autrefois dont l'église a fait des saintes. Le mariage avait arrondi légèrement ses formes sans leur rien faire perdre de leur délicatesse et de leur chaste élégance. Elle avait sur un front blanc et pur deux larges bandeaux de cheveux blonds à reflets vifs qui prenaient sur les tempes des tons d'or bruni, les yeux bleus et profonds, larges et doux, un ovale d'une finesse exquise, des lèvres un peu pleines, mais assouplies par un sourire enfantin,

des joues d'une pâleur rosée, dont les courbes délicates laissaient voir à la naissance du cou un réseau de veines bleues qui prêtaient à la peau des nuances d'azur. Mme de Vauvert unissait à une rare indulgence une égalité d'humeur parfaite. Jamais on ne la surprenait en flagrant délit de médisance, jamais elle n'accordait aux calomnies qui se glissent dans les entretiens du monde cette attention complaisante qui rend l'auditeur complice du mal qu'on fait. Elle était bienveillante sans empressement banal et avec une sorte de gravité dont l'intelligence n'était pas exclue; mais pour la bien connaître il fallait être admis dans son intimité : là seulement, et en présence d'un très petit nombre de personnes qui lui étaient sympathiques, elle se livrait. Ceux qui l'avaient comparée à un beau lis venu dans une solitude s'étonnaient des vivacités soudaines et des profondeurs de cet esprit qui semblait trempé dans du lait. De longues méditations l'avaient mûri. On devinait alors à certains mots qui brillaient tout à coup comme des flammes qu'il manquait quelque chose à Mme de Vauvert. Un jour, cette vieille parente qui vivait à intervalles inégaux chez la comtesse comme elle avait vécu chez le marquis, et qui se plaisait à comparer sa jeune et belle cousine à une châtelaine du temps d'Yseult, la surprit toute rêveuse à son balcon, les yeux perdus dans l'espace. — Ma petite, lui dit Mlle de Cocherolles, on ne revient plus de Palestine! — Mme de Vauvert rougit très fort et ferma la fenêtre sans répondre.

II.

Les frontières du monde où Marguerite avait vécu s'étaient élargies depuis son mariage. M. de Vauvert, à qui son âge permettait des relations plus nombreuses et plus suivies, lui avait fait passer les ponts, et du faubourg Saint-Honoré elle s'était avancée tout doucement jusqu'à la Chaussée-d'Antin. Le meilleur et le plus gracieux accueil l'attendait partout. M. de Tanlay avait froncé le sourcil au spectacle de ces audacieuses infractions et de cette condescendance à l'esprit du siècle; mais quelques bonnes paroles de son gendre l'avaient calmé. On ne manquait pas d'ailleurs de passer chaque année six mois à Vineuil. Mme de Vauvert trouvait un charme singulier dans ce séjour qui la reposait du monde. Il ne paraissait pas que cette expansion qu'on lui avait permise, ou, pour mieux dire, qu'on lui avait imposée, eût apporté aucun changement dans ses idées et ses habitudes. Elle rendait bonne grâce pour bonne grâce, recevait les hommages des salons nouveaux qu'elle traversait avec une aisance où ne se montraient ni surprise ni entraînement, et laissait voir un désir aimable de plaire dont chacun lui savait gré,

sans que l'amie intime la plus résolue à médire trouvât dans sa conduite une nuance de coquetterie. Il eût donc été fort difficile d'expliquer quel repos Mme de Vauvert allait demander à Vineuil, et cependant on surprenait en elle, au moment où la saison la ramenait sous les vieux ombrages du château, des soupirs d'allégement qui témoignaient tout au moins d'une grande lassitude. M. de Vauvert n'était pas toujours avec elle. Il aimait la chasse ardemment et les chevaux avec passion, et du 1er septembre à la fin de janvier il courait la province, ne manquant pas, après de rapides excursions, de revenir sous le toit de Vineuil, où souvent il ramenait nombreuse compagnie. Tout ce bruit et tout ce mouvement que traînent après eux de jeunes fous amoureux d'exercices violens glissaient sur Marguerite comme une goutte d'eau sur les fleurs tranquilles du nénuphar. Le lendemain, il n'y paraissait plus, et comme la veille on l'avait vue, souriante et tranquille, faire à deux heures du matin les honneurs d'un salon plein de vie et d'animation, le jour suivant on la surprenait à l'écart, dans une allée du parc, un livre à la main, assise sous un grand chêne avec le même air de placidité. Seulement quelquefois elle ne lisait pas.

M. de Vauvert était de ces maris avec lesquels il est impossible, à moins d'y mettre un grand entêtement, de ne pas vivre en bonne intelligence. La jalousie était un mal qui lui était entièrement inconnu; un mot tiré de l'hébreu ou du sanscrit n'eût pas eu pour lui une signification plus inintelligible. Marguerite avait donc toute faculté de vivre à sa guise, de sortir, de rentrer, de s'enfermer au fond de sa chambre, toutes portes closes, ou de recevoir qui bon lui semblait sans que jamais la pensée vînt à son mari de la questionner. Le marquis de Tanlay, qui avait été dans sa jeunesse fort habile écuyer et tireur remarquable, estimait que son gendre vivait en parfait gentilhomme. Chaque jour, il se félicitait de l'avoir donné à sa fille. Malheureusement jamais gentilhomme n'eut moins besoin d'effusion, et au milieu de sa liberté Marguerite manquait d'air. Parfois elle se sentait contre son mari des mouvemens de colère que rien ne justifiait, et qui l'indignaient contre elle-même, mais qui renaissaient à son insu. Cette égalité constante, cette bonhomie toute ronde, cet entrain dont la gaieté n'était jamais en défaut, produisaient sur ses nerfs cet effet irritant que ressentent à la longue les voyageurs perdus sous le ciel implacablement bleu de l'Égypte. Quand par hasard la fatigue ou le mauvais temps le retenait auprès d'elle le soir, s'il prenait un livre, elle cherchait à pénétrer du coin de l'œil le secret de cette invariable tranquillité qui l'étouffait. Elle se sentait altérée, et ne savait à quelle source étancher cette soif dont elle le rendait responsable. L'apprentissage que

Mme de Vauvert faisait de la vie la remplissait d'un étonnement douloureux. Elle se demandait alors si elle s'était mariée uniquement pour rendre et recevoir un certain nombre de visites qui se succédaient avec la monotone régularité d'un balancier, ouvrir ses salons trois ou quatre fois l'an et payer en valses et en mazurkas les mazurkas et les valses dont on lui avait fait hommage pendant l'hiver, se montrer sept fois par semaine aux Champs-Élysées et quatre fois par mois, chaque mardi, aux Italiens, passer enfin une portion notable de ses jours à essayer des robes et des chapeaux dont elle offrait ensuite la primeur à des inconnus. Sa mémoire lui rappelait parfois les entretiens de ses tantes, Mmes de Sainte-Aure et d'Ermois, et toutes leurs belles théories sur les effluves du sentiment. Hélas! Marguerite ne voyait pas que dans cette existence tirée au cordeau, et où l'élan, l'imprévu, l'émotion n'avaient point de place, le cœur eût occasion de battre bien souvent. Il fallait que ses tantes l'eussent trompée, et pourquoi? ou que M. de Vauvert ne fût pas semblable aux autres hommes. Elle ne songeait cependant pas à l'accuser d'indifférence. Un jour qu'elle était au plus fort d'une maladie, elle l'aperçut qui détournait la tête pour essuyer ses yeux. Attendrie, elle s'empara de sa main : — Vous m'aimez donc? dit-elle. M. de Vauvert la regarda tout surpris. — Moi? en doutez-vous? répondit-il. Faut-il donc pour vous bien convaincre qu'on vous aime vous le répéter chaque jour et à tout propos?... J'ai pris l'engagement de me consacrer tout entier à vous... Un galant homme n'a que sa parole... Ne me faites pas l'injure de douter de la mienne, et comptez sur moi.

Le danger éloigné, il reprit sa même manière de vivre, et ne parut plus songer à Marguerite, si ce n'est pour satisfaire à tous ses désirs. Cette lueur d'espérance qui s'était allumée dans le cœur de Mme de Vauvert s'éteignit subitement. Ce fut alors qu'elle ressentit les premières atteintes d'un malaise dont la cause lui échappait. Blottie dans le coin de sa calèche et frileusement enveloppée d'un grand cachemire, ou à demi couchée sur un canapé dans son boudoir, elle tombait dans d'interminables rêveries, qui n'avaient ni but ni conclusion; parfois le rouge lui montait au visage sans qu'elle sût pourquoi, le cœur lui battait, et tout à coup des larmes remplissaient ses yeux. Quand elle rencontrait des groupes de pauvres filles qui s'en allaient le dimanche à la campagne, et qui riaient, trottant à pied, elle les regardait avec étonnement et se surprenait à les envier. Elle se demandait pourquoi le même bonheur ne lui souriait pas, et la retraite seule pouvait l'apaiser.

Sur ces entrefaites, M. de Tanlay mourut en emportant la ferme persuasion que sa fille était parfaitement heureuse. Mme de Vauvert

se retira à Vineuil pour pleurer cette mort, qui laissait un grand vide autour d'elle. Elle se crut la plus infortunée des femmes, et le devint presque. Tout fut prétexte à son chagrin, et tout contribua à l'augmenter, comme une boule de neige s'accroît de tout ce qu'elle rencontre en son chemin. Le comte la laissait pleurer; il faisait de fréquens voyages à Paris et portait son deuil décemment. Quelquefois, quand il la retrouvait pâle et les yeux humides, il soupirait avec un mouvement d'épaules où l'on pouvait voir autant d'impatience que de sympathie. Marguerite levait les yeux au ciel; M. de Vauvert l'embrassait et allait à ses affaires.

Quand les convenances exigèrent que Marguerite rentrât dans le monde, il parut que la blonde châtelaine, comme les poètes de salon l'appelaient, était un peu inclinée, ainsi qu'une fleur chargée de gouttes de pluie. Elle y porta une mélancolie touchante, une sorte de grâce mouillée et des langueurs qui lui donnaient une vague ressemblance avec cette idéale figure d'Ophélia dont tant de femmes ont abusé. Elle ne portait plus que des nuances tendres, et mêlait au bal de longues feuilles de roseaux et des rameaux de lierre à ses cheveux. On la proclama partout la victime de l'amour filial. Mlle de Cocherolles, impatientée, répliqua un jour que la douleur lui allait bien. Le monde et Mlle de Cocherolles avaient également tort; Marguerite aimait réellement son père plus que ne le croyait sa vieille cousine; elle avait pour doubler sa tristesse des peines inconnues et chimériques que le monde ne soupçonnait pas.

A quelque temps de là, Mme de Vauvert trouva sur la quatrième feuille d'un journal une annonce où le nom de son mari était imprimé en gros caractères, et sous sa main une invitation au bal des Tuileries, adressée à M. le comte et à Mme la comtesse de Vauvert par l'aide-de-camp de service. Elle prit le journal, elle examina la carte et la retourna en tous sens. Il y avait certainement quelque erreur là-dessous. Son mari rentra pour le déjeuner, elle poussa la feuille imprimée devant lui; il la regarda d'un œil indifférent et prit une aile de perdreau. — C'est une annonce, dit-il. Mme de Vauvert lui présenta la carte timbrée du château des Tuileries; il la posa à côté de son assiette. — C'est une invitation au bal de la cour, reprit-il.

— Je ne vous comprends pas, répondit Marguerite un peu sèchement.

M. de Vauvert sourit. — C'est fort simple cependant : on a formé une grande compagnie pour la création d'un chemin de fer important, je fais partie du conseil d'administration. De plus, le roi donne un bal, et nous fait l'honneur de nous inviter.

Mme de Vauvert regarda son mari. — Je vois bien qu'il faut que

je m'explique, dit le comte. Vous êtes jeune, ma chère Marguerite, et vivez un peu sur la terre comme si vous étiez dans les nuages. Supposons un instant que nous ne sommes pas des demi-dieux, ni vous ni moi, et parlons en hommes, mieux encore, en Parisiens. Nous avons cinquante mille livres de rentes à peu près; c'est honorable, et bien des familles vivent avec moins que cela; mais nous avons des chevaux, des voitures, des gens, un train de maison enfin qui dévore, avec nos revenus, un petit morceau du capital chaque année. Je vois dans vos yeux que vous allez me proposer l'expédient radical des réformes : c'est le mot des peuples et des ménages dans l'embarras; mais dans notre position toute réforme est impossible. D'ailleurs les sacrifices ne sont pas à la mode, et ne cadrent pas avec les mœurs du temps. Or les sentimens comme les habits sont affaires de circonstance. Personne ne se brûlerait le poing aujourd'hui comme le Mucius Scévola de l'histoire, pas plus que vous ne porteriez les paniers de vos grand'mères ou les souliers à la poulaine de vos aïeules. Une occasion se présente de tripler, qui sait même? de décupler nos revenus : pourquoi n'en profiterais-je pas? On a la sottise, peut-être l'esprit, de croire à l'influence des noms; je me suis servi du mien. Cela vous étonne et vous attriste même! Si j'étais en humeur de traiter la question au point de vue philosophique, je vous dirais que nous sommes au commencement d'une ère dont nul ne peut prévoir les conséquences. Les chemins de fer passeront leur niveau sur tout. Un nom pèsera bien peu de chose dans la balance des faits d'ici à quelque vingt ans. Laissez-moi faire. En vous épousant, j'ai pris envers moi-même l'engagement de niveler la différence qui existait entre nos deux fortunes et de vous rendre au double ce que vous m'apportiez. Cela rentre dans la part de bonheur que je veux vous donner. Or, si je ne me fais aucune illusion sur ma valeur personnelle, j'ai le bon sens de savoir tout au moins jusqu'où peut aller mon esprit. Il est à la hauteur de ce que je veux entreprendre, et je m'y soumets, ne pouvant faire mieux. Voilà pour le côté industriel. Quant à cette invitation qui vous offusque, je l'ai sollicitée. Vous tressaillez, et je lis sur votre visage la surprise, presque l'indignation. Vous ne comprenez pas qu'un gentilhomme qui s'est fait blesser au service d'une autre cause se rallie au gouvernement nouveau. Sans renier en rien mon passé, peut-être pourrais-je vous dire que si nous étions encore au temps glorieux où mes ancêtres versaient leur sang pour la cause du roi aux champs de Bressuire et de Fontenay, je ne serais pas le dernier à tirer l'épée; mais nos pères ne sont plus, et les temps sont changés! Voyez combien peu nous ont suivis dans cette dernière croisade d'une cause qui a eu tant de héros, tant de martyrs! Il ne me

semble pas que la France soit avec nous. Où elle est, je reste. C'est pourquoi, sans entraînement, mais non pas sans regrets peut-être, je marche dans la voie où d'autres sont entrés.

M. de Vauvert se leva. Il paraissait un peu ému. — Viendrez-vous aux Tuileries? reprit-il.

La comtesse secoua la tête. — Comme il vous plaira, ajouta son mari. Il lui donna une poignée de main à l'anglaise et sortit.

Une vie nouvelle commença bientôt pour Marguerite. Le comte la pria de prendre un jour et de donner à dîner régulièrement. Elle vit beaucoup de monde, et parmi les personnes qui lui furent présentées chaque jeudi, beaucoup n'étaient pas titrées. La comtesse entendit un langage plus vif, plus net, plus expressif, moins fleuri peut-être et moins épuré, mais qui avait un accent plus ferme et plus précis. Elle reçut à sa table des ingénieurs, des capitalistes, des directeurs de journaux, des écrivains, des députés; elle fut polie, mais sans abandon. Le tour de la conversation avait un caractère positif, qui pouvait par instant éveiller sa curiosité, mais qui souvent la froissait dans les parties les plus intimes de son être. Mlle de Cocherolles était revenue; son esprit sarcastique, alerte et rompu à de telles expériences, se plaisait dans un mouvement qui lui fournissait mille occasions d'épancher sa malice. Mme de Vauvert, qui parfois restait silencieuse au milieu de vingt personnes animées par le feu de deux ou trois discussions, n'était pas à l'abri de ses traits. Un jeune orateur que le conseil d'état venait d'arracher aux bancs de l'opposition, étonné de cette rêveuse indolence que ne troublaient pas les éclairs de ses plus éloquentes improvisations, se pencha un soir à l'oreille de Mlle de Cocherolles. — C'est la Belle au Bois dormant, dit-il; cent canons tirant à la fois ne la réveilleraient pas! — Mlle de Cocherolles sourit. — Cent canons, c'est possible, dit-elle; mais un soupir!... qui sait?

Le chemin de fer de M. de Vauvert devait faire bonne figure dans le monde. Peu de mois après l'annonce qui avait produit sur l'esprit de la comtesse l'effet d'un coup de tam-tam, le comte avait prouvé, en achetant cinq cents hectares de bois autour de Vineuil, que ses prévisions n'avaient pas été trompées; le domaine de M. de Tanlay devenait l'un des plus considérables du Berri. De plus, on avait abandonné la rue du Cherche-Midi et troqué les grandeurs surannées des vieux salons du marquis contre les recherches et les élégances modernes d'un hôtel de la rue d'Anjou. M. de Vauvert était là plus près de ses affaires. Les voitures de la comtesse furent citées parmi celles qu'on remarquait au bois, sa livrée était du meilleur goût; elle trouvait sur sa cheminée des parures nouvelles à chaque saison, et quelquefois le matin des bouquets. Les parures ne la tou-

chaient pas, les bouquets la rendaient songeuse. Un soir, elle s'avisa d'en remercier le comte. Comment savait-il qu'elle aimait les fleurs? Rien ne pouvait lui faire plus de plaisir. Le jour s'annonçait plus heureux, quand le premier regard rencontrait ces fraîches couleurs si fragiles. M. de Vauvert alluma un cigare. — J'ai toujours remarqué que les femmes ont la passion des fleurs, dit-il; mais, puisque celles que je vous envoie vous font un plaisir si vif, je vais donner ordre qu'on vous apporte un bouquet chaque matin. — Marguerite soupira. Elle eût préféré une petite rose, un brin de violette donnés par hasard ou quand le souvenir y invite. La régularité lui gâtait les jasmins d'Espagne, les violettes de Parme et les gardénias.

Vers cette époque, un soir d'automne, tandis que les hôtes du château de Vineuil causaient après un de ces dîners plantureux qui consolent les chasseurs de leurs fatigues, un orage abominable éclata. Le vent et la pluie faisaient rage. Un domestique entra. — Un monsieur que l'orage a surpris sur la route est à la grille en voiture, dit-il; il demande à M. le comte l'hospitalité pour une nuit; voici la carte que ce monsieur m'a remise.

Le comte prit la carte et lut le nom de M. le vicomte Roger de Charny. — Faites entrer, dit-il.

Cinq minutes après, M. de Charny parut. Il était en costume de voyage. Il s'approcha de M. de Vauvert, et s'excusa du dérangement qu'il lui occasionnait; il railla en bons termes l'aventure qui lui donnait un faux air de héros d'opéra-comique, et jura que si le postillon avait consenti à pousser ses chevaux plus loin, jamais il n'aurait sonné à la grille de Vineuil. Au bout de quelques instans, M. de Charny avait eu l'art d'apprendre sur lui-même tout ce qu'on en devait honnêtement savoir : il se rendait chez un propriétaire du voisinage qu'il nomma, et comptait passer le reste de la saison dans une bicoque qu'il avait achetée dans le pays pour s'y reposer des fatigues d'un long séjour en Orient. Le thé servi, M. de Charny se retira, laissant de lui l'opinion qu'il était un peu froid, mais tout à fait du meilleur monde.

III.

Le lendemain, au petit jour, M. de Charny s'éloigna avant d'avoir vu personne. Il chargea le domestique qui l'avait introduit de dire à M. de Vauvert qu'il n'avait pas voulu abuser plus longtemps de son hospitalité, mais qu'il prendrait certainement la liberté de l'en venir remercier. On ne pensait plus beaucoup à cet incident lorsque quatre ou cinq jours après M. de Charny se présenta un soir à Vineuil, où il s'excusa d'avoir tardé si longtemps à paraître après l'ai-

mable accueil qu'on lui avait fait. Un rapide coup d'œil lui fit reconnaître parmi les hôtes du comte de Vauvert deux ou trois personnes qu'il avait rencontrées à Paris; il les salua, et la conversation prit un tour général. Il était difficile qu'on ne parlât pas de chevaux chez M. de Vauvert. M. de Charny fit bien voir qu'il les connaissait: il avait parcouru la Perse et la Syrie tout nouvellement, et autrefois l'Angleterre; les coureurs du désert lui étaient familiers comme les vainqueurs d'Ascot et d'Epsom. Du terrain des courses, la conversation glissa dans les plaines et les forêts où la veille on venait de forcer quatre ou cinq chevreuils. M. de Charny, qui avait chassé à Trébisonde et à Ispahan, parla des antilopes qu'il avait poursuivies à cheval, le faucon au poing. Aucune des stratégies de l'art cynégétique ne lui était inconnue. M. de Vauvert déclara que c'était un homme accompli. Cependant, sur la proposition qu'on lui fit de prendre part le lendemain à une grande chasse aux sangliers, il refusa, alléguant que sa santé ne lui permettait pas d'assister à de tels spectacles. Au moment où la compagnie allait se séparer, M. de Vauvert demanda à M. de Charny s'il demeurait encore au château où il se rendait quand l'orage l'avait surpris.

— Chez le baron Gobain? Non, répondit M. de Charny, je suis installé depuis hier aux Ormeaux.

— Tant mieux! s'écria le comte, on pourra vous y voir. — M. de Charny sourit, et passant son bras sous celui de M. de Vauvert avec une familiarité polie que leur âge et la circonstance autorisaient : — Je crois vous comprendre, reprit-il, mais je suis chargé de vous dire que les taillis de La Coudraie vous sont ouverts comme les bois de Vineuil. Je crois même que ce cher voisin sera heureux de vous aider à tuer les bêtes qui peuvent s'y trouver.

M. de Vauvert regarda M. de Charny. — Comment savez-vous tout cela? dit-il vivement.

— J'ai surpris l'autre soir un mouvement sur votre visage quand j'ai nommé le baron Gobain; j'ai voulu avoir la signification de ce mouvement. J'ai donc interrogé mon hôte; j'ai appris bien vite quelle cause légère séparait deux hommes faits pour s'estimer, et grâce à une circonstance qui m'a permis jadis de rendre un petit service au baron, je l'ai amené sans peine à reconnaître qu'il avait eu tort.

Rien ne pouvait faire plus de plaisir à M. de Vauvert que cette nouvelle. Les taillis de La Coudraie bordaient sur un long espace les bois de Vineuil; la bête lancée par les chiens du comte passait souvent chez son voisin, et il fallait abandonner la chasse. Souvent aussi on l'avait poursuivie : il y avait eu des querelles entre les gardes et les piqueurs, des procès-verbaux même, et on avait dû

rompre toute relation, comme cela arrive quelquefois entre propriétaires qui ont les mêmes goûts. Depuis cette rupture, M. de Vauvert était fort empêché dans ses chasses; un inconnu venait de rendre toute liberté à ses équipages. — Pardieu! dit-il en serrant la main de M. de Charny, vous êtes un galant homme; veuillez porter mes complimens au baron, et si jamais je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi, je vous suis tout acquis.

M. le vicomte Roger de Charny appartenait au corps diplomatique. Il avait rempli dans les derniers temps une mission en Orient qui avait mis son nom en relief. Dans une circonstance où sa vie avait été en danger, il avait su, par un mélange habile de fermeté, d'adresse et de hauteur, dénouer, à l'entière satisfaction du gouvernement, une question qui menaçait d'avoir des conséquences graves. Une tentative d'assassinat à laquelle il avait plus tard échappé par hasard, mais non pas sain et sauf, avait mis un terme à cette mission, où sa santé avait été compromise. Le jeune diplomate était donc rentré en France avec une réputation toute faite. M. de Charny était en un mot dans cette heure fortunée où le flot et le vent vous portent. Assuré par la mort d'une tante de quelques revenus qui, à un moment donné, lui permettraient de faire acte d'indépendance, le vicomte avait en outre des qualités extérieures qui venaient en aide à ce que le hasard et son caractère avaient fait pour lui. Il parlait peu, mais quand il le faisait, c'était avec une animation, un tour original qui pouvaient ne pas plaire également à tout le monde, et n'en laissaient pas moins leur empreinte. Il avait dans la figure quelque chose de romanesque qui le faisait distinguer de la foule; il y ajoutait par une mise sévère et par une manière adroite de s'effacer qui le mettait en lumière. On ne pouvait pas l'accuser de parler de lui ou de chercher à attirer l'attention sur sa vie et les actes auxquels il avait pris part, et cependant il n'était pas dans un salon depuis un quart d'heure qu'il était déjà le centre d'un petit cercle. Quand la discussion portait sur une chose qu'il savait, et il en savait beaucoup, il ne s'en mêlait pas d'abord, puis y entrait par un mot, une réplique, une observation; il s'animait par degrés, et sa parole devenait tout à coup abondante et colorée avec un tour incisif où le paradoxe éclatait comme une fusée.

Au bout de six semaines, M. de Charny devint l'un des hôtes les plus assidus de Vineuil. Il n'offrait jamais de conseils à M. de Vauvert, qui lui en demandait souvent. Marguerite semblait tirée de son engourdissement par sa présence; elle avait de la sympathie pour cette nature souple et vigoureuse, acerbe quelquefois, mais dont les aspérités même irritaient et charmaient sa sensibilité nerveuse. Elle attachait un grand prix aux qualités réelles qu'il montrait,

et lui en prêtait d'autres en plus grand nombre qu'il n'avait pas. On a beaucoup vanté l'habileté des femmes dans l'art de tromper et de s'embellir d'un masque où toutes les vertus brillent du plus vif éclat. C'est beaucoup d'honneur qu'on leur a fait. Quand l'une d'entre elles se met à aimer, elle fait voir qu'elle n'est pas moins prompte qu'un pauvre homme à courir au-devant de l'erreur et du mensonge. La passion est adroite à se duper elle-même; elle y met sa force et son bonheur, et le cœur qui se donne façonne le masque dont le vainqueur après coup est revêtu. Mme de Vauvert, qui connaissait peu M. de Charny, s'efforça par mille détours de pénétrer ce caractère qui semblait se dérober à toutes les recherches; elle le poussait sur le terrain des confidences, et l'y retenait avec une grâce dont il subissait le charme sans trop s'y abandonner. Entre un jeune homme et une jeune femme emprisonnés à la campagne dans la saison froide, au milieu d'un groupe de chasseurs enragés, l'isolement est presque complet. Il n'y avait que deux ou trois lieues des Ormeaux à Vineuil; le trajet était franchi chaque jour; quelquefois même M. de Charny restait au château, où il avait une chambre qu'on ne donnait plus qu'à lui. Marguerite souffrait qu'il la raillât sur ses attitudes de roseau, sur ses longues mélancolies, sur les élans et les aspirations sans but qui la tourmentaient, sur les mignardises de son esprit; il n'admettait rien de semblable, lui pour qui l'action était la raison même de la vie. A son tour, elle le plaisantait lorsque, sous l'empire d'un souvenir ou d'une discussion, il parlait avec un feu extraordinaire. — Prenez garde, lui disait-elle en riant, voilà que la poésie vous gagne!

— Ah! c'est une peste! répliquait-il d'un air moitié joyeux, moitié chagrin.

Une lettre que M. de Charny écrivit à l'un de ses amis vers la fin de l'automne indiquera mieux quel était à cette époque l'état de son esprit.

« Les Ormeaux, 14 décembre.

« Si vous me demandez, mon vieux camarade, ce qui me retient au fond du Berri, je serai fort en peine de vous répondre, et Dieu sait cependant si je vous cache rien, à vous qui avez partagé ma vie dans maintes traverses sans que votre amitié m'ait fait défaut un seul jour. Certainement je ne me porte pas aussi bien que ces vieux Turcs que nous avons si souvent admirés à l'ombre des platanes où ils s'endorment, mais l'air de Paris n'est pas malsain, et bien des intérêts m'y rappellent. Je ne chasse pas non plus, je ne monte guère à cheval, je ne lis pas davantage, si ce n'est une fois ou deux par semaine le journal pour voir si le ministère n'est pas changé.

Il y a des heures où je me crois atteint par le *kief* oriental; mais qui diable a jamais entendu parler du *kief* au coin du feu, avec un pied de neige derrière la vitre?

« En creusant bien, peut-être trouverait-on, pour expliquer mon long séjour ici, cette cause qu'un philosophe cherchait au fond de toutes les actions d'un homme,... une femme! Que ce mot si joli n'aille pas vous faire croire à un amour insensé et tel que le temps seul ou la satiété peut en guérir; non, mais il est certain que c'est à une influence féminine que je dois de rester à la campagne. Elle me révolte, et j'y cède. »

Après un assez long portrait de Mme de Vauvert où l'on voyait que M. de Charny s'était complu, il reprenait en ces termes :

« Une cousine qui a passé dernièrement dix jours à Vineuil, et qui me paraît avoir le don de percer au vif les caractères d'un seul mot, a dit de Mme de Vauvert qu'elle était née un siècle ou deux trop tard. Il est certain qu'on la croirait échappée à ce cercle illustre de belles dames dont la fameuse Julie d'Angennes portait le drapeau. Vous savez si j'aime peu l'amour! J'ai sacrifié comme un autre à ce sentiment, qu'il faudrait exclure de la vie après la vingt-cinquième année, et rien ne me tente moins que d'y tomber derechef. Aucune femme d'ailleurs ne m'est moins sympathique par les idées, le caractère, les habitudes d'esprit, le tour de la pensée. Donc du côté de la passion point de danger. Et cependant, aussitôt que je ne la vois plus, je pense à elle, comme un écolier aux vacances prochaines. Soyez donc passé maître en indifférence pour en venir là!

« Un accident ridicule m'a fait rencontrer ici le comte de Vauvert, chez qui je suis tombé un soir d'orage. J'ai trouvé un habile homme et une femme sentimentale : l'un qui vise loin tout en tirant des perdreaux, et me paraît appelé à faire un grand chemin dans la finance; l'autre perdue dans les chimères et belle avec un air étrange qui séduit. Le comte a quelque velléité de se porter candidat aux prochaines élections, et je l'y pousse de mon mieux; il a de grandes chances d'être envoyé à la chambre, et j'aurai là un appui d'autant plus fidèle que je n'ai aucun droit de compter sur son dévouement. La comtesse fait des châteaux en Espagne, et je les bâtis, — non, je me trompe, — je les démolis avec elle.

« Gardez-vous de me prêter aucun projet de séduction : loin de moi une pareille pensée! J'ai passé l'âge de ces grandes campagnes, et j'ai en outre la conviction que la galanterie ne mène plus à rien. Sans fatuité aucune, je crois pourtant que je plais à la châtelaine de Vineuil dans une mesure honnête; mais, si je l'ai bien comprise, elle serait femme à aimer sérieusement, très sérieusement même, et mes principes me crient que tout attachement sérieux est un lien, — c'est-à-dire un obstacle. — Or à trente ans il n'en faut plus. Je m'abs-

tiens donc de toute parole décisive, et je maintiens ce bel oiseau bleu dans les régions idéales des théories. J'imagine qu'il ne faudrait qu'un hasard pour l'amener à plier ses ailes. Je veux bien ne pas l'y aider, mais je ne voudrais cependant pas qu'un autre eût cette bonne fortune.

« C'est là, me direz-vous, une circonstance aggravante, un aveu qui témoigne contre moi. Eh! je n'en disconviens pas. Où est le sage qui n'a jamais péché pour me jeter la première pierre? Vous faut-il une preuve plus accablante encore? Écoutez et voyez jusqu'à quel point un homme peut rester jeune malgré les quelques cheveux blancs que lui laisse une heureuse calvitie dont les imbéciles font honneur à la maturité de sa pensée et à l'excès du travail!

« Il y a ici un jeune conseiller d'état qui a fait son chemin en votant contre le ministère. Il ne manque ni d'esprit, ni d'aplomb, et on raconte qu'il a eu des succès dans les salons politiques. Il a mis le siége devant Mme de Vauvert. Sa tactique est celle d'un homme qui a fait ses preuves; mais Mme de Vauvert a une placidité qui le déconcerte à tout instant. Dans les commencemens, je riais donc; mais voilà qu'un jour je les surprends volant du même vol dans ces hauteurs où j'avais seul le privilége de me perdre! Et je sais quels écueils encombrent ces zones éthérées! Une horrible jalousie s'empara de moi. Si j'avais été le maître du choléra ou de la fièvre jaune, le conseiller d'état serait mort sur place. Ma jeunesse alla jusqu'au dépit, jusqu'à la bouderie. Pardonnez-moi, elle ne dura que cinq minutes. Mais que devint cette jalousie quand je vis Mme de Vauvert prendre le bras de M. de Fersac, passer dans la serre, et accepter de sa main une rose qu'elle mit à sa ceinture! Cette maudite rose me pesait sur le cœur; j'en étouffais. Riez, mon ami! vous allez voir. Dans la soirée, j'en parlai à la comtesse d'un air tranquille ou à peu près. J'aurais broyé de l'acier entre mes dents. L'adorable créature, sans répondre, prit la fleur et la jeta au feu. Et je n'ai pas mangé ses deux mains de baisers! J'ai voulu parler, je suis resté stupide et muet. Il y a donc des heures où l'on a toujours vingt ans, si vieux qu'on soit!

« Le lendemain, — neigeait-il, bon Dieu! — je suis monté sur un cheval enragé, *un buveur d'air*, comme disent mes vieux amis les Arabes, et j'ai couru ventre à terre jusqu'à la ville voisine; j'ai dépeuplé le plus beau jardin de l'endroit, et j'ai rapporté triomphalement un bouquet de roses blanches. Dix lieues pour dix fleurs! Mme de Vauvert me vit descendre de cheval et ne put retenir un petit cri. J'accours et je lui offre mes fleurs. Ai-je besoin d'ajouter que je tremblais? Elle me regarda avec des yeux tout humides. — Vous à cheval, et par un temps pareil, dit-elle, quand votre santé vous défend de suivre une chasse! — Eh! cette rose que vous n'aviez plus,

m'écriais-je, ne devais-je pas la remplacer?... Au prix de mon sang, il m'en fallait trouver une.

« Cette fadaise produisit l'effet accoutumé. Mme de Vauvert n'osa plus lever les yeux, et rougit jusqu'au cou. Elle garda le bouquet. J'ai toujours remarqué que les choses les plus vieilles, les plus rebattues, les plus surannées, sont celles qu'on accueille le mieux. Il ne faut pas dédaigner non plus les exagérations les plus grosses et les plus extravagantes : elles vont droit au cœur, et s'y insinuent comme des fils de soie. C'est ce qui m'explique les grands succès de quelques imbéciles.

« Vous voilà condamné! me crierez-vous. Pas encore, et voici maintenant les circonstances atténuantes. L'autre jour, Mme de Vauvert m'attendait; nous devions lire ensemble un livre qui fait grand bruit, et que le courrier venait de nous apporter. Ces messieurs tuaient des loups. J'étais au coin de mon feu, les pieds sur les chenets; j'ai expédié un billet à Vineuil, et je suis resté trois jours aux Ormeaux, tranquillement occupé à rédiger un mémoire pour le ministre. Je crois bien n'avoir pas pensé à elle plus de deux fois. Je suis de cette race de gens dont le cœur se tait quand le cerveau parle. A ma première visite, j'ai trouvé cette excellente créature un peu pâle; elle ne m'a rien reproché, mais sa poitrine s'est soulevée comme celle d'une personne qui recouvre la respiration. J'ai joué au whist tout le soir.

« Suis-je acquitté?... L'hiver s'avance, et je ne le passerai pas tout entier ici. Mon été de la Saint-Martin a eu ses vacances; nous retournerons aux choses sérieuses à Paris. Vous n'ignorez pas qu'avant la mort de la bonne dame qui s'est tout à coup souvenue de moi je n'avais pas grand'chose. Héritage oblige. A présent, je regarde plus loin devant moi. Mon bisaïeul était lieutenant-général des armées du roi à Denain, mon grand-père était chef d'escadre quelque vingt ans avant 89; mon père était membre du conseil des cinq-cents; notre race s'en est allée tout doucement à la dérive, perdant à chaque règne de son éclat et de sa fortune. J'ai quelque ambition de la relever. Un peu d'adresse me fera ministre plénipotentiaire; plus tard une ambassade m'ouvrira les portes du Luxembourg. Tout cela vaut bien ce bâton flottant qu'on appelle l'amour.

« Je quitterai donc Vineuil prochainement, non pas sans un soupir peut-être, mais du moins sans retour. »

IV.

Au mois de janvier, M. de Charny était encore à Vineuil. Il ne parlait pas de partir. M. de Vauvert y prolongeait son séjour pour préparer une campagne électorale à laquelle l'influence de Roger

l'avait déterminé. Marguerite ne pensait pas à Paris. Elle éprouvait ce bonheur vague et cette inquiétude qui précèdent les grandes crises : des rougeurs subites animaient ses joues, de longues rêveries, dont elle sortait avec des tressaillemens, allanguissaient tous ses traits; elle avait dans la voix des inflexions d'une douceur musicale. Les Ormeaux ne voyaient presque plus M. de Charny. Un jour, dans le feu d'un entretien, l'éventail de Mme de Vauvert toucha le vicomte au bras; il frissonna et réprima un cri. — Je vous ai fait mal, moi? dit Marguerite toute pâle.

— Non pas vous, mais cet éventail, répondit Roger. Il a effleuré une blessure turque que j'ai là, et qui sort de sa léthargie par certains mauvais temps.

— Ah! reprit Mme de Vauvert, les yeux gros de larmes, il me semble que je ne me serais jamais consolée si vous étiez mort là-bas, et cependant je ne vous connaissais pas!

— Vous voulez donc que je vous aime? murmura M. de Charny avec un élan qu'il ne put réprimer.

Marguerite ferma les yeux; elle serait tombée, si elle n'avait pas appuyé ses deux mains tremblantes sur le marbre d'une cheminée. Tout son cœur venait de se donner.

L'excès de son bonheur effraya Mme de Vauvert; elle eut peur de la vivacité de ses sensations. Comme un oiseau effarouché qui cherche un nid où se blottir, elle se replia en elle-même, et passa dans sa chambre de longues heures qui étaient les plus agitées, mais qui lui semblèrent les plus douces qu'elle eût jamais vécues. Elle était heureuse et bouleversée. La voix de M. de Charny était la seule qu'elle entendait dans un salon; elle reconnaissait son pas dans la cour du château; elle avait l'instinct de sa présence partout; le moindre son, quelque chose qu'elle ne s'expliquait pas, l'avertissait. Il lui prenait alors des battemens de cœur qui la suffoquaient. Ses angoisses, ses craintes, ses folles joies, provoquées par un regard, par un mot, ce trouble où elle vivait, ses insomnies, sa fièvre, lui disaient que les premiers rêves qui avaient bercé sa jeunesse n'avaient pas plus menti que Mme de Sainte-Aure et Mme d'Ermois. Elle aimait jusqu'à ses remords. La seule chose qui la laissât sans armes et sans défense, c'était la bonne humeur de M. de Vauvert. Quand il rentrait après la chasse et qu'il l'embrassait, elle avait froid sous la peau. Quand il lui parlait de ses chances aux élections, et qu'il la mettait de moitié dans ses espérances avec ce bon rire franc qui lui était familier, elle éprouvait comme des picotemens dans la paume des mains. Les heures d'abandon où il lui parlait comme à une amie sincère lui faisaient endurer des supplices dont elle était étonnée qu'on ne vît pas la trace sur son visage; mais en quelques heures elle s'était pliée, avec une souplesse

toute féline, à cette dissimulation qui est le châtiment des amours coupables. Alors, par un singulier retour, elle s'indignait contre elle-même du sourire qui errait sur ses lèvres et de l'impassibilité qu'elle laissait voir dans les momens où elle était le plus agitée. Cela l'humiliait d'être semblable à des femmes au-dessus desquelles autrefois elle faisait planer son esprit, orgueilleux de son innocence altière. Combien vite avait été parcourue cette route qui lui semblait si difficile à descendre! Cependant, loin d'en vouloir à M. de Charny, qui l'avait fait glisser de ces hauteurs, elle se réfugiait dans son amour comme un ramier qui, aux premières approches de l'orage, regagne la forêt natale. Elle s'efforçait même de haïr son mari, et y arrivait presque par une tension d'esprit qui violentait sa nature; mais si tenace que fût son désir, elle ne pouvait se défendre d'écouter une voix plus juste qui lui rappelait la bonté naturelle du comte et la facilité de son humeur. Tous les reproches qu'elle lui adressait dans l'exaltation de son cœur, tous les crimes dont elle l'accusait, ne tenaient pas contre une minute de libre raisonnement et d'impartialité.

Mlle de Cocherolles était revenue au château de Vineuil. Cette active personne, qui profitait de ses quarante-huit ans pour courir Paris et la province à sa guise, qui partait tout d'un coup et revenait de même, arrivait des bords de la Durance. « Elle avait assez du soleil, et avait soif de brouillards, » disait-elle. La vérité simple était qu'elle avait laissé à Vineuil un problème dont elle voulait connaître la solution. La fine mouche se garda bien d'interroger et de montrer cette inquiétude d'esprit qui trahit dès l'abord les gens curieux. Elle fut gaie et observa; elle se réservait de se dédommager plus tard du mors qu'elle mettait à sa langue. Au bout de quinze jours de cet examen muet, un soir, à cette heure indécise où le crépuscule commence, elle surprit Marguerite debout devant une fenêtre d'où l'on découvrait au loin la campagne. Une brume légère flottait sur la lisière d'un bois dont le rideau sombre coupait l'horizon; le ciel avait des tons laiteux et froids, le givre pendait aux arbres. Marguerite, perdue dans son attente, n'entendit pas marcher la vieille demoiselle, qui la guettait comme un chat. Du bout de son doigt, elle traçait sur la vitre, que sa respiration chargeait de buées, des initiales qu'elle effaçait ensuite à demi, puis qu'elle reproduisait machinalement. Ses yeux ne perdaient pas de vue la plaine déserte et morne; elle y voyait peut-être tous les orangers de l'Italie et tous les feux de l'Orient. Du milieu de la pièce où elle se trouvait, Mlle de Cocherolles ne pouvait pas distinguer les lettres écrites sur la vapeur fugitive. Elle fit un pas. En ce moment, du manteau gris qui roulait lentement à la surface du sol, un groupe de cavaliers sortit confusément. L'un d'eux, pareil à une ombre, marchait

en avant. Par un mouvement spontané et plus rapide que l'éclair, Marguerite ouvrit la fenêtre toute grande et se jeta sur un petit balcon en saillie, les deux mains sur la balustrade glacée et le corps en avant. Elle avait la tête nue, et ne sentait pas la bise qui soufflait dans ses cheveux. Mlle de Cocherolles s'avança sur le balcon sans essayer de dissimuler sa présence; mais Marguerite n'entendait rien que le galop lointain du cheval. L'ombre s'était épaissie, et on ne voyait qu'une silhouette grise dont les lignes incertaines se perdaient dans le brouillard. Les joues de Mme de Vauvert étaient couvertes de rougeur; sa bouche entr'ouverte semblait murmurer un nom dont elle n'osait pas confier les syllabes à l'espace, et que ses lèvres caressaient. Mlle de Cocherolles la toucha du doigt sur l'épaule. « On revient donc encore de Palestine? » lui dit-elle. Mme de Vauvert frissonna de la tête aux pieds. Elle se rappela soudain le mot que Mlle de Cocherolles lui avait dit il y avait déjà quelques années, et se sauva.

A cette même époque, M. de Charny écrivait à son confident :

« Vineuil, ce 29 janvier.

« Accablez-moi de vos railleries, mon cher Pylade, ne m'épargnez ni les sarcasmes, ni les invectives... Je suis fou... Cette femme dont la présence m'irritait, dont le langage m'exaspérait, je l'aime!

« Le grand mot est écrit, je ne le rétracterai pas; mais ne croyez pas que je sois vaincu. Tout se révolte en moi contre cette passion d'un autre âge; elle est venue avec la neige, elle partira avec les fleurs! Je verrai bien dans cette lutte si cela sert à quelque chose d'avoir vécu et d'avoir fait commerce avec l'expérience. Voilà six semaines que je suis sous le charme, mais ma raison proteste, mon esprit se défend, et la victoire me restera.

« J'ignore comment cela s'est fait. Sait-on pourquoi viennent les accès de fièvre? J'ai cédé, le dirai-je? avec ivresse à la séduction qui m'entraînait. Certes je me croyais bien à l'abri derrière le rempart de mes trente-sept ans, un peu fatigué de tout et médiocrement enclin, vous le savez, aux rêveries. Un jour la digue s'est rompue, et l'amour a passé avec le flot de la jeunesse. J'ai revu mes anciens jours, j'ai eu des heures d'éblouissement; mais je ne sais quelle sentinelle veille en moi qui me crie par instant, comme en face de l'ennemi : Garde à vous! Tenez, permettez-moi cette comparaison : mon cœur est un peu comme une ville démantelée qui vient d'être emportée d'assaut. La garnison est décimée, mais une troupe fidèle et vaillante s'est retirée dans une citadelle d'où elle continue la résistance; rien ne la fera capituler. Cette troupe dévouée et sûre, c'est ma volonté, c'est mon cerveau. Quel bagage à traîner dans la vie que l'amour à trente-sept ans!

« Toutes ces choses, qui m'irritaient comme le bourdonnement des insectes en été ou m'affadissaient comme l'odeur et le goût du miel, me charment et me captivent à présent. Marguerite a des séductions qui enveloppent, des douceurs et des tendresses d'esprit qui bercent, une candeur et une mansuétude qui reposent. J'en subis l'empire, mais en cédant je tressaille comme la cloche qui murmure longtemps encore après le coup qui l'a frappée. Un temps viendra où il faudra que je dénoue ce que le hasard, un peu la solitude, un peu la surprise aussi, ont noué. J'espère que les gradations de cette rupture inévitable, prévue, calculée, seront assez douces pour que ces beaux yeux ne versent pas trop de larmes... Ne m'accusez pas de fatuité : n'est-ce pas la loi éternelle, que l'un aime davantage où l'autre aime moins?... Et je suis cet autre. C'est une secousse qui me tirera de cet engourdissement, et j'y compte. Un matin, *le Moniteur* me l'apportera. Adieu alors à cette halte de mon automne! Nous aurons fait comme deux navires qui se rencontrent dans la haute mer, et qui, après avoir un temps navigué de conserve, se séparent, et, poussés par des vents contraires, cherchent des horizons nouveaux. Je rends cette justice à Marguerite, elle sera la plus triste et la moins oublieuse. »

M. de Charny ne se trompait pas dans son attente : M. et Mme de Vauvert partirent pour Paris vers le milieu du mois de février. La fortune du comte avait pris un grand essor; on en parlait comme de l'un des capitalistes les plus solidement et les plus promptement enrichis par l'industrie des chemins de fer. Le goût qu'il avait toujours eu pour les chevaux s'était singulièrement développé; il avait une écurie et faisait courir. Sa maison était un centre où les gens de finance rencontraient la fleur de l'aristocratie, attirée et retenue par Mme de Vauvert, et les hommes qui avaient un nom dans la politique. Une extrême agitation remplissait alors la vie de Mme de Vauvert; elle se prêta à cette existence, et son salon devint l'un des mieux fréquentés et des plus suivis de Paris. Elle y déployait des ressources d'esprit qu'on ne lui connaissait pas; sa beauté, plus vive et plus accentuée, était comme transfigurée. La nouvelle se répandit alors que la comtesse avait distingué M. de Charny. On en parla tout bas, et les personnes qui la voyaient de plus près furent celles qui aidèrent à en colporter le bruit par leurs airs de mystère et leurs réticences. Le diplomate mettait une grande réserve dans ses relations avec Mme de Vauvert. Jamais un mot qui pût le trahir, un empressement qui pût être remarqué; il était avec elle poli et quelquefois même familier, mais sans abandon, et dans un bal ne s'approchait jamais d'elle qu'après avoir salué deux ou trois personnes. Pour les gens du monde vieillis dans la pratique de la vie, cette froideur apparente d'un homme qui avait vécu sur

le pied de la plus étroite intimité dans le château de la comtesse à Vineuil était un témoignage qui déposait contre lui. Il avait eu l'art de se faire attacher à une commission qui élaborait un traité de commerce au ministère des affaires étrangères, et les personnes qui connaissaient son ambition silencieuse, mais âpre, en concluaient logiquement qu'un lien le retenait à Paris. Il parlait de cette commission et des conférences qu'elle entraînait comme d'une chose importante; mais certains accens brefs, certains froncemens de sourcils qu'on surprenait en lui quand on annonçait des mutations dans le corps diplomatique, faisaient bien comprendre qu'il n'était pas la dupe de ses affirmations. Mme de Vauvert, qui avait eu jusqu'alors horreur des exercices violens, fut aperçue un matin à cheval au bois de Boulogne. Le comte l'accompagnait, ainsi que Roger. Les curieux remarquèrent que M. de Charny était un excellent écuyer. On ne manqua pas d'attribuer la conversion de Marguerite au rétablissement de la santé du diplomate, qui lui permettait de suivre M. de Vauvert dans ses expériences. Le comte s'en montra naïvement heureux. Rien ne paraissait en lui qui pût faire croire qu'il eût même l'apparence d'une inquiétude. Certaines attentions pouvaient au contraire faire penser que son attachement pour Marguerite s'accroissait avec le temps. Quand il avait gagné un pari de course ou terminé quelque affaire avantageuse, il lui arrivait de la prendre soudain par la taille et de l'embrasser sur le cou. — Votre part est faite,... cherchez bien dans votre appartement, disait-il. Marguerite devenait pourpre ou verte dans ces momens-là; un coup de cravache cinglé en plein corps lui eût fait moins de mal.

Cependant cette nature délicate et fière s'était accoutumée à ces supplices. Les révoltes qu'elle éprouvait contre elle-même au commencement s'étaient apaisées. Bien plus même, et par un retour d'esprit qu'expliquait la bonté innée de ses instincts, elle ressentait pour le comte une sorte d'attendrissement qui se trahissait par des prévenances et des attentions où le calcul n'entrait pas. Il ne lui semblait pas juste qu'il ne fût pas heureux quand une si grande plénitude de bonheur la faisait vivre d'une vie si active et si chaude. Ce qui l'étonnait seulement et ce qui, dans une certaine mesure, l'attristait, c'est que Roger, bien loin de contrarier ces menues attentions, les approuvât et l'y encourageât. Depuis son dernier séjour à Vineuil, Mme de Vauvert, maîtresse de maison accomplie, semblait être descendue des nuages où si longtemps elle avait marché. Ses pieds comme son esprit effleuraient le sol. Sainte Élisabeth de Hongrie, ainsi que l'appelait Mlle de Cocherolles dans ses jours de gaieté, s'était fait naturaliser Parisienne. Elle se familiarisait à la vie commune, et se délivrait peu à peu de ses langueurs. Le monde lui

savait gré de ce changement, mais bien des mots la faisaient tressaillir tout à coup, et lui prouvaient que l'on ne pardonne certaines intimités qu'à la condition de s'en souvenir. Quand on la pressait d'assister à une réunion, combien de fois une amie intime laissait tomber d'une voix emmiellée, et comme un argument décisif qui devait annuler toute résistance, ces quatre mots : « Nous aurons M. de Charny ! » Elle ressentait alors le frisson douloureux que détermine le contact du doigt sur une chair vive. D'autres fois, quand on la rencontrait à cheval au bois avec Roger, ou dans un bal causant sur le coin d'un canapé, on s'éloignait au bout de quelques minutes, discrètement, avec les allures exquises d'une politesse empoisonnée. Les gens du monde ont de ces raffinemens par lesquels ils semblent indiquer qu'ils veulent être complices, mais non pas dupes. Mme de Vauvert souffrait sensiblement de ces piqûres d'épingle, qui, pour certaines natures délicates, sont parfois des coups de poignard; mais elle ne faisait rien pour les éviter.

Il y a certainement des hommes à qui on peut adresser le reproche de fatuité, mais il en est beaucoup aussi qui prennent un soin extrême de dissimuler ce qu'on appelle en langage de salon leur bonheur. Volontiers ils fermeraient leur bouche et mettraient un bandeau sur leurs yeux pour qu'on n'y pût pas lire. M. de Charny, qui apportait en toute chose une discrétion méticuleuse, qui avait une horreur instinctive de tout ce qui s'écarte des usages, de la règle et de la convention, aurait voulu entourer son amour des triples voiles qui dérobaient jadis la déesse sacrée aux regards de la multitude. Les femmes n'ont pas de ces réserves; elles semblent craindre le bruit et l'éclat moins que les hommes, et l'on peut dire hardiment que si quelqu'une d'entre elles est compromise, c'est qu'elle seule l'aura voulu. Mme de Vauvert n'échappait pas à la loi commune, et laissait souvent les indifférens et les curieux lire dans son cœur; que lui importait, pourvu que Roger vît bien que lui seul en était le maître? Roger avait beau se défendre de ces témoignages et de cette ardeur qui semblaient trahir un dédaigneux oubli de l'opinion, elle y tenait. Quand il insistait : — Ah ! vous ne m'aimez pas ! disait-elle.

Élevée dans des habitudes de piété régulière avec lesquelles son mariage ne l'avait pas fait rompre, Marguerite parut redoubler de ferveur après son retour de la campagne. Elle sortait souvent seule à pied et allait dans une église épancher toute son âme. Elle cherchait de préférence la solitude et l'obscurité d'une chapelle inconnue. Chrétienne et croyante, elle aimait à Paris comme on aime à Rome ou à Séville. Mlle de Cocherolles, qui parfois l'accompagnait le dimanche aux offices, remarquait cette dévotion et en pénétrait la cause. Un jour qu'elles étaient ensemble à la messe, la vieille fille se

pencha à son oreille : — Ne vous agenouillez donc pas comme cela, lui dit-elle; ces attitudes de suppliante feraient croire que vous avez quelque chose à vous faire pardonner...

La commission dont M. de Charny était membre avait terminé ses travaux depuis quelques mois, lorsqu'un jour le bruit se répandit dans les salons que le diplomate allait rentrer dans la carrière active. Les mieux informés assuraient même qu'il était désigné pour un poste important auprès d'une cour d'Allemagne. M. de Fersac en parla à Mme de Vauvert, et le fit avec l'insistance aimable d'un homme qui veut se venger. Elle devait être mieux que personne au courant de cette négociation; la nomination de M. de Charny à un poste que des hommes considérables avaient occupé témoignait de l'estime qu'on faisait de lui. M. de Fersac ajouta que s'il n'avait pas l'occasion de rencontrer le vicomte avant son départ, il suppliait Mme de Vauvert de lui porter le tribut de ses félicitations. Marguerite fit appel à tout son courage pour rester impassible; elle sourit, mais il lui semblait qu'une pince de fer la serrait aux tempes. Ses oreilles tintaient; si on l'eût forcée à se lever dans ce moment, ses forces l'auraient trahie. M. de Vauvert s'approcha d'elle un instant après. — Comment vous trouvez-vous ce soir? dit-il.

Elle eut peur qu'il ne devinât tout à l'altération de ses traits. — J'ai eu un peu froid tout à l'heure en entrant, mais je vais bien à présent, répondit-elle.

— A propos, reprit le comte, savez-vous s'il est vrai, comme on l'assure, que Roger aille à Francfort? Tout le monde en parle.

— Je ne sais pas, dit la comtesse, qui sentit une sueur froide mouiller ses épaules.

— S'il part, cela me contrariera : ce diable d'homme s'entend à tout. Quand nous serons rentrés, écrivez-lui donc de venir déjeuner avec nous demain.

— J'écrirai, reprit-elle.

Vers une heure du matin, le comte et Mme de Vauvert quittèrent le bal. A peine rentrée chez elle, Marguerite sauta sur une feuille de papier; la plume tremblait entre ses doigts. Quand elle eut fini, elle sonna sa femme de chambre. — Tenez, dit-elle, que cette lettre soit demain au point du jour chez M. de Charny.

La femme de chambre étouffa un bâillement et voulut déshabiller sa maîtresse. — C'est inutile, reprit Mme de Vauvert... Allez.

Quand elle fut seule, Marguerite tomba sur un fauteuil et se mit à sangloter. La pendule sonna trois heures. — Ah! Dieu, dit-elle, attendre jusqu'à demain!... Que c'est long!

Sa lettre ne contenait que ces quelques mots : « J'ai la mort dans le cœur. Venez demain. »

V.

Le point du jour la trouva debout. Elle ne savait comment tromper la longueur du temps, qu'elle ne voyait pas finir. Elle lut, elle s'assit, elle prit et rejeta un ouvrage de broderie; quelquefois elle restait tranquille, la tête entre ses mains, les coudes sur ses genoux, cherchant à oublier. Il lui semblait que dans cet engourdissement de la pensée les heures s'écouleraient plus vite. Quand elle relevait la tête après une immobilité qui lui semblait éternelle, elle voyait avec terreur que l'aiguille avait à peine avancé de quelques minutes. Chaque fois qu'une voiture s'arrêtait à la porte de l'hôtel, elle tressaillait, courait à la fenêtre et collait son front contre la vitre. Roger ne se montrait pas. Pour calmer son impatience, elle se fixait à elle-même un délai après lequel il arriverait certainement, elle calculait le temps qu'il mettrait à venir, elle le suivait le long des rues, elle comptait ses pas; un quart d'heure ou vingt minutes suffisaient, mais il rencontrait peut-être quelqu'un qui le retenait. Quand le délai était depuis longtemps passé, elle appelait à son secours les circonstances imprévues : M. de Charny avait été contraint de voir le ministre, la conférence s'était prolongée. Puis l'impatience la reprenait tout d'un coup : elle marchait avec agitation, et les larmes la gagnaient. Un peu après onze heures, on vint la prévenir que le déjeuner était servi. M. de Vauvert lui demanda si elle avait écrit à Roger. Sur sa réponse affirmative : — Pourquoi donc ne vient-il pas? reprit-il. Marguerite composa son visage pour répondre que sans doute on le verrait plus tard. — Grondez-le, et, si vous pouvez, retenez-le à dîner, ajouta le comte.

A cinq heures, M. de Charny n'avait pas encore paru. En proie à une fièvre contre laquelle elle luttait vainement depuis le matin, Mme de Vauvert prit un chapeau, jeta un châle sur ses épaules et sortit à pied. Il tombait une petite pluie fine qui rendait tout gris, cette pluie de Paris, tranquille, monotone, impassible, qui semble devoir tomber toujours. M. de Charny demeurait rue de Luxembourg, dans un entresol qui dépendait d'un vaste hôtel. Marguerite y arriva sans savoir quel chemin elle avait pris.

M. de Charny travaillait dans son cabinet. Deux bougies enfermées sous un écran vert éclairaient mal cette pièce, assombrie par une grande bibliothèque de bois noir et des tentures de couleur foncée. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Roger ne releva pas la tête. Il écrivait avec précipitation. Mme de Vauvert fut auprès de lui en trois pas. M. de Charny fit un bond. — Vous croyiez donc que je ne viendrais pas? s'écria-t-elle.

Roger avait les sourcils froncés, l'air contraint. — Quelle folie! dit-il... Voyons, remettez-vous... Vos mains sont glacées.

— Partez-vous? demanda Marguerite, qui restait debout.

Le vicomte voulut la conduire vers un fauteuil près du feu.

— Partez-vous? reprit-elle avec obstination.

Les lèvres de M. de Charny se contractèrent légèrement. — Eh bien! oui! dit-il.

Mme de Vauvert resta devant lui pâle comme une morte, mais agitée par une sorte de tremblement nerveux — Marguerite! s'écria Roger, entraîné par un mouvement de pitié.

— Ah! vous ne m'aimez pas! reprit-elle en le repoussant.

— Toujours le même mot! murmura-t-il.

— Eh bien! non, j'ai tort, s'écria Marguerite. Vous m'aimez... Pardonnez-moi, mais ne partez pas!

Roger lui prit les mains entre les siennes et la supplia de l'écouter. Sa présence auprès d'elle finirait par la compromettre; l'honneur, son amour même, lui faisaient un devoir de partir. Une occasion se présentait de rentrer dans la carrière active sans renoncer à l'espoir de revenir à Paris de temps en temps; pour le bien de Mme de Vauvert, il croyait pouvoir accepter, il ne l'en aimerait pas moins, et sa réputation n'en souffrirait plus. A chaque membre de phrase, Marguerite faisait de petits mouvemens de tête comme une personne qui approuve tout ce qu'on lui dit. — Vous avez peut-être raison, dit-elle enfin : partez, je vous suivrai.

M. de Charny se leva tout droit : — Me suivre, vous! s'écria-t-il.

— Et pourquoi non? Savez-vous rien qui m'attache à Paris? N'êtes-vous pas tout pour moi? Je vivrai dans un coin, inconnue; ne craignez pas que jamais je regrette rien... Le bonheur vaut bien le monde...

Marguerite continua quelque temps sur ce ton. C'était le langage de la passion dans ce qu'elle a de plus exalté. Tandis qu'elle parlait, le feu dans les yeux et comme illuminée par ce sacrifice d'elle-même, Roger la regardait avec une sorte de stupeur où il y avait comme une nuance d'attendrissement.

— Des rêves! toujours des rêves! murmurait-il à demi-voix.

— C'est impossible! reprit-il tout à coup; si vous étiez capable d'une telle imprudence, ce n'est pas une capitale qu'il faudrait habiter, c'est un désert.

— Eh bien? dit-elle avec l'accent et la foi d'une femme sûre d'elle-même.

— Vous le voulez? dit M. de Charny avec âpreté. Soit.

Il prit sur la table la feuille de papier que son écriture couvrait à demi, et, la déchirant : — C'était un rapport que le ministre m'avait demandé... Il recevra en place une lettre de refus.

La comtesse lui sauta au cou. — Vous êtes bon! dit-elle.

— Eh! non, je suis fou! s'écria-t-il avec une amertume mal déguisée.

Quand elle sortit de la rue de Luxembourg, la nuit était venue. Mme de Vauvert sauta dans une voiture de place. Elle était heureuse, et cependant elle pleurait. Un quart d'heure après, M. de Charny se présenta chez elle et lui demanda à dîner.

— Eh bien? lui cria M. de Vauvert, qui était debout devant la cheminée.

— Un rival l'emporte... Rien ne me réussit, dit Roger.

Marguerite tisonnait le feu; elle avait du plomb sur le cœur.

Cependant la présence de Roger à Paris agit sur elle, et dissipa petit à petit cette impression de tristesse dont elle était accablée pendant les premiers jours. Un mot que M. de Charny lui avait dit l'avait fait entrer dans le vif de ce caractère, et lui avait fait entrevoir comme dans un éclair l'une de ces lois fatales auxquelles, par habitude autant que par éducation, les hommes cèdent, ceux-là avec des délires furieux, ceux-ci avec une patiente résignation. « Cette oisiveté où je vis me pèse! » s'était-il écrié. Il y avait donc dans son existence un vide que l'amour ne comblait pas! Libre, jeune encore, aimé, pouvant vivre à sa guise, il regrettait une occupation, un travail. Marguerite sentait là une rivalité dont elle avait peur et contre laquelle elle n'avait pas d'armes. Elle s'efforça de la vaincre par l'épanouissement même de son amour, regrettant au fond que M. de Charny n'eût pas accepté ce sacrifice qui la donnait toute à lui et sans retour. Il aurait su alors combien inaltérable et solide était cette tendresse qu'elle lui avait vouée.

A quelques jours de là, M. de Vauvert demanda à la comtesse si elle voulait l'accompagner dans une promenade à cheval. Il faisait un temps clair et vif. De petits nuages cotonneux couraient paresseusement dans le ciel. On arriva dans les bois de Ville-d'Avray. Le comte avait l'air songeur, ce qui était fort extraordinaire chez lui. Il retenait la bride de son cheval et sifflait entre ses dents. — Me pardonnerez-vous si je vous parle en ami? dit-il à la comtesse tout à coup.

— Faites, répondit-elle un peu émue.

— Je ne sais ce qui me pousse à vous entretenir aujourd'hui, reprit-il; mais quelque chose que je ne puis m'expliquer m'y contraint. Voilà quelque temps que j'en ai le désir. J'y cède parce que c'est mon devoir. Il y a en vous, ma chère Marguerite, des symptômes, plus que cela, des sentimens qui m'effraient.

La comtesse se sentit pâlir et se pencha sur l'encolure de son cheval comme pour en arranger la gourmette.

— Ne donnez pas à mes paroles plus d'importance que je n'en

mets, continua M. de Vauvert; vous êtes moins répréhensible que votre jeunesse même, que votre éducation surtout. On vous a fait voir la vie comme elle n'est pas, on vous a conseillé d'y chercher ce qu'elle ne produit pas, et j'ai peur que votre cœur ne s'épuise dans d'inutiles et énervantes poursuites.

— Que voulez-vous dire? demanda Marguerite d'une voix étranglée.

— Vous allez me comprendre. Je vous ai beaucoup observée depuis que M. de Tanlay vous a confiée à moi. N'étais-je pas tout pour vous et ne devais-je pas remplacer cette famille qui pendant près de vingt années a veillé sur votre repos? Sans parler de mon affection, le devoir m'en faisait une loi. Eh bien! ce qui d'abord a été un doute est devenu lentement une conviction. Vous faites la part trop large aux rêveries, aux inquiétudes de l'esprit. Il y a en vous je ne sais quel désir inexprimable de transporter le roman dans la vie qui peut avoir de mauvaises conséquences pour votre repos. Le bonheur n'est pas là. On peut le rencontrer autour de soi; il n'existe pas dans les régions un peu confuses où votre imagination me paraît disposée à voyager. Donnez moins aux chimères, donnez plus à la réalité. J'ai senti bien souvent le regret de ne pas être tout à fait l'ami que dans vos rêves de jeune fille vous avez pu souhaiter; fallait-il, pour répondre à vos aspirations, — vous voyez, je parle votre langage, — violenter ma nature et m'étudier à dépouiller le vieil homme? J'y aurais mal réussi; j'aurais perdu la franchise sans gagner la poésie. Je me suis résigné à rester ce que le bon Dieu et le monde après lui m'ont fait. Ai-je du moins mérité votre estime, votre amitié? Donnez-moi la main, je serai assez récompensé.

Marguerite, attendrie et surprise, mit sa main dans celle du comte. — Ah! pourquoi me parlez-vous si tard? s'écria-t-elle avec un accent qu'il ne comprit pas.

— Parce qu'il n'est pas dans ma nature de parler beaucoup; puis, quand ma conviction a été faite, j'ai hésité, parce que j'ai craint de voir mes conseils repoussés. Un mari, c'est presque un ennemi, dit-on, et nous sommes si différens l'un de l'autre! moi trop porté peut-être à voir le côté pratique de la vie, vous trop disposée à n'y chercher que l'illusion et la poésie. Croyez-moi donc, par la sincère affection que je vous ai jurée, ne laissez pas entrer trop avant dans votre cœur ces désirs vagues, ces regrets sans nom, ces espérances confuses, fruits maladifs de la rêverie; ils se changeront en épines qui le feront saigner par mille blessures.

Le cheval de M. de Vauvert butta contre un caillou. Il le releva vivement par un coup de cravache. — J'imite l'astrologue de la fable, dit-il, je fais de la philosophie, et je ne vois pas ce qui se passe à mes pieds. — Un sourire gai parut sur ce visage, qui ne

pouvait pas rester longtemps sérieux. — Voilà un bien long chapitre de morale, dit-il, pensez que c'est un père qui vous parle, moins que cela, un frère aîné, et ne m'en veuillez pas.

Il poussa son cheval au galop, et s'amusa à lui faire faire des changemens de pieds. Au moment de sortir du bois, il prit la main de Marguerite, et l'embrassa sur la partie du poignet que ne recouvrait pas le gant. — Je me suis efforcé de vous rendre heureuse dans la mesure de ce qui était en moi, reprit-il; si je m'en allais, mon plus grand chagrin serait la pensée de n'y avoir pas réussi.

Cet entretien bouleversa la comtesse. Elle ne trouva pas un mot pour répondre. Des larmes lui vinrent aux yeux. Le comte s'en aperçut, et ne dit plus rien. Marguerite rentra chez elle troublée, inquiète; cette pensée qu'elle s'était méprise sur le caractère de son mari lui traversa l'esprit comme une flèche. Elle en fut agitée pendant de longs jours; mais l'empire que l'amour avait pris sur sa vie était trop absolu pour lui permettre de s'y arrêter. M. de Vauvert n'était pas d'ailleurs d'un caractère à revenir sur ce qu'il avait dit. Si l'impression qu'en avait ressentie la comtesse ne s'effaça point, elle fut comme ensevelie au fond de son cœur. Elle appartenait tout entière à un autre sentiment.

Sur ces entrefaites, un soir, le bruit se répandit à l'Opéra que M. de Vauvert avait fait une chute affreuse. Sa vie était, disait-on, en danger. On sait que le comte aimait passionnément les chevaux. Il en avait un assez grand nombre dans ses écuries, et tous du plus haut prix. Excellent cavalier, il aimait en outre à conduire, et souvent on le voyait passer aux Champs-Élysées sur une voiture légère qu'un cheval rapide entraînait à toute vitesse. Ce jour-là, M. de Vauvert essayait deux jeunes chevaux qu'il avait payés douze mille francs. Mme de Vauvert et M. de Charny l'accompagnaient. Aux mouvemens saccadés de la voiture, Roger comprit que quelque chose d'extraordinaire se passait. Il se leva à demi, et demanda à M. de Vauvert, placé sur le siége, si son attelage l'inquiétait. — Les chevaux sont un peu vifs, mais j'en suis maître, répondit le comte. — Déjà ils avaient le mors aux dents. — Ne bougez pas! dit-il un moment après en voyant sa femme porter d'instinct la main sur la portière. Il se pencha en avant pour rassembler les guides; mais à l'instant où il imprimait une secousse énergique aux chevaux, la voiture heurta contre un pavé : il perdit l'équilibre, et fut lancé violemment sur la route; la tête porta en avant, et quand on accourut, on ne releva plus qu'un corps inerte. Mme de Vauvert, presque folle de terreur, le fit ramener à son hôtel, où déjà M. de Charny avait conduit un médecin. M. de Vauvert semblait privé de vie. A force de saignées et de frictions, on parvint cependant à lui rendre le sentiment. Il ouvrit les yeux, regarda autour de lui comme un homme

tiré d'un lourd sommeil, et la mémoire lui revint. — Diable! dit-il, à trente-six ans, c'est un peu tôt! — Il perdit de nouveau connaissance, et resta trois jours presque inanimé entre la vie et la mort. Au bout de ce temps, que Marguerite passa auprès de lui, il y eut comme une réaction. — Eh! vite! dit-il, mon notaire! — La comtesse voulut insister pour qu'il restât tranquille. — Bah! reprit-il avec effort, je n'ai que des cousins à la mode de Bretagne qui m'ont ennuyé toute ma vie sous prétexte de parenté,... je veux leur payer ma dette. — La comtesse secoua la tête. — Eh bien! reprit-il, laissez-moi du moins acquitter la parole que je me suis donnée... N'ai-je pas le droit de veiller sur vous? — Il attira sur son cœur Marguerite, dont les lèvres pâles tremblaient. — Si je m'en vais, ajouta-t-il tout bas, n'écoutez pas trop la voix des rêves.

Il demeura seul avec le notaire. Marguerite, en rentrant, le trouva fort pâle. Il lui serra la main doucement, et ferma les yeux comme quelqu'un qui a besoin de dormir. Vers le soir, la comtesse, étonnée de son immobilité, s'approcha de lui; il était presque froid. Les médecins déclarèrent qu'il était mort d'un épanchement au cerveau.

On trouva chez le notaire, mandé le jour même, un testament qui instituait Mme la comtesse de Vauvert héritière universelle de tous les biens, à la charge de ne pas vendre Vineuil et de laisser paisiblement mourir dans l'écurie et le chenil les chevaux de selle et les chiens de chasse du comte. Mme de Vauvert ne joua pas la comédie de la désolation; elle donna quelques larmes sincères à son mari, pleura davantage sur les torts ignorés qu'elle avait eus envers lui, et se retira à Vineuil, où Mlle de Cocherolles accourut précipitamment pour la consoler et pour voir comment finirait ce qu'elle appelait le quatrième acte de la comédie.

Ce qui venait de lui arriver avait été si prompt, si violent, que Mme de Vauvert n'avait pas encore la libre disposition d'elle-même. Un coup de foudre l'avait frappée, mais elle ne savait pas bien si elle eût consenti à remettre toute chose en sa place première, en supposant qu'une de ces bonnes fées qui intervenaient autrefois dans la vie des princesses lui en eût donné le pouvoir. Il y avait une étrange confusion dans sa tête. Un remords sincère des fautes qu'elle avait commises la tourmentait, et quand elle s'arrêtait à la résolution louable de les racheter, c'était à Roger qu'elle pensait encore. Un horizon tout nouveau s'ouvrait devant elle; elle y regardait sans cesse, non pas sans s'accuser de le faire, mais avec des tressaillemens de joie. Il s'y mêlait un besoin de réhabilitation à ses propres yeux qui lui faisait désirer le moment où elle pourrait librement et publiquement disposer d'elle-même; mais ce moment redoutable, comment l'aborder, si personne ne lui venait en aide? Elle faisait alors des retours sans nombre vers le passé, et analysait

une à une les circonstances qui avaient marqué ses relations avec M. de Charny; elle y cherchait des inductions sur ses projets à lui. Son caractère ne laissait rien prévoir. Au bout de cinq ou six semaines, Roger lui avait écrit. Ses lettres, bien que tendres, ne concluaient pas. Elle tremblait qu'il ne s'éloignât de Paris pendant son absence; elle le lui témoigna, et il lui jura de ne pas prendre de résolution sans l'avoir consultée. Ce mot la rassura. Elle aurait vivement désiré le voir aux Ormeaux. Quelque chose lui disait que c'était impossible; cependant elle n'eût pas été fâchée que, pour se rapprocher d'elle, il eût bravé toutes les convenances. Plusieurs mois se passèrent dans cette retraite pleine d'agitation. Un matin que Mme de Vauvert était dans sa serre, on vint la prévenir que quelqu'un la demandait. Elle courut au salon, troublée d'un vague effroi. M. de Charny l'y attendait; il y avait alors dix mois qu'ils ne s'étaient vus. Elle trembla si fort, qu'elle ne put ni faire un pas ni articuler un son. Qu'allait-il lui apprendre?

— Je pars dans huit jours, lui dit-il.

Mme de Vauvert chancela; un nuage passa devant ses yeux.

— Vous partez! dit-elle d'une voix mourante.

— Mais avant de vous faire mes adieux pour me rendre au poste qui m'est assigné, reprit-il, je viens vous demander la main de Mme la comtesse de Vauvert pour M. le vicomte Roger de Charny.

Marguerite ne put retenir un cri de joie, et tomba à demi évanouie dans les bras de Roger. Il fut convenu que le vicomte partirait pour l'Italie, et que le mariage se ferait dans cinq mois, à l'époque d'un congé qu'il demanderait tout exprès. Jusque-là, il était inutile d'en parler. M. de Charny, qui avait pris des chevaux de poste à la station la plus voisine du chemin de fer, remonta en voiture une heure après sa demande, et partit. Quand Marguerite rentra au château après avoir perdu Roger de vue à l'extrémité du parc, il lui sembla qu'une lumière avait traversé les appartemens, et qu'elle s'était éteinte.

Cinq mois après, les nombreuses connaissances de Marguerite reçurent une lettre qui leur faisait part du mariage de Mme la comtesse de Vauvert, née de Tanlay, avec M. le vicomte Roger de Charny, ministre plénipotentiaire.

— Bon! dit Mlle de Cocherolles, la messe est dite.

VI.

Il n'y avait pas encore un an que Marguerite s'appelait Mme de Charny, lorsque le ministre plénipotentiaire donna avec éclat sa démission à propos d'une dissidence politique avec son gouverne-

ment. Cette démission fit beaucoup de bruit. En habile homme, il profita de la circonstance et brûla ses vaisseaux. Il avait alors une fortune qui lui permettait de courir les grandes aventures de la vie politique et de prétendre à un rôle dans les assemblées délibérantes. Un député était à élire dans un collége où l'opposition était en force. M. de Charny s'y présenta, appuyé par sa réputation et par une circulaire des meneurs du parti. Il élabora une profession de foi qui eut le bonheur d'être violemment attaquée, et partant vivement exaltée. M. de Charny, défenseur des principes libéraux et ami d'une politique ferme et nationale, fut élu. Il ne dormit pas la nuit qui suivit l'arrêt du scrutin, mais quelle ivresse dans cette insomnie! Il ne désespérait pas alors d'arriver un jour au ministère.

Que devenait Marguerite pendant cette campagne où la politique éclipsait entièrement l'amour? Elle avait cru de bonne foi à l'ingratitude du gouvernement et au profond mérite de son mari. De cœur et d'âme, elle s'était associée à toutes ses espérances; elle trouvait seulement, aux heures de tête-à-tête, que la politique empiétait trop sur un domaine qui n'était pas le sien. Elle avait été heureuse en Italie d'un bonheur qui ne l'avait pas entièrement satisfaite, mais qui parfois l'avait étourdie. C'était un bonheur de parti-pris, un bonheur en quelque sorte imposé par la convention. Voulant être heureuse à toute force, elle avait été l'ouvrière des illusions où elle s'était prise un moment. Au bout de quelques mois cependant, et de retour à Paris, elle n'osait plus regarder franchement au fond de son bonheur. Elle s'était aperçue que ce qui lui manquait, c'était l'amour. M. de Charny était son mari. Adieu le trouble, adieu l'inquiétude, adieu l'émotion!

Cette découverte, qui se fit lentement et par gradations successives, navra Mme de Charny. Elle regarda autour d'elle et en elle pour en chercher les causes; son esprit était resté assez jeune pour ne pas les trouver. Pourquoi le bonheur et la durée n'étaient-ils pas où elle les demandait? Quelle chose secrète en avait tari la source bienfaisante? Elle eût été fort en peine de préciser les torts que son cœur reprochait à Roger, et cependant elle avait la conscience que lui seul méritait le blâme. Leur pensée n'était plus à l'unisson. Elle était restée dans les mêmes hauteurs; il volait plus bas. On a pu voir que Roger était un esprit pratique, où l'ambition avait germé de bonne heure. Il avait donné un temps aux plaisirs et fait la part de la jeunesse comme on fait la part du feu; mais les habitudes de sa volonté, si ces deux mots peuvent aller ensemble, le poussaient vers les affaires, non pas celles où l'argent est en jeu, mais celles où l'on combat contre les passions avec les passions. Le terrain du mariage lui semblait singulièrement propre à édifier

sa tente, la tente de l'homme sérieux qui a une opinion, un système, un but, un parti. Il aimait Mme de Vauvert; ce n'était pas une raison pour qu'il ne l'épousât pas. Seulement, au sortir de l'église, il oublia, pour ne s'en souvenir jamais, ce qu'elle avait été pour lui autrefois. Son amour eut des rides et prit une cravate blanche.

M. de Charny avait un salon; il n'y cherchait pas, tant s'en faut, le plaisir et l'amusement, ni les nobles distractions d'un entretien dont les lettres, les arts, la philosophie, eussent fourni les élémens; il y voulait un point d'appui. Là il recrutait ses alliés et ses auxiliaires. Marguerite devait en être le meilleur instrument. Une maîtresse de maison est l'âme d'un salon; à elle revient le soin d'effacer les aspérités, d'apaiser les amours-propres irrités, de calmer les susceptibilités ombrageuses, de charmer la sottise et la vanité; Mme de Charny s'y résigna, mais bien souvent, au moment où les hommes qui avaient un nom dans la politique l'entouraient, elle regretta les silencieuses soirées de Vineuil, tandis que le vent d'automne soufflait dans les vieux chênes.

La vie des hommes qui se dévouent à la politique, quand ils ne dominent pas les événemens et les coteries par la grandeur du caractère, l'élévation de l'éloquence ou l'éclat des services rendus, est toute semée d'ennuis et d'exigences auxquels on ne peut se soumettre à moins d'une vocation toute particulière. Un philosophe, dans une heure d'*humour*, a pu dire de l'ambition que c'était une candidature au martyre. Il y a des hommes fameux parmi les plus indépendans qui ne s'appartiennent plus aussitôt qu'ils ont accepté un mandat politique : ils sont à tous et à tout. M. de Charny subissait la loi commune, et ne s'apercevait pas que c'est un supplice dont ne voudrait pas un sauvage qui vit de racines et couche sur la dure. Cette nécessité de recevoir une phalange d'indifférens auxquels il faut sourire, de couper sa vie en petits morceaux qu'on distribue selon des règles établies, tant d'heures aux réceptions, tant d'heures aux dîners, tant d'heures aux visites, d'appartenir aux importuns, aux oisifs, aux curieux, d'entendre et de répéter sans relâche les mêmes lieux-communs et les mêmes vieilles maximes qui ne trompent que les sots, tous ces soins, toutes ces exigences qui dévorent les jours, étaient comme des milliers de coups d'épingles que Mme de Charny recevait en plein cœur. Quant à Roger, il ne s'apercevait de rien. On ne pouvait pas dire qu'il n'aimât plus sa femme, et il eût été certainement bien surpris, si on lui avait fait ce reproche; mais il s'était pris au sérieux, et ne croyait pas que la jeunesse de cœur, l'expansion des sentimens, la tendresse et l'abandon fussent un milieu où sa dignité pût se mouvoir.

Il avait tout prévu d'avance dans sa maison, les plaisirs aussi

bien que les dépenses. Ces crédits extraordinaires que les femmes comme les gouvernemens s'entendent à demander, et pour lesquels les prétextes ne leur manquent jamais, étaient les mal venus dans son ménage. Malgré elle, Marguerite se souvenait de M. de Vauvert, qui ne comptait jamais et la laissait se jouer au milieu de ses revenus comme un jeune chat parmi des chiffons de papier. M. de Charny, qui avait des prétentions aux mœurs aristocratiques, ne souffrait pas que sa femme s'écartât de la ligne de conduite qu'il lui avait tracée, ligne un peu sèche, à limites étroites, où il l'enfermait avec une rigueur, une conviction qui n'admettaient pas de réplique. Il avait l'art singulier d'unir la jalousie à l'indifférence; s'il oubliait pendant une semaine de voir dans sa femme autre chose qu'une maîtresse de maison qui reçoit et donne à dîner à jours fixes, il tarifait le nombre de valses qu'elle pouvait accepter et les quarts d'heure de conversation qu'elle devait accorder. Si le succès était son dieu, l'opinion publique était sa loi. Personne n'était plus effarouché que lui et plus facile à émouvoir. Railleur en apparence et toujours prêt à parler en grand seigneur, il promenait partout, non pas un regard, mais un esprit inquiet, et ne voulait pas que Mme la vicomtesse montrât une gaieté trop vive, ou parût se plaire dans la compagnie d'un étranger. Dans ces circonstances, auxquelles M. de Vauvert ne s'était jamais arrêté, M. de Charny, irascible et dominateur, était moins tourmenté par la crainte de perdre le cœur de Marguerite que par la peur de quelques propos. Son amour-propre était toujours en éveil. Mlle de Cocherolles disait de l'hôtel du vicomte que c'était le temple de la règle. Marguerite sentait partout les angles et les ligatures de cette règle méticuleuse et formaliste. On aurait pu croire que Roger en voulait à Marguerite d'avoir eu l'empire autrefois de réveiller sa jeunesse volontairement engourdie et de le rendre vulnérable à la passion; peut-être craignait-il les dangers d'une résurrection nouvelle qui lui ferait perdre de vue le bénéfice éventuel d'une ambassade ou d'un portefeuille. Il jouait donc à perpétuité son rôle d'homme sérieux.

Un douloureux désenchantement se produisit chez Marguerite. Elle n'avait pas même la banale consolation de penser qu'elle avait été sacrifiée. Dans ce plein rêve d'un mariage avec un homme qu'elle avait librement choisi et qu'elle aimait, elle était plus assiégée d'ennuis et de regrets que dans les vulgarités bruyantes qui avaient marqué sa première union. Cette fois l'époux ne lui avait pas été présenté par la sagesse un peu froide de la famille, elle l'avait pris des mains mêmes de l'amour : la chute était plus haute. M. de Vauvert, si plongé dans les chiffres et les chevaux, et qui ne sortait du conseil des banquiers que pour courir sur la pelouse de Chantilly,

avait encore des heures d'une gaieté franche. S'il la prenait un peu rudement par la taille sans crier gare, au moins savait-il qu'elle vivait, et si le baiser qui tout à coup sonnait sur l'épaule de Marguerite y tombait avec le pétillement de la grêle, au moins ce baiser tapageur prouvait-il qu'il la regardait. C'était quelque chose. A cette époque, déjà lointaine dans ses souvenirs, elle ne rendait pas justice à ce quelque chose. Lorsqu'à présent elle exprimait à Roger un de ces désirs qui ont une apparence romanesque, comme par exemple de se promener seuls par une belle nuit dans la campagne ou d'écouter ensemble, au fond d'une baignoire, ces beaux poèmes qu'on appelle *Otello* ou *la Favorite*, il avait une façon si singulière de la regarder, que la parole expirait sur ses lèvres. Marguerite se trouvait alors bien seule et bien abandonnée. Le mouvement de sa vie, qui n'avait pas une heure inoccupée, ne lui en cachait pas le vide. Mme de Sainte-Aure avait depuis deux ou trois ans rejoint dans la tombe M. de Tanlay. Mme d'Ermois, vieille et impotente, ne quittait plus la campagne où elle s'était retirée; d'amis, dans l'acception grammaticale du mot, Marguerite n'en avait point. Elle se sentait le cœur plein et ne savait où répandre ce flot qui bouillonnait en elle. Cependant elle n'avait pas perdu tout espoir et luttait encore pour reconquérir son mari, en qui elle continuait de voir l'idole des anciens jours.

Un soir, au moment où le vicomte s'apprêtait à sortir du petit salon où sa femme se tenait lorsqu'il n'y avait pas de réception, elle lui prit le bras doucement. Roger la regarda, son chapeau à la main. — Qu'est-ce? dit-il.

Marguerite rougit beaucoup. — C'est aujourd'hui le 20 octobre, dit-elle.

— Le 20 octobre? répéta Roger comme un écho.

— Vous ne vous en souvenez pas? reprit Marguerite.

— Eh bien! quoi? poursuivit M. de Charny avec l'accent d'un homme qui cherche.

Marguerite troublée leva timidement les yeux sur lui. — C'est, ajouta-t-elle, l'anniversaire du jour où je vous ai vu pour la première fois.

— Ah!

— Et j'ai désiré passer la soirée avec vous, tête-à-tête, ici, près du feu... Voilà huit jours que j'y pense,... huit jours que je m'en fais une fête!... Le voulez-vous?

Roger secouait ses gants d'une main. Il haussa les épaules à demi d'un air de dignité protectrice. — Quel enfantillage! reprit-il.

— Oh! non! s'écria Marguerite; c'est une date consacrée...

Le vicomte tira sa montre. — C'est que j'ai rendez-vous à neuf

heures et demie avec divers membres d'une commission dont je suis rapporteur...

— Vous manquerez votre rendez-vous... D'ailleurs une lettre est bien vite écrite et bientôt portée... On ne vous attendra pas...

— Il s'agit d'un amendement à un projet de loi...

— Il s'agit de moi, et je vous en prie!

Le vicomte rencontra le regard humide et doux de Marguerite, il hésita; elle prit le chapeau qu'il avait à la main, et le posa sur un fauteuil loin de lui. — Allons! reprit-il, vous faites de moi tout ce que vous voulez!

Marguerite agita le cordon d'une sonnette; un domestique parut. — Nous n'y sommes pour personne! s'écria-t-elle.

Elle semblait folle de joie. Ce moment, espéré avec crainte, désiré avec ardeur, lui rendait la confiance et la jeunesse; un sang plus chaud coulait dans ses veines. Elle allait et venait par le salon avec la souplesse d'un chat et les beaux mouvemens onduleux d'un cygne qui nage sur des ondes claires. Un joli rire frais faisait étinceler sa bouche; elle avait des câlineries charmantes dans les yeux. Elle détacha les rideaux de leurs embrasses, et fit tomber les portières pour être plus seule avec son bonheur. Marguerite s'était habillée pour cette soirée d'une robe de mousseline blanche retenue à la taille par une longue ceinture à bouts flottans. La peau de ses épaules frissonnait sous la transparence de l'étoffe légère; ses beaux bras à demi nus avaient des gestes mignons. Elle plaça sur un guéridon un petit plateau garni de deux tasses, et poussa un fauteuil auprès de celui de Roger. On aurait dit que ses pieds avaient la fièvre, tant ils agitaient le bas de sa robe. — Ah! qu'on est bien ainsi! dit-elle. Elle pencha la tête par un mouvement d'une grâce coquette pour écouter le bruit qui venait du dehors. — Et il y a des personnes qui vont au bal, au théâtre peut-être,... les pauvres gens!..... Tout en elle était expansion et joie. Elle parla longtemps d'une voix émue et joyeuse, animée et tendre, sans s'apercevoir qu'elle était seule à causer. Les réponses de M. de Charny se comptaient par monosyllabes. Elle était dans les nuées, il cheminait à pied. Le thé que lui offrit sa femme lui parut un peu faible. En un quart d'heure, il avait ôté et remis ses gants trois fois; ces malheureux gants étaient la grande occupation de ses mains. Il étouffa à diverses reprises un bâillement silencieux, et regarda la pendule. Combien de fois déjà n'avait-il pas fait le tour du salon à pas réguliers pour se jeter de la causeuse, qui était près de la cheminée, sur le fauteuil qu'on voyait au coin de la fenêtre! Il n'y était pas depuis cinq minutes que des épines semblaient sortir de l'étoffe; il se levait et changeait de place; ses jambes croisées se balançaient avec un

mouvement continu et monotone. Cette manœuvre ne pouvait pas à la longue échapper à Marguerite. Sa voix s'éteignit lentement, sa gorge se serra; elle voyait devant elle le spectacle de l'ennui et du désœuvrement. Un grand désespoir la saisit : au moment où Roger, la tête inclinée, battait du bout des doigts la marche des *Puritains* sur le guéridon, Marguerite se leva. — Il n'est que dix heures, la pendule avance, dit-elle; peut-être trouveriez-vous quelques-uns de vos collègues au foyer de l'Opéra...

— Vous croyez? dit naïvement Roger, qui regarda son chapeau du coin de l'œil.

— Pensez-y donc, je suis fatiguée,... reprit-elle.

— Oh! alors il faut vous reposer! s'écria le vicomte. Il baisa la main de sa femme, et en deux bonds il fut dehors.

Marguerite tomba brisée sur un fauteuil; ses sanglots, un moment comprimés, éclatèrent; sa poitrine se soulevait convulsivement. — Oh! mes rêves, qu'avez-vous fait! soupira-t-elle.

A partir de ce moment, Marguerite tomba dans une sorte de concentration froide et persistante qui la faisait se replier en elle-même. On aurait pu croire qu'elle cherchait à mesurer la profondeur de sa plaie; elle était telle qu'elle n'espérait plus de soulagement de l'avenir. Seulement elle appliquait toutes les forces de son esprit à se soumettre aux lois nouvelles que lui imposaient le caractère et les habitudes de son mari. A présent que la soif de son cœur ne pouvait plus être étanchée, que lui importaient les conditions de sa vie? On la vit traverser le monde et s'y mêler sans entraînement comme sans résistance, polie toujours et toujours grande dame, mais froide, sérieuse et en quelque sorte impassible. Concerts, bals, réunions, spectacles, dîners, elle acceptait tout sans jamais faire acte d'initiative. Sa maison semblait la mieux ordonnée de Paris : elle seule paraissait étrangère aux plaisirs qu'on trouvait chez elle. Son salon avait gagné en éclat ce que son appartement particulier avait perdu en aimable repos et en douce intimité. La petite bibliothèque où étaient rangés ses livres les plus chers, ses poètes les plus aimés, ne s'ouvrait plus. Elle craignait de rallumer au contact de ces pages brûlantes les flammes qui l'avaient consumée. Elle était résignée à ne plus aimer, et voulait l'être toujours; mais cet effort même prouvait qu'elle redoutait encore une révolte de son cœur. Chaque jour cependant en atténuait le danger.

Un an se passa. M. de Charny, qui voyait toutes ses volontés obéies et n'avait plus à s'étonner des aspirations qu'il avait combattues si longtemps, se félicitait des changemens heureux dont chaque matin lui apportait le témoignage rassurant. Quand il fut bien persuadé qu'aucune circonstance ne pouvait la faire dévier de

la ligne de conduite qu'elle s'était tracée, et qu'en toutes choses elle était assouplie à tous ses désirs, sans retour aucun vers un passé qu'il avait eu la volonté d'assoupir, il lui en fit la remarque. — A la bonne heure, lui dit-il, à présent vous savez vivre, et vous m'aimez comme une femme doit aimer son mari.

— Oh! tout à fait, répondit Marguerite en souriant; mais il lui semblait que cette vie et cet amour étaient bien voisins de la mort.

VII.

Un soir, Marguerite fit au ministère de la marine la connaissance d'un homme sur lequel ses regards ne s'arrêtèrent pas plus de dix secondes, bien qu'il eût dans son visage un air de réserve et un caractère d'austérité qui la prévinrent en sa faveur. Une dame le lui présenta; elle s'inclina, on échangea quelques mots, et il passa. Le hasard voulut qu'elle le rencontrât dans diverses maisons; elle apprit ainsi et sans y penser que M. Lucien de L..... était capitaine de frégate, qu'il avait reçu à Saint-Jean-d'Ulloa une grave blessure à laquelle il avait survécu par miracle, qu'il avait pris une part honorable à d'autres campagnes, et qu'il était à Paris depuis trois ou quatre mois. Il n'est rien de tel que la conversation des oisifs et des curieux pour faire la biographie d'un homme. C'est ainsi que tout le monde savait, — et Mme de Charny le sut bientôt sans écouter, — que Lucien était d'une bonne famille de Lorraine, et qu'il avait trente-deux ans. Des revers de fortune avaient atteint sa première jeunesse; c'était à son mérite seul qu'il devait la rapidité de son avancement. On parlait vaguement d'une histoire romanesque où l'amour du jeune officier avait été trahi, et l'on remarquait qu'il semblait plus triste depuis qu'il était guéri. On n'avait vu de lui dès les premiers temps de son arrivée qu'une politesse froide où perçait le désir d'être oublié. L'amitié franche d'une cousine mère de deux beaux enfans, et qui avait partagé ses premiers jeux, l'avait fait céder aux instances de sa famille; dès lors on le vit dans le monde et au théâtre. Jamais homme ne répondit moins à l'idée qu'on se fait d'un marin. Il parlait doucement, avait la main fluette, des cheveux châtains, fins comme de la soie, le sourire triste et la peau blanche. Était-ce bien là le capitaine noir de poudre qu'on avait vu devant la citadelle mexicaine? Il était un moyen sûr de le rendre muet, c'était de lui parler de ses campagnes et de la part qu'il y avait prise. Au premier mot d'éloge, il balbutiait; au second, il tournait les talons. Son bonheur était qu'on le laissât dans un coin. Sa cousine s'amusait beaucoup de cette humeur farouche dont il était le premier à rire dans l'inti-

mité, et se faisait un malin plaisir de le mener au bal, où il se cachait à une table de whist; elle l'appelait « mon sauvage. » Personne d'ailleurs n'était plus simple; il adorait son état, qui par certains côtés, disait-il, rappelle la vie monastique. Au moment où Marguerite le rencontra, un air de santé commençait à reparaître sur son visage. Elle finit par être frappée des sympathies qui entouraient un homme qui se montrait si peu; ce caractère de placidité qu'elle n'avait pas perdu l'attira de son côté; ils eurent occasion de causer quelques instans, et leurs esprits se rencontrèrent sur divers points. Ils se séparèrent contens l'un de l'autre. Le hasard les ramena dans les mêmes salons; Lucien tournait autour de Marguerite, et finissait par se rapprocher d'elle; quelquefois, un peu lasse de tout, elle l'invitait par un sourire à plus d'abandon. Un jour elle obtint cette victoire de lui faire raconter comment il avait été blessé et ce qu'il avait éprouvé en tombant. N'avait-il pas eu un frisson, un regret, une angoisse? — Le ciel était bien bleu, dit-il, les arbres bien verts; il me sembla que c'était triste de quitter tant de belles choses!

— Est-ce tout? demanda Marguerite.

Lucien se tut. Sa cousine le plaisanta sur l'air d'animation qu'il avait en causant avec la vicomtesse. — Vous voilà apprivoisé! dit-elle. Le capitaine n'osa plus revoir Mme de Charny de quinze jours. La vicomtesse ne s'arrêta pas beaucoup à cette disparition, cependant elle y pensa une fois ou deux. Lucien, qui ne ressemblait pas à tout le monde, savait la distraire. Elle devinait chez lui des sentimens qui allaient plus loin que l'expression, et c'était jusqu'alors le contraire qu'elle avait remarqué. Cela l'intéressait comme une découverte. Elle le regretta donc un peu. L'officier n'apportait pas une indifférence aussi superbe dans ses relations avec Marguerite. Ce n'était pas un sujet d'étude ou de délassement qu'il cherchait auprès d'elle. La douleur qu'il avait longtemps ressentie d'une trahison imméritée faisait place à des émotions et à une mélancolie où l'on voyait comme l'aurore d'un sentiment nouveau. C'était comme un brouillard que percent déjà les rayons roses du matin. Un ami qui allait en soirée chez Mme de Charny l'y conduisit au bout de ce temps; il s'y présenta comme un loup qu'on tient à la chaîne. Elle lui tendit la main. — Venir sans invitation chez qui me connaît à peine, c'est bien sot, ce que je fais là! dit-il.

— Je le voudrais, reprit-elle d'un air de politesse banale, cela prouverait que je ne vous suis pas indifférente.

Elle lui montra en riant une lettre d'invitation toute prête, et qu'elle ne lui avait pas envoyée, ne connaissant pas son adresse. — Est-ce vous qui l'avez écrite? reprit-il.

— Eh! oui, dit simplement Marguerite.

Le marin rôda autour de la table sur laquelle était cette lettre au milieu de dix albums et de dix cahiers de musique, et s'en empara furtivement. Il n'avait jamais tremblé comme cela sous le feu des canons.

Le lendemain, il n'osa pas dire à sa cousine où il avait passé la soirée.

A cette époque, l'abattement qui chez Marguerite avait suivi la soirée du 20 octobre n'avait pas encore disparu; il lui en restait le ressentiment douloureux que laisse une blessure à peine fermée. Elle n'y pensait pas sans de sourds frémissemens. Bien des choses en réveillaient le souvenir. Cette épreuve décisive, qu'elle n'avait pas essayée avec cette préméditation que tant de femmes apportent savamment dans leurs moindres actes, elle était bien résolue à ne la plus tenter; mais le découragement et la lassitude qui s'étaient emparés d'elle ne l'empêchaient pas de comprendre que son cœur n'était pas encore à l'abri de toute atteinte. Son plaisir unique était de faire de longues promenades en voiture le long de la Seine, du pont d'Asnières au pont de Neuilly, et de penser à tout ce qui n'était plus en regardant l'eau couler. — Ah! mes pauvres chères tantes, que m'avez-vous appris? disait-elle quelquefois. Elle sentait alors tout le poids de cette éducation fausse qu'on lui avait donnée et des idées singulières qu'elle avait puisées dans des lectures mal dirigées. Combien on l'aurait plus aimée, si on lui avait enseigné à chercher son bonheur dans des conditions plus faciles, et d'une durée moins périssable que celles qu'elle avait poursuivies! Mais la pensée qu'elle n'était bonne à rien et à personne était ce qui la navrait le plus. Elle tournait dans le cercle des devoirs du monde d'un pas égal et tranquille, comme le prisonnier dans sa cellule.

On sait que Lucien était retourné chez Mme de Charny. Elle l'avait reçu d'abord avec un mélange de sympathie et d'indifférence. Puis ils eurent ensemble de longues conversations sur ces mille questions éternellement débattues entre un jeune homme et une jeune femme; il se livrait lentement, et laissait entrevoir, par de certains élans rapides et naïfs, une jeunesse et une passion dont tous les feux n'étaient pas consumés. Elle en était surprise et quelquefois charmée. Si quelqu'un survenait, il s'enfermait bientôt dans un silence farouche, prenait son chapeau et sortait. Restée seule, le souvenir de Lucien la faisait sourire; parfois aussi elle devenait songeuse. Sa pensée, un instant délivrée de la contrainte qu'elle lui imposait, suivait avec une certaine complaisance les mouvemens, les résistances, les abandons de cet amour naissant et déjà fort qu'elle inspirait; mais tout à coup un pli de sa bouche témoignait du réveil de sa fierté, et c'en était fait du songe.

M. de Charny estimait fort Lucien; la réserve du jeune officier,

sa modestie, cet empressement qu'il mettait toujours à se cacher, laissaient en paix son ombrageuse susceptibilité. Le député lui faisait bon accueil et lui parlait d'un ton où perçait une sorte de protection amicale. En mainte occasion, il fit son éloge devant Marguerite. « De tels hommes, disait-il, sont l'honneur de l'armée, et devraient être cités en exemple à tous. » Dans ces beaux momens d'éloquence, sa femme le regardait avec l'expression d'un étonnement où l'ironie et le dépit avaient leur part. Il y avait des instans où, tout à coup saisie d'une excitation nerveuse, elle résistait difficilement à l'envie de l'arrêter court dans ses développemens sur les rares mérites de Lucien et de lui crier : — Mais il m'aime comme vous m'aimiez quand j'étais la comtesse de Vauvert!

En parlant ainsi, Marguerite ne se serait trompée qu'en un point, c'est que le capitaine l'aimait comme jamais Roger ne l'avait aimée. Or c'était là justement ce qu'elle ne pouvait savoir, pas plus qu'aucune autre femme dans sa position. Une passion réelle avait sauvé Lucien de ces galanteries qui émiettent le cœur et l'abâtardissent, quand elles ne le corrompent pas tout à fait. Il avait conservé le sien ferme et vrai, endolori, mais sain et capable de ces longues abnégations et de ces nobles dévouemens qui sont l'apanage heureux de la vingtième année. Quoi qu'en disent les philosophes et les romanciers, l'amour durable et l'amour éphémère ont le même langage et le même feu; leurs dehors sont semblables, et les plus madrées y sont prises. Seulement elles n'ont garde de l'avouer, parce qu'on ne fait point volontiers confession de telles erreurs, et puis peut-être un peu parce qu'aucune femme n'ose supposer, par dignité personnelle, qu'on l'a aimée d'un amour qui n'était pas absolu, exclusif, inébranlable. Marguerite n'accusait pas Roger de l'avoir trompée, elle l'accusait d'avoir changé; elle se sentait moins atteinte dans le passé que dans l'avenir; sa blessure était envenimée par la crainte : elle avait perdu la foi.

Malheureusement les méditations psychologiques à deux, les analyses de sentiment dans un boudoir bien clos sont périlleuses. Un jour, Marguerite s'aperçut que les heures où Lucien n'était pas là lui paraissaient vides. Cette découverte la fit tressaillir. Il lui semblait que sa jeunesse orageuse et trompée venait de se réveiller. Indignée, elle se révolta contre une impression qui la faisait rougir seule au fond de sa chambre, et jura d'écraser l'ivraie de l'amour avant que le germe eût grandi. Son orgueil, qui était demeuré tout entier, lui montra le triomphe facile : elle se résolut vaillamment à combattre et à soumettre un cœur qui, selon l'expression du moraliste, aimait à aimer; mais, trop expérimentée alors pour braver le péril de face sans une nécessité absolue, elle ferma sa porte au

capitaine, et demanda à M. de Charny de partir sur-le-champ pour Vineuil. — A Vineuil, en pleine session, quand les partis se livraient bataille, c'était impossible! — Insister eût été inutile, elle céda. Le soir même, elle rencontra Lucien chez l'ambassadeur d'Angleterre. Elle l'évita. Un hasard les mit en contact. Elle fut frappée de l'expression douloureuse qu'on voyait sur tous ses traits; le silence d'ailleurs eût été de l'affectation. Elle se sentait forte et eut pitié de lui.

— Avez-vous été malade? lui dit-elle; vous êtes si pâle!

— Moi? non! j'ai eu peur pour vous, répondit Lucien.

— Parce que je ne vous ai pas reçu? quelle folie! C'était une idée, reprit-elle par un de ces retours mauvais dont les femmes les meilleures ne peuvent se défendre.

— Tant mieux! dit Lucien. Si vous aviez vraiment quelque chagrin, je crois que j'en deviendrais fou.

Marguerite fut désarmée du coup; brusquement la glace de son cœur venait de se fondre, et quand l'entretien fut à son terme, elle avait accordé à Lucien la permission de se présenter chez elle le jour suivant. Le capitaine n'eut garde d'y manquer. Par une de ces réactions naturelles qui font succéder l'abandon à la résistance, Marguerite se montra plus expansive qu'au moment de leurs relations les plus suivies. On parlait alors d'une expédition lointaine pour laquelle on avait offert un commandement à Lucien. Il ne cacha pas le chagrin qu'il en ressentait : il partirait comme un cadavre; sa force, son courage, sa volonté, son âme, son cœur, resteraient à Paris. Il regrettait tout ici, il n'espérait rien là-bas.

— Pas même cette épaulette de capitaine de vaisseau qui vous est promise? dit-elle en souriant.

— Ah! reprit-il, je la troquerai avec ivresse contre ceci.

Il saisit sur la table un vieux petit bijou taillé en forme de cachet, et sur la pierre duquel un artiste de la renaissance avait gravé une croix fleurdelisée avec ces trois mots : *Credo perche amo.* — Voyez, reprit-il, j'aime, je crois; cela ne vaut-il pas mieux que tout?

Il y a des ivresses morales qui sont contagieuses comme certaines fièvres. Marguerite fut entraînée irrésistiblement avant que la réflexion fût éveillée. — Eh bien! dit-elle, troc pour troc.

Du bout du doigt, elle effleura un médaillon d'or d'un travail curieux que Lucien portait à sa montre. Ce médaillon n'avait pas été choisi par un officier, quelque chose le lui disait; elle en était offusquée. Le marin regarda le médaillon. — Vous hésitez? reprit-elle.

— Moi? dit Lucien en le détachant, qu'importe le passé à qui a donné sa vie entière!

Il prit la main de Marguerite, qui la lui laissa. Le troc était fait. Lucien sortit fou de joie.

La grande porte de l'hôtel n'était pas encore fermée que Marguerite éprouvait déjà un sentiment de malaise indéfinissable et profond. Elle était mécontente de Lucien, mécontente d'elle-même surtout. Le médaillon entre ses mains, blottie dans un fauteuil, les yeux perdus sur la flamme qui pétillait, elle interrogeait son cœur, et sentait moins le trouble et l'émotion d'une victoire que l'étonnement et la honte d'une défaite. Était-ce bien là ce qu'elle s'était promis? et quelle sécurité pouvait-elle asseoir sur son cœur, si de telles surprises étaient encore possibles? Les voix de sa conscience s'élevaient contre elle et lui reprochaient sa lâche faiblesse. Elle repoussa le médaillon avec un geste violent et se leva. Sa tête était en feu. Elle ouvrit sa fenêtre et s'exposa au vent froid. — Ah! dit-elle, ma confiance en moi m'a trompée.

Émue encore et pleine d'un trouble inexprimable, elle reçut dans la soirée la visite de Mlle de Cocherolles. Deux rencontres avec Lucien avaient suffi pour mettre la vieille demoiselle sur la trace de la vérité. Le roman de sa petite cousine avait donc un épilogue; mais Mlle de Cocherolles, on le sait, n'était pas fille à garder pour elle seule le secret de ses découvertes; il fallait toujours qu'un mot partît comme un dard. L'altération des traits de Marguerite, que M. de Charny n'avait pu voir, ne lui échappa point. Elle aperçut aussi sur le coin d'un guéridon ce petit bijou d'or qu'elle avait remarqué, et amena la conversation sur le capitaine de frégate. — Je trouve qu'il ressemble au Cid, dit-elle d'un air doux.

— Au Cid! répéta Marguerite.

— Eh oui! répéta Mlle de Cocherolles en remuant avec innocence sa cuiller dans une tasse de thé; j'ai idée qu'il a une Chimène qui le hait et qu'il adore. Or vous savez comment finit la tragédie.

Marguerite laissa tomber la pince d'argent dans le sucrier. M. de Charny rit beaucoup de la comparaison et demanda le nom de cette Chimène de Paris.

— Cela ne vous regarde plus, vilain curieux! vous êtes marié, dit Mlle de Cocherolles.

Cette conversation, si courte qu'elle eût été, laissa une trace brûlante dans l'esprit de Marguerite; vingt fois le rouge de l'indignation et la pâleur de la honte couvrirent son visage. Chaque mot qu'elle entendait était un coup de poignard pour son cœur, dont la fierté se révoltait. Elle voyait clairement alors, et comme illuminée par des traits de feu, la mauvaise pente sur laquelle ses rêves l'engageaient. Il est des natures qui s'effarouchent de la lumière portée sur leurs sentimens; Marguerite était de ces natures, et il lui déplaisait profondément de se voir pénétrée jusque dans les replis les plus secrets de sa pensée. Heureuse de l'effet qu'elle avait produit, Mlle de

Cocherolles se leva; M. de Charny, qui avait achevé la lecture d'une brochure sur l'impôt foncier, la suivit. Abandonnée dans sa solitude, Marguerite porta énergiquement l'investigation jusqu'au plus profond de son âme. La réaction se produisait violente et soudaine; elle se sentait diminuée dans sa propre estime. Qu'elle eût aimé Roger, cela se concevait à la rigueur, toute jeunesse a sa floraison; mais, parvenue à la maturité de la vie, ce réveil du cœur avec son cortége menteur d'illusions et d'espérances l'amoindrissait dans l'opinion qu'elle avait d'elle-même. Son rêve trahi, elle aurait voulu en porter éternellement le deuil, et traverser le monde comme une reine déchue, insensible à tout. Comment avait-elle échoué dès la première heure? Comment au premier obstacle trébuchait-elle? Devait-elle oublier que si M. de Vauvert lui avait été présenté, M. de Charny était un mari d'élection, celui-là même qu'elle avait préféré à tous, librement, dans l'âge où le cœur a toute sa force? Si le choix ne répondait pas à son désir, elle ne pouvait en accuser personne, et la dignité voulait qu'elle l'acceptât bravement, sans poursuivre de nouvelles expériences. Après Roger, le livre de sa vie devait être clos. Des larmes de feu coulaient sur ses joues, tandis qu'elle s'abandonnait à cet examen de conscience; mais elle se sentait relevée et raffermie par leur propre amertume : la plaie bien sondée, elle en guérirait à tout jamais.

Au plus fort de cette méditation cruelle, on lui remit une lettre qui portait sur la cire de l'enveloppe l'empreinte d'une croix fleurdelisée. Elle la reçut avec un sentiment d'irritation. Qu'elle était loin déjà de cette heure où Lucien l'avait quittée si plein d'ivresse! Les lèvres serrées, pâle, le sein oppressé, elle ouvrit la lettre et la parcourut lentement, avec un sentiment de chagrin dont elle ne pouvait décharger son cœur. Se pouvait-il que de telles choses lui fussent adressées! La lettre de Lucien avait un feu, un désordre, un mouvement jeune et vrai, qui donnaient un accent vif et profond à chaque mot. Il ne voulait plus partir : une gloire, un nom achetés au prix de l'absence lui semblaient payés trop cher. Elle n'avait qu'un mot à dire, et il enverrait sa démission. Si elle avait peur de sa présence à Paris, il vivrait seul, au fond d'un quartier désert, isolé, loin de tous. Son bonheur serait assez grand, s'il la voyait quelquefois. Toute cette nature sauvage, timide et fière s'épanchait dans ces quatre pages écrites de jet. Marguerite laissa tomber ses mains sur ses genoux et sourit amèrement. Tout cela venait trop tard. Un reste d'émotion faisait battre son cœur, comme on voit à la marée basse le flot monter encore sur la grève, mais reculer à chaque élan. Elle se raidissait contre ce flux de tendresse expirante, et n'en voulait plus écouter les conseils. La

cause de Lucien était déjà perdue, lorsqu'en reportant les yeux sur le papier qu'elle tenait à la main, un passage de cette lettre, qui l'avait dès l'abord arrêtée, la frappa de nouveau. Il lui semblait qu'elle avait lu autrefois quelque chose de semblable. Plus elle y pensait, plus elle s'en souvenait : les mots étaient devant elle, écrits en caractères de feu. Elle ferma les yeux pour mieux consulter sa mémoire. Tout à coup elle sauta sur un petit secrétaire dont elle portait toujours la clé sur elle, et en ouvrit les tiroirs par un mouvement fébrile. « C'est impossible! » disait-elle. Elle prit un paquet de lettres serrées à part dans un coin, en brisa le lien et en déplia trois ou quatre au hasard, qu'elle parcourut des yeux rapidement. L'une d'elles lui resta plus longtemps entre les mains. Un grand soupir souleva sa poitrine. « C'est bien cela! » murmura-t-elle d'une voix à peine intelligible. Elle plaça les deux lettres l'une auprès de l'autre, et les regarda tour à tour. Cette lecture achevée, elle laissa tomber sa tête sur sa main, et resta absorbée dans une douloureuse méditation. Par un hasard singulier, à cinq ans de distance, Roger et Lucien avaient eu la même pensée, et l'avaient exprimée presque avec les mêmes mots! Un frisson glacial parcourut Marguerite de la tête aux pieds. Elle savait à présent ce qu'était devenue l'exaltation de Roger; l'expérience avait fait son œuvre : combien de temps durerait l'exaltation de Lucien? Si un homme dont elle avait bien sondé le caractère depuis qu'elle ne l'aimait plus, et qu'elle savait d'une nature composée et sans jeunesse, s'était rencontré si complétement avec un homme qui était la simplicité même et la droiture; si Roger, qui vivait en lui, avait eu un jour le cri et l'élan de Lucien, qui vivait dans une autre; si l'égoïsme et la personnalité sèche et hautaine avaient le même langage que l'abnégation et l'amour humble et soumis, où était la sincérité, et qui répondait de la durée? Le cœur de M. de Charny était devenu comme de la pierre; celui de Lucien ne deviendrait-il pas comme de la cendre? Ce qui avait disparu dans le passé ne disparaîtrait-il pas dans l'avenir? Celui-là avait regretté la politique, l'autre ne regretterait-il pas la guerre?

Marguerite restait immobile devant les deux lettres ouvertes sous ses yeux. Que de promesses éteintes depuis que l'une avait été écrite! que de rêves envolés! que d'espérances mortes!

En ce moment, une voix mystérieuse lui rappela mot pour mot la conversation qu'elle avait eue avec M. de Vauvert dans les bois de Ville-d'Avray. Combien étaient sages les avertissemens qu'il lui donnait! Qu'elle eût été plus heureuse, si elle avait raffermi son esprit et marché dans la voie qu'ils lui indiquaient! Celui-là avait un langage bon et sincère; il n'exagérait rien pour n'avoir rien à dimi-

nuer, et l'affection d'un caractère simple et droit se faisait voir moins dans les paroles que dans les actions. Il ne fallait pas que le conseil fût perdu; s'il ne l'avait pas protégée dans le passé, elle devait par respect s'y soumettre dans l'avenir, et, par une complète obéissance, faire voir à celui qui n'était plus un tardif, mais loyal repentir.

Sans essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues, Marguerite repoussa les deux lettres placées sous sa main, et, prenant une feuille de papier, elle écrivit à la hâte quatre mots qui tranchaient comme par un coup de sabre le fil de cet amour vieux à peine de quelques heures. Bientôt après, la lettre était chez Lucien.

Marguerite écouta le bruit de la porte qui retombait sur ses gonds. Elle avait elle-même prononcé sur sa vie; le divorce était fait entre elle et l'amour. Elle prit alors le paquet des lettres écrites par Roger dans un autre temps, et, les déchirant toutes en morceaux, elle les jeta dans le feu. — Périsse tout à présent, murmura-t-elle, puisque l'idole est morte!

A quelque temps de là, vers quatre heures de l'après-midi, par un temps sombre, une femme descendait de voiture à la porte d'un cimetière. Si quelqu'un avait pu percer l'épaisseur du voile qui couvrait son visage, il aurait reconnu Mme la vicomtesse de Charny. Elle marchait fort vite. Le brouillard courait dans les longues et tristes avenues, où l'on ne voyait personne; les silhouettes noires des cyprès s'effaçaient dans la brume; quelques gouttes d'eau tombaient lourdement des branches, sur lesquelles la vapeur s'épaississait. Marguerite hésita une minute à l'entrée d'une de ces voies sépulcrales qui s'ouvrent silencieusement entre deux rangées d'arbres. On aurait dit qu'elle cherchait à s'orienter au milieu de ces ombres flottantes jetées partout comme un voile. Le bruit du vent lui donnait le frisson. Elle prit enfin un sentier sur la gauche, et s'arrêta devant un tombeau dont la plaque de marbre, surmontée d'une colonne tronquée, portait ces mots : *Le comte Théodore de Vauvert, mort à trente-six ans, le 14 mai 1845.*

Elle se mit à genoux dans l'herbe, et appuya son front brûlant contre la grille de fer autour de laquelle les cyprès faisaient entendre leurs murmures. Elle tira de dessous son manteau un bouquet de fleurs à demi fanées et le posa sur le marbre. — Ah! pauvre ami, dit-elle en sanglotant, es-tu bien vengé! Tu n'es plus, et je suis seule!

AMÉDÉE ACHARD.

DE LA

MONARCHIE REPRÉSENTATIVE

EN ITALIE

I.

CHARLES-ALBERT ET CÉSAR BALBO.

Le principal obstacle moral à une renaissance de l'Italie n'est pas sa faiblesse présente, mais plutôt sa grandeur passée. La mémoire des suprématies guerrières ou religieuses qui ont surgi de ce sol fécond et dominé le reste du monde exerce encore aujourd'hui sur les peuples italiens une sorte de fascination qui les rend immobiles. On devine des regrets dans leurs espérances; ils se sont fait de leur merveilleuse histoire un rêve perpétuel, et les préoccupations de la politique de chaque jour ne les ont jamais complétement éveillés. Au lieu de se sentir cheminer sur une ligne indéfinie, ils paraissent considérer la destinée du genre humain comme un cercle inégalement éclairé, dont ils désirent une nouvelle évolution pour retrouver des jours moins sombres. Les autres peuples ont leur physionomie propre, leur caractère déterminé; l'idée qu'ils comportent est unique, et leur œuvre est circonscrite par les bornes de leur développement spécial. L'Italie au contraire a vu s'élever et mourir en elle les civilisations de toute l'Europe du passé, et les gloires dont a resplendi ce climat y ont laissé des traces encore lumineuses. Les commotions qu'elle éprouve de nos jours sont en partie la vibration prolongée des secousses qui l'agitèrent dans les temps an-

ciens. Pas une des idées enfantées par l'antiquité et le moyen âge n'est morte entièrement dans la péninsule; pas un des peuples d'autrefois n'y manque de représentans. Deux utopies caressées jadis par les plus grands esprits, la monarchie et la république universelle, y comptent plus que jamais des partisans dévoués. Tandis qu'ailleurs l'histoire n'appartient qu'aux érudits, elle est en Italie comme une partie intégrante de l'âme populaire : le paysan voue un culte à Néron, le brillant conducteur de chevaux; certains moines d'Assisi ou du Mont-Cassin songent à continuer l'épopée de Grégoire VII; Gênes est la même qu'au temps où ses marchands furent anoblis par le salut de Charles-Quint : « Bonjour, marquis. » Milan reprendra demain l'*impresa* de la ligue lombarde du XIIe siècle; les croisades, les guerres navales contre les Turcs, ne sont pas plus effacées dans les cœurs vénitiens que l'or byzantin aux lourdes coupoles de Saint-Marc; Ancône, rivale heureuse des lagunes, à demi comblées par les sables, épie l'Orient; Naples a croisé son sang avec celui de la vieille Espagne, et contemple encore les horizons où tant de galions apparaissaient jadis. Je ne sais enfin quelle âme de la vieille Grèce anime les populations incultes des rivages qui regardent l'Afrique, depuis la vieille Tarente jusqu'au rocher nu de Gallipoli. Au milieu de toute cette pourpre en lambeaux, Rome, ruine parmi des ruines, jette encore au monde son défi canonique, et réclame, au nom du catholicisme, la suzeraineté sur toutes les puissances.

Tout ce mélange de grandeur et de néant empêche les Italiens de jeter les bases toujours humbles et modestes d'une destinée nouvelle. Tandis qu'ils s'éprennent de gigantesques chimères, l'Europe, attentive et peu empressée, hésite à croire à leur vertu, à leur pouvoir de reconstruire. Au commencement de ce siècle, la poésie qui plane sur les grands écroulemens avait trompé les faiseurs de conjectures; aux yeux des politiques sensés, rien ne remuait plus sous ces décors d'une scène détruite, et les derniers des Latins ne devaient être désormais que des gardiens de musées, des montreurs de paysages. Les cérémonies de Saint-Pierre de Rome devenaient elles-mêmes une curiosité : partout on faisait voir à prix d'argent que l'Italie était belle.

Cette inertie morale n'était qu'apparente. Un élément d'activité jusqu'alors inaperçu se révéla, sous la domination française, dans l'esprit des Italiens. Tandis qu'une aristocratie peu nombreuse perdait son temps à bouder, que le peuple, ignorant et fanatique, repoussait les innovations qu'il prenait pour des dons perfides des armes étrangères, la classe moyenne donnait peu à peu au caractère national une consistance nouvelle. Soit qu'elle acceptât des fonctions du gouvernement impérial, soit qu'elle restât seulement spectatrice attentive des événemens, elle acquit à un certain degré le sens pra-

tique qui lui avait fait défaut au dernier siècle. Quelques écrivains témoignèrent, quoique sous des formes exclusivement poétiques, d'un réveil intellectuel très remarquable; pour traduire convenablement les idées vives et hardies qui étaient dans l'air, on se mit à chercher le secret perdu de la langue, riche et précise à la fois, des maîtres du moyen âge; les écoles furent fréquentées, malgré la guerre, par une jeunesse empressée; partout enfin l'on montra de la volonté, du sentiment, de l'enthousiasme. Cette rénovation était surtout indiquée par deux symptômes : l'intérêt que l'on prenait plus généralement aux affaires, et la facilité avec laquelle on se montrait prêt et disposé aux sacrifices et aux travaux exigés par le bien public. En somme, où tendaient ces manifestations? L'Italie allait-elle à l'unité, à la liberté, à l'indépendance? Par où se préparait-elle à commencer ce triple travail de réorganisation? Nul ne pouvait le dire, tant qu'un gouvernement libre manquait à l'Italie. Aujourd'hui ce gouvernement existe à Turin.

Le peuple piémontais a participé dès le premier jour à l'émotion inquiète qui règne en Italie depuis 1815; il a donné naissance aux écrivains qui transformèrent en principes fixes et en préceptes de conduite rationnels les aspirations vagues et passionnées des Italiens. Un triumvirat illustre, — César Balbo, Maxime d'Azeglio, Gioberti, — parla le premier, au nom de la patrie commune, un langage plein de raison, de calme et de mesure. Ces habitans d'un climat tempéré semblaient faits pour retremper et pour fortifier des âmes méridionales, en les façonnant à ces habitudes de simplicité, de vigueur, de sévérité, qui donnent aux races du nord leur principale valeur.

S'armant à la prussienne en attendant d'être régi à l'anglaise, le Piémont s'apprêtait à prendre la direction morale du mouvement qu'il contient et modère aujourd'hui; il donnait déjà à ses voisins un exemple de modération et de prévoyance par le soin qu'il prenait d'éviter, sous l'absolutisme, un abaissement humiliant aussi bien qu'une révolte imprudente. Son infériorité historique, son obscurité passée, le préservaient des folles présomptions; la conscience qu'il avait de sa petitesse, jointe à une ambition nationale très vive, était un gage précieux de sa prospérité future. Aujourd'hui qu'il a acquis une certaine importance en Europe, il est utile de rechercher comment se sont développés chez lui les élémens du régime représentatif auquel il doit une meilleure destinée. Le suivre dans les phases diverses qu'il a traversées depuis quarante ans, n'est-ce pas acquérir de justes idées sur l'Italie contemporaine? Le but que le Piémont poursuit en effet, les obstacles qu'il rencontre, sont les mêmes pour toute la péninsule; d'un autre côté, fidèle à prêcher l'union entre tous les Italiens, entre tous ceux qu'il regarde comme

des compatriotes, l'obligation qu'il s'impose, c'est d'exprimer sans cesse les volontés communes.

Ainsi deux sujets d'étude s'offrent à l'historien dans la question italienne. Le Piémont, d'une part, sollicite et mérite une attention particulière; il exerce une influence heureuse sur les groupes qui se trouvent autour de lui. A force de calme et de logique, il se concilie l'estime des puissances dans une entreprise romanesque à certains égards, où le sentiment national, chose indifférente aux diplomaties, constitue en définitive le fond du procès. Au-delà de cette petite Italie d'avant-poste, qui combat audacieusement pour le régime parlementaire, on devine, sans la bien connaître, une Italie remuante et confuse, qui semble frappée d'incapacité par le dérèglement de son admirable génie. Nous allons essayer de saisir les traits communs de ces deux aspects importans, ou plutôt nous allons observer dans ce Piémont, dont l'amphithéâtre alpestre fait écho à tous les bruits italiens, la croissance des institutions représentatives, but provisoire de ses efforts, instrument futur de la renaissance espérée. Le drame qui agite la péninsule depuis quarante années sans résultat général se développe en Piémont, pendant la même période, d'une manière uniforme et régulière. La question de liberté, la question d'indépendance, la question religieuse, y sont traitées tour à tour par l'expérience et par la discussion. Les souverains qui voudraient être indépendans, les peuples qui voudraient être libres, l'Autriche et Mazzini, qui aspirent chacun de son côté à une unité différente, et le pape enfin, ballotté entre les uns et les autres, — tous ces personnages d'une action bien plus vaste que le théâtre où elle se produit paraissent sur la scène piémontaise, et il est facile de les y observer dans leurs luttes comme dans leurs accords.

I.

La maison de Savoie, au XVIIIe siècle, figurait à peine dans les affaires européennes, après avoir fait quelque bruit au moyen âge et mis, selon l'expression d'Emmanuel-Philibert, son grain dans la balance à chaque querelle du roi de France et de l'empereur. Elle s'était repliée sur elle-même, et après quelques travaux d'organisation intérieure que Charles-Emmanuel III fut le dernier à ordonner, elle avait abdiqué toute prétention à être remarquée. Son armée de vingt-cinq mille hommes, presque aussi nombreuse que le clergé du royaume, était non moins pacifique à coup sûr. Que Joseph II à Vienne et Léopold en Toscane s'appliquassent à ces réformes ecclésiastiques que César Balbo trouvait admirables; que Joseph de Maistre, après comme avant la restauration, jurât à l'Autriche une

éternelle inimitié, l'administration et la diplomatie des princes piémontais ne leur témoignaient ni répulsions ni sympathies. Incapables de s'élever jusqu'à Montesquieu, ne demandant même à Machiavel que les conseils négatifs dont leur inertie pouvait s'accommoder, ils disaient le dernier mot de leur politique intérieure et extérieure lorsqu'ils adoptaient cette paresseuse devise : *silence* et *prudence*. Comme si cette race souveraine se fût épuisée dans les lents efforts qui l'avaient conduite à la royauté, elle allait finir comme la maison de Bourbon, sa parente, dans la personne de trois frères sans héritiers, et sa disparition s'annonçait par une décrépitude évidente. Impuissante à rajeunir des institutions politiques qui avaient vieilli avec elle, la descendance directe des anciens comtes de Maurienne végétait dans l'imprévoyance et l'inaction, indifférente à un avenir qui ne lui appartenait pas, livrée au repos absolu, qui était devenu pour elle une condition indispensable d'existence. Son séjour en Sardaigne durant le consulat et l'empire fut comme un mauvais rêve dont elle voulut, à son retour, effacer jusqu'au souvenir. Un trait de plume raya, en 1814, l'œuvre des seize dernières années. Les alliés avaient reconstitué le royaume dans une pensée hostile à la France; les nouveaux ministres, fidèles à cette pensée, firent à l'esprit nouveau une guerre de barbares. La roue, l'écartèlement, les confiscations reparurent dans la législation, et comme si les lois eussent été, elles aussi, en tant que lois, révolutionnaires à l'encontre du bon plaisir souverain, l'autorité des billets royaux recommença à primer celle des contrats et des jugemens. « Ce furent, disait César Balbo dans son *Sommario della Storia d'Italia*, les années les plus sombres et les plus misérables que l'Italie eût jamais traversées. » Le prince n'était plus le représentant de la volonté nationale; il y avait scission, et l'on en était à s'effrayer de la possibilité d'une rupture.

A mesure que les sympathies de la nation abandonnaient Victor-Emmanuel Ier et Charles-Félix, les deux derniers soutiens de l'ancien régime, elles se réunissaient autour d'un prétendant national et libéral, Charles-Albert. Le bon sens et le naturel sérieux des Piémontais les indisposaient contre les excès de la révolution qui travaillait le pays; ils se ralliaient avec empressement à un héritier présomptif qui, tout en guérissant les maux d'une longue décadence, devait maintenir l'ordre public et le sauver des périls d'une réaction trop brusque contre une trop longue oppression. La naissance du prince de Carignan lui donnait des droits au trône; la générosité de ses sentimens et peut-être aussi la simplicité de son éducation lui valaient l'adhésion de tous les partisans des idées nouvelles. Il descendait en droite ligne de Thomas de Carignan, fils de Charles-Emmanuel Ier. Son père avait été garde national à Turin

pendant l'occupation française. Lui-même, conduit à Paris en 1800, à l'âge de deux ans, y avait été élevé dans les écoles publiques. Un ministre protestant avait été plus tard son instituteur à Genève. Napoléon l'avait nommé lieutenant au 8e régiment de dragons. A l'époque de la restauration, c'était un jeune homme de haute taille, mélancolique et réservé; sa froideur naturelle se faisait caressante dans l'intimité, jamais familière. Sa physionomie était sévère, quelquefois sombre; son maintien était digne, presque hautain, peut-être à cause d'une timidité qu'il ne surmontait pas toujours. Il avait grandi sans savoir si le sort lui réservait l'épaulette d'un officier de fortune ou la couronne d'un royaume italien; son caractère, naturellement indécis, en avait gardé quelque chose d'ombrageux qui à certains momens lui inspirait des résolutions inexplicables. D'involontaires contradictions furent une fatalité de sa vie entière, longue suite de situations douteuses et ambiguës. Au fond, il était ennemi de l'Autriche par instinct, et ne trouvait guère de motifs de réconciliation dans les menées du cabinet de Vienne, qui destinait à l'un de ses archiducs l'héritage de Charles-Félix. Autour de lui se groupèrent donc les soldats, les avocats et les apôtres de cette *sainte* indépendance, dont les traités de 1815, par une violente anti-phrase, venaient d'enraciner le principe dans tous les esprits.

Vers 1820, les symptômes d'une crise prochaine étaient sensibles aux moins clairvoyans. Charles-Albert, que Monti venait d'appeler le rédempteur de l'Italie, put s'attendre à prendre bientôt une lourde part aux événemens. Ce fut alors que, visitant les fortifications de Gênes, il rencontra un major de trente ans dont le père, Prosper Balbo, récemment nommé ministre de l'intérieur, s'efforçait de réformer les vices du gouvernement et d'en conjurer la ruine imminente. César Balbo, qui depuis longtemps méditait l'histoire et la philosophie, et qui devait être plus tard le meilleur interprète et l'écrivain préféré du Piémont de son temps, eut avec le jeune prince de longs entretiens, à la suite desquels leurs destinées se mêlèrent en quelque sorte. Dès lors, ce que le penseur demanda fut tenté par le prétendant, le roi, le soldat; cette épée et cette plume se mirent au service d'un grand projet, l'installation de la monarchie représentative en Italie. Ce sont deux figures que l'histoire réunira, la parole de l'une expliquant les actes mystérieux et souvent incompréhensibles de l'autre.

La famille Balbo, dont l'origine remonte aux patriciens de la petite république de Chieri, près de Turin, a dans le moyen âge deux titres de notoriété particulière. Selon une tradition légendaire, cinquante Balbo, nouveaux Fabius, se seraient fait tuer sur le champ de victoire de Legnano pour l'indépendance de leur pays et pour la vengeance de leur ville, incendiée par Frédéric-Barberousse. Ce

qui est plus certain, c'est qu'au XIVe siècle, lorsque la ville de Chieri se donna à la maison de Savoie, une branche des Balbo Bertone passa à Avignon et y commença cette race des Crillon qui donna un ami à Henri IV et un successeur à Bayard. César Balbo, l'illustration moderne de cette maison, naquit, le 21 novembre 1789, d'Henriette Tapparelli d'Azeglio, qui avait épousé au commencement de la même année le comte Prosper Balbo, alors investi par la ville de Turin des premières charges municipales. Frêle enfant d'une mère de seize ans, qu'il perdit avant d'être en âge de la connaître, il fut élevé par son aïeule, la veuve du comte Bogino, ministre de Charles-Emmanuel III, pendant que son père occupait son poste d'ambassadeur auprès de la république française. En 1798, Prosper Balbo, prévoyant la chute de la monarchie sarde, appela auprès de lui ses deux fils, César et Ferdinand; bientôt en effet il dut prendre avec eux le chemin de l'exil, la chute de son maître ayant marqué le terme de sa mission. En Espagne et en Italie, où il les emmena, il leur enseigna les mathématiques, le latin, et un italien plus pur que le dialecte piémontais. Les voyages et les vicissitudes contribuèrent à mûrir de bonne heure le jugement de ces enfans, tout en nuisant à la solidité de leur première instruction. La politique dont l'air de cette époque était imprégné pénétrait à l'état de sensation dans ces jeunes natures. Ils apprenaient, dit César Balbo dans son autobiographie, à mépriser les Autrichiens, qui perdaient toutes les parties et sauvaient toujours l'enjeu. A Florence, ils allaient souvent chez Alfieri, qui habitait avec la comtesse d'Albany en face de Santa-Trinità, et en dépit des tirades de l'auteur du ***Misogallo***, ils commençaient à aimer la France. En 1802, la famille errante revint à Turin et s'y fixa. Cinq ans plus tard, César suivait pour la première année les cours de la faculté de droit, lorsque Napoléon, passant à Turin à son retour de la campagne de Prusse, interrompit brusquement cette humble carrière. L'empereur connaissait très exactement l'aristocratie italienne, dont sa famille avait jadis fait partie (1), et il cherchait à mêler dans les fonctions publiques la vieille noblesse avec celle qu'il créait. Le jeune Balbo, se trouvant un jour au milieu de la foule assemblée le long de la rue du Pô pour voir passer

(1) Voici à ce sujet un fragment curieux d'une lettre du comte Balbo, écrite en français : « J'ai vu, il y a quelques années, l'extrait des actes existant alors et peut-être encore aujourd'hui aux archives de Florence, et qui prouve qu'un Buonaparte fut expulsé de la ville dans le XIIe ou XIIIe siècle (il ne me souvient plus bien), *ob nimiam potentiam*, la même raison qui a fait bannir son descendant du monde civilisé. A la suite de cette expulsion, cette famille alla s'établir à San-Miniato, et de là à Chiavari. Jusqu'ici la filiation est prouvée; elle n'est interrompue, je crois, que pendant une cinquantaine d'années durant lesquelles la famille disparaît de Chiavari et reparaît en Corse, je crois avec les mêmes armes, certainement avec le même nom, et souvent avec les mêmes prénoms, entre autres celui de Napoléon. Lors des premières campagnes du général

l'empereur, apprit donc de quelques amis sa nomination d'auditeur au conseil d'état. Son père, inquiet pour la santé de cet étudiant de dix-sept ans, obtint qu'on le lui laissât pendant un an encore. Ce temps écoulé, le général Menou, chargé du gouvernement de la Toscane, réunie depuis peu à la France, emmena César Balbo comme secrétaire de la commission qui allait organiser ces trois nouveaux départemens.

Nous ne le suivrons pas à Florence, à Rome, à Paris, en Illyrie, en Allemagne, stations diverses de sa carrière administrative sous l'empire; l'excellent livre sur la vie et les écrits de César Balbo, par M. E. Ricotti, n'a rien laissé à dire sur ces curieuses pérégrinations, qui d'ailleurs sont étrangères au sujet qui nous occupe ici. Disons seulement que ces quelques années sont dans cette existence laborieuse et dévouée une période exceptionnelle d'insoucieuse indifférence. Membre pendant deux ans de la consulte qui donna à Rome des institutions françaises, et frappé par conséquent de l'excommunication de Pie VII, il remplit jusqu'en 1811 des fonctions qui attristent sa conscience de catholique et d'Italien, et que dans la suite il regrettera d'avoir eu la faiblesse, excusable à son âge, d'accepter de Napoléon, à qui nul ne résistait. Il écrivait en ce temps de jeunesse passé dans les fêtes des villas romaines: « La chose la plus sage, n'est-ce pas de ne songer qu'à rendre aussi douce que possible la vie que le ciel nous donne, sans prendre soin des affaires d'autrui? Étudier un peu, peindre, faire de la musique, suivre le courant de l'amour tant que le sort le permet, puis, dans le repos de la vieillesse, conter les prouesses de ses jeunes années, voilà une existence qui m'assurera des nuits paisibles... » Ne retrouve-t-on pas dans ces lignes, qui ne seraient qu'une banalité sous la plume de l'enfant d'un autre climat, la source de l'infirmité politique de l'Italie méridionale? « Nous sommes des artistes, *pur troppo,* » disait-il dans l'âge mûr. La lecture de Jacopo Ortis, cette plainte d'un double amour martyrisé, l'amour d'une femme et l'amour de la patrie, le jette dans des mélancolies dont le distrait bientôt un changement de résidence. A Paris, un beau jour il lui prend fantaisie de ne plus écrire qu'en français, et il l'annonce à Vidua, un de ses amis

Buonaparte, il existait encore à San-Miniato un ecclésiastique de ce nom, dernier rejeton d'une branche restée dans cette première station de la famille, où l'on voit plusieurs de leurs tombeaux. Le général républicain fit alors des démarches pour s'en faire reconnaître, et l'ecclésiastique étant mort et ayant laissé son héritage aux pauvres, Buonaparte, alors premier consul, fit un procès pour la succession, qu'il gagna, comme on peut bien le penser. Il fit, dit-on, largement indemniser les pauvres, mais il n'en est pas moins vrai que, chef d'une république française, il tenait à prouver son origine patricienne et étrangère. Devenu empereur, il trouva apparemment son illustration supérieure à cette origine, et l'on n'en parla plus; je crois même que l'extrait dont j'ai parlé, et que je vis alors, ne fut pas trop bien reçu. »

d'enfance. Vidua entre en fureur : « Toi, sacrifier notre langue à une langue étrangère! *e la quale!* » En Illyrie, il aime une jeune fille qui ne peut être à lui et qui lui laisse la douce tristesse d'un gracieux souvenir. Ses impressions d'alors sont celles d'un rêveur qui s'apprête à penser. La poésie, faiblesse passagère de son imagination, vit en lui avec les mathématiques, premier amour de son esprit. Heureusement l'Italie sait enfanter à côté de ses paresseux *imitateurs de fantômes*, comme disait Platon, à côté de ses amans idolâtres de l'idéal, d'âpres et sévères intelligences comme Machiavel, Vico et Volta ; pour que le génie jaillisse d'elle comme la lave de ses volcans, il ne faut que supprimer un obstacle, conquérir l'indépendance. Sitôt que César Balbo ne sera plus un simple petit auditeur de Napoléon, sitôt qu'il aura une patrie, il travaillera trente-neuf ans pour lui donner un évangile, les *Speranze d'Italia*, et un statut, le livre *De la Monarchie représentative*.

La chute de l'empire ouvrit la carrière aux projets et aux conjectures des Italiens. Les enseignemens civils et politiques donnés à l'Europe par la propagande guerrière de Napoléon paraissaient acquis sans retour, et l'on pensait que la restauration des princes déchus, sans nuire aux progrès accomplis, ne ferait qu'en approprier les avantages aux nations diverses qui avaient dû payer d'une absorption temporaire leur initiation aux conquêtes de la révolution. Déjà sous l'empire, des jeunes gens comme Balbo, de vieux soldats comme le général Gifflenga, l'un des héros de la retraite de Russie, se disaient qu'après la mort de l'empereur une Italie indépendante pourrait être constituée. On ne pensait pas alors que le géant pût tomber avant de mourir. Le désastre de 1814, en faisant reparaître des individualités territoriales englobées jusqu'alors dans le territoire impérial, remit sur le tapis non-seulement les vieilles questions oubliées, mais de nouveaux problèmes fournis par la présence de combinaisons nouvelles, et au-dessus de tous les autres, celui des nationalités.

Il est intéressant de surprendre dans César Balbo ces préoccupations qui s'emparaient de toutes les têtes. C'est chez tous la première apparition de l'idée italienne, et chez lui le premier cri spontané de la conscience. Longtemps mêlé à une colossale tragédie qui n'avait laissé aucune part d'action à sa personnalité, il se relève indépendant, citoyen et patriote.

« Je ne dirai rien de la grande débâcle de peur d'être trop long. On courait de côté et d'autre, on vivait dans les rues et sur les boulevards; le plus souvent les Italiens se trouvaient ensemble, s'accostant à tout propos, s'intéressant naturellement et au même degré à ce qui se passait. Un jour plusieurs d'entre nous se réunirent, et cherchèrent quel parti on pouvait prendre pour le bien de l'Italie : il nous était trop pénible de ne rien faire au

milieu de l'agitation universelle; mais nous ne sûmes rien imaginer, et je crois vraiment qu'il n'y avait rien à faire. Après la bataille de Paris et le départ des troupes impériales, par un ciel clair, il y eut une soirée silencieuse que je passai à rêver sur un balcon, et, dussé-je vivre cent ans, je n'en perdrai pas le souvenir. Le lendemain matin, de bonne heure, je rencontrai quelques bourboniens de mine irrésolue sur cette place Vendôme, qui devait être, quelques heures plus tard, le théâtre de l'action la plus sotte, la plus risible et la plus exagérée qu'ait jamais commise ce parti. A midi, l'on déjeunait tranquillement chez Tortoni, comme de vrais badauds parisiens, en compagnie d'autres badauds ou de gens qui semblaient l'être, attendant... l'entrée de l'Europe vengeresse. Le fait est qu'après déjeuner ces petits-maîtres sortirent, montèrent à cheval, et, s'étant bientôt adjoint des compagnons, arborèrent la cocarde blanche, et se mirent à agiter leurs mouchoirs et à crier *vive le roi!* Mais je crois qu'ils n'étaient pas les premiers, et qu'ils avaient été précédés par deux jeunes femmes, vêtues de noir, qui étaient sorties d'un magasin appelé *le Père de famille,* se faisant avec des rubans blancs qu'elles y avaient achetés deux nœuds qu'elles se fixèrent sur la poitrine; elles se promenèrent ainsi, muettes, se tenant par le bras, tremblant lorsque des gamins les insultaient ou se moquaient d'elles, et disparurent enfin dans les groupes ou derrière les maisons. Qu'elles soient bénies! peut-être étaient-ce des sœurs ou des épouses qui portaient le deuil de quelques victimes du grand consommateur d'hommes (*divorator d'uomini*), et qui, sentant et jugeant en femmes, en femmes aussi se retournaient contre lui, au premier moment qu'elles trouvaient, non sans audace et sans péril.

« Je crois que des sentimens de cette nature furent pour beaucoup dans cette journée, et que les neuf dixièmes des mouchoirs blancs que des mains blanches agitèrent sur les balcons des boulevards, et qui éblouirent le chevaleresque Alexandre, étaient l'expression spontanée et irréfléchie de bien des douleurs, de bien des vengeances, de bien des amours de femmes. La troupe des hommes à cheval était mesquine et ridicule auprès. Elle le parut bien davantage lorsque le défilé fut fini, et que le bivouac fut installé aux Champs-Élysées. Alors l'un de ces cavaliers, monté sur un cheval blanc, ramassa sur la place de la Concorde une bande de vauriens, les conduisit vers une file de fiacres qui stationnait dans la rue Saint-Honoré, et tous ensemble, s'étant mis à dételer les rosses, les emmenèrent à la place Vendôme; là, une corde ayant été attachée au cou du Napoléon de bronze, on la fit tirer par ces animaux, à grand renfort de coups de fouet, pour jeter bas la statue. Le Napoléon d'airain tint plus ferme que l'autre, et ce fut heureux pour les chevaux et les autres bêtes qui se trouvaient dessous... De retour aux boulevards, je vis afficher un carré de papier à l'arbre du coin de Tortoni; je lus. C'était la déchéance du vrai Napoléon, promise, comme un cadeau aux Français, par Alexandre. Plusieurs se vantaient d'avoir en ces quelques heures servi les nouveaux maîtres et trahi les anciens; chacun s'attribuait une paternité sur le papier signé par Alexandre, et une part d'influence sur cette âme facile. Pour faire comme les autres en cette recherche des influences exercées, j'en reviens aux mains blanches des balcons, qui avaient trouvé le chemin du cœur d'Alexandre. Je ne crois pas aux petites causes, mais aux petites occasions des grands événemens. Les vraies causes sont toujours

grandes; mais une goutte d'eau fait déborder un vase déjà plein. De toute façon, Napoléon était tombé. On ne passait pas seulement d'un règne à un autre, d'un ordre de choses à un ordre opposé; c'était plus qu'un siècle, c'était une grande époque du progrès humain qui finissait, et un âge nouveau dont on voyait les commencemens.

« Sans aller plus loin, de la mort de Louis XIV en 1714 jusqu'à la chute de Napoléon, on compte juste cent ans de bacchanales françaises et européennes, les cent dernières années de la *primatie* française en Europe. Cette journée si grande et si petite, si solennelle et si comique, à laquelle j'avais assisté, était la première d'une autre primatie quelconque, ou peut-être d'une ère sans primaties désormais, d'une ère de progrès universels, se succédant et s'entr'aidant les uns les autres. »

Cette citation un peu longue donne une idée très juste de l'état où se trouvaient alors les esprits éclairés de l'Italie. On y voit un doute mélancolique sur la mission de cette France, si prompte à passer de la sublimité à l'abaissement, puis un espoir vague dans l'Italie rajeunie, où les faiblesses du moins ont quelque chose de la grâce féminine, et se rachètent par une certaine beauté morale qui manque aux petitesses des autres pays. L'heure en tout cas était proche où les hommes de cœur allaient remplir leur tâche de dévouement. César Balbo, redevenu Piémontais, l'appelait avec ardeur.

L'on crut un instant qu'Eugène Beauharnais serait laissé à la tête de la Lombardie, constituée selon les lois françaises; l'on crut au bon vouloir de la maison de Savoie, si généreuse et si disposée jadis à accorder des franchises; l'on crut à tout, l'on s'enivra de folles illusions. La rentrée de Victor-Emmanuel Ier dans Turin, avec son escorte de serviteurs fidèles vieillis en Sardaigne, fut une scène de joie indescriptible. Toutes choses, à ce dernier jour de la méprise universelle, semblaient concourir à une renaissance. Lorsque le roi vit son château du Valentino, et le Pô au pied des collines, et la ville de ses ancêtres, il pleura; les femmes, avec l'expansion méridionale, baisaient les harnais de son cheval, et le jeune peuple revêtu par la France de sa robe virile affluait autour de celui par qui le pays redevenait une patrie. La foule transportée refaisait un sacre au roi longtemps déchu, et le roi put entendre dans les acclamations des citoyens la révélation de leur vie nouvelle. L'âme de la monarchie représentative était née dans la conscience publique. Aux portes de la ville cependant, les soldats autrichiens, prenant le pas sur la municipalité, se firent les introducteurs du prince national, et leur prépondérance, servie au château par des ministres inspirés d'eux, remit sur pied l'ancien échafaudage. On vit alors que le roi ne pouvait rien pour l'indépendance ni pour la liberté. Forcée de suivre seule l'impulsion irrésistible de ses instincts, la population

active sortit bientôt de la stupeur passagère causée par la monstruosité de cette restauration, et entra dans une agitation et un mouvement sourds qui devaient aboutir à l'échauffourée militaire de 1821.

L'armée seule ouvrait une carrière à la jeunesse intelligente : César Balbo y demanda du service, et obtint le grade de lieutenant d'état-major. L'administration turinoise, rétablie d'après l'almanach de 1798, destituait les employés qui écrivaient les *r* à la française, et qui disaient *pétition* au lieu de *supplique*. Les perspectives offertes par un tel état de choses souriaient peu à l'ex-auditeur au conseil d'état de Napoléon. En 1817 pourtant, ennuyé de l'oisiveté des garnisons, il suivit, en qualité d'attaché d'ambassade, son père, envoyé du roi à Madrid. Là, pendant un séjour de deux ans, il acheva ses études politiques, et lorsqu'il rentra dans l'armée, il s'était convaincu de l'excellence du gouvernement représentatif. Ainsi, après bien des voyages, après bien des infidélités faites aux chartes pour l'épée et à l'épée pour les chartes, devaient se rencontrer deux existences pour lesquelles la liberté fut toujours un désir et la guerre surtout un besoin. Lorsque César Balbo et Charles-Albert se virent à Gênes, quelle fut la base de leur entente, qui allait affronter, secrète ou avouée, vingt-huit ans de mésaventures? On en trouve le sens dans une profession de foi envoyée en 1820 par Balbo à ses amis, qui se comptaient en attendant l'occasion d'agir, et qui lui avaient demandé un exposé de principes :

« 1. Il faut désirer une organisation constitutionnelle introduite peu à peu par le gouvernement; elle calmerait les esprits inquiets, contenterait ceux qui veulent des lois stables, concilierait les Génois avec les Piémontais, attirerait tous les Italiens autour des princes de Savoie, et accroîtrait l'influence de ceux-ci à l'étranger de toute l'augmentation en chiffres, ou au moins en sûreté, que pourraient par là obtenir nos finances et nos forces militaires.

« 2. Nécessité d'un corps législatif dont la stabilité et l'indépendance soient assurées, et qui soit composé de deux chambres, une *haute* et une *basse*.

« 3. Il est utile que ces idées se répandent par la parole et par des écrits, et qu'elles soient manifestées par quiconque les possède.

« 4. Cette manifestation doit suffire à persuader en peu de temps la majorité éclairée, et à produire peu à peu l'ordre de choses souhaité.

« 5. Les réformes peuvent tarder à s'effectuer, mais elles sont inévitables. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, les hommes qui ont maintenant moins de quarante ans arriveront aux affaires. Or il n'est presque personne parmi ceux-là qui ne désire un changement, et ceux qui ne désirent rien, étant les moins doués d'intelligence et de courage, ne nuiront à rien.

« 6. Ce changement serait aussi opportun, si le gouvernement en prenait l'initiative, qu'il serait à redouter et à éviter s'il était tenté par le peuple, et cela surtout à cause de l'éventualité d'une occupation autrichienne.

« 7. Une révolution militaire joindrait à tous les inconvéniens d'une insurrection populaire celui d'être contraire à l'honneur et au devoir. Ce serait la chose du monde la plus nuisible à la liberté, la plus périlleuse pour le peuple, le prince, l'armée et l'indépendance nationale. »

Nous assistons ici à la première manifestation du libéralisme piémontais. Dès l'origine, et en dépit de sa complète inexpérience, on distingue déjà en lui des élémens d'ordre qui ne peuvent suffire à le faire triompher sur-le-champ, mais qui permettent de lui présager un avenir prospère. Ce qui sauva le Piémont, au sortir de la révolution et de l'empire, d'une confusion et d'une instabilité funestes, ce fut la solidité de son esprit pratique. La maturité acquise pendant un long contact avec la France ne le fit pas divorcer d'avec ses princes, protecteurs constans des frontières contre l'envahissement autrichien. Il obéit obstinément, malgré les mirages d'une liberté qui n'existait plus qu'en espérance, au sentiment de sa propre conservation, car ceux-là même qui ne croyaient pas que la royauté fût chose juste, et qu'on dût la subir si elle ne payait au peuple une rançon en émancipations partielles, sentaient néanmoins combien elle était nécessaire à ces populations exposées par leur situation territoriale à tant de périls. On a dit souvent que le fond du libéralisme piémontais est la haine de l'Autriche, et que ce pays doit sa tranquillité dans le régime constitutionnel à la présence des armées étrangères sur le Tessin : c'est à peu près aussi exact que si l'on disait que l'homme doit rendre grâce de son génie industrieux aux difficultés que lui oppose la nature. Si pourtant l'on veut chercher dans le caractère national l'effet, le contre-coup de cette proximité inquiétante, on trouvera que ce n'est pas de son amour pour la liberté, mais plutôt de son affection persistante pour ses souverains, que le Piémont est redevable à la perpétuelle menace du cabinet de Vienne. C'est précisément pour ne pas mettre en jeu son indépendance qu'il a été si patient à attendre le jour des affranchissemens, et pour la garder toujours, il sacrifierait jusqu'à ses statuts actuels, si une pareille nécessité venait jamais à se présenter. Même après le spectacle démoralisateur des chutes de Napoléon et de Charles X, il ne lui vint pas à l'esprit que la transformation de la prérogative souveraine en fonction sociale, véritable ennoblissement de la royauté, pût s'opérer chez lui par la violation de l'ordre établi pour la succession au trône. Gardien soigneux de toutes les barrières opposées à l'invasion, il respecta les caducités régnantes, au lieu d'imiter, comme on le faisait ailleurs, les sauvages qui tuent les vieillards malades et inutiles.

L'insurrection de 1821 fut moins un soulèvement qu'une acclamation au roi. On le suppliait de déclarer la guerre à l'Autriche, objet de toutes les haines et cause de toutes les souffrances. Les de-

mandes de réformes et de constitutions ne venaient qu'en seconde ligne. Depuis quelque temps en effet, les affaires de l'intérieur étaient mieux conduites. La reine Marie-Thérèse, princesse autrichienne, ayant dit au premier ministre, Vallesa, qu'elle estimait la dignité dont il était revêtu à l'égal d'une place de valet du roi, Vallesa s'était retiré, et avait eu pour successeurs des hommes formés par Napoléon, tels que Prosper Balbo, San-Marzano, Brignole, Saluzzo; mais à peine ceux-ci avaient-ils pu apporter un commencement de remède aux maux dont on se plaignait, que l'énergique protestation de mars 1821 dénonça l'ennemi véritable, et proclama comme unique moyen de salut une guerre d'indépendance. Dans l'intention de presque tous, c'était un chaleureux appel fait au roi au nom de ses intérêts, au nom de la dignité de la couronne.

Par malheur, plusieurs circonstances fatales, qui avaient hâté l'explosion, lui donnèrent des apparences regrettables et la changèrent en un soulèvement libéral, qui parut dirigé contre le pouvoir absolu. L'impulsion vint de Naples, premier motif de défiance de la part du roi, première occasion de malentendus entre les conjurés. Le mouvement fut exclusivement militaire, autre empêchement au succès. Enfin le mot d'ordre fut la constitution espagnole de 1812, à peine connue de la plupart, et blâmée violemment par ceux qui la connaissaient. César Balbo, entre autres, appréhendait avec raison les effets désastreux d'une chambre unique et d'une dépression trop systématique de la personnalité souveraine. Tandis que le sentiment général émettait le vœu d'une association entre le roi et le peuple, le drapeau inopportun qu'on levait sans le bien comprendre signifiait que l'un devait céder à l'autre une suprématie légitime, héritage de ses devanciers. Dans ces conditions fâcheuses, la tentative ne pouvait qu'avorter, car, en dépit d'intentions louables, le fâcheux caractère des moyens auxquels les événemens forcèrent de recourir avait jeté hors de cette entreprise et placé dans une situation fausse les libéraux sensés et fidèles à la monarchie. Le prince de Carignan et César Balbo par exemple se virent pris entre le roi, dont ils ne pouvaient et ne devaient pas déserter le service, et les insurgés, dont ils partageaient les tendances et les convictions. Tout fut perdu en peu de jours. Il n'est point nécessaire de rappeler ici des faits bien connus. On sait comment Victor-Emmanuel Ier, à la nouvelle du soulèvement des garnisons d'Alexandrie et de Turin, abdiqua en faveur de son frère Charles-Félix, qui se trouvait d'aventure à Modène; comment Charles-Albert, nommé par celui-ci régent du royaume, fut entraîné par la multitude à proclamer la constitution espagnole, et désavoué aussitôt par le roi; comment César Balbo, envoyé par Charles-Félix à Alexandrie et à Turin pour empêcher qu'on ne publiât la constitution, la trouva partout

établie; comment Charles-Albert ayant été mandé à Novare, quartier-général de la contre-révolution, et invité à sortir du royaume, Balbo dut suivre la même route, obéissant également aux ordres, *bons ou mauvais*, disait-il, du souverain, tous deux suspects à la fois et à la royauté, qui recourait à l'intervention autrichienne, et aux libéraux, qui n'avaient su qu'attirer cette intervention; comment enfin tout finit par quelques coups de canon échangés sous les remparts de Novare entre les troupes autrichiennes et les régimens constitutionnels, qui bientôt se débandèrent.

Bien des essais pareils, bien des efforts, depuis ces premiers tumultes, qui se répandirent dans les possessions autrichiennes et n'aboutirent qu'à peupler le Spielberg, ont poursuivi jusqu'à ce jour l'œuvre de la régénération nationale dans les diverses parties de la péninsule. On admire, sans avoir le courage de les blâmer, ces héros du désespoir, se sacrifiant l'un après l'autre, sans probabilité de succès, à leur foi patriotique; mais il est sage et profitable aussi de bien apprécier l'aptitude du peuple piémontais à utiliser les expériences acquises, et à ne pas recommencer de folles et désastreuses opérations. 1821 fit comprendre que la nation, isolée du roi, ne pouvait arriver qu'à l'invasion autrichienne, soit que le prince demandât secours contre ses sujets aux armes impériales, soit qu'il laissât simplement la place à une occupation, en se dirigeant, comme Charles-Emmanuel IV, sur la Toscane. Quelque dure que fût la nécessité de courber la tête sous une autorité toujours prête à invoquer l'intervention étrangère, cela valait mieux cependant que d'être livré directement et en toute propriété à ces étrangers eux-mêmes. La révolution manquée, témoignage illicite d'un attachement singulier des races subalpines à leur dynastie, ne fit donc que les rapprocher du roi, même cruel, même impitoyable et maladroit; mais pourquoi ce spectacle bien significatif était-il sans influence sur les déterminations de Victor-Emmanuel Ier et de Charles-Félix? Pourquoi le roi était-il seul dispensé de reconnaître des principes que les événemens démontraient à l'envi, et d'admettre des réclamations fondées sur les nécessités premières de la vie morale? Le peuple, avide de liberté, avait reçu de l'Autriche, à Novare, une leçon de prudence et d'ordre; il convenait que le roi en reçût une d'un autre genre. Plus confiant dans ses dangereux voisins que dans son peuple, il devait être ramené à celui-ci par l'insupportable tyrannie des protecteurs qu'il s'était choisis. Le peuple avait été châtié dans sa fibre la plus sensible, l'instinct de liberté; le roi devait être frappé dans l'objet des traditions les plus chères de sa famille, dans l'indépendance de sa couronne.

Le règne de Charles-Félix, commencé par la négation de la liberté des citoyens, finit par la négation de l'autonomie de l'état,

et ce dernier représentant d'une politique surannée acheva, malgré lui-même, de poser clairement le problème national. La branche expirante, confinée dans l'absolutisme, impuissante à s'allier avec des forces neuves qui se montraient impérieuses comme la destinée, s'offrait d'elle-même, par un sentiment d'impuissance complète, à l'englobement autrichien. Charles-Félix, à bout de soutiens moraux, mettait ouvertement son *ultima ratio* dans les cinq cent mille soldats de l'empereur : c'était purement et simplement faire acte de vassalité. Une phrase, qui est devenue banale sans cesser d'être une simple et vaine phrase : *La liberté ou la mort*, était pour les états sardes non pas l'expression d'un vœu, mais la formule rigoureuse d'une alternative à laquelle il n'y avait plus moyen d'échapper. L'édifice manquait d'une cohésion que des renouvellemens intérieurs eussent pu lui rendre. Le prince, par cela même qu'il aimait mieux étayer que réparer, se chargeait de démontrer le vice de son système. L'appui précaire des baïonnettes autrichiennes assurait un sursis à un écroulement probable; mais les sursis, en retardant l'exécution n'indiquent pas moins que la condamnation est prononcée. Le peuple avait laissé le roi aller jusqu'au bout dans le développement de sa théorie insensée, et, comme il arrive toujours quand la donnée est fausse, le résultat n'avait été qu'une réduction à l'absurde. La logique impitoyable des événemens établissait que l'asservissement du peuple au roi entraînait celui du roi à l'Autriche, et que le roi, pour continuer à supprimer la nation, était forcé de se supprimer lui-même, en un mot, — immense conquête de l'expérience! — que le sort du souverain est solidaire de celui du peuple.

Ces vérités devinrent évidentes aux derniers jours du vieux roi. La reine Marie-Thérèse d'Autriche, veuve de Victor-Emmanuel Ier, aidée par le cabinet de Vienne, porta au tribunal de la sainte-alliance la question de l'existence du Piémont, sauvé jadis des intrigues de 1814 par l'honnêteté d'Alexandre Ier. Elle proposa le couronnement, dans la cathédrale de Turin, de son gendre François IV, duc de Modène, ou de son petit-fils, le jeune archiduc François V. Une demande d'abolition de la loi salique en Piémont fut même proposée au congrès de Laybach par l'empereur d'Autriche, sans qu'on se fût inquiété le moins du monde de consulter là-dessus Charles-Félix. Ces projets trouvaient des points d'appui à l'intérieur du royaume, grâce à l'anéantissement de l'esprit public, réalisé par un absolutisme écrasant. La compagnie de Jésus leur prêtait ses renforts d'ouvriers cachés, habiles et laborieux, et de puissantes considérations religieuses vinrent prêter main-forte à la coalition domestique qui se pressait autour du roi mourant. Au fond, les prétentions élevées par les ennemis de la monarchie étaient une suite logique du système adopté par la branche aînée depuis la restaura-

tion, et c'est par là que l'abaissement excessif de Charles-Félix servit à relever la royauté en elle-même, et à guider le prince qui allait en être le dépositaire dans des voies plus équitables et plus sensées. Si en effet l'on voulait persister dans l'inhumaine et immorale pratique du despotisme, un archiduc, soutenu par Vienne, pouvait seul être assez fort pour continuer le *buon governo*, déjouer les menées des républicains, étouffer la révolution. On craignit un instant que le roi, affaibli par l'âge et la maladie, ne cédât aux obsessions qui l'assiégeaient. La monarchie parut perdue; mais l'indolent et sensuel Charles-Félix avait encore l'instinct de sa race. Il était d'ailleurs honnête homme. Selon lui, si c'était une folie d'accorder une constitution, c'était un crime de la violer une fois qu'elle était accordée, et il ne pardonnait pas à Charles X les ordonnances de juillet 1830. Au moment de mourir, il fit son devoir : Charles-Albert, le compromis, le suspect, le banni, fut appelé auprès du roi, qui, après un long entretien, le désigna comme son successeur.

Toute cette période historique peut se résumer en quelques lignes. Par une coïncidence qui n'est peut-être pas fortuite, les antiques institutions de la monarchie et la vieille branche aînée de la maison de Savoie se trouvent usées en même temps. Un Carignan, comme ailleurs les princes d'Orléans, rejeton d'une branche collatérale, grandit à l'école de l'exil; le peuple puise dans sa longue souffrance une sévère éducation, et pendant ce temps la dynastie et le régime ancien s'aident l'un l'autre à mourir. La liberté intérieure et l'indépendance nationale s'établissent en principe, et tandis que l'Autriche et Charles-Félix s'unissent pour combattre ces nouvelles idées, on peut déjà entrevoir leur incarnation, pour ainsi dire, dans un roi et dans un peuple nouveaux.

II.

Au printemps de 1831, Charles-Albert est roi. Le prince représente l'esprit national : qu'un seul mot soit prononcé, et de grands jours commencent; mais ce mot, le roi hésite dix-sept ans à le dire. Pourquoi ce long parjure apparent, cette défaillance d'une volonté jusqu'alors constante? Et pourquoi en 1848 cette subite déclaration de guerre et de principes?

Lié par des engagemens antérieurs à la cause libérale de 1821, plein de désirs d'agrandissement et d'ambition guerrière, Charles-Albert avait cru pouvoir, à son avénement, opérer une fusion entre deux intérêts solidaires, l'indépendance et la liberté; d'autre part, entre deux puissances également solidaires, la souveraineté et le peuple. Un seul ennemi, l'Autriche, restant alors à la frontière, il lui semblait que la réalisation de ses projets ne serait plus qu'une

affaire de temps et d'occasion. Il avait compté sans Rome, ralliée par Vienne au système du *statu quo*. Rome l'arrêta court. Par quels moyens? Le mot de l'énigme est dans la question ecclésiastique, qu'il faut aborder avec conscience et gravité, en suivant pas à pas Balbo, ce catholique sans reproche.

César Balbo, après un séjour de cinq ans en France, revint à Turin en 1826; il fit paraître en 1829 un petit volume intitulé *Quattro novelle contate da un maestro di scuola;* en 1830, il publia une histoire d'Italie, moins bonne que ses ouvrages postérieurs sur le même sujet, et un essai de traduction des *Annales*, puis des *Histoires* de Tacite. Vers la même époque, il étudia la philosophie de M. Cousin, et se prit de passion pour elle (1). A l'avénement de Charles-Albert, il était prêt à agir et à quitter ses occupations littéraires, consolation de son exil et de sa disgrâce. Le 25 mai 1830, le comte Prosper Balbo remit au roi une note où son fils exposait quelques idées sur le conseil d'état de Napoléon : deux mois plus tard, un conseil d'état fut institué par édit royal. Le comte Prosper en fit partie comme président d'une section. César aspirait aux fonctions de secrétaire, lesquelles, disait-il, le dispensant d'émettre ses opinions, ne présentaient aucun danger; mais on connaissait son caractère vif et entreprenant : il fut écarté. La vie publique lui étant interdite, il retourna à ses méditations et à son travail solitaire. L'heureuse injustice dont il fut victime donna à l'Italie les *Speranze*. Il faut recourir à son propre témoignage dans l'examen de cette période peu connue, et prendre pour guide un livre écrit par lui à une époque plus favorable aux sincérités de sa plume.

En 1853, le calme régnant de toutes parts dans les travaux prospères du pays, *ora che il vento, come fa, si tace*, disait-il avec Dante, Balbo exposait, dans son *Discorso sulle Rivoluzioni*, sa théorie du développement politique des nations. Selon lui, il y a et il y aura toujours des révolutions sous toutes les formes de gouvernement. Il est insensé de se plaindre de la violence des bouleversemens actuels, car plus on remonte dans l'histoire, plus on trouve que les commotions sont fréquentes et meurtrières. La civilisation, à cet égard, exerce deux influences : dans les masses, elle active les sentimens bons ou mauvais, et, créant sans cesse de nouveaux besoins, fait surgir perpétuellement de nouvelles causes de révolutions, tandis qu'entre les mains des classes supérieures, elle accroît les

(1) Cette passion fut si vive chez l'inconstant écrivain, qu'il entreprit alors quatorze ouvrages philosophiques sans les terminer. L'un d'eux portait cette dédicace : « A Victor Cousin, le plus grand philosophe du siècle, cet écrit est dédié par l'ami d'un de ses amis. » L'ami commun était ce Santorre di Santa-Rosa qui fut exilé du Piémont à cause des événemens de 1821, et dont M. Cousin a éloquemment raconté la vie dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er Mars 1840.

moyens, ressources et forces pacifiques de gouvernement. Ces deux puissances, augmentées ainsi par elle en progression indéfinie, la civilisation chrétienne les modifie pour les faire cheminer d'accord, et imprime peu à peu à leurs manifestations le caractère de continuité, d'enchaînement, de transition insensible, qui est le propre des opérations de la nature. L'âme essentiellement révolutionnaire de l'humanité, ramenée ainsi des convulsions brusques de son essence libre à l'harmonie nécessaire des lois universelles, renonce d'abord aux insurrections tumultueuses, pour agir par conjurations et associations secrètes, et passe ainsi du combat grossier à la lutte combinée, de l'instinct de destruction à la tactique; puis ce dernier moyen devenant lui-même indigne de la majestueuse unité d'opération à laquelle tend tout organisme, les sociétés arrivent, par une sorte de coalition entre toutes les forces vives qu'elles contiennent, à un incessant travail de réformes, à une culture persévérante de ce qui croît et sert, à une élimination infatigable de ce qui nuit et doit mourir.

Sans porter la discussion sur l'application historique de cette idée philosophique, nous pouvons, nous plaçant au point de vue de César Balbo, nous regarder comme engagés dans la deuxième période de cette série, et si l'on convient que nulle chose ayant vécu ne disparaît totalement, et que la guerre et l'insurrection ne feront que devenir de plus en plus rares, nous admettrons sans difficulté que les nombreuses sociétés secrètes qui se sont répandues en Europe depuis un siècle sont des symptômes isolés de l'état d'association universelle où tendent actuellement tous les désirs. Ce qui est propre d'ailleurs à éclaircir la question spéciale dont nous nous occupons, c'est que cette triple vue, rapportée par Balbo aux grandes époques de l'histoire universelle, répond parfaitement aux trois dates caractéristiques de l'histoire piémontaise depuis la restauration: 1821, l'insurrection; 1831, les sociétés secrètes; 1848 enfin, qui ouvre cette ère indéfinie de réformes et de progrès tranquilles que l'année 1688 a inaugurée en Angleterrre.

L'écrivain des *Rivoluzioni*, parvenu à l'âge où les théories sont faites de souvenirs, reste, à son insu, national avant toute chose, même en ce sujet si général. Il n'est pas préoccupé des soulèvemens et des batailles des rues; cette forme de l'éternelle révolution, la plus funeste à son sens, n'est pourtant pas celle qui frappe le plus son esprit. C'est que la dynastie et le peuple se sont entendus en Piémont, et que les dissensions ayant disparu, il n'éprouve nul besoin de protester contre des discordes qui sont d'un autre âge. Il déclare brièvement que l'émeute est une grave faute et passe outre. C'est vers 1831, vers l'époque des conjurations, que ses inquiétudes se portent surtout. Ce deuxième moyen d'attaque contre l'or-

dre établi l'irrite et l'impatiente singulièrement. Ce qu'il renie, ce n'est pas toujours le motif, le but des sociétés clandestines : « Les bons, dit-il, acceptent l'idée, mais non la secte; » c'est contre leur méthode d'action qu'il s'élève avec force. Il l'accuse d'être de toutes la plus contraire à la civilisation. En le prenant au mot dans la colère qu'il montre contre ces associations, on dirait, et son *Discorso* tout entier donne positivement le droit de dire qu'il leur préfère le soldat révolté, l'étudiant en armes qu'il a vu sabrer en 1821. Il aimerait mieux l'ouvrier insurgé, avec sa blouse et son fusil, si le Piémont avait des prolétaires. Il se refuse, quant à lui, à toute affiliation; il se défend, malgré les instances de ses amis, d'entrer dans l'inoffensive société des francs-maçons, dans les *carbonari,* dans la *société catholique;* les sociétés secrètes, religieuses ou non, lui répugnent, et dans les derniers jours de sa carrière, jours de repos bien gagné, il trouve encore dans son cœur bienveillant une animosité acharnée à les poursuivre.

C'est qu'en 1853 les vices de 1831, répudiés par un gouvernement ami de la publicité, se propageaient encore dans deux partis restés hostiles au nouveau régime, l'un par exaltation, l'autre par ignorance; c'est que Balbo, témoin des manœuvres de Mazzini et de celles d'une partie du clergé, déplorait une opposition qui se traduisait d'une façon aussi pernicieuse. De ces deux dangers, celui qui désolait le plus cet homme de religion et de liberté, ce n'était pas, on le voit clairement dans ses écrits, l'utopie des sectaires enthousiastes de *la Jeune-Italie,* mais la politique sournoise qui s'abritait sous le manteau de l'église. La cause de cette plaie du catholicisme était d'ailleurs tout entière à ses yeux dans le fait qui domine toute l'histoire de Charles-Albert : l'inspiration exclusive du pape par l'Autriche, la tutelle de Vienne sur Rome.

L'Autriche n'a pu réaliser qu'avec Rome son projet de ligue austro-italienne, conçu sous la restauration. Les deux autres puissances sérieuses de l'Italie n'en veulent pas. Le roi de Naples tient à être maître chez lui, et le roi de Sardaigne n'a plus d'illusions sur la portée de semblables offres. Mais Rome, qu'on tient matériellement par les Légations et moralement par je ne sais quelle aversion contre l'esprit moderne, Rome s'est donnée, et par elle Vienne agit sur Turin. Dès lors Charles-Albert, effrayé de l'obstacle sacré qu'on oppose à ses légitimes tendances, ne peut, n'ose plus rien. Le peuple et lui sont d'accord, mais ils sont paralysés par un *veto* ecclésiastique dicté par l'empereur. Les jésuites, milice souvent compromettante de la papauté, travaillent à l'œuvre sainte contre la révolution. Charles-Albert les déteste, et César Balbo leur écrit : « Ou vous changerez votre société en devenant des religieux semblables aux autres, ou bien, en demeurant attachés à votre vieille politique,

non-seulement vous continuerez à être persécutés de tous, ce qui vous importe peu, mais vous ne servirez de rien à votre siècle. » Il s'agissait bien de servir le siècle! Les jésuites s'en tiennent à leur *sint ut sunt, aut non sint*. Comme il faut toujours combattre à armes égales, on ne peut leur résister qu'en s'organisant aussi en sociétés secrètes : ces sociétés se forment, s'étendent, se multiplient. Obscurité contre obscurité : c'est, selon Balbo, ce qui arrive toujours, de même que les deux pôles d'une pile se correspondent en forces égales. Et après 1848, que la lumière se fasse dans le gouvernement, que les conspirations démocratiques abandonnent même la partie, les agens de la ligue austro-romaine ne cesseront pas pour autant de remuer sous terre, parce que c'est d'eux que vient l'initiative des dissimulations. Ils ne subissent pas cet équilibre de déguisemens politiques dont parle Balbo avec amertume; ils le provoquent, et lui survivront. « Ces gens-là, disait M. de Maistre, vont toujours *per cuniculos*. »

Il est inutile de faire remarquer qu'en tout ceci il s'agit non pas de religion, mais de politique. Nous ne mettons pas même en cause la personne du saint père, toujours vénérable et vénérée. On connaît trop bien les influences dont il est entouré pour lui faire le moindre reproche. On sait qu'en 1847, alors que la diplomatie autrichienne ne le dominait plus, et que M. de Rossi l'engageait, au nom de la France, à consolider son gouvernement par de sages réformes, il rencontra, comme Charles-Albert, dans ses hauts fonctionnaires une opposition qui causa bien des malheurs, en empêchant que des mesures salutaires fussent prises à temps. La cour romaine, oligarchie où le pape n'a pas toujours le dessus, se conforme à sa tradition. Il est naturel qu'elle s'attache aux vestiges du moyen âge qu'elle découvre encore dans l'Europe moderne. Tant que Charles X est sur le trône, les congrégations qui florissent en France peuvent faire croire à Léon XII que les temps de saint Louis sont revenus; mais, depuis la révolution de juillet, l'Autriche domine seule dans les conseils du Vatican, parce qu'elle seule représente encore en Europe l'infaillibilité temporelle de la souveraineté féodale, en regard de l'infaillibilité spirituelle du saint père. L'alliance vient de l'affinité. Il le faut dire pour l'honneur du saint-siége : la pression exercée sur les Légations n'est pas ce qui le détermine; les Français pourront s'installer à Ancône, à Civita-Vecchia, à Rome même, sans obtenir la prépondérance. La France, c'est Voltaire, c'est Napoléon, c'est Louis-Philippe, toujours la révolution, qui ne s'apaise de plus en plus que parce qu'elle est de plus en plus victorieuse. La cour de Rome ne croit donc pas à la France; elle ne peut, elle ne doit pas croire en elle. M. de Metternich a quelque raison quand il montre au pontife inquiet, à la suite de la liberté popu-

laire, la liberté de conscience, le libre examen, le protestantisme, puis le déisme, — quoi encore? — le socialisme! Hors de l'Autriche, pas de consolation efficace pour le pape; ses invocations aux autres puissances ne sont plus qu'une longue et stérile lamentation : l'on connaît le style inimitable des chancelleries romaines. La trève conclue sur le terrain neutre du gallicanisme commence à peser au saint-siége; des concordats autrichiens lui ont persuadé que le concordat de 1801 est une dérogation à ses droits, et, non content de refuser au Piémont des concessions pareilles à celles que le premier consul savait obtenir, il ne déguise même plus la peine qu'il ressent de les voir maintenues en France. A mesure que ces deux pays progressent, la cour de Rome se réfugie de plus en plus dans le passé, et, pour tout dire, cette résistance trop souvent revêt des formes effacées, cauteleuses, fuyantes, propres à un corps auquel le sentiment commun interdit, à cause de son caractère sacré, les principales fonctions viriles.

Toute cette fâcheuse ligne de conduite est-elle donc imposée, infligée, prescrite au pape par l'Autriche, et la quitterait-il si cette tyrannie regrettable venait à être secouée? — Oui, répondait Balbo, à qui le pontificat de Pie IX devait donner raison pour quelques instans. De cette croyance naquit son principe : « Avant toute chose, avant la liberté, l'indépendance! *Porro unum est necessarium.* »

Comprend-on maintenant la répulsion que César Balbo témoigne contre les sociétés secrètes, par lesquelles l'Autriche, puissance bien plus redoutable que les factions démocratiques, a pied dans la place et voix dans le conseil? Comprend-on ses protestations en 1853, au nom de la dignité humaine, contre les ouvriers de ténèbres qui ont besoin de masques et de souterrains, même sous un régime de liberté? Ce qu'il maudit, c'est le secret, le silence, le mystère, l'affiliation clandestine — par conjuration ou par congrégation, — le *segretume* enfin, mot haï qui revient souvent sous cette noble plume courroucée. Aussi quelle joie fervente le transporte lorsqu'en 1848 son roi aimé, l'objet de son espérance longtemps déçue, se découvre le front et se montre devant Dieu et devant les hommes dans les sentimens ouverts de sa jeune conscience d'autrefois. « *E causa persa,* s'écrie-t-il alors, *quella del segreto governativo, oramai. E tanto meglio, anche pe' governi, che sia persa* (1)! Et quel profond regret dans les paroles suivantes, écrites peu de jours avant sa mort, prière suprême d'un catholique fidèle au chef de sa religion :

« Les sociétés secrètes naquirent et s'accrurent sous l'absolutisme; elles mourront sinon aux premières tempêtes qui nous attendent, du moins et à

(1) « C'est une cause perdue désormais que celle du secret gouvernemental. Et tant mieux, même pour les gouvernemens, qu'elle soit perdue. »

coup sûr quand régnera tranquille et universel le souffle, l'atmosphère de la liberté... On entend bien que cela n'arrivera pas et ne peut arriver dans les pays sous les gouvernemens infortunés qui s'obstinent à proscrire la liberté et la publicité, et qui, préoccupés des dangers qu'elles présentent, préfèrent s'en tenir à la voie bien plus périlleuse de l'absolutisme. Dans de tels pays, il m'est douloureux de le dire pour ceux d'Italie, pour l'un d'eux surtout qui intéresse plus que tout autre l'Italie, l'Europe, la chrétienté civilisée, dans de tels pays le danger des sociétés secrètes devient et deviendra d'autant plus grand que chassées de plus en plus du reste du monde, elles seront réduites à se réfugier là, à y concentrer leurs efforts. Que Dieu sauve Rome et l'Italie (1). »

Voilà ce que pense ou plutôt ce que sent Balbo en voyant le roi mis au secret, lié, captif. Suivons maintenant Charles-Albert dans cette triste et humiliante existence qu'on lui fait.

Il est facile de conjecturer, d'après ce qui a été révélé sur ce règne étrange, quelles furent les recommandations dernières dont Charles-Félix avait accompagné le legs de sa couronne. Le vieux roi dut lui dire à peu près ceci : « Vous n'êtes pas assez forts, vous et vos anciens amis. pour déclarer la guerre à l'Autriche et pour organiser un régime constitutionnel. Rome s'oppose autant à la liberté que l'Autriche à l'indépendance, et ces deux obstacles s'étant unis, un pacte étant conclu entre eux, vous ne pouvez actuellement en attaquer un de front sans attaquer aussi l'autre, ce qui serait insensé. Pourrez-vous un jour séparer de ce débat la question religieuse, à laquelle vos intérêts et vos devoirs vous défendent de toucher? C'est votre affaire. Pour le moment, ne vous éloignez point trop de la politique que j'ai suivie, et soyez prudent, ou vous êtes perdu. » Il ne fallait pas songer en effet à entrer en campagne contre deux adversaires dont l'un, posté dès longtemps en vedette, mais inopinément intervenu comme corps d'armée principal, disposait de presque toute la nation officielle, de presque toutes les influences en place. Le parti libéral, qui était faible, désorganisé, divisé, défiant, exclu depuis longtemps des fonctions publiques, n'était pas un auxiliaire suffisant. Le roi, fidèle malgré tout, chercha du secours à l'étranger, et demanda au roi Louis-Philippe s'il pouvait compter, en accordant une constitution, sur l'aide des armes françaises en cas d'agression de la part de l'Autriche mécontente. Le gouvernement de juillet, qui se préparait précisément à l'expédition

(1) *Delle Rivoluzioni*, c. VI. — Balbo néanmoins avait déjà rendu justice au gouvernement piémontais pour sa bonne volonté à l'égard des recherches historiques, qui ne peuvent être consciencieuses ni complètes si on ne consulte les documens originaux. On lit dans la *Vita di Dante*, écrite en 1838 : « Quand imitera-t-on à Florence l'exemple donné à Turin de faire imprimer les pièces originales des archives nationales? Le Piémont, qui était moins favorisé que personne sous ce rapport au temps de Muratori l'est maintenant au plus haut degré, grâce à son roi. »

d'Ancône, ne s'engagea à rien. Charles-Albert fit quelques efforts pour réformer des abus; on éluda ses ordres. Il fut accablé de remontrances par toutes les notabilités du règne précédent; il dut subir ces personnages, ne pouvant faire table rase de tous les fonctionnaires de l'état. On avait inventé une chose fabuleuse, *l'opposition des bureaux*. Chaque idée généreuse du roi passait à la censure des offices ministériels, et en sortait mutilée ou anéantie. En 1834, un ministre disait publiquement que le roi était un *coquin*, un *traître* et un *brigand*, mais qu'heureusement l'Autriche ne se fiait point à lui, et pourrait lui faire donner une correction par Radetzky. M. della Margarita, ministre des affaires étrangères, aujourd'hui chef de la droite au parlement, disait et faisait dire que le roi était un *carbonaro*, et le comte Broglia, ministre à Rome, répétait volontiers qu'entre le roi et M. della Margarita il n'hésiterait jamais, en cas de contradiction, à préférer les ordres de ce dernier. — Toute la diplomatie piémontaise appartenait à la ligue austro-romaine, et le roi n'était à ses yeux qu'un suspect.

Ce que nous avons à dire ici sort tellement de la vraisemblance, que nous craindrions d'être accusés d'écrire un roman, si l'époque dont il s'agit n'était récente, et si la plupart des hommes remarquables qui ont gémi de ces hontes n'étaient encore vivans et tout prêts à nous rendre témoignage. Ceux qui savent combien d'astuce, de finesse, d'habileté, peuvent acquérir les natures italiennes, quand les jésuites prennent soin de les assouplir, ceux qui ont étudié dans l'Italie contemporaine, élevée à l'école de l'asservissement, certaines physionomies qu'on pourrait désigner, et qui aident à comprendre Machiavel, Alberoni et Mazarin, ceux-là seuls pourront se faire une idée du filet qui fut jeté sur Charles-Albert, et qu'il n'aurait jamais rompu sans la généreuse initiative, d'autres se plaisent à dire la folie de Pie IX. Ce serait une singulière histoire à écrire que celle de ce malheureux roi, à l'âme chevaleresque et pleine de religion, dont on réussit à faire une sorte de Henri III mélancolique et ennuyé, de Charles IX soucieux et farouche. Le commencement de son règne fut marqué par des insurrections de libéraux que la défection de leur ancien chef poussait de l'imprécation à la révolte. La cour de Charles-Albert, qui savait que cette défection n'était qu'apparente, vit qu'il fallait élever entre lui et ses anciens amis une barrière de cadavres, et le comte de Cimié prononça ces mémorables paroles : « Il faut lui faire tâter du sang, ou bien il nous échappera. » Le sang fut versé, comme on le désirait; dès lors le roi fut en proie à des terreurs soudaines, à d'inexplicables effrois. Ses remords, tous ses contemporains le savent, le jetèrent dans un mysticisme sombre, dans des pratiques d'expiation. Il sortait parfois de son oratoire pour se livrer à des distractions passionnées.

On exploita cette disposition d'esprit en flattant les penchans superstitieux de son imagination malade. Il n'était que frappé, on le terrifia; il se leva autour de lui une armée de fantômes, et l'intrigue fantastique qui se multiplia dans le palais rivalisa avec les plus folles inventions du drame moderne (1). L'attitude de l'ennemi était caressante; il introduisait sa machine de guerre cachée, et lorsqu'elle portait coup, il semblait que ce fût un coup du ciel. Traqué par la férocité doucereuse de tourmenteurs invisibles, Charles-Albert, la tête perdue, n'avait pas la force de les défier ouvertement, parce que ses hallucinations avaient un caractère conforme aux impressions religieuses que lui apportaient les avis directs et raisonnés du pape.

On comprend que cet homme, torturé par d'obsédantes chimères, poursuivi par des remords que les argumens théologiques et le prétexte de la raison d'état ne calmaient pas entièrement, poussé à bout par l'Autriche, qui le faisait braver par M. de Schwarzenberg, aiguillonné enfin par le besoin de se réhabiliter aux yeux de ses anciens partisans et de satisfaire à sa conscience, ait appelé avec une ardeur désespérée l'heure des batailles. Las de se débattre, il avait hâte de se soulager par le combat; il aspirait au danger en pleine campagne, aux franches attaques du canon; il avait soif de la compagnie des rudes soldats qui regardent en face; il était avide de sentir, au lieu des revenans, le vent des boulets dans l'air. Si l'Autriche n'avait eu à sa disposition, pour maîtriser Charles-Albert, que les insolences de son envoyé, qui le firent mettre une fois à la porte par le roi exaspéré, les trahisons de quelques fonctionnaires hardis à négliger les ordres du roi, les désobéissances ouvertes des ministres sardes en Suisse et en Toscane, et les relations très particulières qu'elle entretenait avec la plupart des ministres d'état (il faut en excepter quelques hommes irréprochables, comme le mar-

(1) Les personnes qui ont vécu à la cour de Charles-Albert ont recueilli sur les menées auxquelles il fut en butte de bien étranges détails. Voici, entre autres, un trait que nous tenons de bonne source. Un homme de sens et de cœur, alors ministre de la guerre, était en conférence avec le roi, lorsque plusieurs coups furent frappés derrière une tenture de la salle où ils étaient. Le roi pâlit. « Ce n'est rien, sire, dit M. de ***; on travaille quelque part sans doute. — Vous n'êtes pas religieux, vous! » répliqua le roi d'un air sombre et préoccupé. L'entretien fut repris. Au bout de quelques instans, le bruit recommença. Le roi pâlit de nouveau, se prit à trembler, et, quittant le ministre interdit, alla s'agenouiller devant un crucifix placé dans un cabinet voisin. — Des personnages intéressés à affaiblir le caractère du malheureux prince lui avaient persuadé que la reine Clotilde, femme de Charles-Emmanuel IV, morte à Naples en odeur de sainteté, revenait de temps à autre dans le palais. Souvent en effet une voix mystérieuse, partant d'un coin où l'on ne voyait personne, dictait au roi atterré ce qu'il avait à faire. L'esprit semait sur son passage des morceaux d'étoffe que le roi portait comme des reliques ou des amulettes, et faisait porter à son entourage. On finit par découvrir le secret de cette fantasmagorie dans je ne sais quelle misérable entente d'un valet ventriloque avec une femme de chambre soudoyée.

quis de Villamarina), elle n'eût pas réussi peut-être à abattre cette âme fière et sensible à l'outrage, et la dignité nationale eût été plus tôt vengée; mais l'élément redoutable qui vint renforcer cette tactique, et poursuivre le prince catholique jusque dans ses prières de chaque jour, eut raison enfin de ses tentatives de résistance. Charles-Albert était de ces natures faibles qui s'élèvent à l'héroïsme dans le danger et cherchent les entreprises éclatantes, mais qui manquent de ce qu'on pourrait appeler l'énergie domestique. L'antagoniste insaisissable qui vivait côte à côte avec le roi lui fit perdre courage. Atteint de prostration en présence de la coalition intérieure qui le cernait, il eut des affaissemens, des vertiges, des défaillances. Trop dépourvu de résolution pour se dégager de la persécution officieuse où il était enveloppé, il se confia aux hasards de l'avenir. Des médailles qu'il fit frapper alors portent cette devise : « J'attends mon astre. »

Eh bien! sous cette formidable pression, Charles-Albert reste encore si fidèle aux principes de sa jeunesse, qu'il faut l'admirer autant que le plaindre, et rendre hommage à la pureté de cette conscience si douloureusement troublée. Loin de l'accuser de duplicité ou d'ambition calculée, comme l'ont fait des écrivains qui ne pouvaient avoir connaissance de sa vie intime, il faut lui savoir gré de ce qu'il a tenté de faire, de ce qu'il a fait dans ses rares momens de liberté. Inquiet, perplexe, vivant, — comme il le dit avec amertume au duc d'Aumale, — entre le poignard des *carbonari* et le chocolat des jésuites, l'infortuné prince n'en travaille pas moins, autant que l'insubordination des employés le lui permet, à l'unité de son royaume; il groupe plus étroitement les provinces autour de lui en simplifiant l'administration; il sépare des deniers de l'état ses revenus particuliers, et exige une économie rigoureuse dans sa maison et dans les finances publiques. Il fonde et enrichit des bibliothèques, encourage les arts, reçoit les étrangers illustres qui passent à Turin. Pour éluder les prescriptions de l'étiquette sans froisser quelques nullités chatouilleuses qui se montraient jalouses, faute d'autre illustration historique ou personnelle, du droit d'aller à la cour, il fonde l'ordre du mérite civil, qui y fait admettre ceux que leur défaut de noblesse en eût exclus. D'autres, nobles comme le roi, intelligences exceptionnelles, non-seulement dans cette sotte caste, mais dans l'élite de l'Italie, — Balbo, Provana, Sauli, Benevello, — reçoivent une fois seulement par an une invitation furtive, pour ainsi dire, à la table du roi : ceux-là se tiennent habituellement éloignés de lui à cause de leur libéralisme notoire. Il crée un conseil d'état qu'on ne lui permet d'instituer qu'à moitié; il organise des conseils provinciaux et municipaux que le pouvoir administratif empêche de se réunir. Il favorise les congrès scientifiques annuels, où, parmi les discussions

techniques, un patriotisme contenu avec peine laisse échapper par intervalle de discrètes aspirations. Il s'approche du régime représentatif autant qu'il le peut, il le côtoie, — il le prépare. Rome, d'autre part, n'est point offensée : l'instruction publique est aux mains des jésuites, et le code civil, en des matières de sa compétence, se récuse respectueusement et en réfère à son maître et seigneur, le droit canon. Je ne sais quels pressentimens se propagent pourtant, et le ministre Solar della Margarita, devancé déjà, en plein absolutisme, par d'imperceptibles concessions au droit nouveau, comprend, — témoin son *memorandum*, — que le cœur du roi n'est pas avec lui. — Avec qui donc est le cœur du roi? — Avec César Balbo.

César Balbo formait, avec Gioberti et Maxime d'Azeglio, le centre héroïque de l'Italie nouvelle. Le regard s'arrête volontiers sur de pareilles figures, au sortir du spectacle auquel on vient d'assister. Ils sont, à eux trois, l'honnêteté, la conscience, l'enthousiasme, et leurs erreurs de théorie et de pratique sont compensées, au point de vue moral, par la ferveur de sentiment qui les attache à leur cause. César Balbo se fit connaître le premier par son remarquable ouvrage sur la vie de Dante. L'abbé Gioberti vint ensuite et publia en 1843, à Bruxelles, son *Primato degli Italiani*, appelant toutes les forces de la péninsule, depuis le pape et les jésuites jusqu'aux Autrichiens, à la régénérer : dernière sommation pacifique de la justice opprimée avant sa déclaration de guerre. Les jésuites et les Autrichiens ayant refusé, Gioberti déclara qu'ils avaient forfait à la religion et à la patrie. Pendant ce temps, Maxime d'Azeglio, heureux et séduisant caractère, aimé dans toute l'Italie, qu'il parcourait souvent, reprochait aux factions démocratiques leurs inutiles complots, et prêchait la concorde entre tous les Italiens, et entre eux seuls. Gioberti et d'Azeglio combattaient ainsi dans deux foyers opposés le mal que Balbo déplorait, les sociétés secrètes; l'un s'était chargé des jésuites, l'autre de Mazzini. Le premier, frère indomptable de l'indomptable Lamennais, finit par ne plus croire à la papauté pour avoir trop présumé du pape; le second, génie profondément sympathique, éleva le niveau moral des populations et symbolisa, sous ce climat qui engendre d'incomparables artistes, l'ennoblissement de l'art par la liberté (1). Quant à Balbo, théoricien plus froid et plus rigoureux, il résume en lui-même ce qu'il y a de solide dans ces

(1) Maxime d'Azeglio fut d'abord connu comme l'un des paysagistes les plus estimés d'Italie. Son premier roman, *Ettore Fieramosca*, fut mis au rang des *Fiancés*, et c'était stricte justice. *Niccolò de' Lapi*, publié en 1840, précéda de peu de mois son fameux livre sur les événemens de la Romagne, qui valut à sa femme, la fille de Manzoni, une expulsion solennelle de Milan.

deux brillantes natures : il épie sans cesse le roi, se tient un peu en avant de lui, applaudit à ses moindres velléités de progrès, travaille de toutes ses forces contre des captations audacieuses, le sollicite doucement, avec le zèle mesuré d'un serviteur délicat, se fait le discret interprète de sa pensée cachée, se résigne à des désaveux imposés par la raison d'état, et ne cesse enfin, pendant dix-sept ans de tristesse et de disgrâce apparente, de croire en son roi, sans désespoir et sans lassitude.

Un examen sommaire des travaux publiés par César Balbo durant cette lente et laborieuse incubation de la monarchie représentative en Italie en signalera les périodes successives.

La vie de Dante, avons-nous dit, fut son premier titre à la célébrité. Mêlé, comme Dante, pendant sa jeunesse aux affaires civiles, militaires, diplomatiques, puis exilé, isolé comme lui de l'activité commune de la cité, et *réduit*, — c'est lui qui le dit, — à écrire pour sa patrie faute de pouvoir combattre pour elle, Balbo semble s'être passionné au récit de cette vie orageuse, et se reconnaître involontairement dans la physionomie que retrace sa plume, rivale du naïf pinceau de Giotto. M. Ricotti, le savant historien de César Balbo, note quelques lignes où la destinée du Florentin semble épousée par le Piémontais, innocemment ambitieux d'une similitude d'infortunes avec le grand poète citoyen. « Dante, dit Balbo, fut gibelin, mais non pas pour autant hérétique, membre de sociétés secrètes, ou transfuge... Il y a une simplicité propre aux natures vraiment élevées, qui fait qu'elles se livrent aux instances et même au premier accueil des hommes, et qu'elles ne s'aperçoivent qu'on les a humiliées que lorsque l'humiliation est accomplie... Les causes du génie et de l'activité de Dante, comme de tant d'autres, furent l'ardeur politique et la passion d'amour, exemple qui doit conduire non pas au libertinage (1) et à la mollesse, mais à une laborieuse grandeur... » Naïves échappées d'une belle âme qui a besoin de se dévoiler, et qui se découvre plus complétement dans quelques considérations sur les guelfes et les gibelins. Balbo est guelfe, en ce qu'il croit que le pouvoir temporel du pape a très heureusement balancé au moyen âge celui de l'empereur, et, voulant l'indépendance à tout prix, il essaie de ressusciter l'ancien antagonisme en concentrant dans le pape la cause nationale. On distingue très bien dans cette tendance le sacrifice provisoire du patriote qui remet la liberté au lendemain de l'expulsion des barbares, parce qu'il croit

(1) C'est une allusion peut-être à un mot de Boccace, qui raconte qu'au milieu des plus grandes qualités trouvait place chez Dante une *terribile lussuria ;* « mais, ajoutait le malin conteur, Hercule, Jupiter, le roi David, Salomon et Hérode n'étaient pas non plus parfaits de ce côté-là. »

qu'eux seuls suggèrent au pape ses anathèmes contre les libertés représentatives. Il n'ose attaquer la domination de l'Autriche sur les Légations et sur Rome même; mais il trouve une occasion d'y toucher indirectement, en réfutant cette opinion, que les papes n'ont jamais été si heureux que lors de leur union avec la France, et il s'écrie : « La grandeur des papes, sinon leur félicité (car la félicité est accidentelle dans la vie humaine), n'est jamais venue et n'a jamais pu venir que de leur indépendance de tout excès d'amitié étrangère, et cette indépendance ne peut naître que de leur union avec le peuple sur lequel s'exerce leur pouvoir temporel. » Ceci, en 1839, était audacieux. En fait, il y a dans certains passages de la *Vie de Dante* comme une caressante agression, comme une sorte de sommation respectueuse dont la langue italienne peut seule rendre la légèreté de touche et l'indécise nuance. En 1844, les intempéries politiques sont devenues plus clémentes; l'écrivain s'enveloppe de moins de précautions, et dans ses *Speranze d'Italia,* il pose nettement une vérité primordiale que l'église ne veut pas voir, et qui la sauverait si elle la voyait : *L'Austria non fu guari papalina mai, e meno che mai da Giuseppe II in quà.* Il émet le souhait que Grégoire XVI se rapproche de la France, de la France de Louis-Philippe; il ne dissimule point que ses idées d'indépendance absolue de la papauté, bonnes pour battre en brèche la domination autrichienne, tombent devant les conditions d'existence du pouvoir temporel, et ne se rapportent point par conséquent à des influences plus tolérables; il écrit en effet : « La France est redevenue la puissance la plus grande, et par cela même la puissance conductrice (*duce*) du monde catholique. »

On connaît les *Speranze d'Italia,* livre élémentaire, mais non point fondamental, selon nous, de tout projet de réorganisation italienne. Reconstituer la Méditerranée, selon l'expression de Balbo, et la soumettre tout entière au christianisme par le démembrement de l'empire ottoman; favoriser l'expansion de la Russie dans l'Asie-Mineure et sur la Mer-Caspienne, et celle de l'Autriche vers les bouches du Danube; donner une impulsion au grand mouvement de l'Europe vers l'Orient (*inorientazione*), et pour cela former une coalition entre la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Autriche contre la Russie, qu'il faut jeter vers l'Asie afin qu'elle laisse de la place derrière elle; par là, entre autres effets heureux, affranchir l'Italie : telle est cette conception grandiose, qui a rendu un grand service à la cause italienne, non pas tant par la solution contestable qu'elle donne au problème que par son excellente manière de le poser.

Ce qui nous frappe dans ce plan, c'est que la Russie y est attaquée non pas comme l'ennemie, mais comme la rivale de l'ensemble

des puissances européennes. Dans ses écrits inédits, le comte Balbo paraît très ému de la prépondérance de l'empire moscovite sur le continent; il lui reconnaît une importance morale peu proportionnée à ses ressources matérielles, quelque considérables qu'elles soient; Il dit même quelque part que si la monarchie universelle est réalisable, c'est par la Russie. Cette idée n'est point exprimée dans les *Speranze;* mais elle a évidemment inspiré à Balbo son projet de coalition de toutes les puissances contre les héritiers de Pierre le Grand. A notre sens, on peut tirer de l'observation très juste faite par l'auteur des *Speranze* une conclusion très différente de la sienne et dire: « Au lieu d'arrêter et de combattre cette influence toujours grandissante, il faut l'employer et l'utiliser. » On ne voit pas en définitive quel motif aurait l'Italie de se déclarer contre la Russie plutôt que de s'unir à elle. Le choix entre l'alliance et la guerre doit dépendre des circonstances. Pourvu qu'on brouille la Russie avec l'Autriche, et qu'on prenne part à toute guerre qui s'allumera en Orient, on aura fait assez. Compter sur la bonne volonté que l'Autriche peut montrer à être indemnisée ailleurs de la perte de ses possessions lombard-vénitiennes, c'est s'abuser peut-être. Qu'elle s'étende vers le Danube, nous le voulons bien, si c'est une raison pour qu'elle n'aspire plus au golfe de Gênes; or cette raison ne nous paraît pas péremptoire. La situation de puissance centrale qu'elle occupe en Europe, situation qui a déterminé sa politique de neutralité, est assez bonne pour qu'elle résiste à l'*inorientazione* par déplacement, telle que l'entendait César Balbo. Sans préconiser absolument une politique différente de celle des *Speranze*, et sans nier que le démembrement de l'empire ottoman puisse être une excellente occasion de délivrer l'Italie, nous pensons donc qu'il convient aussi peu au Piémont de se ménager des alliances monstrueuses, comme le serait celle de l'Autriche, que de se déclarer contre un peuple qui n'a ni penchant ni intérêt à se faire l'ennemi des états sardes. Nul doute pour nous que telle ait été au fond la pensée de Balbo, et que son opinion doive s'expliquer par les raisons très bonnes, mais temporaires, qui ont causé la guerre de Crimée, et décidé le Piémont à y participer activement. Il n'y a pas qu'une solution à cette question si compliquée de Constantinople. Or, si l'on y songe bien, parmi les considérations qui ont dû engager Balbo à envisager de préférence une de ces solutions, on peut compter au premier rang l'éternelle, la fatale question romaine. Exclure la Russie du grand concert européen et donner à l'Autriche sa part d'influence, c'était rendre deux services au saint père et le rassurer doublement. Cette combinaison lui assure en effet l'amitié du seul gouvernement qui flatte ses illusions, et de plus elle forme autour de lui une ligne de

résistance au colosse slave, qui est de toutes les puissances de l'Europe celle qui doit désirer et qui désire le plus vivement l'abolition du pouvoir temporel de la papauté.

Partout et toujours on tente donc le pape : on lui montre les royaumes de la terre dont il peut être encore une fois le suzerain, soutenu par les multitudes au lieu de l'être uniquement par les cabinets. On lui parle d'une confédération de toutes les principautés italiennes sous sa présidence libérale; on le rassure pour l'enhardir; on se presse autour de lui; on l'entoure de respectueuses tentatives de séduction. L'arracher à l'Autriche, sous les drapeaux de laquelle il s'est enrôlé, pour se ranger filialement sous la primatie de sa bannière affranchie, tel est le rêve favori des catholiques intelligens. Le pape a été abusé, disent-ils, et l'on a abusé du pape. Au moment où le Piémont, pays capital de l'Italie, allait, grâce à un rajeunissement de la dynastie de Savoie, proclamer les deux dogmes politiques de sa croyance obstinée, la liberté et l'indépendance, la maison d'Autriche, par le canal du pape, a confisqué une fois de plus le débat à son profit. Elle a gagné le saint père en l'indisposant contre une idée dangereuse, la liberté; il faut le regagner sur elle, le lui reprendre à force de pressantes tendresses, en passant sous silence ce mot peu rassurant pour le prêtre infaillible, et en ouvrant à l'ambition du souverain temporel les perspectives d'une indépendance qu'il doit appeler de tous ses vœux. Toute l'œuvre des écrivains piémontais pendant le pontificat de Grégoire XVI, depuis la *Vita di Dante* et le *Primato* jusqu'au *Sommario della storia d'Italia*, par lequel Balbo clôt cette période de labeur intellectuel, consiste à dégager le pape. Si l'on y réussit, l'alliance des souverains et des peuples sera formée aussitôt, car il existe en Italie, par suite de l'état des choses, une réciprocité naturelle de services entre les peuples qui ont besoin de liberté et les princes qui ont besoin d'indépendance.

Constituer en fait cette réciprocité, c'est fonder la monarchie représentative. Nous venons de voir quels obstacles s'opposèrent à ce que Balbo proclamât tout haut cette réciprocité, et le conduisirent à l'abdication provisoire du droit de liberté, à l'invocation exclusive du droit d'indépendance; mais ce n'est pas là un système politique absolu, immuable, et qui puisse convenir à d'autres situations.

Au point de vue abstrait en effet, il est facile de comprendre que l'indépendance n'est qu'une forme particulière, un côté spécial, une partie de la liberté. Par cela seul qu'un peuple se trouve libre, on peut juger qu'il jouit de son indépendance, tandis qu'un état dont les frontières naturelles sont parfaitement respectées peut être livré à l'intérieur à toutes les calamités du despotisme. L'indépendance

n'est donc qu'un acheminement à la liberté, et n'a d'utilité sans elle qu'au point de vue égoïste du souverain. Rendons grâces à Balbo d'avoir présidé à cette *agitation amoureuse*, selon le beau mot d'un prêtre italien, à ces sollicitations affectueuses et opiniâtres dont le pape fut l'objet durant quinze ans, rendons-lui grâces d'avoir préparé la leçon donnée par Pie IX sur la possibilité d'un libéralisme pontifical; mais reconnaissons que sa timidité, louable, habile, nécessaire de son temps, n'est qu'un compromis sans valeur définitive, consenti pour amorcer, si je puis dire ainsi, un pouvoir froid qui ne voulait pas prendre feu. Il pourra advenir que cette politique timorée, imaginée pour contenter tout le monde, cessant d'être de saison, ne soit plus qu'un enfantillage, parce que chacun sait que la liberté doit suivre de près l'indépendance, et une maladresse fatale parce que, pour ne gagner que la moitié du principe, on met en jeu le principe tout entier.

En pratique, il en est de même. Balbo se renferme dans un projet étroit, parce qu'il ne veut outre-passer qu'après dispense dûment obtenue les empêchemens qui l'entravent. Disons bien notre pensée : le courage civil ne manquait pas plus à Balbo que la bravoure à Charles-Albert (1); mais ce courage ne pouvait se passer de l'assentiment formel et personnel de l'église, auprès de laquelle l'écrivain avait d'ailleurs à faire oublier sa participation à la déchéance de Pie VII. Tous ceux qui embrassent la politique romaine ont deux souverains, et se trouvent placés entre les lois de l'état et les anomalies canoniques. Les uns obéissent avant tout à celles-ci, et deviennent des citoyens difficiles; les autres, plus consciencieux, passent leur vie dans un travail herculéen de conciliations souvent impossibles. Ce dernier parti, que prennent les hommes de cœur, impose, dans les cas de conflit entre les deux pouvoirs, des déguisemens utiles, des réticences avisées; mais le contrôle des faits dévoile bientôt toute dissimulation même profitable, et venge la vérité contre l'autorité abusive qui a forcé les âmes honnêtes à taire une partie de leur pensée : témoin César Balbo, qui, préoccupé de Milan plus que de Turin, essaie d'acheter l'expulsion des barbares par des concessions qui sont en réalité l'intronisation du pouvoir temporel du pape dans le royaume de Sardaigne. Tant que la liberté ne sera pas profondément enracinée dans les lois, les projets d'indépendance

(1) Balbo savait qu'il courait quelque danger en faisant imprimer à l'étranger les *Speranze*. Il demanda à ses enfans s'ils étaient prêts à subir les conséquences de cette publication : leur réponse fut ce qu'elle devait être. — Il était colonel et chevalier de l'ordre civil de Savoie. L'Autriche pouvait embarrasser le roi pour un livre aussi provocateur, écrit par un homme presque officiel. Il offrit généreusement à Charles-Albert de renoncer à son grade et à sa croix : le roi refusa, et le livre parut.

amèneront de même des interventions étrangères; après s'être libéré du fardeau romain, on devra en subir un autre, et la puissance à laquelle on devra recourir altérera l'indépendance, en supposant que la liberté survive. On voit que le principe de Balbo, l'*indépendance avant tout*, mis en action, aurait pour meilleur résultat possible, toutes chances favorables admises, de faire perdre d'un côté ce qu'il ferait gagner de l'autre. Cela est si vrai que certains partis, rebelles aux progrès actuels, détournent aujourd'hui la thèse de Balbo à leur profit, et se livrent à d'imprudentes excitations dans l'espoir qu'une collision immédiate anéantira des améliorations qu'ils détestent. Là est le piége que la gloire pure de l'auteur des *Speranze* ne doit plus couvrir; ce serait une profanation, et, nous pouvons le dire de ce nom si justement vénéré au-delà des Alpes, un sacrilége. Que suit-il de là? Qu'il faille abandonner l'œuvre d'indépendance? Certes moins que jamais. Si les Piémontais sont honorés en Europe, c'est qu'ils aiment leurs compatriotes oppprimés autant que leurs concitoyens déjà affranchis; mais cette sympathie doit être sage. Il ne faut pas exposer sans nécessité aux risques d'un embrasement inopportun la semence de liberté qui se développe au pied des Alpes, et qui propage moralement, par la seule vertu de l'exemple, une éducation fraternelle et sensée jusque chez les habitans de l'extrémité des Deux-Siciles.

Telle est la démonstration que complétera la suite de cette étude. En 1848, l'heure d'appliquer l'idée que nous discutons est venue. Le pape a passé aux libéraux, Charles-Albert a proclamé l'indépendance, Balbo est président du conseil des ministres. Que restera-t-il dans dix ans de tout cela? Rien qu'une chose, presque accessoire alors : une machine de guerre improvisée avant le passage du Tessin, et n'ayant pas d'autre destination, semble-t-il, dans le plan des *Speranze*. Charles-Albert, — nous ne sortons pas de l'histoire, — vient au conseil avec une feuille de papier sur laquelle il a écrit ces seuls mots : *Statut fondamental. Art. 1er. La religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'état.* Rien de plus. Ces mots indiquent qu'il tient d'abord par cette déclaration à se protéger du côté de Rome. Quant aux articles qui doivent suivre, il en laisse la libre rédaction à la commission; il a d'avance accepté complétement l'idée constitutionnelle qui doit les inspirer. Ces articles seront plus efficaces que la guerre, et Balbo en conviendra plus tard dans son dernier écrit sur la monarchie représentative en Italie; ils seront tout l'avenir de l'indépendance, parce qu'ils seront la liberté.

ALBERT BLANC.

DE

L'HISTOIRE SCIENTIFIQUE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Mélanges scientifiques et littéraires, de M. Biot; Paris, 1858.

On accorde aujourd'hui, dans toutes les branches des connaissances humaines, une importance sans cesse croissante aux études historiques. La philosophie ne se contente plus de développer et d'examiner des systèmes; en étudiant l'ordre où ils se sont succédé, les circonstances où ils ont pris naissance, elle s'attache à découvrir la trace des opérations successives de l'esprit humain. En politique, on sent de mieux en mieux chaque jour que l'intelligence du présent fait défaut à ceux qui n'en comprennent pas toutes les relations, apparentes ou cachées, avec le passé. Les sciences théologiques, sortant de la routine de l'interprétation littérale, appliquent la critique moderne à l'étude des livres sacrés de toutes les nations, et conduisent l'érudition historique dans des chemins tout nouveaux. L'histoire des beaux-arts n'a pas été plus désertée que celle des philosophies et des religions; elle prêtait à l'étude de l'antiquité un secours trop précieux pour qu'il en pût être autrement. Dans cette vaste enquête ouverte sur le passé, ce qu'on a le plus négligé est sans contredit l'histoire des sciences. On peut expliquer cet abandon par plus d'un motif. Les résultats auxquels aboutissent les travaux scientifiques ont un caractère général, absolu, indépendant du temps et des circonstances extérieures; rien ne révèle le caractère individuel, l'influence des races, des mœurs, des préjugés, des passions, dans

les sévères abstractions mathématiques, ou dans les travaux qui ont pour objet l'investigation de la nature. Les vérités scientifiques, découvertes par une analyse de l'esprit, sont d'ordinaire transmises et enseignées sous une forme synthétique, qui fait disparaître en quelque sorte le travail de l'inventeur. C'est ce qui arrive surtout dans les traités mathématiques modernes, d'une texture si solide, si méthodique, où tout est si admirablement condensé. Les besoins de l'enseignement exigent qu'on y rassemble toutes les propositions dans un ordre logique, sans tenir compte de l'ordre historique des découvertes. A peine quelques noms célèbres y paraissent-ils çà et là, attachés par une vieille habitude à des théorèmes fameux : Descartes, d'Alembert, Kepler, Newton. On ne se préoccupe ni des circonstances qui ont amené ces grands hommes à aborder les problèmes qu'ils ont résolus, ni de la manière dont leurs recherches ont été liées entre elles et à celles de leur époque. La rigueur des déductions n'est affaiblie par aucune interruption, par aucun épisode.

L'histoire des sciences physiques et naturelles n'est, pour d'autres motifs, guère mieux connue que celle des mathématiques pures. Dans les sciences physiques les hypothèses sur la matière, dans les sciences naturelles les méthodes de classification, jouent un rôle prépondérant. Aussitôt que ces hypothèses et ces classifications se modifient, la langue est presque changée; les écrits des anciens deviennent peu à peu incompréhensibles à la majorité des lecteurs. Combien de chimistes lisent aujourd'hui les livres où règne la croyance au phlogistique? Le plus médiocre traité de physique moderne nous en apprend plus sur les propriétés de la lumière que l'*Optique* de Newton. Tel est le sort fatal des savans : plus vive est l'impulsion qu'ils donnent à leur temps, plus ils hâtent le moment où leurs ouvrages, quelquefois même leurs noms, doivent tomber dans l'oubli.

S'il n'est pas difficile d'expliquer, par toutes ces raisons, pourquoi l'histoire des sciences est si ignorée, il ne l'est pas plus de montrer que cet abandon est très regrettable. Entrepris par de vrais savans, dans des ouvrages comme celui qui a inspiré cette étude, les travaux d'un tel ordre nous fourniraient, pour l'histoire même de l'esprit humain, les documens les plus précieux. L'origine des langues, des idées métaphysiques et religieuses, demeure enveloppée d'une obscurité que la critique ne pourra jamais entièrement dissiper. Il n'en est pas ainsi des sciences : elles sont pour la plupart le fruit le plus récent du travail de la pensée humaine. Les siècles modernes ont vu fonder ces méthodes précises, auxquelles la chimie, la physique, la médecine, doivent leurs rapides et éclatans progrès.

Qu'un esprit philosophique observe les phases diverses de ce grand mouvement scientifique, il reconnaîtra bientôt qu'en remplis-

sant sa laborieuse tâche, la pensée humaine n'a procédé qu'avec ordre; qu'obéissant instinctivement à une loi supérieure, elle est toujours allée du simple au composé, et s'est dirigée avec une étonnante perspicacité. Qu'y a-t-il pour nous, jetés sur cette planète, de plus simple, de plus constant, de plus inaltérable que les mouvemens des corps célestes? Si sublime par l'infinité de son objet et les hautes pensées qu'elle inspire, l'étude des cieux était néanmoins plus directement abordable que celle d'un insecte vivant. Nous sommes tenus d'isoler les phénomènes avant d'en rechercher les lois, et les phénomènes célestes sont par eux-mêmes entièrement isolés. C'est pour cela que l'astronomie est la plus antique des sciences. Si loin que nous remontions, nous la trouvons cultivée chez tous les peuples, en Égypte, en Grèce, en Chine. M. Biot nous fait connaître un système d'observations astronomiques qui remonte aux temps les plus reculés (1).

La loi générale de l'univers découverte par Newton, il ne restait à ses successeurs qu'à en multiplier les applications. L'une des forces qui régissent la nature était connue; pour étudier les autres, il fallait descendre des cieux sur la terre. La physique étudia les agens auxquels sont soumis les phénomènes les plus généraux qu'on y observe; la chimie, les actions mutuelles des substances variées qui s'y rencontrent. Ce n'est qu'après avoir approfondi les propriétés de la matière inorganique qu'on a pu avec quelque succès aborder l'étude de la matière organisée dans les plantes, les animaux des divers ordres, et enfin dans notre espèce elle-même. Le ciel, la terre, l'homme, voilà donc l'ordre logique aussi bien qu'historique des sciences.

On pourrait croire que les mathématiques pures, dont les raisonnemens n'embrassent que des abstractions, auraient dû se développer en pleine indépendance, sans obéir en rien aux nécessités qui pesaient sur l'étude de la nature. Il n'en est pourtant pas ainsi : les sciences mathématiques ont de tout temps été les auxiliaires des sciences naturelles. A mesure que celles-ci ont appliqué l'observation à des sujets nouveaux, elles ont elles-mêmes agrandi le champ de leurs spéculations. Toute science mathématique est fondée sur une idée simple, unique : l'arithmétique sur l'idée du nombre, la géométrie sur celle de l'étendue, la mécanique sur la notion de la force, le calcul infinitésimal sur celle de la variation. Les sciences qui s'occupent de quantités invariables, nombres ou formes, ont dû naître les premières. Les autres, prenant dans la nature l'idée du mouvement, fournissent en quelque sorte une traduction idéale des

(1) *Sur l'antiquité de l'empire de la Chine, prouvée par les observations astronomiques.* — *Mélanges scientifiques*, tome II, page 335.

phénomènes physiques; aussi voit-on qu'elles sont le dernier fruit de l'analyse de l'esprit, et que leurs progrès sont liés d'une manière intime à ceux des sciences consacrées à l'étude de la matière.

Ces considérations rapides feront suffisamment comprendre que l'histoire des sciences présente un très beau sujet de méditations au philosophe qui veut étudier la logique de l'esprit, non dans un homme en particulier, mais dans l'humanité elle-même. Ceux que ne touchent point ces spéculations abstraites peuvent trouver dans cette histoire bien d'autres motifs d'intérêt. De quelle façon les hommes voués aux sciences ont-ils été mêlés au mouvement de leur temps? quels obstacles ont-ils eu à vaincre pour faire connaître et triompher leurs doctrines? de quelle manière leurs idées ont-elles été reçues par les autorités spirituelles de leur pays et de leur époque? comment la science est-elle sortie de l'obscurité, du domaine dédaigné des spéculations pour participer au gouvernement des sociétés? Voilà des sujets dont il est facile à chacun d'apprécier l'importance.

I.

Les matériaux de l'histoire scientifique sont malheureusement peu nombreux. En France, nous devons les plus importans à l'habitude, déjà fort ancienne, des éloges académiques. Cette littérature des éloges mériterait, à elle seule, une étude particulière : M. Biot a, au reste, touché incidemment à ce sujet et donné son jugement sur l'œuvre des secrétaires perpétuels de l'Académie des Sciences (1). Il nous montre « le fin et discret Fontenelle » introduisant, guidant le monde élégant de son temps dans le domaine de la science, alors tout nouveau; Condorcet adressant, la veille de la révolution, à un public déjà moins frivole un langage plus sévère et plus élevé. A une époque plus rapprochée de nous, Cuvier trouve dans les éloges scientifiques l'occasion d'écrire « l'histoire même de la science, dans laquelle l'individu ne tient de place que par ses découvertes et par les circonstances qui ont réagi sur ses travaux. » M. Biot donne à ces notices un éloge mérité; son jugement sur Delambre, qui fut le collègue de Cuvier pour les sciences mathématiques, se termine par ces mots dédaigneux : « Si ses notices sur l'histoire des sciences et des savans arrivent sous les yeux de la postérité, elle les verra avec la même indifférence qu'il a mise lui-même à les écrire. » M. Fourier est peut-être traité avec une sévérité plus grande encore. M. Biot lui reproche de n'avoir pas approfondi les travaux qu'il avait mis-

(1) *Comptes-rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences. — Mélanges*, tome II, page 267.

sion d'analyser, d'avoir « loué plutôt qu'apprécié. » Les notices d'Arago, dont M. Biot ne parle pas, n'auraient pu encourir ce blâme; une admirable clarté, une critique animée, un vif sentiment de la grandeur des sciences, les ont rendues justement populaires et les ont fait traduire dans toutes les langues.

Si remarquables qu'ils soient par le style ou les pensées, les éloges académiques ne peuvent constituer la véritable histoire scientifique : ce sont des documens précieux, aussi utiles pour l'appréciation du temps où ils ont été écrits que pour celle de l'époque où vivaient les grands hommes dont les travaux s'y trouvent analysés. Il ne faut pas oublier pourtant que les exigences du genre académique pèsent de tout leur poids sur ces productions à la fois littéraires et scientifiques, en restreignent l'étendue, en excluent les détails trop techniques, imposent une discrétion, une bienséance extrêmes, interdisent les révélations d'un caractère trop pénible ou trop intime. L'histoire au contraire arrache tous les voiles, fouille, dissèque, peut laisser pénétrer partout sa curiosité, qui n'est plus dangereuse ou importune. Les éloges académiques d'ailleurs ne peuvent jamais suivre de très loin la mort des hommes dont ils célèbrent les services; quelquefois la distance est trop faible pour que l'appréciation puisse être complète. Il était impossible à un contemporain de Newton de comprendre toute la portée de ses découvertes, qui échappait sans doute à Newton lui-même. Le temps abaisse les uns et élève les autres. Le nom d'Ampère est plus grand aujourd'hui qu'il n'était de son vivant. Combien d'autres noms, autour desquels il se fait pour un jour beaucoup de bruit, tombent avec le temps dans l'indifférence et dans l'oubli!

Parmi les matériaux les plus précieux de l'histoire scientifique, il faut placer les comptes-rendus que toutes les académies et les sociétés savantes ont pris l'habitude de publier : ce ne sera pas là un des moindres avantages de cette publicité qui de nos jours a envahi jusqu'au domaine, autrefois solitaire, des sciences. Tout en admettant que cette publicité est devenue nécessaire, et qu'on ne peut plus songer à la restreindre, M. Biot en déplore les inconvéniens. « L'Académie, dit-il, est devenue une sorte de bureau d'annonces gratuit ouvert indifféremment à tout le monde. » C'est vrai; mais est-il bien difficile à qui sait chercher de découvrir ce qui a une véritable valeur dans cette foule de communications qui accablent les académies? n'y a-t-il pas quelque intérêt à y suivre le mouvement général des esprits, à voir vers quelles questions chimériques ou sérieuses ils se tournent, à quels stimulans variables ils obéissent?

Le principal avantage de la publicité moderne a peut-être été de rendre plus rares les tristes contestations que soulevait autrefois l'annonce de chaque découverte. Que de savans, même parmi les

plus illustres, ont abaissé leur caractère en entreprenant de ravir à d'autres le fruit de longs travaux, ou en se défendant contre leurs rivaux par d'indignes moyens! Qu'y a-t-il de préférable, la publicité actuelle, ou les précautions dont s'entouraient les grands savans des siècles passés? Ils enfermaient dans de mystérieux anagrammes le secret de leurs découvertes, communiquaient les résultats de leurs recherches sans indiquer par quelle méthode ils y étaient parvenus, cherchaient à étonner et à confondre leurs contemporains plutôt qu'à les instruire. Ces habitudes de mystère et de défiance nous paraissent aujourd'hui presque inexplicables; mais on peut s'en rendre compte par plus d'un motif : elles n'avaient pas seulement pour cause la jalousie scientifique, il faut encore se rappeler que la crainte des autorités spirituelles retint longtemps la science dans le mystère et l'isolement. Quelques exemples éclatans montrèrent dès le début contre quels adversaires les vérités nouvelles, qui ne dépendaient que du raisonnement et de l'observation, auraient à lutter. La condamnation du système de Copernic fut la déclaration de guerre de l'église à la science : peu après, l'arrêt qui frappa Galilée consterna tous les savans, qui se sentirent frappés avec lui, et s'accoutumèrent à éviter le bruit avec autant de soin qu'on en met quelquefois à le rechercher aujourd'hui. Parmi les nombreux chapitres de l'ouvrage de M. Biot, il n'en est pas de plus intéressant que celui qu'il consacre à la vie et au procès de Galilée. C'est aussi celui pour lequel il a eu occasion d'utiliser les documens les plus nouveaux et les moins connus. On peut suivre en quelque sorte heure par heure, dans le récit animé de M. Biot, toutes les péripéties de ce procès mémorable, qu'il appelle avec raison un grand drame philosophique, et qui restera toujours une des dates solennelles de l'histoire de la papauté en même temps que de l'histoire des sciences. S'attacher, sur les pas de M. Biot, à ce mémorable épisode, ainsi qu'aux incidens d'une autre grande carrière scientifique, celle de Newton, ce sera montrer l'histoire des sciences sous son plus noble aspect peut-être, comme l'instructif et l'indispensable auxiliaire de l'histoire même de la civilisation.

Après la barbarie du moyen âge, l'Italie vit, avant toutes les autres nations, renaître les études scientifiques dans ses couvens et ses académies : l'église les encourageait puissamment, et rien ne faisait prévoir les sévérités dont Galilée fut la célèbre victime. L'église avait, comme on sait, adopté les doctrines d'Aristote; mais dès le milieu du XVe siècle les idées platoniciennes avaient conquis des partisans considérables. A l'encontre d'Aristote, le cardinal Nicolas de Cusa avait, longtemps avant Copernic, nié l'immobilité de la terre; il pensait encore à la vérité que le soleil tourne autour de notre planète, mais il croyait que tous deux sont emportés d'un

mouvement commun dans les cieux. Copernic vint s'instruire dans les écoles de Padoue, de Rome et de Bologne avant de s'établir à Frauenbourg, où pendant trente-trois années il travailla à son ouvrage sur les révolutions des corps célestes. Le célèbre chanoine y attaqua hardiment la croyance à l'immobilité de la terre : prévoyant que sa révolution scientifique rencontrerait une violente opposition parmi les théologiens, il retarda l'impression de son ouvrage aussi longtemps que possible. Il fallut de nombreuses instances, notamment celles du cardinal Schonberg et de Tiedemann Gise, évêque de Culm, pour l'y déterminer. Le livre parut l'année même où mourut Copernic. Dans sa dédicace, adressée au pape Paul III, Copernic exprime la crainte que « de sots bavards, étrangers à toute connaissance mathématique, aient la prétention de porter un jugement sur son ouvrage, en torturant à dessein quelque passage des saintes Écritures... Afin de prouver que, quant à lui, profondément pénétré de la justesse de ses résultats, il ne redoute aucun jugement, du coin de terre où il est relégué, il en appelle au chef de l'église et lui demande protection contre les injures des calomniateurs. Il le fait avec d'autant plus de confiance que l'église elle-même peut tirer parti de ses recherches sur la durée de l'année et sur les mouvemens de la lune. »

Plus prudent que Copernic, Osiander, qu'il avait chargé de surveiller l'impression de son livre à Nüremberg, crut nécessaire d'y ajouter une introduction où il représente les conceptions nouvelles relatives au mouvement des planètes non comme des vérités absolues, mais simplement comme une hypothèse commode pour les astronomes. « Il n'est pas nécessaire, écrivait-il, que ces hypothèses soient vraies, ni même vraisemblables; il suffit qu'elles facilitent l'accord du calcul avec les opérations. » On a quelquefois attribué cette opinion à Copernic; mais tout ce qu'il a écrit contredit une semblable assertion. On en jugera par ce seul passage : « Par nulle autre combinaison, je n'ai pu trouver une symétrie aussi admirable dans les diverses parties du grand tout, une union aussi harmonieuse entre les mouvemens des corps célestes, qu'en plaçant le flambeau du monde, ce soleil qui gouverne toute la famille des astres dans leurs évolutions, sur un trône royal, au centre du temple de la nature. »

Les déclarations d'Osiander eurent néanmoins pour effet de garantir pendant longtemps le système de Copernic, et d'empêcher qu'il ne fût formellement condamné; mais on ne peut douter que, dès le début, l'église n'y aperçût une doctrine hérétique. Le procès de Giordano Bruno donne de cette disposition de l'église une preuve convaincante : il n'a jamais été publié, comme vient de l'être celui de Galilée; mais nous connaissons une lettre très curieuse écrite par

un Allemand, Gaspard Schoppe, qui habitait Rome au moment où Bruno périt sur les bûchers du saint-office. Cette lettre nous apprend que, parmi les nombreux griefs articulés par les juges, la croyance au mouvement de la terre tenait sa place à côté des plans de réforme religieuse et sociale et des projets révolutionnaires du moine dominicain.

L'histoire de Galilée ne permet pas de douter que la condamnation officielle du système de Copernic fût un coup dirigé contre Galilée lui-même, quand celui-ci réunit les preuves les plus décisives en faveur de la nouvelle hypothèse. M. Biot nous le montre, dès vingt-cinq ans, déterminant par des expériences demeurées célèbres les lois fondamentales du mouvement, puis, quand il apprend qu'un Hollandais a réussi à construire un instrument qui agrandit les objets éloignés, inventant à son tour la lunette d'approche. Dès ce moment, ses découvertes se succèdent sans interruption, et il explore rapidement le ciel entier : il aperçoit et mesure les montagnes de la lune, découvre le croissant de Vénus, les taches du soleil, étudie le petit monde de Jupiter (*mundus jovialis*), entouré de son cortége de satellites, et imagine d'utiliser l'observation de ces satellites pour la détermination des longitudes terrestres; il aperçoit autour de Saturne des appendices où après lui on reconnut un anneau. Ces brillantes découvertes enflamment l'enthousiasme de Galilée : il appelle avec énergie ces nouveautés « les funérailles de la fausse philosophie. » La doctrine de Copernic se dégage des doutes et de l'incertitude des hypothèses pour prendre place parmi les vérités démontrées : c'est le moment que choisit l'église pour l'attaquer. Un dominicain nommé Caccini prêche contre les idées nouvelles, en prenant pour texte ces paroles à double entente : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes ad cœlum?* Il établit « que la mathématique est un art diabolique, et que les mathématiciens, comme auteurs de toutes les hérésies, devraient être bannis de tous les pays chrétiens. » Un autre dominicain, Lorini, dénonce directement Galilée au saint-office. Enfin le célèbre astronome vient défendre ses doctrines à Rome et essaie de montrer qu'elles n'ont rien d'inconciliable avec les textes de l'Écriture.

Le 5 mars 1616, la congrégation de l'Index lançait l'interdit contre le système de Copernic et faisait défense à Galilée de le professer. Quand le cardinal Maffeo Barberini fut nommé pape sous le nom d'Urbain VIII, Galilée, à qui le nouveau pontife avait toujours témoigné de grands égards, essaya de faire révoquer la sentence qui pesait sur ses croyances astronomiques. « Il s'aperçut bientôt, dit M. Biot, que dans cette cour on n'aime pas à se dédire. » On lui accorda des audiences, des médailles, avec force *agnus Dei;* mais la condamnation fut maintenue. C'est alors que Galilée se décida à faire

paraître ses fameux *Dialogues*, où trois personnages discutent et comparent la doctrine de Ptolémée et le système de Copernic. Les argumens de l'adversaire de Ptolémée sont, comme on peut l'imaginer, sans réplique; mais Galilée laisse pourtant la satisfaction d'un triomphe nominal à ses deux interlocuteurs, dont l'un, nommé Simplicius, oppose à toutes les raisons l'autorité suprême d'Aristote. Galilée réussit à obtenir à Rome même, du *maître du sacré palais*, la permission d'imprimer son ouvrage. Ses démarches excitaient pourtant quelques soupçons : on lui redemanda le livre pour l'examiner de nouveau; mais, sans attendre plus longtemps, Galilée se hâta de mettre à profit l'autorisation qu'il avait reçue, et fit paraître les *Dialogues* à Florence. Pour conjurer les colères de Rome, il annonça qu'il n'avait écrit ces *Dialogues* que pour montrer aux étrangers qu'on n'avait pas condamné le système de Copernic sans discernement, et les représenta comme une sorte de résumé des débats à la suite desquels la congrégation de l'Index avait prononcé son jugement. L'église ne fut pas dupe de cette ironique déclaration, et l'auteur des *Dialogues* fut mandé à Rome par le saint-office.

Les documens que M. Biot a utilisés pour raconter le procès de Galilée sont des plus curieux. Évoquant des souvenirs personnels, il raconte que, faisant une visite au pape Léon XII, il rencontra dans les antichambres du Vatican le père Benedetto Morizio Olivieri, commissaire-général du saint-office, et apprit de lui que les pièces originales du procès de Galilée avaient été envoyées au roi Louis XVIII, qui désirait en prendre communication. Ces pièces furent égarées dans le désordre des cent-jours, et depuis 1814 le saint-siége ne cessa de les réclamer. Elles furent enfin retrouvées, et sous le règne de Louis-Philippe M. Rossi rapporta ces documens à Rome, où l'on promettait formellement de les publier. On choisit comme éditeur Mgr Marino-Marini, dont M. Biot a pu consulter le livre intitulé *Galileo e l'Inquisizione*. Il est fâcheux que tous les textes originaux n'aient pas été publiés intégralement, et que Mgr Marino-Marini ne reproduise jamais textuellement les passages les plus significatifs. « En cela, dit avec raison M. Biot, il a eu un grand tort, car non-seulement il manque à la condition d'entière publicité qui avait été acceptée, mais encore il porte préjudice à la vérité, que Rome avait tant d'intérêt à mettre au jour. En effet, tout son livre est empreint d'un tel sentiment de malveillance, si continu et si aigre contre le malheureux Galilée, qu'il semblerait en vérité s'être proposé non pas d'exposer avec sincérité les circonstances de son procès, mais plutôt de le refaire pire qu'il n'avait été alors. »

L'ouvrage suspect de Mgr Marino-Marini trouvait heureusement un précieux contrôle dans les dépêches officielles de l'ambassadeur de Toscane, chez lequel résida Galilée pendant tout le temps de son

séjour à Rome, sauf les jours où il fut détenu au saint-office. L'ambassadeur eut les soins les plus touchans pour le malheureux accusé placé sous sa protection, et a rendu un compte détaillé de tout ce qui survint pendant la durée de la procédure. En comparant les versions de l'ambassadeur toscan Niccolini et celles de Mgr Marino-Marini, M. Biot a réussi à convaincre celui-ci de mauvaise foi sur quelques points importans. Toutefois, en scrutant habilement les nombreuses pièces de ce singulier procès, en rapprochant les dates, en commentant l'ouvrage récent avec les documens déjà connus, il est parvenu à démontrer presque jusqu'à l'évidence que, contrairement à une opinion longtemps incontestée, Galilée n'avait pas été soumis à la torture, et qu'il en fut seulement menacé. Les supplices furent épargnés à l'infortuné vieillard, infirme et septuagénaire. « Non, s'écrie éloquemment M. Biot, Galilée ne fut pas physiquement torturé dans sa personne; mais quelle affreuse torture morale ne dut-il pas souffrir, quand, sous la terrible menace des supplices et des cachots, il se vit misérablement contraint à se parjurer contre lui-même, à renier les immortelles conséquences de ses découvertes, à déclarer vrai ce qu'il croyait faux, et à faire serment de ne plus soutenir désormais ce qu'il croyait la vérité! Comprend-on bien les angoisses de ce martyre, les amertumes dont cette intelligence d'élite fut abreuvée? Et l'on ne proscrivit pas seulement ses pensées d'autrefois; on s'efforça de les enchaîner pour toujours. Depuis cette époque fatale de 1633 jusqu'à sa mort, arrivée le 8 janvier 1642, c'est-à-dire pendant les neuf dernières années de sa vie, le malheureux Galilée resta dans un état de suspicion sourde et de surveillance inquiète, dont la rigueur le poursuivit au-delà du tombeau. Des théologiens fanatiques voulurent contester la validité de son testament et lui faire refuser la sépulture ecclésiastique, comme étant décédé sous le coup d'un châtiment infligé par l'inquisition. »

La sentence d'abjuration mérite d'être connue. Non-seulement Galilée fut obligé de déclarer solennellement « qu'il maudissait et détestait ses hérésies, » mais il dut encore s'engager, « au cas où il connaîtrait quelque hérétique, ou quelqu'un suspect d'hérésie, à le dénoncer au saint-office, ou à l'inquisiteur du lieu où il se trouvait. » Il n'est guère possible d'admettre qu'après avoir prononcé cette humiliante déclaration, Galilée ait dit le fameux *e pur si muove*, en présence des hommes mêmes qui l'avaient menacé de la torture pour lui arracher une renonciation mensongère aux doctrines de sa vie entière. M. Biot, dans la vie de Galilée qu'il écrivit en 1816 pour la *Biographie universelle*, rapportait ces paroles sans les mettre en doute; aujourd'hui il n'hésite pas à en nier l'authenticité.

Le récit émouvant de M. Biot sera lu par tout le monde avec un

extrême intérêt; mais, tout en admettant l'ensemble de ses conclusions sur le procès de Galilée, on pourra être étonné de l'indulgence de son jugement sur la conduite d'Urbain VIII. Il est bien vrai sans doute que le jésuite Christophe Scheiner, pour se venger de n'avoir pu enlever à l'astronome florentin la découverte des taches du soleil, avait fait charitablement insinuer au souverain pontife que Galilée l'avait peint dans les *Dialogues* sous le nom de Simplicius. Ce personnage y présente en effet un argument dont le pape s'était servi, en causant avec Galilée, à l'époque de la condamnation du système de Copernic. Voilà ce que M. Biot appelle les « torts personnels » de Galilée, et par quoi il essaie d'excuser la sévérité d'Urbain VIII. En parcourant les documens mêmes employés par M. Biot, on voit néanmoins que la responsabilité des rigueurs déployées contre Galilée remonte tout entière à Urbain VIII, et que la politique, non la clémence, lui épargna seule les plus sévères. La mémoire de ce pape gagnera-t-elle beaucoup à ce qu'il soit bien établi qu'en persécutant l'astronome florentin, il vengeait son amour-propre blessé plus que l'orthodoxie? Ce n'était pas un de ces pontifes dont les actes violens peuvent trouver une sorte d'excuse dans un fanatisme sincère. D'un esprit naturellement enjoué, aimant à rimer des sonnets, Urbain VIII n'a aucun des traits de ces figures sévères que l'histoire de la papauté nous a transmises. Quand le gouvernement espagnol retenait Campanella dans les prisons de Naples, ce pape n'épargna point les efforts pour que le philosophe calabrais fût transféré à Rome, sous prétexte qu'il était accusé d'hérésie et ne relevait que de l'inquisition. Il traita son prisonnier avec une indulgence extrême, prit parti contre ses ennemis, et finit par lui rendre la liberté. Or les folles et grossières théories sociales de Campanella méritaient plutôt une condamnation que les travaux de Galilée, et l'on aurait au moins pu avoir pour des spéculations purement astronomiques la même tolérance que pour des systèmes où la morale souffre autant que la raison.

La condamnation de Galilée eut des conséquences fatales : Gassendi et Bouillaud en répandirent le bruit en France. En l'apprenant quatre mois seulement après qu'elle eut été prononcée, Descartes, dans la crainte d'offenser le saint-siége, se résolut à ne pas publier l'immense ouvrage qu'il préparait sur l'ensemble de la nature, et auquel il avait déjà consacré de longues années de travail. L'arrêt qui frappa Galilée eut encore des effets plus généraux et plus durables : en repoussant les résultats de l'observation et du raisonnement, l'église traça entre la foi et la science cette ligne que le XVIIIe siècle creusa depuis si profondément; elle provoqua elle-même ce redoutable conflit qu'elle s'efforça en vain d'apaiser, quand elle en eut aperçu tous les dangers. Les pays où l'autorité

spirituelle ne prononça point elle-même le divorce entre les vérités démontrées et les vérités révélées n'ont pas été troublés par d'aussi ardentes hostilités : la science y a le plus souvent mis complaisamment ses découvertes au service des idées religieuses et philosophiques. Où pourrait-on en trouver de meilleures preuves que dans l'Angleterre, pays par excellence de la théologie naturelle, qui emprunte à la fois ses argumens à la science et à la révélation? Où pourrait-on trouver d'ailleurs un plus saisissant exemple de l'intérêt que peut offrir l'histoire scientifique dans un pays libre? M. Biot nous montre Galilée persécuté par Rome; il nous apprend aussi que Newton, Napier, — et après eux on pourrait citer presque tous les grands noms scientifiques de l'Angleterre, — ont été les défenseurs et les champions de l'église anglicane et des doctrines de la réforme.

II.

La renaissance des sciences fut beaucoup plus tardive en Angleterre qu'en Italie. On ne peut dire que Bacon en donna le signal, il y prépara seulement les esprits par une réforme philosophique. Comme le fait remarquer M. Biot, il n'appliqua jamais lui-même la méthode inductive. « C'est Galilée, écrit-il à ce sujet, qui a montré l'art d'interroger la nature par l'expérience. On a souvent attribué cette gloire à Bacon, mais ceux qui lui en font honneur ont été, à notre avis, un peu prodigues d'un bien qu'il ne leur appartient pas de dispenser... Si Bacon, ajoute-t-il un peu après, a eu tant de part aux découvertes qui se sont faites après lui dans les sciences, qu'on nous montre donc un seul fait, un seul résultat de son invention qui soit de quelque utilité aujourd'hui! » Il est très vrai que la gloire d'avoir enrichi des premiers résultats positifs les sciences d'observation appartient à Galilée; la gloire de Bacon a été d'une autre sorte. S'il n'a rien fait lui-même pour les sciences, il a montré ce que les sciences devaient faire. Dans un essai célèbre sur l'auteur du *Novum Organum*, l'historien anglais Macaulay a, ce nous semble, parfaitement caractérisé le rôle de ce grand homme; il montre les sciences avant lui dédaignant les applications et cultivées comme de simples jeux de l'intelligence, Platon professant que la géométrie se dégrade par les services qu'elle rend au vulgaire, Socrate annonçant à ses disciples que la connaissance des mouvemens des corps célestes doit uniquement servir à élever l'âme vers des vérités aussi indépendantes des étoiles que les vérités géométriques le sont des lignes que nous figurons sur le sable. Ce dédain du réel et de l'utile était poussé jusqu'aux conséquences les plus absurdes : Platon allait jusqu'à prétendre que l'invention de l'écriture alphabétique

avait affaibli l'esprit humain, en diminuant le travail de l'intelligence et de la mémoire. Sa philosophie ne tendait qu'à exalter l'âme par la contemplation de l'idéal; celle d'Aristote enfermait l'esprit dans des formules inflexibles. Bacon pensa que les sciences devaient se proposer comme but d'améliorer la condition de l'homme et de préparer son affranchissement moral par son affranchissement physique : obéissant au génie pratique de sa nation, il tira la science des chimères, et lui assigna l'observation comme méthode et l'étude de la nature comme but.

Son heureuse influence ne put porter tous ses fruits que lorsque la fureur des guerres civiles fut épuisée et qu'un peu de calme fut rendu à l'Angleterre. Les sciences ne commencèrent à être cultivées avec suite qu'à l'époque où Charles II remonta sur le trône. Alors fut fondée la Société royale, destinée à devenir rapidement si célèbre; les plus grands personnages se firent les patrons des savans. Charles II lui-même aimait à se distraire dans son laboratoire de Whitehall de l'ennui des affaires et de la satiété des plaisirs. Parmi les noms remarquables de cette période, on peut nommer le chimiste Boyle, Wallis, Barrow, Ray et Woodward, dont les travaux sur la zoologie ne sont pas encore oubliés; Halley, qui créa la météorologie; Flamsteed, qui fonda le fameux observatoire de Greenwich, et y amassa patiemment de si précieuses observations; mais tous ces noms pâlissent devant celui de Newton.

Un volume presque entier des ***Mélanges scientifiques et littéraires*** de M. Biot est rempli par des études sur la vie et les travaux de ce grand homme. Ces études forment, avec celles qui sont relatives à Galilée, la partie la plus attachante de tout l'ouvrage. La première est une notice insérée en 1816 dans la ***Biographie universelle;*** depuis cette époque déjà éloignée, de nombreux documens ont révélé une grande quantité de nouveaux faits relatifs au grand astronome anglais. On les trouve pour la plupart réunis dans la ***Biographie de sir Isaac Newton,*** publiée récemment par sir David Brewster (1). La publication de la ***Correspondance*** de Newton avec Flamsteed, dont les observations lui furent si utiles, et Cotes, qui révisa, sous sa direction, la deuxième édition de ses ***Principes,*** a permis à M. Biot d'éclaircir des questions scientifiques du premier intérêt, liées aux travaux de Newton, à ses méthodes et à ses découvertes. La réimpression toute récente du ***Commercium epistolicum,*** recueil des lettres échangées entre Newton et Leibnitz au sujet de la découverte du calcul différentiel, a donné l'occasion à l'académicien français de porter un dernier jugement sur la question qui divisa les deux

(1) Voyez à ce sujet les études sur *Newton* publiées par M. Paul de Rémusat dans la *Revue* du 1er et du 15 décembre 1856.

illustres rivaux. Les diverses études de M. Biot sur Newton ayant été publiées à des époques quelquefois fort éloignées, et dans des recueils divers, il en est résulté que souvent il y a été dans l'obligation de se répéter lui-même en reparlant des mêmes événemens. Dans les *Mélanges scientifiques*, où tous ces travaux sont réunis, le lecteur peut suivre, non sans intérêt, les changemens qui s'opèrent dans la pensée et les opinions de l'auteur à mesure que des documens nouveaux éclairent le sujet qu'il traite : le Newton du début n'est pas le Newton de la fin. Du milieu des rectifications, des renvois, des additions, on a un peu de peine toutefois à dégager une opinion définitive; mais, si M. Biot a consacré quarante ans de recherches assidues à l'étude de la vie et des ouvrages de Newton, il a bien le droit d'exiger quelques efforts de la part de ceux à qui il communique les résultats de sa longue et patiente œuvre critique. Personne ne regrettera d'avoir relu à plusieurs reprises ces curieuses études, où la première place appartient à l'un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais vécu. Tout ce qui concerne ce penseur solitaire et profond, qui, avant vingt-cinq ans, avait achevé ses plus grandes découvertes, doit intéresser le philosophe autant que le savant, car jamais aucun autre homme ne montra à un pareil degré jusqu'où peut aller la puissance de la pensée. Newton restera comme un type dans l'histoire de l'esprit humain : l'audace de ses conceptions nous étonne encore aujourd'hui; ses ouvrages demeurent comme ces monumens où chaque siècle découvre des beautés et des harmonies nouvelles. Ce qui frappe surtout en lui, c'est qu'en toute chose il visait au plus grand : les difficultés ordinaires étaient des jeux pour son intelligence; rien que pour poser les problèmes qui le tentaient, il fallait du génie, et il les résolut.

En astronomie, Newton eut la pensée hardie d'examiner si la force qui maintient les astres dans les orbites qu'ils parcourent n'est pas la même que celle qui retient ensemble les diverses parties de notre globe et les objets qui en couvrent la surface. Les observations si incomplètes de son temps lui suffirent pour vérifier la justesse de cette grande conception et découvrir les lois de l'attraction universelle. En physique, il choisit de préférence, comme objet de ses études, les phénomènes optiques, les plus difficiles à analyser, et l'on pourrait presque dire les plus immatériels. Sa méthode mathématique était seule une prodigieuse découverte; mais il semblait oublier ses propres instrumens devant la grandeur des résultats auxquels ils l'avaient aidé à parvenir. Il garda longtemps secrète la découverte des fluxions, et ne la communiqua qu'incidemment au professeur Barrow, à propos d'un ouvrage publié par le géomètre Mercator. La crainte des controverses scientifiques tendit encore à augmenter sa réserve naturelle : il fallait le sollici-

ter pour obtenir ses manuscrits. Chaque fois qu'il annonçait une nouvelle découverte, il trouvait toujours son collègue à la Société royale, Hooke, prêt à la lui disputer. L'hostilité de Hooke, esprit brillant et subtil, mais superficiel, était d'autant plus vive qu'il avait passé en quelque sorte près de plusieurs grandes découvertes sans les apercevoir et les saisir. M. Biot cite un extrait de ses livres où l'attraction se trouve pressentie : la force qu'il n'avait fait que deviner, Newton la calcula, la mesura, lui donna une formule. C'est dans cette formule qu'est toute la découverte. L'opposition de Hooke s'exerça aussi avec une importune persistance sur les beaux travaux de Newton relatifs à la lumière. Il attaqua avec beaucoup d'habileté l'hypothèse que Newton admettait relativement à la nature et aux propriétés du fluide lumineux; mais, ainsi que M. Biot le montre, les résultats que l'observation avait fournis à Newton sont indépendans de toutes les hypothèses. Newton fut si chagriné de ces attaques, qu'il attendit la mort de Hooke pour publier l'*Optique*.

Il faut lire dans les *Mélanges* de M. Biot l'analyse de ce grand ouvrage, aussi bien que celle des *Principes*, où Newton renferma la théorie de l'attraction universelle et tous les résultats qu'il était parvenu à en déduire. Le savant français ne parle point de ces livres immortels avec l'admiration banale qu'on accorde toujours à ce que le temps a consacré : il en a pris une intime connaissance, il a approfondi toutes les questions, recherché avec patience, sous la sévère synthèse de Newton, la trace des procédés analytiques qu'il a employés, examiné avec le secours de toutes les découvertes modernes comment ses inductions sur un grand nombre de points ont été vérifiées, comment sur d'autres ses résultats ont été corrigés ou complétés. Ce travail critique présentait de très grandes difficultés. Aujourd'hui encore la lecture des *Principes* est extrêmement ardue. Faut-il s'étonner dès lors qu'ils n'aient pas été compris au moment où ils parurent? Personne, pas même Leibnitz et Huyghens, n'en saisit la force et la profondeur. Newton sentit qu'il devait perfectionner son ouvrage; mais, âgé déjà, très absorbé par ses fonctions de *garde de la monnaie*, il avait besoin d'un auxiliaire : il le trouva dans Cotes, jeune professeur de Cambridge. Le chapitre que M. Biot a consacré à la correspondance de Cotes et de Newton est des plus instructifs. Les points les plus délicats de la théorie de l'attraction universelle s'y trouvent controversés. Un fait qui ressort de cette discussion, c'est que Cotes, plein d'intelligence et de pénétration, fut très utile à Newton; il éveillait son esprit aux objections, l'obligeait à donner à ses pensées la forme la plus claire. Cotes mourut très jeune : Newton ressentit vivement sa perte. « Si Cotes eût vécu, disait-il, nous aurions su quelque chose. »

La fin de la vie de Newton fut troublée par de pénibles débats

avec Leibnitz au sujet de la priorité de la découverte du calcul différentiel. La forme que le géomètre allemand donna à cette méthode mathématique est celle qui a été universellement adoptée; elle présente une notation plus simple et plus commode, et, comme M. Biot le montre bien, se prête avec une plus grande facilité aux recherches analytiques. Si l'on compare les deux méthodes au point de vue des services qu'elles ont rendus, il est certain qu'il faut, avec M. Biot et les illustres autorités qu'il cite, donner la préférence à celle de Leibnitz; mais celle de Newton rachète cette infériorité par ce qu'on pourrait nommer sa perfection métaphysique. Elle est fondée sur l'application de l'idée du mouvement à la génération des formes géométriques, et n'est affaiblie par aucun *postulatum*, aucune incertitude. La méthode de Leibnitz, qui repose sur la considération des infiniment petits, est par là même, comme tous les géomètres le savent bien, sujette à des objections que personne n'a encore levées complétement, pas plus Auguste Comte que Carnot. Les principes du calcul différentiel, tel qu'on le présente ordinairement, ont besoin d'être vérifiés et justifiés en quelque sorte par les applications : ils ne jouissent ainsi que d'un genre d'évidence imparfait.

Cette abstruse question de la métaphysique du calcul infinitésimal n'était pas celle qui divisait Newton et Leibnitz; ils se disputèrent la découverte elle-même. L'histoire de leurs fâcheux débats est aujourd'hui trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y revenir en détail. On sait que la Société royale s'établit juge entre les deux rivaux; leur correspondance fut publiée sous le nom de *Commercium epistolicum*. L'examen des pièces, qui sont entre les mains du comte de Portsmouth, a donné la preuve que Newton fut le véritable éditeur de ce recueil, fait avec une grande partialité. On sait aussi aujourd'hui qu'il en composa lui-même une analyse anonyme pour les *Transactions philosophiques*. S'il chercha ainsi à influencer ses juges, il eut plus tard d'autres torts, et, après la mort de Leibnitz, il fit réimprimer le *Commercium epistolicum* avec des changemens et des additions, tout en laissant sur la première page le titre et la date de l'édition primitive. Quand la troisième édition des *Principes* parut, il supprima un scolie où il avait déclaré que Leibnitz, sous une forme particulière, avait découvert le calcul différentiel en même temps que lui. Si graves que furent les torts de Newton, on ne peut les comparer à ceux de Leibnitz, qui, après avoir consulté Newton sur sa méthode des fluxions, se donna bientôt lui-même comme le seul inventeur du calcul différentiel, qui, après avoir tenté de ravir à son adversaire les découvertes des *Principes*, les dénigra, les attaqua avec violence, les rangea dédaigneusement parmi les *contes de fées*, les *chimères*, qui alla enfin jusqu'à accuser Newton auprès

de ses illustres protecteurs de propager des doctrines impies et dangereuses pour la religion.

Dans l'histoire de cette triste controverse, M. Biot a montré peu d'indulgence pour Newton. La plupart des biographes s'aveuglent sur les défauts et les imperfections de ceux dont ils racontent la vie; leur ton est constamment apologétique, et leur admiration déréglée s'applique indistinctement à tous les actes où leur héros a pris la moindre part. Sir David Brewster par exemple est de ce nombre, mais personne ne pourra faire un semblable reproche à M. Biot. La crainte de s'aveugler sur des défauts et des erreurs l'a, ce nous semble, quelquefois entraîné à en exagérer la gravité, et l'on éprouve, il faut l'avouer, une impression assez pénible en le voyant prendre tant de peine pour rabaisser le caractère du même homme dont il a tant exalté le génie. Il est malheureux que la timidité naturelle de Newton et ses habitudes de mystère l'aient entraîné dans des voies souterraines, quand il lui était si facile de se défendre hautement : comme il arrive presque toujours, ses précautions contre ses ennemis lui ont plus nui que ses ennemis eux-mêmes. Ajoutons que si, dans sa lutte contre Leibnitz, il se laissa emporter jusqu'à l'injustice, si dans une autre circonstance il eut quelques torts envers Flamsteed, Newton fit preuve pendant sa vie entière, dans ses relations habituelles avec ses maîtres, ses collègues, ses élèves, d'une parfaite loyauté, d'une modestie scientifique qui allait jusqu'au désintéressement.

Il est un autre point sur lequel on hésitera plus encore à partager l'opinion de M. Biot : je veux parler de la prétendue folie de Newton. Quand M. Biot écrivait, en 1816, sa première notice, on ignorait encore toute l'étendue des travaux auxquels Newton s'était livré après la publication de la première édition des *Principes*. M. Biot s'étonnait de voir que « depuis cette époque, en 1687, à l'âge de quarante-cinq ans, ce génie si éminemment inventif n'eût plus donné de travail nouveau sur aucune partie des sciences et se fût borné à faire connaître ce qu'il avait composé avant cette époque, d'après d'anciens manuscrits, quelquefois imparfaits, qu'il n'avait pas le courage de compléter. » Ce qui lui paraissait « un mystère » lui sembla expliqué par une note écrite de la main de Huyghens, et trouvée dans la bibliothèque de Leyde. Dans cette note, aujourd'hui bien connue, on voit qu'Huyghens apprit d'un Anglais que Newton était tombé en démence, soit par suite d'un trop grand excès de travail, soit par la douleur qu'il eut d'avoir vu consumer par un incendie son laboratoire de chimie et plusieurs manuscrits importans. Cette étrange révélation causa un étonnement général et donna lieu aux plus étranges commentaires. Comme Newton avait publié après l'*Optique* et *les Principes* de grands ouvrages théologiques, certains esprits crurent

voir dans la crise signalée par M. Biot l'événement qui avait fait succéder chez Newton la ferveur religieuse à la ferveur scientifique. Sir David Brewster accusa Laplace d'avoir provoqué d'indiscrètes recherches pour éclaircir ce problème délicat; il attribua de semblables intentions à M. Biot, et prétendit qu'il avait en quelque sorte « excusé Newton d'avoir écrit sur des sujets théologiques, en rapportant cette classe de ses travaux à un esprit usé par l'âge et affaibli par un premier dérangement. » Pour faire sentir combien l'accusation de sir David Brewster était injuste, il suffit de rappeler dans quels termes s'exprimait M. Biot sur les recherches théologiques de Newton. En se demandant comment un esprit si rigoureux avait pu se livrer à de semblables études, il écrivait : « La réponse à cette question nous semble devoir être puisée tout entière dans les idées et les habitudes du siècle où Newton vivait. Non-seulement Newton était religieux, sincèrement chrétien; mais toute sa vie s'écoula, toutes ses affections se concentrèrent dans un cercle d'hommes, qui, pénétrés des mêmes doctrines, étaient dévoués par état à les propager, ou se consacraient par goût à les défendre. Usant du droit d'examen réclamé par toutes les sectes protestantes, les savans anglais de cette époque prenaient plaisir à mêler aux recherches des sciences les discussions théologiques, et ils se trouvaient d'autant plus portés vers ces dernières, que la cause de la religion protestante était devenue celle de la liberté politique. » M. Biot cite à cette occasion les écrits théologiques de Boyle, de Wallis, de Barrow, de Whiston et de Clarke, les élèves de Newton, enfin de Leibnitz lui-même. Dans sa curieuse notice sur Napier, l'inventeur des logarithmes, il nous montre aussi le baron écossais essayant longtemps avant Newton d'interpréter les prophéties bibliques, et cultivant la théologie en même temps que les mathématiques pendant les rares loisirs que lui laissaient les guerres civiles de son temps.

Si les interprétations de sir David Brewster ne méritent pas une sérieuse réfutation, le fait même auquel elles se rapportent est à coup sûr digne d'examen. Sir David Brewster, pour combattre l'opinion de M. Biot, qui avait adopté sans hésiter le récit fait à Huyghens, a recherché avec grand soin tout ce que Newton a écrit à l'époque de l'accident mentionné par Huyghens dans sa note. Il a publié deux lettres écrites par Newton peu de temps après l'incendie de ses manuscrits; l'une est adressée à Locke, l'autre à Pepys, secrétaire de l'amirauté : il faut avouer que le biographe anglais n'a pas été heureux dans son choix. Ces lettres ont un ton fort bizarre, et M. Biot vit dans l'étrangeté même du style une preuve nouvelle du dérangement d'esprit de Newton. L'argument, à vrai dire, nous paraît bien forcé, car, ne connaissant pas les circonstances auxquelles ces lettres se rapportent, nous ne pouvons réellement les comprendre; si avec trois

lignes de l'écriture d'un homme on peut le faire pendre, il n'en faudrait souvent pas plus pour le convaincre de folie. Sir David Brewster a fourni un argument plus décisif à sa cause, quand il a découvert qu'à l'époque de sa prétendue folie, Newton composait ses fameuses lettres à Bentley, où il entreprenait de montrer quelles preuves nouvelles les lois astronomiques qu'il avait découvertes apportaient à l'existence de Dieu. En examinant et comparant les dates avec le plus grand soin, en circonscrivant l'époque de la folie dans les limites de temps les plus étroites, M. Biot est lui-même obligé de convenir que l'une au moins de ces lettres a été écrite pendant que l'esprit de Newton était encore troublé ; il se tire d'embarras en attaquant les argumens employés par Newton et en s'efforçant d'en montrer la faiblesse : je n'entreprendrai point de les défendre, mais le ton grave de la lettre à Bentley, la suite du raisonnement, la hauteur même du sujet, tout rend bien difficile de croire que l'esprit de Newton fût alors dérangé. Quand il cherchait à démontrer qu'il y a un Dieu, parce que la loi d'attraction universelle, en expliquant la perpétuité du mouvement, n'apprend rien sur l'origine du mouvement même, pouvait-il avoir perdu la raison au point de ne plus comprendre, comme on le lit dans la note d'Huyghens, le grand ouvrage où il avait démontré cette loi? Aussi bien que Leibnitz, Huyghens était jaloux de la gloire de Newton : il décria ses découvertes en mainte occasion et accueillit sans doute avec un peu trop d'empressement le récit de cette folie, qui ne paraît avoir été qu'une indisposition très passagère, causée par l'excès du travail et, comme Newton l'explique lui-même, par de longues insomnies.

Au reste, si l'on conserve encore quelque doute relativement à cette crise mentale, on a pu du moins acquérir la certitude, et c'est là le point le plus important du débat, que l'esprit de Newton n'a jamais subi un affaiblissement permanent, comme M. Biot le pensait en 1816. M. Biot a plus que tout autre contribué à rectifier cette erreur, en retrouvant dans les correspondances de Newton publiées depuis la trace d'importantes découvertes. Nous savons aujourd'hui, à n'en pas douter, que l'esprit du grand homme a conservé sa force et son activité jusqu'au dernier moment. Il est bien vrai que, dans la correspondance de Newton et de Flamsteed, qui lui fournissait ses précieuses observations, M. Biot constate une interruption de 1692 à 1694, mais dès cette dernière année nous voyons Newton approfondir la difficile théorie des mouvemens de la lune et y découvrir des inégalités d'un ordre très délicat : « nouvelle preuve, dit M. Biot, de cette pénétration incomparable de son génie, qui lui faisait pour ainsi dire pressentir les vérités physiques à travers les obstacles encore insurmontables qui l'en séparaient. » Dans cette même correspondance, M. Biot a fait une très impor-

tante découverte : il y a trouvé l'origine de la table composée par Newton pour corriger les observations astronomiques des effets de la réfraction atmosphérique. Cette table fut communiquée par Halley, sans explication, à la Société royale, de sorte qu'on ne savait si elle avait été composée à l'aide d'une théorie, ou seulement empiriquement. M. Biot a retrouvé dans les lettres à Flamsteed les bases d'une théorie relative à cette difficile question ; il est parvenu à ressaisir en quelque sorte dans la table de Newton toute la série des opérations auxquelles le grand astronome avait eu recours. Il le proclame « créateur de la théorie des réfractions atmosphériques, comme il l'est de la théorie de la gravitation. »

N'aurait-on pas toutes ces preuves de l'ordre scientifique, on pourrait, ce me semble, trouver dans la vie publique de Newton la garantie que ses contemporains ne crurent jamais son intelligence en péril. La charge de garde de la monnaie ne fut point pour Newton une sinécure : ses amis et ses protecteurs n'auraient jamais songé à l'appeler à ce poste, s'il avait eu auparavant un véritable accès de folie ; ils eussent, à bon droit, redouté de mettre de nouveau sa raison en danger, en lui imposant la laborieuse tâche de refondre toute la monnaie du royaume. Il faut savoir qu'au moment où cette mesure fut ordonnée, la déplorable habitude de rogner les pièces d'argent avait amené l'Angleterre à la veille d'une véritable révolution. Quand Montague confia, dans ces circonstances critiques, la garde de la monnaie à Newton, il était nécessaire d'opérer une révolution complète dans cet établissement. Newton se voua à ses fonctions avec une activité extrême, et réussit à abréger au-delà de tout ce qu'on avait espéré la difficile période de transition qu'entraîne une réforme monétaire complète.

M. Biot n'entre pas dans ces détails, qui ont pourtant de l'intérêt : il est vrai que, dans toutes ses études sur Newton, il ne se montre préoccupé que de ce qui concerne le rôle et l'importance scientifiques de ce grand homme. Il cite à peine quelques circonstances de sa vie publique, et quand il le montre, membre silencieux du parlement, n'ouvrant jamais la bouche, même sur les sujets spéciaux qui touchaient à l'astronomie, c'est pour déplorer que la politique ait enlevé aux sciences une partie d'un temps si précieux. Les compatriotes de Newton jugent autrement sa conduite : ils ne lui savent pas mauvais gré d'avoir été, en même temps qu'un grand mathématicien, un patriote, d'avoir soutenu contre Jacques II les antiques priviléges de l'université de Cambridge, d'avoir appuyé constamment de ses votes et de l'autorité de son nom le parti qui mit Guillaume d'Orange sur le trône, et jeta sous son règne glorieux les fondemens les plus solides de la puissance actuelle de l'Angleterre.

Le dédain de M. Biot pour les services que Newton a pu rendre comme homme public n'a rien d'exceptionnel; il est, on peut le dire, systématique. M. Biot ne perd pas une occasion de montrer que ceux qui cultivent les sciences doivent soigneusement éviter de s'égarer dans le domaine de la politique. Il leur interdit de descendre de ces lieux élevés dont parle en si beau langage le poète latin : *sapientum templa serena*. Les titres les plus nombreux, les plus brillans à l'admiration de la postérité ne peuvent les absoudre d'une participation même momentanée aux affaires publiques. Il voit dans une abstention prudente la seule garantie de l'indépendance, la seule sauvegarde de la dignité. Celui qui se mêle au mouvement de son temps compromet son repos, sa gloire, sacrifie des biens véritables à des biens éphémères, des conquêtes éternelles à des conquêtes d'un jour. En traçant dans son discours de réception à l'Académie française les caractères du vrai savant, M. Biot disait : « Celui qui se sera voué à ces études contemplatives avec une passion profonde et sincère s'y trouvera aussi complétement dispensé de prendre part aux affaires publiques que s'il vivait dans Saturne et dans Jupiter. » Qui pourrait dire que Newton ne se soit pas voué à l'étude du ciel avec une passion profonde et sincère? Il ne se crut pourtant pas dispensé d'être un whig. Voudrait-on vivre comme dans Jupiter et dans Saturne, il y a des événemens qui nous rappellent durement que nous sommes sur la terre. M. Biot pouvait-il l'oublier quand il se trouvait, comme il le raconte dans ce livre même, durant les sanglantes journées de juin, au Collége de France « enfermé durant deux jours et deux nuits, entouré de feu et de mitraille, attendant le pillage et l'incendie? » Suffit-il de déplorer d'aussi épouvantables catastrophes, d'élever des plaintes éloquentes et découragées sur l'abaissement de son temps? De tels événemens seraient-ils possibles, si les devoirs politiques étaient pratiqués par tous, et si l'on n'en était exempté par rien, même par le génie? On ne s'est jamais avisé de reprocher à Franklin, dont M. Biot donne aussi dans ses *Mélanges* l'intéressante biographie, de n'avoir pas consacré tous ses instans à l'étude de l'électricité et d'en avoir fait servir quelques-uns à l'affranchissement de son pays. La France ne doit pas regretter que Carnot ait pour un temps abandonné ses recherches mathématiques afin d'organiser la défense nationale. Les sciences n'ont peut-être jamais reçu une plus vive impulsion que pendant cette période troublée de notre histoire. C'est que l'esprit est une puissance indépendante : il souffle où il lui plaît et quand il lui plaît, il conserve sa puissance et parfois prend plus de ressort au milieu des plus terribles agitations. Celui dont une pensée, une passion profonde s'est emparée, la promène partout avec lui, dans le bruit comme dans la solitude, dans les camps

comme dans les cours. Archimède inventait des théorèmes dans une ville assiégée, et Paul-Louis Courier lisait Homère entre deux batailles.

Les travaux scientifiques de M. Biot ne l'ont pas empêché de s'intéresser à toutes les choses, à tous les événemens de son temps. Les sujets les plus divers l'ont occupé : l'économie sociale, l'éducation publique, les recherches historiques, les découvertes géographiques, la littérature. On trouvera dans les *Mélanges*, à côté d'une étude sur Montaigne, des dissertations sur la condition du peuple en Écosse, sur l'agriculture dans l'ancienne Normandie, sur la situation de l'Irlande. En exerçant sur des matières si diverses son esprit critique, M. Biot n'a nui en aucune façon à ses recherches astronomiques et physiques. Quelques-uns de ces travaux variés mériteraient une analyse spéciale; mais elle ne pourrait rentrer dans le plan de cette étude, où l'on a cherché surtout à faire apprécier l'importance en même temps que les difficultés et les caractères particuliers de l'histoire scientifique. Les pages que M. Biot a écrites sur Galilée et Newton en sont à certains égards d'excellens modèles, et on a dû s'y arrêter de préférence. En choisissant dans le plus grand siècle scientifique deux noms illustres, dont l'un en marque le début, l'autre la fin, on voit comment dans un temps si court la méthode expérimentale et le raisonnement ont traversé tout l'espace qui sépare l'ignorance la plus profonde de la connaissance des lois les plus générales de l'univers. Dans ce grand mouvement des esprits, l'historien doit apprécier le rôle particulier de tous ceux qui y ont été mêlés, montrer ce que chacun doit aux autres et ce qu'il leur a donné : tâche souvent très difficile, et qui exige, en même temps qu'une vaste érudition, un sentiment critique des plus délicats. C'est cette partie scientifique des *Mélanges* de M. Biot qui mérite les plus grands éloges. Il ne se contente pas d'analyser d'une manière fidèle les travaux des grands hommes dont il s'occupe; il ne les présente jamais isolés : on les voit précédés, entourés de tous ceux dont ils ont emprunté le secours. Quand M. Biot montre Napier, ce chef singulier d'une singulière famille où l'audace et la bizarrerie semblent héréditaires, découvrant les logarithmes dans son château féodal, il n'oublie pas de remarquer que, sans le secours inespéré de cette précieuse invention, Kepler n'aurait pu achever ses fameuses *Tables rudolphines*, et que le génie mathématique de Newton n'aurait dès lors pas trouvé tout préparés les élémens qui servirent de base à la théorie de l'attraction universelle.

Cette intime solidarité des sciences est une des considérations auxquelles la critique scientifique doit le plus s'attacher. La dépendance mutuelle des esprits n'a rien d'humiliant pour les individus:

elle ne rabaisse pas la gloire d'un Kepler ou d'un Newton; elle rehausse et ennoblit les efforts en apparence les plus obscurs, en montrant qu'ils préparent et facilitent les découvertes de l'avenir. C'est aujourd'hui surtout, à une époque où l'on s'habitue trop aisément à mesurer l'importance de toute chose par les avantages directs qu'on peut en retirer, qu'il importe de rappeler ces vérités. Le géomètre inconnu au vulgaire, qui passe sa vie à combiner des symboles, peut, par l'heureuse solution d'une difficulté analytique, donner un guide nouveau aux sciences d'observation, et les conduire aux plus importantes découvertes. Il ne faut pas que les merveilles de l'industrie fassent oublier les travaux de l'ordre purement scientifique. Croit-on que l'histoire de la mécanique soit celle de toutes ces machines dont le nombre ne peut déjà plus être compté, qui suppléent l'homme en toute chose, et travaillent partout pour lui? Ne faut-il pas savoir en premier lieu par quelle série d'efforts on a découvert les lois du mouvement, se familiariser avec ces grands principes qui règlent l'action et la réaction des diverses parties d'un mécanisme, quelle qu'en soit la nature?

L'histoire scientifique contribuerait puissamment à éclairer les esprits en les élevant vers les nobles origines de nos connaissances, en leur apprenant le prix des études abstraites, en les accoutumant à ne pas mesurer la gloire par l'utilité du moment; mais à qui serait-elle plus utile qu'aux savans eux-mêmes? Ils y apprendraient à se défier des systèmes, en voyant avec quelle facilité le temps les emporte devant lui; ils verraient sous l'empire de quelles erreurs l'esprit humain a fait fausse route, comment il s'est trouvé ramené vers la vérité; ils se fortifieraient contre l'opposition jalouse qui accueille en tout temps les idées nouvelles. En retrouvant dans les ouvrages de l'antiquité comme un pressentiment confus de presque toutes les grandes découvertes, ils sentiraient avec plus de force qu'il ne faut toucher légèrement à aucun sujet, et que la nature n'accorde ses secrets qu'à ceux qui les lui arrachent à force de patience et d'efforts.

Outre l'intérêt pour ainsi dire spécial qui s'attache aux études d'histoire scientifique, il en est encore un autre qui tient moins aux objets de la science elle-même qu'à ses rapports avec le temps et les hommes : c'est cette partie de leur tâche que les historiens des sciences ont presque toujours le plus négligée, quand ils ne l'ont pas complétement omise. On ne connaît cependant qu'à demi l'histoire des sciences, quand on ignore dans quelles circonstances, favorables ou contraires, elles ont accompli leurs progrès. Dans les études de M. Biot, Galilée, persécuté pour ses découvertes, ne forme-t-il pas un contraste plein d'enseignemens avec Newton, comblé

d'honneurs et entouré du respect universel? Il nous importe d'apprendre pourquoi, suivant les temps et les pays, la science a eu des fortunes si diverses, poursuivi des objets si différens. Dédaigneuse des applications dans l'antique Grèce, elle est devenue aujourd'hui la servante de l'humanité, et s'efforce de satisfaire à tous ses besoins. Confondue dans les temps anciens avec la philosophie, elle s'en sépare dans les temps modernes, et tantôt reste son alliée, tantôt l'asservit, tantôt s'en déclare ennemie. Si nous la voyons, dans les pays où la réforme a triomphé, mettre humblement ses découvertes au service de la théologie, en France au contraire elle les tourne au XVIIIe siècle contre le christianisme, et en face de Rome élève l'*Encyclopédie*. Le rôle personnel assigné aux savans dans les diverses sociétés a subi des contrastes non moins singuliers : après la renaissance, ils ne forment encore qu'une république peu nombreuse et ignorée; leurs communications sont rares, difficiles, enveloppées de mystère; leurs travaux ne sont pas connus hors du cercle le plus étroit. Peu à peu la science, enhardie par ses premiers succès, sort de l'obscurité et de la retraite. De nos jours, elle a si bien changé la condition des peuples par une succession d'étonnantes découvertes, que son nom est dans toutes les bouches. Son personnel est si nombreux, qu'on ne peut plus le compter : elle se mêle de plus en plus au mouvement extérieur des sociétés; elle a sa place partout, dans les conseils des nations, dans les armées, sur les flottes; elle a perfectionné les arts de la guerre et de la paix; elle gouverne l'industrie, elle conseille l'agriculture; elle est devenue l'arme la plus puissante de la civilisation. Le récit de ces étonnantes transformations doit nécessairement tenir une place importante dans l'histoire des sciences. En s'ajoutant aux études de critique proprement dite, il n'en diminue en rien l'importance, et tend au contraire à la rehausser. Ce n'est qu'en montrant comment toutes les inventions qui nous éblouissent dérivent d'un certain nombre de principes généraux, en ramenant sans cesse la pensée vers les vérités abstraites qui sont les bases de nos connaissances, qu'on fait une œuvre véritablement scientifique; mais ce n'est qu'en combinant, dans d'heureuses proportions, deux ordres de considérations, les unes essentiellement tirées des sciences elles-mêmes, les autres propres à en caractériser l'influence philosophique et sociale, qu'on réussit à produire un ouvrage achevé, qui mérite de prendre place dans l'histoire.

AUGUSTE LAUGEL.

MARITIMA

I.

MIGRATIONS.

Nos patriam fugimus.
(VIRGILE.)

Le navire à son flanc met l'escalier mobile.
Il attend près du môle, en dehors de la ville,
Les hôtes inconnus qui, rangés sous ses mâts,
S'en iront, dès ce soir, vers de lointains climats.
Le long du quai bruyant où s'alignent les poupes,
Ils arrivent en hâte et réunis par groupes.
Étranges voyageurs! Les destins peu clémens
Ont tout flétri sur eux, visage et vêtemens.
Leur misère s'aggrave au poids de la fatigue :
Tel d'entre eux, épuisé, tombe assis sur la digue.
Leurs yeux éteints, leurs fronts chargés de lourds ennuis,
Disent qu'ils ont marché bien des jours, bien des nuits.
Sous la pluie et le vent, sous les soleils de flamme,
La souffrance à la fois dans le corps et dans l'âme,
Pêle-mêle ils allaient; ils traînaient par la main
Des enfans demi-nus qui pleuraient en chemin.
Leurs femmes les suivaient, pâles, plusieurs d'entre elles
Portant des nourrissons pendus à leurs seins grêles.
Aux angles de la route, ils lisaient l'écriteau.
Ils s'arrêtaient parfois au portail d'un château,
Et voyaient, à travers le réseau de la grille,
Errer dans les gazons quelque riche famille.

Dans un champ, dans un pré, s'ils distinguaient de loin
Des fermiers recueillant leurs gerbes ou leur foin :
« Heureux ceux, pensaient-ils, que fait vivre un domaine
Où ne manque jamais le pain de la semaine! »

Eux, par la rude faim dévoués à l'exil,
Ont quitté leur berceau. — Ce berceau, quel est-il?
C'est toi, pays de l'est, province étroite, Alsace
Inhabile à nourrir le trop plein de ta race.
Combien de tes enfans, laboureurs sans sillons,
Dès longtemps de tes bourgs sont partis en haillons!
Ceux-ci, qu'au même adieu ta pauvreté condamne,
T'ont laissée à leur tour; — errante caravane,
Ils tentèrent aussi l'espace et les hasards.
Les voilà sur la rive : hommes, femmes, vieillards;
Oui, même les aïeux, fronts courbés par la vie.
A l'âge où le repos est la suprême envie,
Que vont-ils faire au loin, se traînant pas à pas?
Un jour encore ou deux, ne pouvaient-ils donc pas
Attendre que leurs os, si près de se dissoudre,
Fussent mêlés du moins à la natale poudre?...

Sur le môle, en passant, les promeneurs du soir,
Sans autre souci d'eux, s'arrêtent à les voir.
Nul ami, nul parent n'est venu sur la plage
Leur adresser le vœu qui bénit le voyage.
Sur un sol étranger vous les diriez déjà.
Fardeau dont leur épaule un moment s'allégea,
Leur bagage en désordre autour d'eux se disperse.
Ce sont les seuls trésors de la fortune adverse :
Humbles coffres, manteaux, mêlés à l'attirail
Des champêtres outils réservés au travail,
Car, une fois jetés aux bords d'un autre monde,
Le labeur est encor tout l'espoir qu'on y fonde.

Où vont-ils? Devant eux, aux limites de l'eau;
Ils vont où finira la course du vaisseau.
De ces simples esprits nul n'en sait davantage;
L'ignorance est en eux, qui les suit à tout âge.
A cette heure, les yeux ouverts d'étonnement,
Ils regardent, pensifs, la mer, le bâtiment.
Pour la première fois venus sur une grève,
Enfans des monts lointains, ils n'avaient vu qu'en rêve

Ces espaces d'azur qui dans les horizons
Se perdent, cette mer où nagent des maisons,
Ces étranges vaisseaux que le vent, d'un coup d'aile,
Chasse, leur a-t-on dit, ainsi que l'hirondelle!
Sur ce mince navire il faudra se bercer;
Cette sombre étendue, il faut la traverser;
Puis, — si Dieu l'a permis, — tomber sur une terre
Qui devant eux, là-bas, dresse un autre mystère!
Descendus sur ton sol, Amérique du Nord,
Que de soucis amers les attendent au bord!
Isolement, faiblesse; avec la destinée
Lutte de chaque jour, inquiète, obstinée;
Asile à découvrir, marches dans le désert;
Forêts où, plein d'effroi, le voyageur se perd;
Et les travaux sans fin du soc et de la hache;
Et, fléaux non prévus que l'avenir leur cache,
Ces fièvres, ces poisons bus dans un air subtil!...
Du peuple entier qui part un seul reviendra-t-il?
De ces femmes, hélas! combien resteront veuves,
Assises sans défense au bord des vastes fleuves!
Et de ces orphelins combien, trop tôt vieillis,
Sous un arbre au désert seront ensevelis!

Sur le pont cependant une voix les appelle.
Ils y montent d'un pied qui vacille à l'échelle.
Ainsi qu'un vil troupeau, vers la proue, à l'écart,
Ils vivront refoulés. — L'ancre est levée, on part.
On s'en va sur la mer solitaire et profonde,
Dont les ombres du soir déjà brunissent l'onde.
Le vent qui s'est levé dans la voile à grand bruit
Annonce que les flots grossiront cette nuit.
Eux, mornes, accoudés le long des bastingages,
D'un œil chargé de pleurs voient s'enfuir les rivages;
Ils murmurent tout bas quelques tristes adieux;
Car on t'aime, ô patrie, ô terre des aïeux,
On t'aime d'un amour que rien ne peut abattre,
Que tu sois tendre mère ou cruelle marâtre!

II.

RENCONTRE.

Il est, aux bords déserts du canal Mozambique,
Une lisière étroite aux pentes du rocher,
Un rivage sans nom, d'aspect morne et tragique,
Dont les vaisseaux en mer n'osent pas s'approcher.

Comme un rideau tendu, la montagne l'ombrage;
Jusqu'au niveau de l'onde, abrupte, elle descend.
Qui s'égare par là trouve à peine un passage
Entre le mur terrible et le flot menaçant.

Nul gazon ne verdoie aux flancs du rocher fauve;
Aucun ruisseau n'y pleut des fentes du granit.
Rien de vivant, sinon parfois un vautour chauve
Qui plane dans l'espace au-dessus de son nid.

Aux heures du reflux, quand se retire l'onde,
Le long des noirs écueils chevelus et rongés,
Peut-être aussi voit-on ramper le crabe immonde
Sur quelque ancien débris de vaisseaux naufragés.

Solitude, abandon, règne de la mort même,
Silence que l'oiseau trouble seul de ses cris :
Le céleste courroux et l'antique anathème
Comme à l'heure première y sont encore écrits!

Un jour, notre corvette arrêtée à distance,
Dans le svelte canot nous étions descendus,
Voulant toucher du pied, nous partis de la France,
Au bout d'un continent ces parages perdus.

Sur les marges du roc jetés comme une épave,
Nous y marchions pensifs, — et tour à tour notre œil
Interrogeait le mont et le flot qui le lave,
Et du ciel pâlissant les nuages en deuil.

L'ardent soleil tombait sous la montagne aride.
Quand l'Europe est assise à son foyer d'hiver,
Là-bas règne l'été, dans sa fureur torride,
Qui lézarde la roche et met en feu la mer.

Si loin du doux pays, errans sur cette grève,
A cette heure où la chair et l'âme ont le frisson,
Nous allions, oppressés et croyant faire un rêve,
Et de nos propres voix nous retenions le son!

A nos yeux tout à coup, sur la pierre isolée,
Au plus triste recoin du sinistre tableau,
Une image imprévue, étrange, désolée,
S'offrit : — un couple humain vivant au bord de l'eau.

Farouches, demi-nus, la peau sèche et brunie,
Tous deux reposaient là, dans l'horreur de ce lieu,
Homme et femme, souffrance à la souffrance unie,
Livrés dans leur misère à la merci de Dieu!

Leur demeure auprès d'eux se dressait : humble hutte;
Tendu sur trois roseaux, un haillon sans couleur
Que le vent secouait et menaçait de chute...
Les chacals au désert ont un abri meilleur.

Sur la roche, un feu pâle, obscurci de fumée,
Où cuisait à l'écart je ne sais quel repas.
Pour nourrir ses tisons, l'étrangère affamée
Cherchait quelque bois mort qu'elle ne trouvait pas.

Assis sur le roc nu, — silencieux et morne,
L'homme penchait son front vers ses maigres genoux.
Son œil, qui regardait à l'horizon sans borne,
A peine et froidement se détourna vers nous.

Au vêtement chétif dont leur corps s'enveloppe,
A leur front, noble encor sous tant de pauvreté,
On retrouvait le sceau de la race d'Europe,
Et dans leur dernier geste une ancienne fierté.

Leur nom? d'où venaient-ils? quelle fortune amère
En ce désert maudit les égara tous deux?...
Voyageurs, sûmes-nous, l'Écosse était leur mère;
Mais pas un mot de plus ne fut obtenu d'eux.

Énigme dont le poids reste au cœur et l'oppresse!
Quel désir insensé, quel crime ou quel amour
Les avait amenés, de détresse en détresse,
Jusqu'à cet abandon suprême et sans retour?

Jetés si loin de toi, verte et neigeuse Écosse,
Terre des gazons frais, des bois, des lacs d'azur,
S'étaient-ils arrêtés, pour y creuser leur fosse,
A ce dernier recoin du désert âpre et dur?...

Le vent soufflait, la nuit tombait du ciel immense,
Et tandis que la mer nous reprenait au bord,
Errante humanité, nous songions en silence
A ce que font de toi les sombres lois du sort!

Nous sondions tes destins cachés sous tant de voiles,
Et devant cette mer, qui déjà nous portait,
Sur les confins d'un monde, en face des étoiles,
Ta misère infinie à nos yeux éclatait.

III.

LA VACHE.

Nous avions sur le pont, durant ce long voyage,
Une vache au flanc roux qui, de son pur laitage,
Abreuvait une femme et deux frêles jumeaux,
Bercés dans un hamac par le roulis des eaux.
Du vaste azur des mers partout environnée,
Elle voguait pensive, inquiète, étonnée.
Morne, elle regrettait, sur le plancher mouvant,
La terre qui jamais n'ondule sous le vent,
Les doux coteaux, le mont chargé de verts ombrages,
Et, baignés de ruisseaux, les heureux pâturages.
Après quarante jours de deuil silencieux,
D'une clameur sonore elle frappa les cieux,
Tressaillit, dilata son épaisse narine,
Et respira le vent de toute sa poitrine.
Les matelots soudain gravirent au hunier.
— Que voit-on de là-haut? cria le timonier.
— Rien, lui répondit-on; pas de côte entrevue...
Qu'importe à l'instinct sûr qui devance la vue?
O terre encor lointaine, en son pressentiment,
Elle te saluait de ce mugissement!

IV.

LE PHARE.

Parmi les noirs brisans où le flot tourbillonne,
Le phare vers la nue élève sa colonne.
Pilier de blocs massifs qu'unit un dur ciment,
Il surgit solitaire, ainsi qu'un monument.
Des vagues à ses pieds la fureur se déchaîne :
On dirait que la mer assiége de sa haine
Cette tour qui, montrant le péril aux vaisseaux,
La frustre d'un butin convoité par ses eaux.
Le soir vient, l'horizon s'efface dans la brume;
Sur la tour aussitôt le fanal se rallume;
Avant même qu'au ciel une étoile ait relui,
Un astre éclaire l'onde, et cet astre, c'est lui!
Foyer de vifs rayons dont la lueur éclate,
Il enflamme les airs d'une teinte écarlate,
Et, sur l'océan noir, son reflet projeté
Semble un chemin de feu par la houle agité.

Averti des écueils dont ce bord se hérisse,
Le navire alors cherche une onde plus propice;
Il veille à sa manœuvre, et, le long du canal,
Rend grâce en le fuyant au lumineux fanal.
Des nochers en péril ce guide manifeste
A d'autres voyageurs sera pourtant funeste.
Il en est qui par lui sont pris en trahison :
Ceux-là sont les oiseaux bercés à l'horizon,
Ce sont les passagers du vent et de la nue.
La saison froide et triste étant déjà venue,
En colonne, en triangle, ils traversaient les airs,
Cherchant au loin des cieux plus tièdes et plus clairs.
Voilà qu'au bord des flots l'ardent soleil du phare
Brille, et dans leur essor les trouble et les égare.
Eux qui des cieux profonds savent chaque sentier,
Qui firent sans erreur le tour du globe entier,
Pour la première fois, suspendus par le doute,
Se laissent détourner de l'infaillible route;
Ils veulent de plus près, dans l'ombre de la nuit,
Voir l'étrange soleil dont l'éclat les séduit.

Ainsi que dans un champ, par troupes inquiètes,
Descendent au miroir les jeunes alouettes;
Comme le papillon, si fragile et si beau,
S'abandonne le soir à l'attrait du flambeau,
Ils viennent par essaims, — ramiers blancs comme neige,
Pluviers, cailles, vanneaux, — ils s'approchent du piége;
Fascinés, éblouis, ils tournent; je les vois
Autour du haut fanal voler tous à la fois.
En vain contre le charme ils voudraient se débattre;
Dans le rayonnement de la clarté rougeâtre,
Ils sont pris de vertige... hélas! et tour à tour
Se brisent dans leur chute aux pierres de la tour.
Et la mer les saisit de ses promptes écumes,
Et, flocons dispersés, le vent sème leurs plumes,
Et le cri douloureux des blessés convulsifs
Se mêle au sourd fracas des flots dans les récifs.

Oiseaux infortunés! là-haut, près des nuages,
Vous poursuiviez en paix vos éternels voyages.
Conduits par un instinct si rarement déçu,
Au soleil véritable et d'avance aperçu
Vous alliez confians : palmiers, claires fontaines,
Doux nids, vous appelaient aux régions lointaines.
Vous ne les verrez pas; séduits par un faux jour,
Vous ne connaîtrez plus ni le ciel ni l'amour!
Hélas! telle est du sort la cruelle ironie :
On entrevoit de loin quelque sphère bénie;
Plein des rêves sacrés du sage ou de l'amant,
Vers un but radieux on s'envole ardemment,
Et l'on meurt en chemin, et l'on tombe victime
D'un rayon qui vous ment et vous jette à l'abîme!

V.

CHANSONS DU SOIR.

Après un jour d'été, quand la ville s'endort,
Qu'elle étouffe l'écho de ses rumeurs dernières;
Quand les lampes du soir dans les maisons du port
S'allument, et sur l'eau projettent leurs lumières,

Le long des quais obscurs, il est doux d'écouter,
Dans cet apaisement des heures recueillies,

Les airs que les marins se prennent à chanter
D'une âme enfin rendue à ses mélancolies.

Préludant au sommeil qui va bientôt venir,
Ce chant, dont la tristesse à temps égaux s'exhale,
Pour chaque matelot est comme un souvenir,
Comme une vision de la terre natale.

Marqué de son accent, chaque peuple a le sien :
L'Anglais un rhythme dur, mêlé de quelque ivresse,
L'Espagnol un refrain pieux, l'Italien
Des couplets que l'amour emmielle de tendresse.

Mais, entre ces accords, à mon gré le plus doux,
C'est l'air vague et plaintif, la sourde cantilène
Que les matelots grecs, hôtes fréquens chez nous,
Chantent sur leur navire, assis vers la poulaine.

Sans varier d'un son, d'où viens-tu, chant si vieux,
Héritage flottant qu'un siècle à l'autre envoie?...
Est-il vrai, matelots, que, parmi vos aïeux,
On le chantait aux jours de la guerre de Troie?...

VI.

LE FEU D'ÉPAVES.

A LONGFELLOW.

La maison du pêcheur qui près du flot s'élève
Entre ses murs étroits nous avait accueillis.
C'était l'heure du soir, l'heure propice au rêve.
La mer, sous une brise, arrivait à la grève
En doux et larges plis.

A travers la croisée ouverte sur la plage,
L'œil distinguait non loin, — silencieux tableau, —
Quelques arbres épars au rougissant feuillage,
L'ancien phare, la tour, et les murs d'un village
Qui s'avance dans l'eau.

C'était aux jours d'octobre, et quoiqu'à la fenêtre
Le vent qui se jouait n'annonçât point l'hiver,
Nous avions au foyer, sans y songer peut-être,
Allumé quelque bois de vieux chêne ou de hêtre,
Épaves de la mer.

Et, l'œil sur ces tisons, nous causions à voix basse
De l'océan voisin, du flux et du reflux,
Des marins en péril que l'ouragan pourchasse,
Du vaisseau démâté qu'on hèle dans l'espace
Et qui ne répond plus.

Poursuivant au hasard le fil des rêveries,
Nous parlions à leur tour des naufrages du sort,
Des croyances en deuil par le siècle meurtries,
Et des amours éteints, — et des âmes flétries,
Dont le doute est la mort.

Devant nous, du passé, dans leur fraîcheur première,
Les pâles souvenirs se dressaient à la fois,
Les blanches visions de grâce printanière...
Et l'occident, là-bas, endormait sa lumière,
Et nous baissions la voix.

Sous les obscurs lambris teints d'une lueur sombre,
La mer nous envoyant son rhythme lent et doux,
Chacun de nous semblait aux yeux de l'autre une ombre;
Et, toujours plus songeurs, nous repassions le nombre
Des jours vécus par nous.

« Les choses de la vie au néant emportées
Sont mornes à revoir aux pâleurs de la nuit.
Laissons-les, vous disais-je, où Dieu les a jetées.
De la mémoire, à deux, les pages feuilletées
Rendent un triste bruit! »

Les tisons, à nos pieds, fumaient à peine encore;
Le jour dans un nuage expirait au couchant.
Alors, ombre du soir que son reflet colore,
Une femme passa, qui, de sa voix sonore,
Chantait un divin chant.

A la marge des eaux, forme entrevue à peine,
Dans le rayon qui meurt elle était belle à voir.
Ce qu'exhalait au vent sa voix pure et sereine,
C'était le chant joyeux de la vie encor pleine
De croyance et d'espoir.

Et dans l'âtre, soudain, des épaves en cendre
Un dernier feu jaillit comme une langue d'or.

Et tous deux, en nous-même heureux de redescendre,
Nous sentîmes aussi que nos cœurs pouvaient rendre
Une étincelle encor!

VII.

LE TRAVAIL.

Poète errant au bord de cette mer profonde,
Suspends tes pas, et vois,... vois ce que fait son onde :
En brisant sur la grève, elle y prend au hasard
Quelque caillou grossier qui gisait à l'écart,
De silex, de granit quelque rude parcelle,
La détache du sol et l'entraîne après elle,
Et la plonge au milieu des sillons blanchissans.
Puis, sans compter les jours, ni les mois, ni les ans,
Que l'abîme en fureur se soulève ou qu'il dorme,
De cet obscur débris elle épure la forme.
Obstinée à sa tâche ainsi qu'un ciseleur,
Sans cesse elle y revient; à l'égal d'une fleur,
L'arrondit, l'amincit, d'un émail la colore,
La prend et l'abandonne, et la reprend encore,
Puis rejette à la côte un de ces fins cailloux,
Bleus, polis, doux à l'œil, au toucher non moins doux,
Que les petits enfans conduits sur le rivage
Cherchent avec l'ardeur naïve de leur âge,
Qu'ils trouvent, ô merveille! et qu'au fond de la main
A leurs amis jaloux ils montreront demain.

Poète, fais ainsi : choisis quelque pensée
Loin des sentiers battus errante ou délaissée.
Qu'un art laborieux, qu'un soin toujours nouveau,
De jour, de nuit, longtemps la roule en ton cerveau.
N'épargne au saint travail que soutient l'espérance
Nul effort, nul souci, — pas même la souffrance.
Rêve une autre couleur, cherche un autre contour...
Tu seras trop payé si l'on te doit un jour
Un de ces vers heureux, marqués d'un peu de gloire,
Dont les hommes charmés décorent leur mémoire.

J. AUTRAN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre 1858.

Une question de la plus haute importance pour le présent et pour l'avenir a été abordée très nettement ces jours passés par un organe de la presse quotidienne. La bourgeoisie et la liberté, tel était le thème. L'on décrivait avec une grande vérité les effets produits dans la vie générale du pays par la cessation du mouvement politique au sein des classes qui prenaient autrefois une part active au gouvernement des affaires publiques : l'éducation politique, qui enfante des hommes nouveaux, arrêtée ; les idées devenues rares et pauvres ; les bonnes choses, lorsque bonnes choses il y a, se faisant tristement et sans entrain ; l'opinion stagnante et dupe souvent des impressions les plus absurdes, qu'il est impossible de détruire, parce qu'elles ne comparaissent point au grand jour des discussions. L'on n'avait pas de peine à démontrer qu'une pareille situation n'est bonne ni pour le gouvernement, ni pour les classes éclairées. — La langueur des esprits et l'effacement des résistances légitimes ne sont jamais une force pour le pouvoir : une unanimité passive n'est point naturelle ; les apothéoses continuelles des journaux officieux ne produisent pas plus le rayonnement glorieux dont s'illuminent les grandes situations que les instrumens vulgaires qui répètent sous la manivelle les mêmes cantilènes ne font d'harmonieux concerts. Comment sortir de là ? N'y a-t-il pas quelque chose à faire et pour le gouvernement et pour les classes politiques ? Oui, disait-on. Il serait grand temps de mettre un terme à cette torpeur : la France a besoin de ventilation. Le gouvernement donnerait une preuve de force en se dessaisissant du pouvoir discrétionnaire qu'il exerce sur la presse. La bourgeoisie reprendrait l'initiative qui lui appartient dans la vie politique, en consacrant l'influence qu'elle trouverait dans la liberté à l'amélioration intellectuelle et physique des classes populaires. — Tels étaient, si nous ne nous trompons, le dessein et la portée des articles auxquels nous faisons allusion. Plusieurs choses y étaient très bien dites et ont

été justement remarquées, d'autres nous ont paru peu équitables et peu opportunes; mais nous sommes trop amoureux de tout ce qui ressemble à un réveil de la vie intellectuelle, nous sommes trop possédés nous-mêmes de la pensée générale qui a inspiré la manifestation qui nous occupe, pour nous arrêter à des chicanes de détail. Nous ne ferons au journal qui a développé ces idées qu'une seule querelle, qu'on prendra peut-être pour une querelle de mots, mais qui est loin d'avoir à nos yeux ce caractère. Nous lui reprocherons de commettre un anachronisme et une très injuste méprise en représentant la bourgeoisie comme une classe qui devrait ambitionner un rôle distinct au sein de la France actuelle.

Il serait temps d'en finir avec les distinctions de classes dans une nation telle que celle qui est sortie de la révolution de 1789. Une politique forte, généreuse, juste et moderne ne peut plus reposer nulle part chez les peuples civilisés, mais à plus forte raison en France, sur la distinction et par conséquent sur l'antagonisme des classes. En France en effet, il n'y a plus de classes politiques séparées par des priviléges, des droits, des organisations diverses : il n'y a plus pour tous que les mêmes droits et un seul cadre, la nation. Le mot de bourgeoisie n'a plus de sens que dans notre histoire avant 1789. Il n'y a plus de bourgeoisie comme classe politique, puisqu'il n'y a plus de noblesse, puisqu'il n'y a pas d'aristocratie organisée, puisqu'il n'y a pas de classe moyenne exclue de certains priviléges et investie d'autres priviléges politiques qui ne seraient point partagés par le reste de la nation. Le mot a malheureusement, mais injustement survécu à la chose, et c'est ce fantôme d'un mot qui a trompé et ceux qui ont malencontreusement rêvé la théorie impossible du gouvernement des classes moyennes, et ceux qui ont tristement réussi à irriter dans le peuple des animosités dénuées de sens contre cette partie de la nation que l'on continue machinalement d'appeler la bourgeoisie. Il y a encore des bourgeois, si vous entendez par ce mot une certaine condition sociale aux limites indécises, où l'on s'élève soit par une certaine énergie et un certain bonheur de travail, soit par la possession d'une certaine richesse, soit par une certaine éducation et l'exercice de certaines professions. A ce point de vue, non-seulement il y a encore des bourgeois, mais il n'y a plus, à vrai dire, en France que des bourgeois, ou des hommes qui, au prix du travail prévoyant et heureux et d'une suffisante culture d'esprit, le peuvent devenir; mais c'est là le point de vue social, et non le point de vue politique. Avec cette vaste portion de la nation, avec cette innombrable multitude d'individus égaux par les droits, mais séparés les uns des autres par tant de degrés de richesse ou d'éducation, et par conséquent par tant d'inégalités personnelles, de préoccupations différentes et d'intérêts divers, vous ne formerez pas une classe politique, une bourgeoisie; vous ne ferez que ce que vous avez : une immense démocratie. Voilà la réalité que nous opposons également et aux théoriciens du gouvernement des classes moyennes et aux détracteurs aussi peu pratiques de la bourgeoisie. Il importe pour l'avenir de débarrasser le langage politique de cette expression vide de sens qui a été le prétexte de si regrettables méprises, et nous croyons que l'on avancerait beaucoup le travail politique de la France, si l'on se guérissait de cette habitude surannée qui attribue un rôle, des

droits, des devoirs, une responsabilité collective, à cette portion de la nation qui n'a point d'organisation distincte, et à laquelle Sieyès a donné son nom véritable et définitif en l'appelant tout le monde.

Ce mot de bourgeois entraîne du reste avec lui nous ne savons quelle signification injuste et fâcheuse qui va jusqu'à compromettre les hommes et les choses auxquels on l'accole, et il a porté dans la politique le malheur qui l'accompagne. Par une inconséquence fort comique, personne en France ne veut plus être bourgeois depuis que tout le monde l'est, et les partis les plus avancés dans la démocratie ont cru prendre des lettres de noblesse en déclamant contre la bourgeoisie. C'est un travers ridicule, qu'il est aisé d'expliquer. La littérature française a eu son berceau et sa splendeur dans l'ancienne société, c'est-à-dire au sein de notre noblesse de cour. Elle est de l'ancien régime, et elle a même jusqu'à nos jours conservé bien des préjugés de l'ancien régime. C'est là qu'elle a pris le dédain du pauvre bourgeois. En outre, la littérature de notre temps, privée des salons d'autrefois, a fréquenté beaucoup les ateliers de nos peintres; elle y a contracté un redoublement de mépris pour le bourgeois, qui est à l'artiste français ce que le philistin est à l'étudiant allemand. Ajoutez encore, si vous voulez, un peu de cette fatuité militaire qui nous est si naturelle, et vous comprendrez comment, sans s'en douter, la littérature radicale et socialiste a puisé à des sources fort peu démocratiques son acharnement sarcastique contre la bourgeoisie, et comment on attaque encore les bourgeois parmi nous, en se moquant d'eux, même après la disparition de la noblesse, rejetée par la révolution dans la condition sociale de la bourgeoisie. Il n'y a plus en effet parmi nous de noblesse, ni au point de vue politique, ni au point de vue social. Il nous est défendu par la loi d'usurper des titres; mais nous, bourgeois, tout en regardant comme une parure nationale les noms historiques dignement portés, nous avons deux façons de nous dédommager de cette interdiction, qui nous défend contre une tendance ridicule de notre caractère. Nous conservons le droit d'être aussi difficiles que le duc de Saint-Simon en matière de noblesse, et de traiter de vil roturier comme nous quiconque n'est pas antérieur à 1400, ou nous pouvons adopter la consolante conjecture de M. de Chateaubriand sur la décadence qui aurait précipité dans le tiers-état une multitude d'indigens hobereaux, et nous figurer que, lorsqu'on est Français, l'on a de grandes chances d'être noble sans le savoir, et l'on est suffisamment titré.

Pour parler sérieusement, nous approuvons donc les conclusions libérales du journal auquel nous avons fait allusion; mais nous pensons que ce serait une méprise que de demander au nom de la bourgeoisie comme classe politique les libertés qui nous manquent encore. Les titres aux libertés politiques sont dans les principes essentiels qui gouvernent les sociétés et dans les lois qui sont la formule de ces principes. Les argumens pratiques qui appuient l'extension et le progrès des libertés publiques sont fournis par les intérêts généraux de la nation tout entière. Les titres aux libertés auxquelles la France doit aspirer sont inscrits dans la déclaration des droits qui résume les principes de 1789, principes vivans qu'invoque et que maintient par conséquent la constitution de 1852. Ces principes nous assurent le

droit constitutionnel de regarder la législation qui régit aujourd'hui la presse comme temporaire et d'en demander la réforme. C'est aux intérêts généraux du pays bien interprétés par les citoyens d'un côté, et par le gouvernement de l'autre, de marquer l'heure de cette réforme. Pour être satisfaits avec intelligence et avec équité, il faut que tous les intérêts qui existent au sein d'une nation, ceux des pauvres comme ceux des riches, ceux des travailleurs comme ceux de la haute et basse bourgeoisie, se puissent manifester avec la plus grande publicité possible et s'éclairer par les discussions les plus libres. Nul doute que la réintégration de la presse dans le droit commun ne fournît à cette utile publicité et à ces salutaires discussions un concours efficace. Les simples citoyens peuvent user de leur initiative pour obtenir ce concours; le gouvernement lui-même peut en apprécier l'utilité et hâter le moment où cette grande coopération des esprits par l'intermédiaire de la presse serait acquise à la direction des affaires publiques. Nous croyons, pour notre part, que l'état de la presse trompe beaucoup d'hommes éclairés sur le degré de vie politique que comportent les institutions actuelles; nous pensons également que la législation provisoire de la presse neutralise certaines conséquences de la constitution qu'il serait de l'intérêt du gouvernement de laisser se développer; mais encore une fois ce serait placer cette grande question de la liberté de la presse sur une base par trop étroite que de l'attacher aux intérêts et aux goûts d'une classe dont la plus grande infirmité, pour nous dispenser d'en rechercher d'autres, est de n'être point une classe constituée, et il est oiseux de recommencer à ce propos les vieilles logomachies qui ont déjà été si nuisibles aux progrès politiques de la France.

A moins de vouloir rétrograder au-delà de 1789, l'on reconnaîtra que le système représentatif est le seul mode de gouvernement qui convienne à un pays tel que le nôtre. Nous ne redoutons sur ce point aucune contradiction. Nous savons bien que ceux qui penseraient autrement n'oseraient avouer leur opinion, et garderaient le silence. Qu'est-ce dans son essence que le gouvernement représentatif? C'est d'un côté la parole donnée à tous les intérêts du pays qui ont le droit de se faire entendre, et de l'autre un moyen assuré à ces intérêts d'influer, chacun dans une mesure légitime, sur la direction du pouvoir. L'action des intérêts du pays sur la direction du pouvoir s'accomplit par les assemblées délibérantes; mais la représentation proprement dite des intérêts s'opère surtout par la publicité et par la liberté de la presse. Telles sont les deux conditions essentielles du gouvernement représentatif, et nous oserons dire que, loin d'être incompatibles avec la constitution de 1852, elles doivent trouver des garanties dans cette constitution, pleinement exécutée. De ces deux conditions, celle qui nous paraît devoir exciter surtout en ce moment la sollicitude des esprits éclairés, c'est la liberté de la presse. Avec une presse libre, c'est-à-dire soumise au régime légal, la composition des assemblées délibérantes et jusqu'à un certain point leurs attributions nous seraient indifférentes. Que l'assemblée soit un conseil d'état ou un congrès, qu'elle soit élue par le suffrage universel ou par le pouvoir lui-même, qu'importe après tout à ceux qui connaissent bien et le tempérament des assemblées et la nature humaine? Nous nous souvenons de

cette remarque profonde du cardinal de Retz : toute assemblée est peuple! et nous aussi nous croyons que c'est à l'opinion publique qu'appartient la dernière victoire. Mais où sera la consécration de cette souveraineté finale de l'opinion, si l'action de la presse a d'autres limites que la loi, interprétée par les tribunaux du droit commun?

Tels sont nos principes. En les soutenant même lorsque le cours des événemens leur paraît contraire, nous savons que nous nous exposons à deux sortes de reproches. Les uns raillent l'optimisme de nos espérances; d'autres, confondant peu spirituellement la confiance dans l'avenir avec le regret du passé, taxent nos idées de vieilleries. Nous avons encouru par exemple les sarcasmes des premiers à propos du procès de M. le comte de Montalembert. Nous avions émis, à l'occasion de ce procès, une opinion qui parut originale : nous avions dit que le régime des procès était préférable pour la presse au régime des avertissemens, et que les poursuites en pareille matière devaient être moins regrettables aux yeux des amis de la liberté de la presse, s'il était permis d'y voir le dessein, de la part du gouvernement, d'abandonner le système des avertissemens. L'on se récria contre notre opinion : elle était trop naïve, au gré de quelques-uns, pour être sincère, et pour ne point cacher une ironie. Après les divers incidens de ce procès, n'avons-nous pas le droit de demander si nous étions en effet aussi naïfs qu'on le supposait? Le dénoûment de cette affaire nous met à l'aise pour apprécier l'arrêt de la cour. Grâce à la remise des peines prononcées contre M. de Montalembert, il est permis d'étudier l'esprit de l'arrêt sans s'émouvoir au sujet de l'illustre écrivain. Certes, au milieu de cette disposition déraisonnablement timide des esprits qui tend à exagérer outre mesure les restrictions légales imposées à la presse, nous regardons comme un enseignement opportun ce passage de l'arrêt qui rappelle que « la loi confère aux citoyens le droit de discuter les lois et les actes du gouvernement. » Nous avons remarqué avec une égale satisfaction que la cour, en soulignant quelques fortes expressions de l'écrit de M. de Montalembert, voit un délit dans une appréciation de la législation sur la presse qui la représente « comme ne laissant la faculté de parler que par ordre et par permission, sous la salutaire terreur d'un avertissement d'en haut, pour peu qu'on ait la témérité de contrarier les idées de l'autorité ou celles du vulgaire. » Si l'expression d'une pareille opinion sur le régime actuel de la presse est un délit, ceux qui se font une idée si outrée des sévérités de ce régime, et qui en redoublent gratuitement les rigueurs par la peur qu'ils en ont, ne reviendront-ils pas enfin de leurs ridicules frayeurs? L'arrêt de la cour d'appel est un commencement de jurisprudence dans l'application de la législation actuelle de la presse, et, au risque de passer encore pour d'endurcis optimistes, nous constatons avec satisfaction que cette jurisprudence a été moins défavorable à la liberté que ne l'avaient appréhendé certaines personnes.

Mais nos vrais adversaires ont trouvé contre la *Revue* un trait plus méchant! Ils font de nous les organes des opinions vieillies, les représentans du passé, et se considèrent eux-mêmes, bien entendu, comme les jeunes et les vivans! Un journal s'est fait naguère, dans nous ne savons quel intérêt, l'organe de cette piaffante jeunesse contre notre vétusté intellectuelle. Il était bien

choisi; c'est justement celui dont la caricature a rendu le type sénile si populaire, qu'on ne peut s'empêcher, en pensant à lui, de le voir sous la forme du plus décrépit des Gérontes. On ne demande pas seulement en France le concours des complaisans pour répandre contre nous cette foudroyante accusation : de nous ne savons quelle officine parisienne partent pour l'étranger des billets anonymes de faire part où l'on proclame notre vieillesse et la jeunesse des autres. Il n'y a qu'un malheur, c'est qu'à l'étranger ce système de notes et de manœuvres secrètes se trompe d'adresse. L'Europe éclairée est un auditoire d'élite, grossissant sans cesse, que la *Revue* a conquis, il lui est permis d'en être fière, et dans les sympathies duquel elle puise une précieuse force. Ces sympathies, nous les retrouvons dans tous les organes de la presse étrangère qui ont quelque distinction, quelque goût de l'indépendance, qui vivent enfin, et qui sont écoutés et respectés. Ils nous révèlent eux-mêmes les manœuvres sournoises employées contre nous, et auxquelles ils refusent de s'associer. Ils savent aussi bien que nous que c'est à notre libéralisme que nous sommes redevables de ces mesquines et secrètes persécutions auxquelles nous avons peut-être tort de prendre garde, tant elles sont ridicules; mais nous n'avons pu tenir à la singularité de cette accusation de vieillesse qu'on a l'adresse maligne de diriger contre nous, en nous opposant qui? des noms d'hommes fort mûrs et de respectables burgraves de la politique ou de la littérature, qui ne se sont rajeunis que par de très récentes conversions; en nous opposant quoi? le culte aveugle de ce qui brille dans le présent, à nous qui pensons que la véritable jeunesse n'est jamais folle du présent, et ne doit y rechercher que les élémens avec lesquels elle devra faire l'avenir, qui seul a droit de l'attirer.

Qu'on nous permette, pour aller de la France à l'étranger, de passer légèrement sur les bruits relatifs aux affaires d'Italie, qui tiennent, suivant nous, une trop grande place dans les préoccupations du moment. Notre raison se refuse à croire à ces vaines et belliqueuses rumeurs, mais nous ne pouvons méconnaître la fâcheuse influence qu'elles exercent sur le monde des affaires. Sans doute la situation de l'Italie est si irrégulière que l'attention des gouvernemens doit épier les incidens qui pourraient se produire dans ce malheureux pays. Dans l'hypothèse d'éventualités qu'il est sage de prévoir, il n'est pas moins sage de prendre certaines précautions; mais c'est évidemment commettre une méprise que de confondre les préparatifs de la prudence avec les desseins prémédités d'une initiative aventureuse. Nous nous efforçons, pour notre part, d'éviter cette erreur; nous nous souvenons aussi que l'Italie a donné lieu à d'autres émois qui se sont calmés. Nous n'avons pas oublié qu'en 1853, au moment où allait éclater la lutte de la Russie et de l'Occident, certains hommes d'état des plus expérimentés de l'Europe ne croyaient point à une crise orientale, mais regardaient comme imminente une explosion générale en Italie, accompagnée naturellement de oute sorte de complications européennes. Il y a cinq ans de cela, et il n'y a rien eu en Italie : l'Orient a fait diversion aux questions italiennes, et qui sait si quelque incident oriental n'écartera pas encore une fois ces conflits terribles dont la menaçante perspective paralyse aujourd'hui parmi nous les grandes opérations commerciales et industrielles? C'est beaucoup de gagner du temps, c'est beaucoup même pour la bonne solution des questions enga-

gées. Pour notre part, nous n'attendons aujourd'hui de la guerre aucune bonne solution des difficultés italiennes. La guerre livre tout à la force, et la force, l'Italie en a fait assez l'expérience, ne fait rien de naturel et de durable. L'exemple de ce qui a pu s'accomplir en 1848, et de ce qui a avorté à la suite de la révolution, devrait être présent à toutes les pensées.

En 1848, le pape avait inauguré les institutions constitutionnelles, Charles-Albert avait donné le statut, le roi de Naples lui-même avait accepté le système représentatif. Que l'on suppose que cet état de choses n'eût point été troublé par l'intervention de la force révolutionnaire dans les affaires européennes et italiennes; croit-on que le système autrichien en Lombardie eût pu durer jusqu'à ce jour en présence des trois états principaux de l'Italie se gouvernant eux-mêmes sous l'égide des institutions libérales? La force morale d'un tel exemple et d'un tel voisinage eût suffi pour affranchir la Lombardie. L'Autriche eût peut-être renoncé d'elle-même à la domination de la Lombardo-Vénétie : pour couvrir sa retraite, elle eût fait sans doute de ces provinces un quatrième état sous un archiduc; mais la Lombardie n'en eût pas moins été émancipée du joug étranger et n'en serait pas moins parvenue à l'indépendance permanente. Ce n'est point à l'aventure que nous retraçons cette hypothèse rétrospective. Que gagne en effet l'Autriche à la possession si laborieuse et si coûteuse de la Lombardie? En hommes et en argent pas grand'chose assurément, si l'on songe au ruineux établissement militaire qu'elle est obligée d'y entretenir. Au contraire, l'occupation de la Lombardie lui impose de douloureux sacrifices, lui suscite dans l'opinion des peuples libéraux des haines redoutables, et affaiblit par là même ses plus naturelles alliances. Or une solution qui amènerait la retraite de l'Autriche, une solution qui, sans secouer l'Europe, affranchirait l'Italie, pourrait, dans des éventualités qui ne sont point chimériques, s'obtenir par la paix et par les progrès intérieurs de l'Italie seule; nous doutons au contraire que l'on pût tirer un meilleur profit de la guerre même la plus heureuse. Si nous comprenons l'impatience des patriotes italiens, nous croyons donc que les bonnes raisons ne manquent point pour modérer cette impatience, et que les hommes qui peuvent influer sur la direction des affaires italiennes seraient inexcusables, s'ils livraient sans réflexion leur pays et l'Europe à la fatalité des batailles et des guerres indéfinies.

Les troubles qui éclatent, et qui, pendant bien longtemps encore, éclateront dans les provinces turques voisines de l'Autriche, ne confirment-ils point ce que nous venons de dire sur les inconvéniens qu'a pour la politique du cabinet de Vienne l'impopularité universelle que lui attire sa domination en Italie? On fermerait volontiers les yeux sur l'influence que l'Autriche est appelée à exercer sur les populations du Bas-Danube, si elle ne pesait point en même temps et si près de nous sur un peuple de notre race, et dont tant de siècles de malheur n'ont pu éteindre les ardentes aspirations. Nous n'accusons point ces populations intéressantes qui, à peine échappées au joug ottoman, s'agitent convulsivement pour trouver le cadre où se développeront leurs destinées. Ces agitations, si regrettables qu'elles soient, sont la faute du triste passé qui les a si longtemps opprimées. Serbes et Roumains, Slaves et Grecs, les races chrétiennes qu'a agglomérées sous sa domination

l'empire turc ne pourront pas de longtemps avoir trouvé les conditions stables et régulières d'un bon gouvernement. Ces races manquent encore peut-être des qualités de gouvernement. C'est l'excuse de leurs agitations; malheureusement leurs agitations sont un péril non-seulement pour elles-mêmes, mais pour l'Europe. Nous pensons sans doute qu'il faut attendre des populations chrétiennes la régénération de l'Orient; mais l'œuvre que l'Europe occidentale veut confier à ces populations sera lente. Avant d'arriver au résultat poursuivi, il faudra traverser une transition longue et laborieuse.

Les populations chrétiennes placées entre la Russie et Constantinople, non par leur faute, mais par suite des conquêtes successives qui les ont bouleversées et désagrégées, sont devenues pour ainsi dire des détritus de races, des épaves de nationalités, quelque chose d'hétérogène et d'anarchique. Avant que ces élémens divers se soient repétris et refondus, il est certain qu'entre la Russie et Constantinople les populations chrétiennes ne formeront qu'une barrière illusoire et tout à fait insuffisante. Cet état anarchique d'une part et cette insuffisance actuelle à défendre les conditions d'équilibre qui leur seront confiées un jour créent à la fois pour l'Autriche et un danger réel et un rôle efficace à jouer vers le Bas-Danube. C'est ce rôle nécessaire et préservateur de grands intérêts européens que nous voyons avec peine compromis par les difficultés que l'Autriche affronte en Italie. Les troubles de Servie inspirent naturellement ces réflexions. Ce n'est pas que nous considérions la révolution qui vient de substituer le vieux Milosch au prince Alexandre comme un événement précisément hostile à l'Autriche. La faiblesse d'esprit et de caractère qu'a montrée au pouvoir le prince Alexandre enlève tout intérêt à sa chute. Les amis de la Servie et des tendances libérales ne peuvent voir qu'avec satisfaction l'initiative prise par M. Garachanin dans la révolution serbe. M. Garachanin est le chef du libéralisme en Servie, et à ce titre il a encouru longtemps la défaveur et les persécutions de la Russie. Il ne faut pas oublier qu'un des objets de la fameuse mission du prince Menchikof à Constantinople fut d'obtenir la destitution de M. Garachanin, qui était alors ministre du prince Alexandre. Nous espérons donc que M. Garachanin, fidèle à ses antécédens, saura maintenir, à travers la révolution qu'il a conduite, l'indépendance de son pays; mais, quelque bon augure que nous puissions tirer des événemens de Belgrade, la fermentation qui travaille les populations du Bas-Danube demeure un des faits, sinon inquiétans, du moins sérieux de la situation de l'Europe. C'est là que peuvent se consolider ou s'évanouir les résultats obtenus par la dernière guerre. L'œuvre de cette guerre a besoin de la paix pour se confirmer et devenir quelque chose de durable. Il y aurait de la part de l'Autriche, aussi bien que de l'Angleterre et de la France, une grande imprévoyance à compromettre cette œuvre délicate par de nouvelles aventures dont le contre-coup en Orient serait inévitablement de détruire ce que l'on a cherché à y faire de 1853 à 1856.

Que dire de la Prusse, sinon qu'elle attend l'ouverture de son parlement au milieu de ces joies des fêtes de Noël, si chères à l'Allemagne, et plus aimables et plus touchantes encore dans ce pays que ce *christmas* des Anglais, dont notre ami Alphonse Esquiros racontait, il y a quelques mois, le bonheur familier avec la bonhomie sensible et gracieuse d'un Goldsmith français? La session du parlement va s'ouvrir; nous en suivrons avec curio-

sité les péripéties. En attendant, nous sommes réduits, comme les Prussiens, à nous amuser des révélations que chaque jour apporte sur les étranges pratiques du dernier gouvernement. En voici une qui concerne la presse, et que nous signalons à ces amateurs de nouveautés au gré desquels nous avons le malheur de n'être point assez jeunes. M. de Manteuffel ne s'était point contenté d'amortir l'initiative de la presse par les avertissemens officieux. Il avait inventé un expédient plus ingénieux. Lorsque la direction d'un journal d'opposition lui déplaisait, il offrait cette alternative au propriétaire et au rédacteur en chef de la feuille opposante : ou le journal serait frappé de suppression, ou il consentirait à recevoir un rédacteur donné par le ministre. N'allez pas croire que l'adjonction de l'écrivain ministériel dût entraîner le moindre changement dans le personnel de la rédaction ou dans la couleur apparente du journal. Non; le ministre paternel de la Prusse ne voulait pas que le public pût s'apercevoir de sa secrète collaboration à la feuille qui devait sa popularité à sa réputation d'indépendance. Le journal demeurait journal d'opposition. Seulement il ne faisait plus que l'opposition qui était à la convenance du ministre. M. de Manteuffel avait auprès de lui un état-major de jeunes littérateurs qui, sur son ordre, allaient tenir secrètement garnison dans les journaux de l'opposition. Les bons Prussiens avaient pris la chose du côté plaisant, et donnaient le nom d'*apôtres* à ces garnisaires littéraires de M. de Manteuffel. La *Gazette d'Elberfeld* vient de raconter sans colère comment ce système lui fut appliqué : elle se loue du reste beaucoup de la politesse et de l'obligeance de « l'apôtre » qu'elle a eu le bonheur de posséder. Que dites-vous de cette combinaison des apôtres? Ne mérite-t-elle pas une place dans l'histoire tragi-comique des persécutions subies par la presse dans notre glorieux XIXe siècle?

L'Angleterre, elle aussi, a en ce moment une de ces difficultés qui se rattachent aux questions de nationalité soulevées dans le midi de l'Europe. L'agitation des Iles-Ioniennes, la publication de la dépêche où le lord-commissaire, sir John Young, conseillait à son gouvernement de s'approprier Corfou en abandonnant le protectorat sur les autres îles, la mission extraordinaire de M. Gladstone, ont attiré l'attention de l'Europe sur cette partie de l'Adriatique où l'intérêt d'une station maritime anglaise se débat contre les vœux d'une population qui voudrait se rallier au foyer de sa nationalité. Cette lutte est sans doute digne d'attention par les sentimens qui y sont engagés du côté des Ioniens; mais elle n'a point d'importance réelle au-delà du cercle étroit où elle se passe. L'Angleterre ne songe point à abandonner son protectorat et à remettre en question sur un si chétif prétexte les traités de 1815. En revanche, les Ioniens, s'ils n'obtiennent point la satisfaction d'aller grossir le petit royaume hellénique, sont assurés de voir redresser leurs griefs locaux. Il ne peut pas y avoir d'oppression réelle sous les institutions anglaises; toutes les plaintes légitimes, et même celles qui ne le sont pas, trouvent un écho dans le parlement britannique. L'esprit libéral, qui de notre temps a pénétré tous les partis anglais, ne permettrait à aucun ministère de persévérer dans un système de vexations injustes contre une population annexée par un lien quelconque à l'empire. Le ministère anglais, en confiant à un homme tel que M. Gladstone la mission d'aller recueillir les plaintes des Ioniens et d'étudier sur les lieux le meilleur moyen de leur faire

justice, a marqué d'avance les généreuses intentions qui l'animent. M. Gladstone n'est pas seulement un des esprits les plus sincèrement libéraux de notre temps, son talent et ses exquises sympathies littéraires en font un ami des Grecs. Commentateur fervent des poèmes homériques, il retrouve dans les mers qu'il parcourt en ce moment les vivantes reliques de son culte littéraire, et cette sympathie pour les souvenirs helléniques n'a point été sans doute étrangère à sa résolution, lorsqu'il a accepté une mission si inférieure à sa haute position politique. La justice dans toutes ses conditions essentielles, les Ioniens ne peuvent manquer de l'obtenir sous un tel patronage, car M. Gladstone reviendra en Angleterre comme leur avocat après avoir étudié leurs besoins comme délégué du gouvernement.

M. Gladstone et M. Bright sont les deux plus grands orateurs de la chambre des communes; mais tandis que le premier va parmi les paysages de l'Odyssée calmer une population plus aigrie que malheureuse, l'autre poursuit cette campagne de tribun du peuple qu'il a commencée contre l'aristocratie anglaise à propos de la réforme électorale. Chose curieuse, M. Bright veut étendre le droit de suffrage à tout Anglais qui paierait un loyer inférieur à 6 livres sterling, ce qui se rapprocherait beaucoup du *manhood suffrage* ou du suffrage universel, et nous voyons qu'il faut payer pour être admis aux *meetings* où il expose ses doctrines dans les grandes villes industrielles d'Angleterre et d'Écosse. Jusqu'à présent, en face du grand public, M. Bright n'a pas rencontré encore d'adversaire; aucun des hommes politiques importans de l'Angleterre n'a encore relevé le gant qu'il jette à l'aristocratie. Le *Times* seul lui tient tête avec une mâle et très raisonnable énergie. Les adversaires libéraux de M. Bright admettent avec lui qu'il est juste que tous les intérêts des classes populaires aient des garanties de représentation; mais ils prétendent que les classes populaires ne possèdent pas les qualités de gouvernement, et que c'est cependant le gouvernement que M. Bright leur livrerait en assurant la majorité au sein de la chambre élective aux représentans exclusifs des *working classes*. Là-dessus, ils l'accusent de vouloir américaniser la constitution anglaise. Si nous avions le droit de nous prononcer sur ces questions, nous nous permettrions de repousser comme un peu subtiles et doctrinaires les critiques adressées à M. Bright. Il y a bien des fantômes encore à l'endroit de cette question du droit de suffrage. Nous répéterions volontiers à ce sujet ce que nous disions tout à l'heure à l'égard de la formation des assemblées. Le point capital en matière de représentation, c'est la liberté de discussion fermement établie et respectée. Avec cette liberté, tous les inconvéniens inhérens à tel ou tel système électoral se corrigent et s'effacent. Il y a au surplus diverses façons d'appliquer le suffrage universel, nous en pouvons parler par expérience : ces divers systèmes n'ont pas produit partout les mêmes résultats qu'aux États-Unis; mais, sans tenir compte de ces différences, nous croyons que le suffrage universel, éclairé par la liberté de discussion, peut donner partout une représentation équitable et proportionnelle des intérêts, des forces et des influences qui existent dans les pays où il fonctionne. Si aux États-Unis le suffrage universel enfante une représentation purement démocratique, c'est qu'il n'y a pas dans cette vigoureuse république d'élémens aristocratiques véritables. Dans d'autres pays, où l'élément monarchique est prépondérant, où

l'on aime ce que l'on appelle les pouvoirs forts, le suffrage universel a donné des résultats ultra-monarchiques. Nous croyons donc qu'en Angleterre le suffrage universel représenterait le pays tel qu'il est : aussi sommes-nous persuadés qu'il y serait beaucoup moins défavorable à l'aristocratie que ne le supposent les adversaires de M. Bright, et surtout M. Bright lui-même; mais cette opinion n'est point une raison suffisante pour que le peuple anglais change le tempérament qui lui a si bien réussi jusqu'à ce jour en matière de réforme, et les whigs sont parfaitement sensés lorsqu'ils ne veulent procéder que par réforme graduée, suivant la méthode expérimentale en quelque sorte, et lorsqu'ils repoussent comme perturbatrice et dangereuse une mesure radicale et absolue.

M. Bright manquerait étrangement de logique, s'il se proposait en effet de réformer les institutions anglaises sur le patron des États-Unis. Le dernier message de M. Buchanan suffirait pour démentir ses illusions. M. Bright est partisan de la paix quand même; il est un des plus ardens sectateurs de la liberté du commerce; il croit que ce sont les guerres dirigées par l'aristocratie et les agrandissemens ambitieux de l'empire qui ont arbitrairement créé la nécessité des budgets énormes et des taxes lourdes aux pauvres. C'est pour la paix, pour le commerce libre, pour le gouvernement à bon marché et la réduction des taxes que M. Bright veut placer la base du pouvoir sur les classes moyennes et ouvrières, et affaiblir l'influence de l'aristocratie. Or le message de M. Buchanan présente le plus complet et le plus piquant contraste avec les opinions les plus chères à M. Bright. La démocratie américaine, parlant par l'organe de son président, se montre bien plus ambitieuse d'agrandissemens extérieurs que d'améliorations intérieures; les questions étrangères occupent les trois quarts du message. La démocratie américaine est dépensière et se présente avec un budget en déficit; la démocratie américaine n'est pas libre-échangiste : elle ne veut pourvoir à ses dépenses qu'en établissant des droits de douanes. Gardons-nous donc de croire que des institutions identiques appliquées à des peuples différens doivent porter partout les mêmes fruits, ou ceux que l'on s'en promet. Si M. Bright avait le malheur de trop réussir, qui sait les déconvenues qui lui seraient réservées? L'histoire abonde en déceptions de ce genre : nous pouvons en parler savamment, nous autres Français. Il ne manquait pas de sens pratique, cet aveu de notre impuissance devant l'inconnu des événemens et le tour capricieux du jeu des institutions humaines que nos pères exprimaient par la religieuse formule : L'homme s'agite, et Dieu le mène.

Puis, sur ce vaste courant des choses humaines, dont la direction tente nos efforts et échappe à notre infirmité, viennent nous surprendre à l'improviste les accidens personnels et les douleurs privées, le malheur, la mort. Parmi ces coups, il en est qui nous atteignent tous dans celui qu'ils frappent. C'est ce que la littérature libérale peut justement dire de la mort de M. Rigault. Cet élégant et généreux écrivain était un de ces esprits, malheureusement trop rares, qui, pour le service des idées nobles et des sentimens élevés, entretiennent le commerce ancien de la politique avec les lettres. Hélas! il avait dignement payé ce tribut que les vicissitudes de notre temps imposent aux caractères fermes et constans, et il avait trouvé dans la profession de l'écrivain un refuge pour l'indépendance de sa pensée. A quel

point la faveur publique l'accompagnait dans ses vifs et ingénieux travaux, quel cortége d'amis inconnus lui avaient gagné son talent et son âme, on l'a vu à l'émotion produite par la triste nouvelle qui annonçait qu'en pleine jeunesse il était mort de la mort des penseurs et des écrivains, frappé au cerveau.

E. FORCADE.

L'Italie vient d'avoir un mois d'émotions. N'a-t-il pas même semblé un instant que la politique de l'Europe était suspendue à un fil égaré au-delà des Alpes, et toujours près de se rompre? Le calme est revenu peu à peu heureusement, l'effervescence des imaginations s'est apaisée, et nous voici replacés en présence des faits qui ont provoqué ces polémiques récentes, qui les ont précédées, et qui leur survivent. Ces faits tiennent à la situation générale de l'Italie. On peut faire la part des chimères et des exagérations; la vérité est que tout n'était point artificiel dans cette agitation, qui est venue brusquement réveiller ce qu'on nomme la question italienne et rouvrir toute sorte de perspectives de guerre dans un pays où tout est possible en certains momens, parce que tout est probable.

Il n'est point douteux que l'Autriche a singulièrement contribué pour sa part à exciter cette incandescence par des actes au moins malheureux, en atteignant les Lombards dans leurs intérêts par la réforme des monnaies, en les blessant dans toutes les conditions de leur existence par les mesures relatives à la conscription. Ces dernières mesures notamment étaient bien dures pour un pays qui voit périodiquement la fleur de sa population exilée sous l'uniforme du soldat jusqu'aux plus extrêmes confins de l'empire, en Bohême ou en Transylvanie. Et à quel moment le système impérial redoublait-il de rigueurs? Justement au lendemain des promesses presque libérales qui avaient signalé l'avénement de l'archiduc Maximilien au gouvernement de la Lombardo-Vénétie. Il en est résulté cette fermentation qui a occupé l'Europe. Plus que jamais, cette vieille antipathie entre les impériaux et les Italiens a éclaté sous toutes les formes. Partout où paraissait un officier autrichien à Milan, les habitans se retiraient. Cette population impressionnable et vive semblait se replier en elle-même. Dans les théâtres, les manifestations les plus significatives se faisaient jour sous les yeux de la police. On a vu recommencer cette conspiration des cigares qui inaugura les mouvemens de 1848. On s'abstenait de fumer et on empêchait de fumer, pour priver le trésor impérial d'une de ses ressources. L'archiduc Maximilien lui-même, dont personne ne contestait les loyales intentions, s'est vu isolé et impuissant au milieu d'un pays aigri et profondément hostile. Dans cette recrudescence de désaffection et d'agitation il y aurait peut-être à noter un fait d'une gravité particulière. Jusqu'ici le mécontentement restait à peu près circonscrit dans les rangs de l'aristocratie et des classes lettrées, plus accessibles à toutes ces idées et à tous ces sentimens d'indépendance qui vivent toujours en Italie; les dernières mesures de l'Autriche étaient de nature à atteindre les classes laborieuses, les populations des campagnes, qui, elles aussi, ont pu sentir le joug étranger dans ce qu'il a de plus dur, et se sont associées jusqu'à un certain point aux récentes manifestations d'hostilité. Les Lombards ont fait ce qu'ils ont pu pour montrer une fois de plus à l'Autriche qu'elle était dans un pays conquis et non soumis, et comme tout

ce qui se passe en Lombardie a son retentissement dans les autres états italiens, il y a partout une sorte d'inquiétude ou d'attente en face de l'imprévu.

Quelle est la part du Piémont dans cette agitation? Ce n'est pas lui évidemment qui l'a créée; mais il en profite, comme il profite toujours de toutes les fautes ou de tous les embarras de l'Autriche, et de tous les emportemens de la réaction absolutiste dans le reste de l'Italie. Par la nature de ses institutions nouvelles, par le caractère si nettement tranché de sa politique nationale, le Piémont est devenu le champion de tous les patriotismes froissés, de tous les instincts libéraux comprimés, de même qu'il est devenu le refuge de tous les Italiens qui ne peuvent vivre dans leur pays. Il est pour ainsi dire aujourd'hui l'organe vivant et agissant de la pensée italienne, et comme tout se passe très librement à Turin, tout s'y dit aussi très vivement, surtout à l'égard de l'Autriche et de l'indépendance. De là cette situation qui a surgi dernièrement, et qui se reproduira toutes les fois que quelques nouveaux griefs viendront ajouter aux malaises invétérés de la péninsule. A vrai dire, toute la question italienne est là, dans ce voisinage terrible et périlleux de deux états, dont l'un est soumis à la domination étrangère, et dont l'autre est le complice actif, avoué, militant, de tous les sentimens d'indépendance et de libéralisme qui fermentent au-delà des Alpes. Il n'est point douteux que les récentes émotions de la Lombardie ont été particulièrement ressenties en Piémont, et qu'une certaine surexcitation a régné pendant quelques jours à Turin. Est-ce à dire que le Piémont fût disposé à se jeter brusquement et à l'aventure dans une guerre qu'une émotion, même légitime, n'eût pas suffi à expliquer? A Turin comme partout, il y a certainement des ardeurs impatientes et des velléités agitatrices; mais ces velléités et ces impatiences ne sont pas une politique. Le roi Victor-Emmanuel est un souverain chevaleresque que la guerre ne surprendra et n'effraiera jamais sans doute; il ne s'ensuit pas qu'il ait tenu un peu solennellement devant ses soldats rassemblés les discours belliqueux qu'on lui a prêtés. M. de Cavour, avec une habile hardiesse, n'a point hésité à faire pénétrer la politique italienne jusque dans les conseils de la diplomatie européenne; cela ne signifie pas qu'il soit prêt à se faire le docile serviteur de toutes les illusions et de toutes les ardeurs irréfléchies. Les hommes d'état qui conduisent le Piémont sont convaincus, ce nous semble, que, parmi les questions qui s'agiteront un jour ou l'autre, la question italienne est au premier rang, que là est la faiblesse de l'Europe actuelle, et que dans la crise inévitable, dans la reconstitution nécessaire de la péninsule, leur pays a l'un des premiers rôles. Dans cette situation, le Piémont a tout à gagner à ne rien précipiter, et il n'y a que les ennemis qui puissent le pousser à des entreprises soudaines, car si le Piémont avait le malheur d'éprouver une défaite dans une lutte d'impatience, on sait bien que cette défaite ne profiterait ni aux idées libérales ni à l'indépendance italienne.

Le Piémont a tout à gagner, disons-nous, en ne précipitant rien. Tout vient à lui pendant ce temps; les questions mûrissent, les instincts libéraux vrais et sensés se fortifient, et les passions révolutionnaires perdent leur crédit. Les autres princes italiens eux-mêmes, par l'exemple d'un pays qu'aucun danger intérieur ne menace, peuvent voir que les libertés consti-

tutionnelles ne sont pas tellement redoutables, qu'elles peuvent au contraire être une garantie, puisque le roi Victor-Emmanuel vit au milieu d'elles entouré de la popularité la plus vraie. Les vieilles défiances laissées par la révolution de 1848 s'atténuent peu à peu, de meilleurs rapports renaissent naturellement, et même dans les affaires les plus délicates les animosités s'effacent. Le Piémont, il est vrai, n'a point réglé toutes les difficultés religieuses avec Rome, et il reste toujours une multitude de questions à résoudre. Il s'en faut cependant qu'il y ait entre Rome et le Piémont cette tension qui existait il y a quelques années. Les dispositions personnelles sont plutôt amicales. Nous nous sommes laissé raconter qu'il n'y a pas longtemps encore une dame de l'aristocratie florentine était à Rome; elle fut admise auprès du souverain pontife avec ses deux fils, dont l'un portait l'uniforme. Le pape demanda avec intérêt quel était cet uniforme, et il lui fut répondu que ce jeune homme était officier dans l'armée sarde. « Ah! dit le pape, vous servez dans un état constitutionnel. Je n'ai aucune prévention contre ce régime. Le Piémont est un pays sage que j'aime. Moi aussi, je donnerais volontiers le régime constitutionnel à mes états, si je pouvais avoir un ministre comme M. de Cavour. » N'y avait-il pas dans ces mots quelque intention doucement épigrammatique à l'égard de M. de Cavour, représenté quelquefois comme un dictateur conduisant les libertés piémontaises? Nous aimons mieux y voir de la part de Pie IX un sentiment de bienveillance pour le Piémont et pour le président du conseil de Turin, qui est assurément un moins grand révolutionnaire qu'on ne pense.

Toujours est-il qu'il y a quelque intérêt à observer ces possibilités de rapprochement entre des pouvoirs faits pour s'entendre et les symptômes de renaissance d'un esprit un peu plus libéral partout où ils apparaissent en Italie. Il s'est produit récemment un symptôme de ce genre à Florence, dans une occasion singulière: il s'agissait d'un procès fait à un libraire, à M. Barbera, pour la réimpression de l'*Histoire du Concile de Trente,* de Paolo Sarpi. Le libraire était accusé d'avoir violé une loi sur la presse de 1848 en reproduisant l'œuvre du vieil historien sans l'avoir soumise à la censure ecclésiastique. On craignait que la magistrature n'esquivât la difficulté par un acquittement fondé uniquement sur la bonne foi du libraire Barbera, qui avait bien dû se croire autorisé à rééditer un ouvrage vieux de plusieurs siècles. Il n'en a rien été: le tribunal toscan a absous l'accusé en maintenant fermement le droit par une interprétation libérale de la loi. Ce qui est peut-être le plus à remarquer en cette affaire, c'est un mémoire publié par un des premiers avocats de Florence, M. Leopoldo Galeotti, en faveur du libraire Barbera. Ce n'est pas un plaidoyer, c'est un discours politique, substantiel, éloquent et hardi sans cesser d'être modéré, allant droit aux grandes questions, défendant la liberté de la presse en elle-même, et faisant justice des modernes fanatiques de l'absolutisme. M. Galeotti va même jusqu'à railler quelque peu l'Autriche: « Comment ne pas espérer aujourd'hui plus qu'hier, dit-il, lorsque nous voyons l'Autriche elle-même garantir aux populations roumaines leur nationalité et des franchises constitutionnelles? Serait-ce que les peuples qui habitent les bords du Danube sont plus privilégiés de Dieu que ceux qui habitent les rives du Pô, de l'Arno et du Tibre? » Obtenir le droit de réimprimer Sarpi, ce n'est pas là, si l'on veut, une grande

victoire; si petite qu'elle soit, elle est utile, puisqu'elle maintient les droits de l'histoire; elle est un bon signe dans le pays où elle est gagnée par l'opinion, cette force supérieure aux lois, selon le mot de M. Galeotti, et elle tourne au profit du Piémont et de la politique au-delà des Alpes, en concourant au même but, qui est l'émancipation morale et nationale de l'Italie.

CH. DE MAZADE.

A la fin de 1857, plusieurs journaux d'Angleterre et d'Italie parlèrent de certaines largesses du gouvernement napolitain à l'égard de quelques organes de la presse qui paraissaient soutenir la politique du roi Ferdinand II. Ignorant que ces insinuations avaient été réfutées, le rédacteur du chapitre *Italie* dans l'*Annuaire des Deux Mondes* de 1857-58 crut pouvoir en admettre quelque chose, en s'exprimant ainsi, pages 281-282 : « On a beaucoup parlé de gratifications accordées à divers journaux étrangers qui soutiennent la politique du gouvernement napolitain. Dans la liste publiée à ce sujet, *l'Univers* figure pour 2,400 ducats, la *Gazette du Midi* pour 1,200, la *Bilancia* (de Milan), le *Cattolico* (de Gênes) pour la même somme. » Bien que l'*Annuaire* se soit borné à mentionner des assertions de journaux qu'il ne prétendait ni garantir ni affirmer, il aurait mieux fait, nous l'accordons volontiers, de laisser ces bruits là où ils naissent trop souvent. Aussi, maintenant que nous connaissons le démenti très catégorique et très explicite donné par *l'Univers* à ces assertions, démenti qui a été inséré dans le *Daily-News* du 27 janvier 1858, nous n'hésitons point à retirer même la mention que nous avons faite de ces bruits dans l'*Annuaire,* non-seulement pour *l'Univers,* mais pour tous les autres journaux dont il a été question. Nous n'hésitons pas davantage à le déclarer à *l'Univers* et aux autres journaux nommés : nous regrettons que des assertions de ce genre aient trouvé place dans un recueil sérieux, qui veut être exact, sans chercher le succès dans les petites malveillances, et cependant nous n'attachions pas aux paroles citées plus haut le sens fâcheux qu'on avait cru y voir.

V. DE MARS.

REVUE MUSICALE.

Enfin l'opéra des *Trois Nicolas*, dont l'affiche a pendant si longtemps annoncé la naissance, cet opéra-comique en trois actes, comme dit le programme, a été représenté tant bien que mal le 16 décembre de l'année qui vient de finir; puis, comme si l'on eût été étonné d'une si grande hardiesse, on a dû suspendre pendant quinze jours encore la continuation d'un si beau succès. Ils auront mis un an peut-être à produire dans le monde ce beau chef-d'œuvre de niaiserie littéraire et de nullité musicale! Encore leur a-t-il fallu le concours de M. Scribe, dont la main agile est venue débrouiller l'écheveau de quiproquos dans lequel ils s'étaient engagés. Et qu'on vienne se moquer après cela des pauvres librettistes italiens, dont l'imagination éperdue ne peut faire un pas sans la permission de la censure des jésuites!

De quoi s'agit-il donc dans *les Trois Nicolas?* D'une historiette empruntée à la vie de Dalayrac, charmant compositeur français, qui naquit à Muret,

dans le Languedoc, le 13 juin 1753. Aimant la musique avec passion, et contrarié dans ses goûts par la volonté de son père, qui voulait en faire un procureur, le jeune Dalayrac fut obligé d'aller étudier le violon par-dessus les toits. Là, en face de Dieu et de la nature, comme on disait du temps de la *Nina, folle par amour*, Dalayrac fit la connaissance d'une jeune pensionnaire d'un couvent voisin qui l'écoutait avec ravissement. Il en résulta un échange de petits cadeaux et de sermens de fidélité et de constance qui forme le nœud de la pièce. Dalayrac vient à Paris, entre dans les gardes de M. le comte d'Artois, et retrouve la jolie pensionnaire, ses premières amours, dans Hélène de Villepreux, qui doit épouser bientôt le vicomte d'Anglars, un ami de Dalayrac et un admirateur de sa musique. Je fais grâce au lecteur de tous les incidens, de toutes les péripéties et les invraisemblances qu'on a groupés autour de la donnée principale, qui n'existerait pas sans la verve et l'intelligence de M. Couderc, l'un des meilleurs comédiens qu'il y ait à Paris.

La musique de cet imbroglio est de M. Clapisson, qui a été rarement plus mal inspiré, lui qui compte dans ses états de service tant d'échecs et de batailles perdues! Que dire de l'ouverture et de l'introduction, qui reproduit les petits effets de l'introduction de *la Fanchonnette*, moins l'entrain et la fraîcheur? Les couplets de Trial ont été faits dix fois par tous les chansonniers de France, et il n'y a dans tout le premier acte que l'*hymne des ténèbres*, qui se chante dans l'abbaye de Longchamps par la bouche d'Hélène de Villepreux, avec l'accompagnement du chœur, qui est d'un bon et très heureux effet. Dans l'acte suivant, je pourrais signaler le duo de la leçon de chant que donne Trial, l'acteur de la Comédie-Italienne, à Mlle de Villepreux, s'il n'était pas d'une facture si connue, et puis le duo entre Dalayrac et le vicomte d'Anglars, qui n'est pas nouveau non plus, mais qui convient à la situation, et dont M. Couderc fait ressortir le sens drôlatique placé sous ces mots :

Tant pis pour lui!

Si M. Clapisson n'avait pas été si à court d'idées musicales, aurait-il manqué, comme il l'a fait, la scène très bien ménagée du rendez-vous des trois Nicolas? Ici le compositeur n'a aucune excuse pour ne pas avoir écrit un de ces morceaux d'ensemble qui révèlent la main exercée d'un maître. Au troisième acte, il n'y a d'intéressant que la romance d'*Azémia : Aussitôt que je l'aperçois,...* musique de Dalayrac, qui aurait bien dû écrire toute la partition. Eh bien! je ne serais pas étonné cependant que l'ouvrage médiocre dont je viens de parler n'eût un certain nombre de représentations fructueuses, grâce à de certains détails de mise en scène, à de grosses balourdises qui font rire, quoi qu'on en ait, à l'entrain de M. Couderc, et surtout à l'intérêt qui s'attache au nouveau ténor, M. Montaubry, qui s'est produit dans le rôle de Dalayrac.

Il a longtemps parcouru le monde, M. Montaubry; après avoir traversé le Conservatoire de Paris, il s'en est allé en province, à Bordeaux, Marseille, Strasbourg, où il est resté deux ans. M. Montaubry faisait les beaux jours de Bruxelles, lorsque l'administration actuelle de l'Opéra-Comique a eu la bonne pensée de se l'attacher par un traité et 40,000 francs par an, assure-t-on. L'argent, quoi qu'on dise, importe peu dans une pareille affaire. Beau-

coup penseront qu'il vaut mieux donner 40,000 francs à un artiste qui a de la voix et du talent que d'avoir à des conditions plus favorables le personnel que nous a laissé l'administration précédente du théâtre de l'Opéra-Comique. Quand on a fait la faute énorme d'échanger Mme Carvalho pour Mme Marie Cabel, on a le droit d'être modeste.

Il y aurait une jolie étude à faire sur les principaux ténors qui ont paru successivement sur le théâtre de l'Opéra-Comique depuis que ce genre modeste naquit un beau jour du vaudeville émancipé. On pourrait suivre toutes les phases par lesquelles a passé la comédie à ariettes et en caractériser le développement musical par la voix et le talent du principal ténor qui chantait le répertoire. On trouverait d'abord Cailleau, qui parut au théâtre presque en même temps que les opérettes de Duni, et dont la voix était presque aussi étendue que celle de Martin, s'il faut en croire Grétry, qui a composé pour lui plusieurs rôles. « L'étendue de la voix de Cailleau me surprit, dit Grétry dans ses mémoires; il aurait pu chanter la taille et la basse, et c'est l'impression que m'a produite la voix de ce bon comédien, qui me fit composer le rôle du *Huron* dans un diapason trop élevé. » A côté de Cailleau s'éleva bientôt un artiste renommé, Clairval, qui a été le chanteur favori du théâtre de l'Opéra-Comique pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Doué d'un physique agréable et d'une voix charmante, comédien plein d'esprit et de sentiment, Clairval, qui a créé le rôle de Montauciel dans *le Déserteur* de Monsigny et celui de Blondel dans *Richard Cœur de Lion*, a été un comédien à la mode, un héros de toute sorte d'aventures galantes qu'on trouve consignées dans les mémoires du temps. Voici en quels termes Grétry parle de Clairval : « *Zémire et Azor* fut donné à Fontainebleau pendant l'automne de l'andée 1777. Le succès fut extraordinaire. M. Clairval fut chargé du rôle d'Azor. Depuis plusieurs années, Cailleau avait été en possession des grands rôles. Clairval, par une complaisance rare, avait consacré ses talens à faire briller ceux de Cailleau en jouant à ses côtés des rôles presque accessoires. S'il me fut doux de lui confier avec l'aveu de Marmontel le principal rôle dans une pièce en quatre actes que le succès couronna, le charme qu'il répandit dans ce rôle nous récompensa largement... J'ai toujours cru que le physique charmant de cet acteur avait beaucoup contribué à l'illusion qu'il produisit dans ce rôle. » A Clairval, qui a prolongé sa carrière jusqu'en 1792, et qui est mort trois ans après, en 1795, a succédé dans la faveur du public de l'Opéra-Comique un artiste non moins agréable, je veux parler d'Elleviou. Elleviou, qui avait reçu une assez bonne éducation, ne possédait d'abord qu'une voix de basse d'un timbre sourd et d'une courte étendue. Ce n'est qu'après un long travail d'épuration que son organe se clarifia et se transforma en une jolie voix de ténor. Elleviou a débuté en 1790 par le rôle du déserteur, et jusqu'en 1813, époque de sa retraite, il a été le chanteur favori de Dalayrac, de Berton, de Nicolo, de Boïeldieu, unissant aux œuvres de ces délicieux compositeurs celles de Monsigny et de Grétry, qu'il mit à la mode pendant les premières années de ce siècle. D'une taille élégante, comédien plein de goût et de distinction, chanteur suffisant, Elleviou formait avec Martin un de ces rares assemblages de qualités diverses qui font époque dans l'histoire de l'Opéra-Comique.

A Elleviou, dont le talent facile et la grâce étaient en parfaite harmonie

avec le répertoire qu'il a créé, et dans lequel la musique n'est guère qu'un élément de la fable dramatique, succède un chanteur proprement dit, d'un ordre plus élevé : nous voulons parler de M. Ponchard. Élève du Conservatoire, et particulièrement de Garat, sans contredit le plus admirable chanteur que la France ait eu, M. Ponchard, dont le physique n'était pas la qualité la plus brillante, a débuté en 1812 dans *l'Ami de la Maison* et *le Tableau parlant* de Grétry. Vocaliste distingué, excellent musicien, homme de goût et de style, M. Ponchard, à qui Garat disait un jour, assure-t-on : « Tu as du talent, mon ami, mais tu manques de génie, » n'en est pas moins le meilleur chanteur qui ait encore paru sur le théâtre de l'Opéra-Comique. Supérieur à Martin par le goût et la sobriété du style, M. Ponchard est, avec Mme Damoreau et Mme Carvalho, le chanteur français qui représente le mieux la phase de l'opéra-comique qui a suivi l'impulsion de Rossini. Doué d'une voix charmante, comédien intelligent et plein de ressources, M. Roger renouvelle, après lui, au théâtre de l'Opéra-Comique les succès de Clairval et d'Elleviou. Il est pendant dix ans le chanteur de prédilection de M. Auber, dont il interprète très bien la musique légère et délicate, sans qu'il lui ait été donné de pouvoir s'élever, comme chanteur proprement dit, au talent de M. Ponchard. Tels ont été les prédécesseurs de M. Montaubry au théâtre où il vient de s'essayer dans *les Trois Nicolas*.

M. Montaubry est jeune, car à peine a-t-il trente ans. Il est d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mince, élancée, bien pris dans toute sa personne, et d'une physionomie agréable. Il a l'habitude de la scène, dit le dialogue avec intelligence, et ne manque ni de chaleur, ni même d'une certaine élégance relative. La voix de M. Montaubry est un ténor élevé, ce qu'on appelait autrefois, dans l'école française, une haute-contre, d'un timbre métallique et un peu strident, qui me rappelle la voix de M. Ponchard. M. Montaubry chante avec assurance et pousse les notes de poitrine jusqu'au *la* au-dessus de la portée, après quoi il ajoute encore un registre de sons flûtés dits sons de fausset, qui pourrait aller, je pense, jusqu'au *contre-mi*. Les Italiens qualifieraient la voix de M. Montaubry de *tenorino*, voix blanche et toute en dehors, voix française manquant de flexibilité et de coloris. M. Montaubry, que toute sorte de liens légitimes attachent à M. Chollet, qui fut le successeur de Martin et le créateur des rôles de *Zampa* et du *Postillon de Longjumeau*, M. Montaubry rappelle fortement cet artiste distingué par la manière dont il s'élance de sa voix de poitrine aux notes supérieures, qu'il aime à suspendre en l'air pour en faire admirer la limpidité. N'abuse-t-il pas un peu de ces *portamento*, de cette brusque transition qui forment parfois un *hiatus*, d'autres diraient un hoquet, qui n'est pas toujours musical? M. Montaubry, qui se possède toujours et ne s'emporte qu'à bon escient, caresse volontiers la phrase mélodique, prépare et termine ses phrases avec une certaine afféterie d'inflexions et de gestes qui tient un peu trop du *troubadour* et du chanteur de romances. Ce sont là des défauts contractés évidemment en province, que le public de Paris ne manquera pas de corriger, car M. Montaubry est un artiste sérieux, qui aspire à tenir le premier rang dans la carrière où il est entré. Un reproche qui nous paraîtrait plus grave, si nous pouvions le lui adresser en toute sûreté de conscience, ce serait celui d'être un peu monotone dans sa manière de phraser,

de reproduire trop souvent les mêmes inflexions, les mêmes chatteries, oserais-je dire les mêmes bêlemens de pastoureau transi? Je sais bien que le public de l'Opéra-Comique est fou de ces mignardises vocales, de ces sucreries du *Fidèle Berger*, qu'on ne lui en donne jamais assez, et que, dans *les Trois Nicolas* par exemple, il applaudit *trente-quatre fois* la même terminaison de phrase, que M. Clapisson, en galant homme qu'il est, a distribuée à tous ses personnages pour ne pas faire de jaloux.

Quoi qu'il en soit de ces critiques un peu prématurées, peut-être M. Montaubry est-il une bonne acquisition pour le théâtre de l'Opéra-Comique, qui a grand besoin de renouveler son personnel tout autant que son répertoire. Si M. Montaubry ne trompe pas les espérances qu'on peut fonder sur son avenir, il sera le continuateur agréable de ces jolis ténors de genre, comédiens intelligens, chanteurs tempérés de sensibilité bourgeoise, dont Clairval, Elleviou et M. Roger ont été les modèles. Nous n'oserions pas prédire à M. Montaubry la destinée de M. Ponchard, qui reste le meilleur chanteur qui se soit jamais produit dans le genre de l'opéra-comique.

Les concerts sont commencés. M. Vieuxtemps, qui passe l'hiver à Paris, a déjà donné trois séances de quatuor qui ont attiré à la salle Beethoven un public choisi et très zélé. Nous parlerons de ces belles séances, où M. Vieuxtemps déploie les grandes qualités de style qu'on lui connaît, en exagérant peut-être la part de sonorité qui revient au premier violon dans une causerie de quatre instrumens qui ont un droit égal à être entendus. Nous lui soumettrons aussi quelques observations sur la réserve qu'il convient aux artistes de garder vis-à-vis de la critique et de la presse. Cependant l'Opéra prépare le grand ouvrage de M. Félicien David. Au Théâtre-Lyrique, on attend, pour donner le *Faust* de M. Gounod, que le public veuille bien mettre un intervalle à son admiration pour la musique de Mozart, et Meyerbeer se dispose à gagner une nouvelle bataille sur la scène de l'Opéra-Comique. L'année menace donc d'être très féconde en nouveautés lyriques. Nous attendrons patiemment que Dieu accomplisse ces miracles. P. SCUDO.

Histoire des Nations civilisées du Mexique et de l'Amérique-Centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg (1).

Ce n'est pas d'abord sans quelque étonnement que, sous ce titre *Histoire du Mexique avant la conquête*, on voit se dérouler trois volumes d'un texte compacte et formant ensemble près de deux mille pages. Le Mexique, le Pérou, les Amériques entières datent pour nous de Colomb et des hardis aventuriers qui ont suivi cet homme de génie; nous savons bien que les peuples de ces régions étaient parvenus à un degré assez élevé de civilisation relative, mais nous avons peine à nous imaginer que ces empires écroulés, ces monarchies disparues aient laissé des témoignages écrits et circonstanciés, des documens positifs suffisans pour les faire revivre et ajouter, le jour où bon semblera, aux chronologies de *l'Art de vérifier les Dates* la liste complète des souverains de Mexico ou de Tlacopan. Cependant cela est possible,

(1) Trois volumes in-8°, 1857-1858; Arthus Bertrand, éditeur.

grâce aux laborieuses recherches et à l'ouvrage de M. Brasseur de Bourbourg.

Il y a une vingtaine d'années, au fond d'une petite ville de province, un jeune homme s'éprit d'amour pour les merveilles des pays vers lesquels se couche le soleil, et le nom de ces continens dont la découverte a jadis tant fait battre le cœur de nos pères enflamma son imagination; il eût voulu interroger leur passé et ranimer leur histoire. Des circonstances heureuses l'entraînèrent hors du cercle étroit dans lequel l'état ecclésiastique, auquel il s'était voué, semblait devoir l'enfermer, et sa vie devint une continuelle odyssée à travers l'Atlantique, de nos bibliothèques et de celles des États-Unis au Mexique et au Guatemala. Il lui a été donné d'admirer les paysages où la nature mêle ses magnificences aux laves noires des volcans; à l'entrée de la vallée de l'Anahuac, devant les cimes neigeuses du Potocatepetl et de l'Iztaccihuatl, il a contemplé la pyramide de Cholula, monceau de pierres que le temps a couronné de feuillage; Tula, jadis capitale d'un empire, et Queretaro avec son aqueduc, ses églises, ses palais, ses monastères, et Guanaxuato, la ville aux mines d'argent. A Mexico, il était aumônier de la légation française; au Guatemala, il accepta la cure de Rabinal, bourgade du département de Vera-Paz, afin de se livrer plus facilement à ses recherches archéologiques et à l'étude des langues indigènes. Il gagna la confiance des Indiens, et se fit raconter leurs traditions : c'est ainsi qu'il obtint des récits merveilleux concernant le roi Quikab l'Enchanteur et l'escarboucle de la Montagne-Noire, les faits héroïques des guerres de Rabinal et le célèbre ballet parlé de Tun, qu'un des anciens lui dicta pendant douze jours, d'un bout à l'autre, en langue quichée, et que les indigènes représentèrent devant lui, revêtus de leurs costumes antiques. Puis, quand le quiché, quand le nahualt n'eurent plus de secrets pour le voyageur, quand il eut coordonné les faits déposés dans les monumens en écriture figurative, fouillé les manuscrits et les livres écrits par les Espagnols et par les Indiens vers les temps de la conquête, il se mit à rédiger cette histoire, où rien ne répond et ne ressemble à ce que connaissait le lecteur : les noms des empires, des souverains, les formes du langage, les monumens de l'archéologie, tout y est nouveau, et, dans cette vaste nécropole, l'auteur évoque un monde qui s'est endormi sans héritier, et dont les bruits se sont éteints en ne laissant d'écho nulle part.

Comment se sont produits les hommes qui ont peuplé ces régions, et qui y ont fondé de si singuliers empires? Ils sont venus de la Norvége, répond-on, et du détroit de Behring; mais cette réponse ne suffit pas à l'auteur : il ne s'en dissimule pas l'insuffisance, et laisse prudemment son point d'interrogation à cette question, que n'ont pu résoudre ni Gallatin, ni M. A. Maury, ni d'autres savans ethnographes. Quant à l'empire mexicain, que renversa Cortez, il n'apparaît qu'après de longues périodes d'une histoire multiple et confuse. Il n'y avait pas plus de trois cents ans que les Mexicains s'étaient établis dans la vallée d'Anahuac, et il y avait seulement un siècle qu'ils en étaient les maîtres, quand apparut le conquérant espagnol. Leur empire ne remplissait pas seul cette région; à côté de Mexico s'élevaient les villes rivales de Tlacopan et de Tetzkuko, tantôt hostiles les unes aux autres et tantôt confédérées. Ce fut sous un prince appelé, comme leur dernier sou-

verain, Montezuma que les Aztèques mexicains parvinrent à leur plus haut point de splendeur, et c'est vraiment un spectacle étrange que celui de ce peuple avec son mélange de civilisation et de barbarie. Il a des villes somptueuses, des édifices splendides; ses campagnes sont fertilisées par une culture habile et expérimentée; ses ingénieurs élèvent des digues, bâtissent des ponts qui, par leur solidité et la hardiesse de leur construction, feront l'étonnement des Européens; mais ses divinités terribles demandent du sang, et, pour satisfaire leur soif toujours renaissante, des milliers de victimes, arrachées à leurs travaux paisibles, défilent, sous tous les règnes et à toutes les solennités, devant la foule avide des princes, des prêtres et des guerriers, et vont finir leur vie sur la pierre sanglante du sacrifice. Le puissant monarque Ahuitzotl en égorge, en l'an VIII *tochtli* (1487 de notre ère), quatre-vingt mille, disent tous les documens, pour célébrer la dédicace d'un temple. Dans la cinquième année de son règne (1506), le dernier Montezuma juge insuffisant le nombre des victimes que l'on engraissait pour la grande fête du renouvellement du feu sacré; il déclare un jour de combat à la ville d'Atlixo, et les guerriers les plus illustres sont invités à s'y trouver des deux côtés. Ils y concourent à l'envi et se distinguent par les exploits les plus glorieux. Nombre de braves tombent après des faits d'armes héroïques; enfin la journée se décide en faveur des guerriers de Mexico par la capture de Xiuthlamin, *l'esclave du feu*. Peu après a lieu la fête. La veille, tous les feux sont éteints, et à la nuit, les prêtres, revêtus du costume de leurs divinités, se mettent en marche à la tête d'une longue procession; au milieu d'eux, le roi s'avance recueilli; il est suivi d'une foule immense. Un des prêtres agite dans ses doigts les petits bâtons dont jaillira l'étincelle destinée à ranimer le feu sacré : épreuve solennelle et terrible, car si elle ne réussit pas, le dernier soleil aura lui sur la race humaine, les ténèbres de la nuit envelopperont pour toujours le globe, et les mauvais génies viendront, sous des formes fantastiques, dévorer les hommes. A minuit les prêtres montent au sommet de la pyramide de Tlaloc; le noble captif Xiuhtlamin est étendu sur la pierre fatale, et, au moment où les pléiades sont en conjonction au zénith du firmament, le pontife lui ouvre la poitrine et en tire le cœur palpitant. Alors le prêtre chargé de rallumer le feu étend ses deux bouts de bois et les agite sur la plaie sanglante. L'étincelle jaillit, le feu est rallumé. Toutes les bouches font entendre des actions de grâces, et dix mille victimes tombent sous le couteau; mais le Mexique n'est pas sauvé pour cela : vingt ans encore, et cet empire aux pratiques abominables va s'écrouler.

Dans cette histoire étrange il y a des épisodes que l'on croirait empruntés aux féeries des *Mille et Une Nuits*. Parmi ses épouses et ses concubines, le dernier grand roi de Tetzkuko en avait une appelée Chalchiuknenetl, qui était fille d'un puissant prince. Comme elle était fort jeune, le roi la faisait élever dans un palais séparé, et il lui avait donné une maison considérable. Elle, malgré sa jeunesse, était rusée et pervertie. Se voyant dans son palais maîtresse absolue et entourée de serviteurs dévoués, elle se livra à tous les désordres. Lorsqu'elle voyait un beau jeune homme, elle se le faisait amener en secret, et le faisait tuer après avoir satisfait sa passion. Ensuite elle commandait une poupée exactement semblable, qu'elle faisait revêtir de riches vêtemens et de bijoux, et que l'on plaçait dans la salle de réception.

Un grand nombre de jeunes gens avaient ainsi péri, au point que presque tout le pourtour du salon était garni de leurs images. Et si le roi demandait ce que c'était que ces statues, elle disait que c'étaient ses dieux, réponse que rendait vraisemblable la multitude d'idoles en honneur chez les Mexicains. Cependant parmi ses amans il y en avait trois, les uns et les autres de rang élevé, qu'elle avait épargnés. Le roi reconnut sur l'un d'eux un joyau dont il avait fait présent à Chalchiuknenetl, et, sans encore soupçonner la vérité, il conçut quelque défiance. Il alla la visiter la nuit. Les femmes de service dirent qu'elle reposait, s'imaginant qu'il se contenterait comme d'ordinaire de cette raison; mais il insista pour pénétrer dans sa chambre, et s'étant approché du lit pour la réveiller, il n'y trouva qu'une poupée ornée d'une chevelure et ressemblant parfaitement à la princesse. En voyant cette image et l'effroi qui se peignait sur les visages des serviteurs, le monarque appela ses gardes et fit arrêter tout le monde. On chercha la princesse, et on finit par la trouver dans un pavillon isolé, occupée à danser avec ses trois amans. Elle fut jetée en prison; les juges du tribunal suprême instruisirent l'affaire, et la reine et les coupables furent étranglés; deux mille serviteurs, condamnés comme complices, périrent avec eux, et leurs cadavres furent jetés dans le ravin qui environnait le temple de la divinité vengeresse de l'adultère.

De loin, lorsque les splendeurs de la civilisation mexicaine se présentent à l'esprit, on se sent plein de compassion pour cet empire que les mousquets de quelques aventuriers ont frappé à mort avec son industrie, ses arts, son commerce, toute sa civilisation; mais quand l'historien nous a montré tant de poitrines ouvertes, et les prêtres, rendus par le sang couleur d'écarlate, secouant par milliers sur leurs autels des cœurs palpitans, la conquête, avec toutes ses violences mêmes, est justifiée. Jadis, quand nos druides versaient du sang, la Gaule barbare n'avait ni édifices ni industrie, et elle ne présentait pas le hideux contraste de la civilisation avec des sacrifices humains. Devons-nous, après cela, conclure à l'infériorité morale de certaines races, et, parce que l'empire mexicain avec sa civilisation a entièrement disparu, croire à la condamnation absolue de ses peuples indigènes? — Nous trouverions dans l'excellent ouvrage de M. Brasseur de Bourbourg des argumens pour la thèse opposée : les Indiens avec lesquels l'auteur a vécu étaient de mœurs douces et bienveillantes, beaucoup d'entre eux lui ont fourni avec intelligence les renseignemens de sa volumineuse histoire. Un descendant d'un frère de Montezuma est professeur de droit et de langue mexicaine à l'université de Mexico, et il ne faut pas désespérer de voir un jour un coin de la terre fertile où régnèrent les Toltèques arraché à l'anarchie qui aujourd'hui la dévore, préservé de l'ambition américaine, et faisant refleurir son antique civilisation sous l'influence d'une éducation morale et de sentimens de charité que ses anciens maîtres ne connaissaient pas. ALFRED JACOBS.

V. DE MARS.